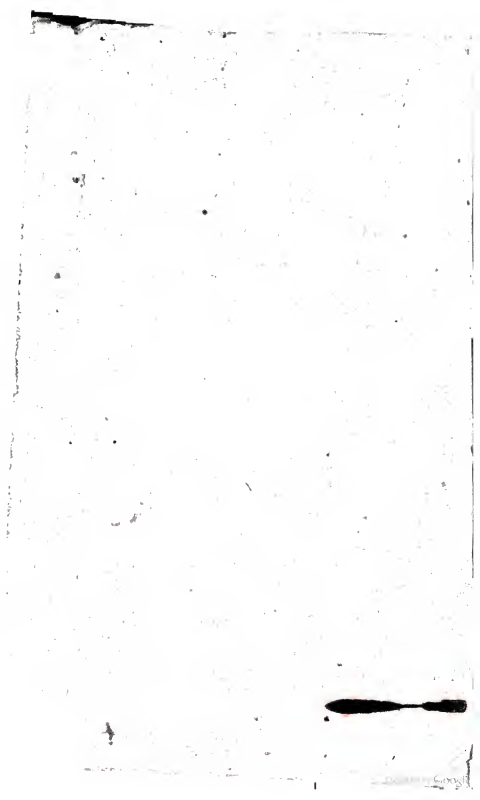








ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME SEPTIEME.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES contenues dans le ſeptieme Volume.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, Grand-Aumônier de France ;

Avec des Notes & des Obfervations de M. VAUVILLIERS, Lecteur du Roi, Profeffeur de Langue grecque au Collége Royal, de l'Académie Royale des Infcriptions & Belles-Lettres.

TOME SEPTIEME.



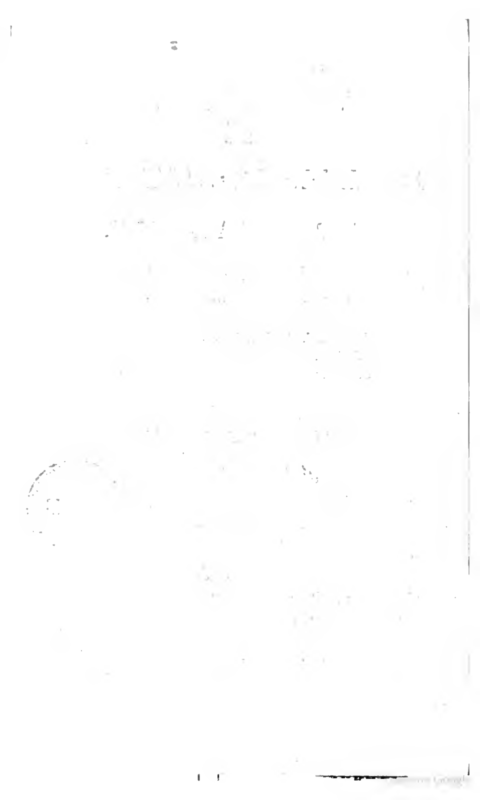


A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.



EXPLICATION des deux Figures contenues dans ce ſeptieme Volume.

LA premiere eſtampe repréſente l'appartement d'Alexandre. Le jeune Monarque paroît aſſis ſur ſon trône, la tête couverte de ſon caſque; pluſieurs ſoldats amènent devant lui Timoclée enchaînée. L'air de pudeur qui caractériſe ſa figure, convient parfaitement au coſtume dans lequel elle a été arrêtée par des vainqueurs brutaux. Alexandre admire ſa vertu, & la renvoie libre avec ſes enfans & tous ceux qui lui appartenoient. *Vie d'Alexandre le grand*, p. 54. Voyez les vertueux faits des Femmes, Tome XVI, p. 212.

ON voit dans la ſeconde les tours & les remparts d'Alexandrie, dont on reconnoît le port à des anneaux deſtinés à amarrer des vaiſſeaux. Céſar paroît au-devant d'un portique, accompagné de quelques-uns de ſes officiers & de ſes

ſoldats. Théodote à genoux lui préſente la tête de Pompée, Céſar ſe détourne avec horreur ; mais il ne punit pas l'aſſaſſin. *Vie de Céſar*, p. 278.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ALEXANDRE LE GRAND.

PLUTARQUE se propose de choisir dans les vies d'Alexandre & de César les traits les plus propres à faire juger leur esprit & leur cœur. II. *Diverses traditions sur la naissance d'Alexandre.* V. *Alexandre vient au monde le jour que le temple de Diane d'Éphèse est brûlé.* VI. *Constitution physique d'Alexandre.* VII. *Qualités morales qu'il montre dans son enfance.* VIII. *De ceux qui étoient chargés de son éducation.* IX. *Alexandre dompte le cheval appellé Bucéphale.* X. *Philippe engage Aristote à se charger de l'institution de son fils.* XI. *Quelles sciences Alexandre apprit d'Aristote.* XII. *Son estime particulière pour l'Iliade d'Homère.* XIII. *Premiers exploits d'Alexandre.* XIV. *Il se brouille avec Philippe.* XV. *Démaratus engage Philippe à se raccommoder avec son fils.* XVI. *Philippe l'empêche d'épouser la fille de Pexodorus, prince de Carie.* XVII. *Pausanias assassine Philippe.* XVIII. *Conduite d'Alexandre en montant sur le trône.* XIX. *Il saccage la ville de Thèbes.*

XX. *Générosité de Timoclée.* XXI. *Alexandre se repent de la maniere cruelle dont il avoit traité les Thébains.* XXII. *Entrevue d'Alexandre & de Diogène.* XXIII. *Présages qui précédent l'expédition d'Alexandre contre l'Asie.* XXIV. *État des forces d'Alexandre à son départ.* XXV. *Il va à Ilion sacrifier à Diane & aux héros Grecs morts au siége de Troie.* XXVI. *Il entreprend de passer le Granique à la vue de l'armée de Darius qui l'attendoit sur la rive opposée.* XXVII. *Clitus lui sauve la vie.* XXVIII. *Alexandre remporte la victoire.* XXIX. *Heureuses suites de cette victoire.* XXX. *Alexandre subjugue la Cilicie, la Phénicie, la Pamphylie.* XXXI. *Il coupe le nœud Gordien.* XXXII. *Songe de Darius.* XXXIII. *Alexandre tombe malade.* XXXIV. *Confiance d'Alexandre dans son médecin Philippe. Il est guéri.* XXXV. *Conversation de Darius avec Amyntas.* XXXVI. *Bataille d'Issus.* XXXVII. *Bon mot d'Alexandre à la vue du luxe de Darius.* XXXVIII. *Conduite d'Alexandre envers la mere, la femme & les filles de Darius.* XXXIX. *Continence d'Alexandre.* XL. *Sa sobriété.* XLI. *Sa maniere journaliere de vivre.* XLII. *Il aimoit à se vanter & à s'entendre*

flatter. XLIII. *Dépense de sa table.* XLIV. *Il envoye saisir les richesses que les Perses avoient déposées à Damas.* XLV. *Il assiége la ville de Tyr.* XLVI. *Pendant le siége il va faire la guerre aux Arabes.* XLVII. *Il prend Tyr.* XLVIII. *Il prend la ville de Gaza.* XLIX. *Il met l'Iliade d'Homère dans un coffre magnifique.* L. *Il bâtit Alexandrie.* LI. *Il va consulter l'oracle de Jupiter Hammon.* LII. *Réponse de l'oracle.* LIII. *Ce qu'Alexandre pensoit lui-même de sa filiation divine.* LIV. *Fêtes & jeux qu'Alexandre fait célébrer.* LV. *Il refuse les propositions d'alliance de Darius.* LVI. *Récit que l'eunuque Tiréus fait à Darius de la maniere dont Alexandre avoit traité les princesses captives.* LVII. *Combat de deux valets de l'armée d'Alexandre, sous le nom d'Alexandre & de Darius.* LVIII. *La derniere bataille se donna auprès de Gausamèle, & non pas d'Arbèles.* LIX. *Alexandre rejette le conseil qu'on lui donne de combattre la nuit.* LX. *Long & paisible sommeil d'Alexandre avant la bataille.* LXI. *Sa réponse à la demande que Parménion lui fait d'envoyer un renfort pour défendre le bagage.* LXII. *Il range ses troupes en bataille.* LXIII. *Victoire com-*

plette d'Alexandre. LXIV. *Il fait rebâtir la ville de Platées.* LXV. *Du gouffre de Naphthe auprès d'Ecbatane.* LXVII. *Alexandre s'empare de Suze.* LXVIII. *Il se rend maître de la Perse.* LXIX. *Le palais de Xerxès brûlé à l'instigation de Thaïs.* LXX. *Libéralités d'Alexandre.* LXXII. *Il reprend ses officiers de leur luxe excessif.* LXXIII. *Amitié affectueuse d'Alexandre, cordialité qu'il témoigne à ses amis.* LXXV. *Il poursuit Darius avec une grande célérité.* LXXVI. *Mort de Darius.* LXXVII. *Bucéphale perdu & retrouvé.* LXXVIII. *Alexandre bat les Scythes.* LXXIX. *De la fable des Amazones.* LXXX. *Il engage par une harengue ses troupes à poursuivre la conquête de l'Asie.* LXXXI. *Il épouse Roxane.* LXXXII. *Appaise une querelle d'Hephæstion & de Cratère.* LXXXIII. *Philotas se rend suspect à Alexandre.* LXXXIV. *Il recèle la conjuration formée par Limnus* (*Dymnus*) *contre Alexandre.* LXXXV. *Mort de Philotas & de Parménion.* LXXXVI. *Meurtre de Clitus.* LXXXIX. *Douleur d'Alexandre.* XC. *Anaxarque le console.* XCI. *Altercation entre Anaxarque & Callisthène.* XCII. *Indiscrétion de Callisthène qui le rend odieux aux Macédoniens, & à Alexandre.* XCIII. *Les*

courtisans d'Alexandre l'irritent contre Callisthène. XCIV. *Mort de Callisthène & de Démaratus.* XCV. *Alexandre prêt à partir pour l'Inde, fait brûler tout le butin & le bagage inutile.* XCVI. *Divers présages du succès de son expédition.* XCVII. *Il prend la roche de Sisiméthrès.* XCVIII. *Comment il reçoit les ambassadeurs des villes du pays.* XCIX. *Entrevue d'Alexandre & de Taxile.* C. *Perfide cruauté d'Alexandre envers une troupe de braves Indiens.* CI. *Il passe l'Hydaspe pour aller attaquer Porus.* CII. *Il remporte la victoire.* CIII. *Comment il traite Porus.* CIV. *Les Macédoniens refusent d'entrer plus avant dans l'Inde.* CV. *Monumens qu'Alexandre laisse de son expédition.* CVI. *Il prend la ville des Malliens.* CVII. *Il fait des présens aux sages du pays appellés Gymnosophistes.* CVIII. *Il envoye Onesicritus vers les Brachmanes.* CIX. *Il va voir l'Océan.* CX. *Pompe bachique d'Alexandre.* CXI. *Soulevemens & désordres dans l'empire d'Alexandre.* CXII. *Il fait mourir celui qui avoit violé le tombeau de Cyrus.* CXIII. *Mort du Brachmane Calanus.* CXIV. *Alexandre épouse Statira.* CXV. *Il renvoye les Macédoniens devenus inutiles à la guerre avec de grands présens.* CXVI.

Mort & sépulture d'Héphestion. CXVII. *Présages qui avertissent Alexandre de ne point entrer à Babylone. Il y entre.* CXVIII. *Nouveaux présages de malheur.* CXIX. *Alexandre devient triste & défiant.* CXX. *Superstition d'Alexandre.* CXXI. *Il tombe malade.* CXXII. *Il meurt.* CXXIII. *S'il est vrai qu'il eût été empoisonné.* CXXIV. *Roxane fait mourir Statira.*

Depuis la premiere année de la 106e olympiade, jusqu'à la premiere année de la 114e, avant J. C. 324.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
GRECS ET ROMAINS,
COMPARÉES L'UNE AVEC L'AUTRE
PAR PLUTARQUE DE CHÆRONNÉE.

ALEXANDRE LE GRAND.

AYANT proposé d'escrire en ce livre les vies du roy Alexandre le grand, & de Julius Cæsar qui desfeit Pompeius, pour le nombre infiny des choses qui se presentent devant moy, je n'useray d'autre prologue, que de prier les lecteurs qu'ilz ne me reprenent point, si je n'expose pas le tout amplement & par le menu, ains summairement en abbregeant beaucoup de choses, mesmement en leurs principaux actes & faicts plus memorables : car il fault qu'ilz se souvienent, que je n'ay pas pris à escrire des histoires, ains des vies seulement : & les plus haults & les

plus glorieux exploits ne sont pas tousjours ceulx, qui monstrent mieulx le vice ou la vertu de l'homme : ains bien souvent une legere chose, une parole ou un jeu, mettent plus clairement en evidence le naturel des personnes, que ne font pas des desfaittes où il sera demouré dix mille hommes morts, ne les grosses batailles, ny les prises des villes par siege ne par assault. Tout ainsi donques comme les peintres qui portrayent au vif, recherchent les semblances seulement ou principalement en la face & aux traicts du visage, èsquelz se voit comme une image emprainte des meurs & du naturel des hommes, sans gueres se soucier des autres parties du corps : aussi nous doibt on conceder que nous allions principalement recherchans les signes de l'ame, & par iceulx formans un portraict au naturel de la vie & des meurs d'un chacun, en laissant aux historiens à escrire les guerres, les batailles & autres telles grandeurs.

II. C'est donques chose tenue pour toute asseurée, que Alexandre le grand du costé de son pere estoit descendu de la race de Hercules par Caranus, & du costé de sa mere, qu'il estoit extrait du sang des Æacides par Neoptolemus. Et dit on que le roy Philippus son pere estant jeune garson devint amoureux de sa mere Olympias, qui estoit aussi encore petite fille orphe-

line de pere & de mere, en l'isle de Samothrace, là où ilz furent tous deux ensemble receuz en la confrairie de la religion du lieu, & que depuis il la demanda en mariage à son frere Arymbas, qui la luy donna : mais la nuict de devant celle qu'ilz furent enfermez ensemble dedans leur chambre nuptiale, l'espousée songea que la fouldre luy estoit tumbée dedans le ventre, & que du coup il s'estoit allumé un grand feu, lequel vint à se dissouldre en plusieurs flammes qui s'espandirent par tout : & Philippus son mary songea aussi depuis qu'il seelloit le ventre de sa femme, & que l'engraveure du seel dont il le seelloit, estoit la figure d'un lion. Si interpreterent les autres devins, que ce songe l'admonestoit qu'il devoit soigneusement avoir l'œil sur sa femme : mais un Aristander Telmesien [1] respondit, que c'estoit à dire que sa femme estoit enceincte : « Pource, dit il, que lon ne seelle » point un vase où il n'y a rien dedans, & » qu'elle estoit grosse d'un filz qui auroit cueur » de lion ». On dit aussi que quelquefois ainsi comme elle dormoit en son lict, on apperceut un grand serpent estendu tout au long d'elle, qui fut cause principale, à ce que lon presume, de refroidir l'amour que luy portoit, & les

[1] Telmissien; car Telmisse est une ville de Lycie, où l'art des Aruspices étoit très-florissant.

careſſes que luy faiſoit ſon mary, de maniere qu'il n'alloit plus ſi ſouvent, comme il avoit accouſtumé au paravant, coucher avec elle, fuſt ou pource qu'il euſt peur qu'elle ne luy feiſt quelques charmes & quelques ſorſelleries, ou qu'il ſe reputaſt indigne d'avoir ſa compagnie, ayant opinion qu'elle fuſt aimée & jouïe de quelque dieu.

III. On le racompte encore en une autre ſorte : c'eſt que les femmes de ce quartier là de toute ancieneté ſont ordinairement eſpriſes de l'eſprit d'Orpheus & de la fureur divine de Bacchus, dont on les ſurnomme Clodones & Mimallones comme qui diroit furieuſes & belliqueuſes, & font pluſieurs choſes ſemblables aux femmes Edonienes & Thracienes, qui habitent au long de la montagne de Æmus : tellement qu'il ſemble que ce mot de Treſcevin [1], qui en langage Grec ſignifie curieuſement & ſuperſtitieuſement vacquer aux cerimonies du ſervice des dieux, ait eſté derivé d'elles : & que Olympias aimant telles inſpirations & telles fureurs divines, en les exerceant plus barbareſquement & plus effroyablement que les autres, attiroit après elle en leurs danſes de grands ſerpens privez, leſquelz ſe gliſſans ſouvent par entre les lierres,

[1] θρησκεύειν, imiter les Thraces, & de-là exercer leur culte ſuperſtitieux.

dont les femmes ſont couvertes en telles cerimonies, & hors des vans ſacrez qu'elles y portent, & s'entortillans à l'entour des javelines qu'elles tienent en leurs mains, & des chappeaux qu'elles ont ſur leurs teſtes, eſpouventoyent les hommes.

IV. Ce neantmoins depuis que Philippus eut veu ceſte viſion, il envoya Chæron Megalopolitain à l'oracle d'Apollo en Delphes, pour enquerir que ce pouvoit eſtre, & ce qu'il devoit faire : où il luy fut reſpondu, qu'il ſacrifiaſt à Jupiter Hammon, & qu'il le reveraſt ſur tous les autres dieux, mais qu'il perdit l'un de ſes yeux, celuy qu'il avoit mis à la fente de l'huis de ſa chambre, lors qu'il veit ce dieu en forme de ſerpent couché auprès de ſa femme. Et Olympias ainſi comme eſcrit Eratoſthenes, diſant à dieu à ſon filz, lors qu'il ſe partit pour aller à la conqueſte de l'Aſie, après luy avoir revelé à luy ſeul en ſecret, de qui, & comment elle l'avoit conceu, le pria & admoneſta de prendre courage digne de celuy qui l'avoit engendré. Les autres au contraire, diſent qu'elle deteſta ce compte là, en diſant, « Alexandre ne ceſſera » il point de me rendre ſuſpecte à la deeſſe Juno, » en la faiſant jalouſe de moy » ?

V. Tant y a, comment qu'il en ſoit, que Alexandre naſquit le ſixieme jour de juin, que

les Macedoniens appellent Lous [1] : auquel jour propre fut bruslé le temple de Diane en la ville d'Ephese, comme tesmoigne Hegesias Magnesien, qui en fait une exclamation & une rencontre si froide, qu'elle eust peu estre suffisante pour esteindre l'embrazement de ce temple. Car « Il ne se fault pas (dit il) esmerveiller com- » ment Diane laissa lors brusler son temple, pour- » ce qu'elle estoit assez empeschée à entendre, » comme sagefemme, à l'enfantement & à la » naissance d'Alexandre » : mais il est bien vray que tous les prebstres, devins & prophetes qui lors estoyent en Ephese, estimans que cest embrazement du temple estoit certain presage de quelque autre grand inconvenient, s'en coururent comme forcenez par la ville, batans leurs visages, en criant, que ce jour là il estoit né quelque grand malheur & quelque grande peste pour l'Asie. Et un peu après que Philippus eut pris la ville de Potidæe, il luy vint trois grandes nouvelles toutes à un coup : l'une, que Parmenion avoit desfait les Esclavons en une grosse bataille : l'autre qu'il avoit gaigné le prix de la course de cheval seul, non attelé avec d'autres, ès jeux Olympiques : & la troisieme, que sa femme luy avoit fait un filz, qui estoit Alexandre : dequoy estant de luy mesme bien joyeux,

[1] Voyez les Observations.

les devins luy augmenterent encore ſa joye, en luy promettant que ce filz qui eſtoit ainſi né, avec trois victoires toutes enſemble, ſeroit à l'advenir invincible.

VI. Or quant à la forme de toute ſa perſonne, les images faittes de la main de Lyſippus ſont celles qui la repreſentent le mieulx au naturel. Auſſi ne voulut il point qu'autre imager le taillaſt que luy : car pluſieurs de ſes ſucceſſeurs & de ſes amis le contrefeirent bien depuis, mais ceſt ouvrier là, ſur tous les autres, a parfaittement bien obſervé & repreſenté ſa façon de porter le col un bien peu penchant ſur le coſté gauche, & auſſi la doulceur de ſon regard & de ſes yeux. Mais quand Apelle le peignit tenant la foudre en ſa main, il ne repreſenta pas ſa naïfve couleur, ains le feit plus brun & plus obſcur qu'il n'eſtoit au viſage : car il eſtoit naturellement blanc, & la blancheur de ſon teinct meſlée d'une rougeur, qui apparoiſſoit principalement en ſa face & en ſon eſtomac. Et me ſouvient d'avoir leu ès commentaires d'Ariſtoxenus, que ſa charneure ſentoit bon, & qu'il avoit l'aleine très doulce, & iſſoit de toute ſa perſonne une odeur fort ſouëfve, tellement que les habillemens qui touchoyent à ſa chair en eſtoyent comme tous perfumez, dont la cauſe poſſible eſtoit la temperature & com-

plexion de ſon corps fort chaulde & tenant du feu, pource que la doulce ſenteur s'engendre par le moyen de la chaleur qui cuit & digere l'humidité, ainſi comme Theophraſtus eſtime : dont vient que les plus ſeiches regions, & parties de la terre les plus bruſlées de la chaleur du ſoleil, ſont celles qui portent le plus & de meilleures eſpiceries, à cauſe que le ſoleil enleve l'humidité ſuperflue des corps, comme matiere propre de putrefaction : & ſemble que ceſte chaleur naturelle rendoit Alexandre ſubject à boire, & courageux auſſi.

VII. Au demourant, dès qu'il eſtoit encore enfant, on cogneut evidemment qu'il ſeroit continent quant aux femmes : car eſtant impetueux & vehement en toutes autres choſes, il eſtoit difficile à emouvoir aux plaiſirs du corps, & en prenoit fort ſobrement : mais au contraire ſa convoitiſe d'honneur eſtoit accompagnée d'une fermeté de courage & une magnanimité plus conſtante que ſon aage ne portoit : car il n'appetoit pas toute ſorte de gloire, ny procedente de toutes choſes indifferemment, comme faiſoit ſon pere, lequel aimoit à monſtrer ſon eloquence, comme euſt fait un rhetoricien, & engravoit en ſes monnoyes, les victoires qu'il avoit gaignées ès courſes de chevaux & chariots aux jeux Olympiques : ains comme quelques uns

luy demandassent un jour s'il se voudroit point presenter à la feste des jeux Olympiques, pour essayer d'y gaigner le prix de la course, pource qu'il estoit fort dispos, & leger du pied à merveilles : « Ouy bien, respondit il, si c'estoyent » roys qui y courussent » : combien que à parler universellement, il haïst toute sorte de ces combatans là en jeux de prix : car ayant par plusieurs fois fait des festes où il proposoit des prix aux joueurs de tragedies & de comedies, aux chantres, musiciens, joueurs de flustes & de cythres, & jusques aux poëtes, & où semblablement il faisoit faire des chasses diverses de tout genre de bestes, & des combats à coups de baston, jamais il ne prit plaisir à faire combatre à l'escrime des poings, ny à l'autre escrime [1] où les combatans s'aident de tout ce qu'ilz peuvent. Il recueillit une fois des ambassadeurs du roy [2] de Perse, pendant que son pere estoit allé en quelque voyage hors de son royaume, & se rendant privé avec eulx, les gaigna tellement par la courtoisie dont il leur usa, & la bonne chere qu'il leur feit, & par ce qu'il ne leur demandoit rien de puerile ny de petit, ains les interrogeoit des distances qu'il y avoit

[1] Le Pancratium : nous avons expliqué ailleurs en quoi consistoit cette espèce de combat.

[2] Ochus.

d'un lieu à autre, & de la maniere comment on alloit sur les champs ès haultes provinces de l'Asie, & du roy mesme de Perse, comme il se deportoit envers ses ennemis, & quelles forces & puissance il avoit, qu'ilz en demourerent grandement satisfaicts & plus encore esmerveillez : de maniere qu'ilz n'estimerent plus l'eloquence & la vivacité d'esprit de Philippus, dont on faisoit tant de compte, à comparaison de l'instinct à toutes haultes entreprises, & des grands faicts que promettoit le naturel de son filz. Au moyen dequoy toutes les fois qu'il venoit nouvelles que son pere avoit pris aucune ville de renom, ou gaigné quelque grosse bataille, il n'estoit point fort joyeux de l'entendre, ains disoit à ses egaulx en aage : « Mon pere prendra tout, enfans, & ne me laissera rien de beau ny de magnifique à faire & à conquerir avec vous ». Car n'aimant point la volupté, ny l'argent, ains la vertu & la gloire, il estimoit que tant plus son pere luy laisseroit de grandes & glorieuses conquestes, tant moins il luy demoureroit de bien à faire par luy mesme : & pourtant voyant que l'estat de son pere & son empire alloit croissant tous les jours de plus en plus, il cuidoit que tout ce qu'il y avoit de beau à faire au monde se deust entierement consumer en luy, & aimoit mieux recueillir de luy une seigneurie,

seigneurie, où il y eust occasions de grosses guerres, de grandes batailles, & force matiere de se faire honneur, que non pas de grands tresors, des delices, ny de grands moyens de vivre à son plaisir.

VIII. Or y avoit il autour de luy, comme lon peult penser, plusieurs personnes ordonnées pour le dresser & bien nourrir, comme gouverneurs, chambellans, maistres & precepteurs : mais Leonidas estoit celuy qui avoit la superintendence par dessus tous les autres, homme austere de sa nature, & parent de la royne Olympias : mais quant à luy il haïssoit ce nom de maistre, ou precepteur, combien que ce soit une belle & honorable charge, à raison dequoy les autres l'appelloyent le gouverneur & conducteur d'Alexandre, à cause de la dignité de sa personne, & de ce qu'il estoit parent du prince : mais celuy qui tenoit le lieu, & qui avoit le tiltre de maistre, estoit un Lysimachus natif du païs d'Acarnanie, lequel n'avoit rien de bon ny de gentil en soy : mais pource qu'il se [1] nommoit Phœnix, & Alexandre Achilles, & Philippus Peleus, il tenoit le second lieu après le gouverneur.

IX. Au reste comme Philonicus Thessalien eust

[1] Il se donnoit le nom de Phœnix, à Alexandre celui d'Achille, &c.

amené au roy Philippus le cheval Bucephal pour le luy vendre, en demandant treze talents [1], ilz descendirent en une belle carriere pour l'essayer & le picquer. Il fut trouvé si rebours & si farouche, que les escuyers disoyent que lon n'en pourroit jamais tirer service, à cause qu'il ne vouloit pas souffrir que l'on montast dessus luy, ny seulement endurer la voix & la parole de pas un des gentilz hommes, qui fussent autour de Philippus, ains se dressoit à l'encontre d'eulx tous, de façon que Philippus s'en despita, & commanda que lon le remmenast comme beste vicieuse, sauvage & du tout inutile : & l'eust on fait, si n'eust esté que Alexandre, qui estoit present, dit « O dieux! Quel cheval ilz » rebutent pour ne sçavoir à faute d'adresse & » de hardiesse s'en servir ». Philippus ayant ouy ces paroles, pour la premiere fois ne feit pas semblant de rien : mais comme il les allast repetant plusieurs fois entre ses dents autour de luy, monstrant d'estre bien marry dequoy lon renvoyoit le cheval, il luy dit à la fin : « Tu » reprens ceux qui ont plus d'aage & d'expe- » rience que toy, comme si tu y entendois quel- » que chose plus que eulx, & que tu sceusses » mieulx comment il fault mener un cheval à

[1] Sept mille huict cents escus. *Amyot.* 60,684 livres de notre monnoie.

» la raiſon qu'ilz ne font ». Alexandre luy reſpondit : « A tout le moins manieroye-je mieulx » ceſtuy cy, qu'ilz n'ont fait eulx ». « Mais auſſi, » repliqua Philippus, ſi tu n'en peux venir à » bout, non plus qu'eulx, quelle amende veux » tu payer pour ta temerité » ? « Je ſuis content, » reſpondit Alexandre, de perdre autant comme » vault le cheval ». Chaſcun ſe prit à rire de ceſte reſponſe, & fut entre eulx deux la gageure accordée d'une certaine ſomme d'argent. Et adonc Alexandre s'en courant vers le cheval, le prit par la bride, & le retourna la teſte vers le ſoleil, s'eſtant apperçeu, comme je croy, que le cheval ſe tourmentoit, à cauſe qu'il voyoit ſon umbre, laquelle tumboit & ſe remuoit devant luy à meſure qu'il ſe mouvoit : puis en le careſſant un peu de la voix & de la main, tant qu'il le veit ronflant & ſouflant de courroux, laiſſa à la fin tout doulcement tumber ſon manteau à terre, & ſe ſoublevant dextrement d'un ſault leger monta deſſus ſans aucun danger, & luy tenant un peu la bride roide ſans le battre ny haraſſer, le remeit gentiment : puis quand il veit qu'il eut jetté tout ſon feu de deſpit, & qu'il ne demandoit plus qu'à courir, alors il luy donna carriere à toute bride, en le preſſant encore avec une voix plus aſpre que ſon ordinaire & un talonnement de pieds. Philippus du

commencement le regarda faire avec une grande destresse de crainte qu'il ne se feist mal, sans mot dire toutefois : mais quand il le veit addroittement retourner le cheval au bout de la carriere, tout fier de l'aise d'avoir bien fait, alors tous les autres assistans s'en escrierent par admiration : mais au pere les larmes, à ce que lon dit, en vindrent aux yeux de joye qu'il en eut, & quand il fut descendu de cheval, luy dit en luy baisant la teste : « O mon filz, il te fault » chercher un royaume qui soit digne de toy : » car la Macedoine ne te sçauroit tenir ».

X. Et considerant que sa nature estoit difficile à manier, pource qu'il s'opiniastroit à ne vouloir point estre forcé de rien, mais que par remonstrance on le conduisoit facilement à la raison, luy mesme tascha tousjours à luy persuader par raison, ce qu'il luy vouloit faire faire, plus tost que de luy commander : & ne se fiant pas trop de l'institution & nourriture de son filz aux maistres de musique & des lettres humaines, qu'il avoit mis autour de luy pour l'enseigner, ains estimant que c'estoit charge de plus grande portée que la leur, & qui avoit besoing, comme dit Sophocles,

De plusieurs mords & de plusieurs timons :

il envoya querir Aristote, le plus renommé &

le plus sçavant philosophe de son temps, en luy payant un très honorable salaire pour l'eschollage de son filz : car ayant par avant deserté & destruit la ville de Stagira [1], dont il estoit natif, il la rebastit depuis en faveur de luy, & y remeit les habitans qui s'en estoyent fouis, ou qui avoyent esté reduits en servitude, & leur ordonna pour leur demeurance, & pour le sejour de leurs estudes, la maison de plaisance qui est auprès de la ville de Mieza [2] là où lon monstre encore des sieges de pierre que Aristote y feit faire, & des allées couvertes d'arbres pour se promener à l'umbre.

XI. Si me semble que Alexandre n'apprit pas de luy les sciences morales & politiques seulement, ains ouit aussi les autres plus secrettes, plus difficiles & plus graves doctrines, que les disciples d'Aristote appelloyent proprement acroamatiques ou epoptiques, comme qui diroit speculatives, qu'il fault avoir ouyes du maistre pour les entendre, ou recluses arriere de la cognoissance du vulgaire, lesquelles sciences, ilz ne publioyent point ny ne les communiquoyent point à la commune : tellement que Alexandre mesme

[1] Sur la côte de la mer Egée, entre Amphipolis & Acanthe, dans la partie de la Macédoine, appellée Chalcidique.

[2] On ne sait pas sa position ; Berkelius, dans ses savantes notes sur Etienne, croit qu'il faut la placer près de Stagire.

eſtant ja paſſé en Aſie, & entendant comme Ariſtote en avoit mis hors & publié quelques livres, luy en eſcrivit une lettre, par laquelle il l'en tenſa aſſez librement pour l'honneur de la philoſophie, & eſtoit la teneur de la miſſive telle : Alexandre à Ariſtote ſalut. « Tu n'as » pas bien fait d'avoir publié tes livres des ſcien- » ces ſpeculatives, pourautant que nous ne aurons » rien par deſſus les autres, ſi ce que tu nous » as enſeigné en ſecret, vient à eſtre publié & » communiqué à tous, & je veux bien que tu » ſaches que j'aimeroye mieulx ſurmonter les » autres en intelligence des choſes haultes & » très bonnes, que non pas en puiſſance. A » dieu ». A quoy Ariſtote, pour appaiſer ceſt ambitieux meſcontentement, luy reſpond, que ces livres là n'eſtoyent ny publiez [1], ny à publier : car, à dire la verité, en tout le traitté, qu'il appelle metaphyſique, comme qui diroit, ſcience ſuyvant la naturelle, il n'y a aucune evidente inſtruction & expreſſion, qui puiſſe eſtre utile, ny pour apprendre à par ſoy, ny pour enſeigner à autruy, de maniere qu'il eſt eſcrit pour ceux qui ſont desja ſçavans, & qui ont eſté inſtruits dès le commencement. Et me ſemble auſſi que

[1] C'eſt à dire : Ilz ſont publiez, & ſi ne le ſont pas. *Amyot.* Autant valoit-il mettre cette traduction dans le texte qu'en note ; car c'eſt le ſens exact du grec.

ce fut Ariſtote, plus que nul autre, qui luy feit prendre plaiſir & affection à l'art de medecine : car il n'en aima pas ſeulement l'intelligence & la theorique, ains en exercea auſſi la prattique, en ſecourant ſes amis quand ilz demouroient malades : & compoſa quelques receptes de medicamens, & quelques reglemens de vivre, ainſi comme lon peut cognoiſtre par ſes lettres miſſives : pource que de ſa nature il eſtoit homme ſtudieux, & aimoit à lire.

XII. Il voulut auſſi avoir l'Illiade d'Homere de la correction d'Ariſtote, que lon appelle la correcte [1], comme ayant paſſé ſoubs la verge, & la mettoit tousjours avec ſon poignard deſſoubs le chevet de ſon lict, l'eſtimant & la nommant nourriture ou entretien de la vertu militaire, ainſi comme Oneſicrates [2] a eſcrit. Et quand il fut ès haultes provinces de l'Aſie, ne pouvant recouvrer promptement d'autres livres, il eſcrivit à Harpalus qu'il luy en envoyaſt. Il

[1] Ἐκ τοῦ νάρθηκος. Aucuns veulent que ce paſſage s'entende du riche coffret, qui fut trouvé entre les bagues du roy Darius, dedans lequel Alexandre voulut que lon gardaſt les livres d'Homere. *Amyot.* Voyez les Obſervations.

[2] Oneſicrates, ſon vrai nom eſt Oneſicrite. Il accompagna Alexandre dans ſon expédition de Perſe, & écrivit ſon hiſtoire ; il étoit pilote de ſon vaiſſeau. Alexandre l'envoya dans l'Inde vers les philoſophes appellés Brachmanes. Son hiſtoire a été accuſée par les anciens de beaucoup d'infidélités ; Plutarque en parle dans la ſuite de la Vie d'Alexandre.

luy envoya les hiſtoires de Philiſtus, avec plu-ſieurs tragedies de Euripides, de Sophocles & d'Æſchylus, & quelques hymnes de Teleſtus & de Philoxenus [1]. Si aima & honora du commencement Ariſtote, non moins que ſon propre pere, comme il diſoit luymeſme, pource que de l'un il avoit receu le vivre, & de l'autre le bien vivre: mais depuis il l'eut un peu ſuſpect, non juſques à luy en faire aucun deſplaiſir, ains ſeulement juſques à ne luy faire pas tant ny de ſi amiables & ſi affectueuſes careſſes, comme il avoit appris au paravant, ce que lon preſuma eſtre ſigne de quelque alienation de vouluncé: toutefois pour cela ne luy ſortit point de l'ame le deſir & l'amour de la philoſophie, qu'il avoit dès ſon enfance emprainct en ſon cueur, & qui y eſtoit creu avec ſon aage quant & luy, ainſi que teſmoignerent depuis l'honneur qu'il feit au philoſophe Anaxarchus, & les cinquante talents [2] qu'il envoya à Xenocrates, & Dandamis & Calanus [3], deſquelz il feit ſi grand compte.

[1] Tous deux floriſſoient dans la quatre-vingt-quinzieme olympiade.

[2] Trente mille eſcus. *Amyot*. 233,437 livres de notre monnoie.

[3] Tous deux étoient des philoſophes Indiens, vers qui Oneſicrite avoit été envoyé, & qui vinrent enſuite trouver Alexandre dans la Perſe, où Calanus termina ſa vie en ſe brûlant volontairement à la vue des Perſes & des Macédoniens. Voyez Strabon, L. XV, p. 1042 & ſuiv. Celui que Plutarque nomme ici Dandamis eſt appellé Mandanis dans Strabon, Ibid. & Plutarque dans cette Vie d'Alexandre ſur la fin.

XIII. Au reste, estant Philippus allé faire la guerre à ceulx de la ville de Byzance, & luy en l'aage de seize ans demouré en Macedoine son lieutenant & garde de son seau, il dompta & subjugua les Medariens[1] qui s'estoyent rebellez: & ayant pris leur ville d'assaut en dechassa les barbares habitans, & y en logea d'autres meslez de plusieurs nations, surnommant la ville Alexandropolis, c'est à dire, la ville d'Alexandre. Il se trouva aussi avec son pere en la bataille de Chæronée contre les Grecs, là où lon dit que ce fut luy qui donna le premier dedans la bande, que lon appelloit sacrée, des Thebains: & jusques à mon temps encore monstroit on un vieil chesne, que ceulx du païs appelloyent communement le chesne d'Alexandre, pourautant que son pavillon y estoit lors tendu dessoubs: & non gueres loing de là est le charnier, auquel furent enterrez les corps des Macedoniens qui moururent en la bataille.

XIV. Pour lesquelles choses son pere comme

[1] Il existoit dans la Thrace, auprès de la Macédoine, aux pieds du mont Pangée, une province appellée la Mædie par tous les anciens. Les habitans s'appelloient Mædes, du nom d'un prince Illyrien nommé Mæde, selon Appien. Ce peuple étoit accoutumé à infester la Macédoine, sur-tout lorsque quelque expédition en faisoit sortir les rois. Si quelqu'un les a jamais appellé Médariens, c'est ce que Plutarque savoit apparemment, ou ses copistes. Mais cette connoissance ne nous est pas parvenue.

lon peult eſtimer, l'aimoit uniquement, & eſtoit bien aiſe d'ouir que les Macedoniens appelloyent Alexandre leur roy, & Philippus leur capitaine : mais les troubles, qui depuis advindrent en ſa maiſon, à cauſe de ſes nouvelles nopces & nouvelles amours, engendrerent de grands differens & de lourdes querelles entre eulx, pource que la maladie de la diſſenſion & jalouſie des femmes penetra juſques à departir les cueurs des roys meſmes, de quoy fut principalement cauſe l'aigre nature d'Olympias, laquelle eſtant femme jalouſe, cholere & vindicative de nature, alloit irritant Alexandre, & augmentant les meſcontentemens qu'il avoit de ſon pere : toutefois la plus apparente occaſion fut celle que luy donna Attalus aux nopces de Cleopatra, que Philippus eſpouſa fille, eſtant devenu hors d'aage & de ſaiſon amoureux d'elle. Car Attalus, qui eſtoit oncle de la nouvelle mariée, s'enyvra au feſtin des nopces, & eſtant yvre admoneſta les autres ſeigneurs Macedoniens qui eſtoyent auſſi au feſtin, qu'ilz priaſſent aux dieux que de Philippus & de Cleopatra il leur peuſt naiſtre un hoir legitime, pour ſucceder au royaume de Macedoine : dequoy Alexandre ſe ſentant picqué, luy jetta une couppe à la teſte, en luy diſant, « Et moy, » traiſtre que tu es, te ſemble il doncques que » je ſois baſtard » ? Ce que voyant Philippus,

ſe leva ſoudain de la table l'eſpée traitte en la main : mais de bonne fortune pour tous deux, eſtant troublé de cholere & de vin, il tumba en terre : & adonc Alexandre ſe mocquant de luy, « Voilà, dit il, celuy, qui ſe preparoit pour » paſſer d'Europe en Aſie, en voulant ſeulement » paſſer d'un lict à un autre, il s'eſt laiſſé tum- » ber tout de ſon long ». Depuis ce grand ſcandale, il prit ſa mere Olympias, & la remenant en ſon païs d'Epire, s'en alla ce pendant tenir en Eſclavonnie.

XV. Mais en ces entrefaittes Demaratus Corinthien eſtant hoſte de Philippus, & ayant une privaulté fort franche avec luy, le vint voir, & après les premieres careſſes de la ſalutation, comme Philippus luy demandaſt comment eſtoyent les Grecs d'accord enſemble : « Vrayement, luy reſpondit il, ſire, il te ſiet bien » de te ſoucier & enquerir de la concorde des » Grecs, veu que tu as emply ta propre maiſon » de ſi grandes querelles & de tant de diſſen- » ſions ». Ceſte parole poignit Philippus au vif, & luy feit recognoiſtre ſa faulte, de maniere qu'il feit revenir Alexandre par l'entremiſe de ceſtuy Demaratus, qu'il y envoya pour luy perſuader qu'il retournaſt.

XVI. Et comme Pexodorus prince de la Carie deſirant par le moyen d'alliance de mariage entrer

en ligue offensive & defensive avec Philippus, presentast sa fille aisnée en mariage à Aridæus filz de Philippus, & eust envoyé en Macedoine Aristocritus son ambassadeur, pour traitter & manier cest affaire : les familiers d'Alexandre & sa mere commencerent de rechef à luy faire de nouveaux raports, & à luy mettre en teste nouvelles suspicions, que Philippus vouloit à son prejudice avancer par ce gros mariage Aridæus, & le laisser son successeur au royaume : dont Alexandre se trouvant ennuyé, envoya un nommé Thessalus joueur de tragedies devers Pexodorus en la Carie, pour luy remonstrer qu'il devoit laisser là Aridæus qui estoit bastard, & n'avoit pas le sens entier ny rassis, & chercher plus tost l'alliance d'Alexandre. Pexodorus fut bien plus content d'avoir Alexandre pour son gendre, que non pas Aridæus : mais Philippus en estant adverty, s'en alla luymesme en la chambre d'Alexandre, menant quant & luy l'un de ses familiers Philotas filz de Parmenion, & le tensa fort asprement, en luy remonstrant qu'il auroit bien le cueur lasche & indigne de l'estat qu'il luy laisseroit à son trespas, s'il se contentoit d'espouser la fille d'un Carien, qui estoit serf & vassal d'un roy barbare: & quant & quant escrivit aux Corinthiens, qu'ilz luy envoyassent Thessalus pieds & poings liez, & bannit de la Mace-

doine Harpalus, Nearchus, Phrygius & Ptolomæus, les mignons de ſon filz, leſquelz Alexandre rappella depuis, & les teint tous en grand lieu de faveur auprès de luy.

XVII. Quelque temps après Pauſanias ayant eſté villainement oultragé en ſon corps du ſceu & par le commandement d'Attalus & de Cleopatra, & n'en ayant peu obtenir reparation ny juſtice de Philippus, tourna ſon ire contre luy, & le tua luy meſme par deſpit : duquel meurtre la coulpe pour la plus part fut bien donnée à Olympias, laquelle, ainſi que lon dit, incita & poulſa ce jeune homme bouillant de courroux à ce faire : mais auſſi y en eut il quelque ſuſpicion, qui toucha à Alexandre : car on dit que comme Pauſanias luy parlaſt de ſon affaire après l'injure receuë, & s'en plaigniſt à luy, il luy allegua ces vers qui ſont en la tragedie de la Medée du poëte Euripides, là où elle dit en courroux qu'elle ſe vengera

> Du marié & de la mariée,
> Et qui luy a pour femme appariée.

Toutefois depuis il feit diligemment chercher & punir ſeverement tous les complices de la conjuration, & ne fut pas content de ce que ſa mere Olympias avoit cruellement traitté Cleopatra.

XVIII. Si vint à ſucceder à la couronne de Macedoine en l'aage de vingt ans[1], & trouva ſon royaume expoſé à grandes envies, eſpié de dangereux ennemis, & de tous coſtez environné de griefs perilz, à cauſe que les nations barbares, voiſines de la Macedoine, ne pouvoyent ſupporter le joug de la ſervitude eſtrangere, ains regrettoyent leurs roys naturelz. Et Philippus ayant conquis la Grece par force d'armes, n'avoit pas eu du temps aſſez pour la bien dompter, & entierement accouſtumer au joug, ains y ayant ſeulement un peu remué les gouvernemens, avoit laiſſé les choſes en grand trouble & en grand branle, pour n'eſtre pas de longue main accouſtumée de ſervir : parquoy ceulx du conſeil de Macedoine redoubtans la mauvaiſtié du temps, eſtoyent d'advis que Alexandre abandonnaſt totalement les affaires de la Grece, & qu'il ne s'aheurtaſt point autrement à les vouloir avoir par force : & au demourant qu'il taſchaſt à regaigner tout doulcement les barbares qui s'eſtoyent rebellez, & remedier ſagement par doulceur au ſoublevement de ces nouvelletez. Mais luy tout au contraire, ſe delibera de maintenir & aſſeurer ſes affaires par hardieſſe & magnanimité, ayant opinion, que ſi on le ſentoit fleſchir à ce commencement, tant peu que ce fuſt, tout le monde luy

[1] Avant J. C. 336.

courroit ſus, & ſe ſoubleveroit à l'encontre de luy.

XIX. Si amortit incontinent les mouvemens des barbares, en courant ſoudain avec ſon armée juſques à la riviere du Danube, là où il desfeit en une groſſe bataille Syrmus le roy des Triballiens : & ayant nouvelles d'un autre coſté, comme les Thebains s'eſtoyent rebellez, & que les Atheniens s'entendoyent avec eulx, pour leur monſtrer & faire ſentir qu'il eſtoit homme, il feit incontinent marcher ſon armée vers le deſtroit des Thermopyles, diſant qu'il vouloit faire voir à l'orateur Demoſthenes, qui l'appelloit en ſes harengues, enfant, pendant qu'il eſtoit en Eſclavonnie & au païs des Triballiens, qu'il eſtoit devenu adoleſcent en paſſant par la Theſſalie, & qu'il le trouveroit homme fait devant les murailles d'Athenes. Arrivé qu'il fut devant Thebes, il voulut donner moyens à ceux de la ville de ſe repentir, & leur demanda ſeulement Phœnix & Prothytes, auteurs de la rebellion. Et au demourant feit proclamer à ſon de trompe, qu'il donnoit pardon & ſeureté à tous ceulx qui ſe retourneroyent devers luy : mais les Thebains à l'oppoſite luy demanderent Philotas & Antipater, deux de ſes principaux ſerviteurs, & feirent crier publiquement que ceulx qui voudroyent defendre la liberté de la Grece, ſe joi-

gnissent avec eulx : à l'occasion dequoy il lascha adonc la bride aux Macedoniens pour leur faire la guerre à toute oultrance. Si combatirent les Thebains de courage & d'affection plus grande que n'estoit leur puissance, attendu que leurs ennemis estoyent plusieurs contre un : mais quand la garnison des Macedoniens, qui estoyent dedans le chasteau de la Cadmée, sortant sur eulx, les vint encore charger par derriere, alors estans envelopez de toutes parts, ilz furent presque tous tuez sur le champ, la ville prise, destruitte & rasée rez pied rez terre [1]. Ce qu'il feit faire en intention d'espouventer principalement les autres peuples Grecs par l'exemple de ceste grande desolation des Thebains, à fin qu'il n'y en eust plus pas un qui ozast lever la teste contre luy : & toutefois encore voulut il donner quelque couleur honeste à ceste execution de vengeance, disant qu'il vouloit satisfaire aux plaintes & doleances de ses alliez & confederez, pource qu'à la verité les Phociens & les Plateiens chargeoyent & accusoyent devant luy les Thebains de grands oultrages : au moyen dequoy exceptant les presbtres & gens de religion, & tous ceux qui estoyent amis particuliers, ou hostes de seigneurs Macedoniens, tous

[1] La deuxieme année de la cent onzieme olympiade, avant J. C. 335.

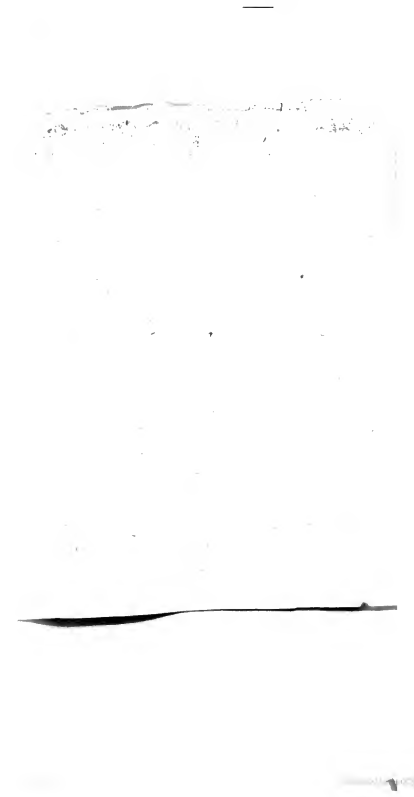
les

les descendans & parens du poëte Pindarus, & tous ceux qui avoyent contredit à ceulx qui suadoyent la rebellion, il feit vendre comme esclaves tout le demourant des habitans de Thebes, qui se trouverent jusques au nombre de trente mille, sans ceux qui estoyent morts en la bataille, qui passoient six mille.

XX. Mais entre les miseres & calamitez de ceste pauvre ville de Thebes, il y eut quelques soudars Thraciens, lesquelz ayans razé la maison de Timoclea, dame de bien & d'honneur, issue de noble race, departirent ses biens entre eux : & leur capitaine l'ayant prise à force & violée, luy demanda si elle avoit point caché d'or ou d'argent en quelque part. La dame luy respondit que ouy, & le menant tout seul en un jardin, luy monstra un puis dedans lequel elle disoit, que voyant la ville prise, elle avoit jetté toutes ses bagues & tout ce qu'elle avoit de plus beau & de plus riche meuble. Le barbare Thracien se baissa pour regarder dedans le puis, & elle qui estoit derriere, le poulsa dedans, & puis jetta dessus force pierres, tant qu'elle l'assomma. Les soudards quand ilz le sceurent, la saisirent incontinent, & la menerent liée & garrottée devant le roy Alexandre : lequel, à voir son visage, sa contenance & sa marche, premierement jugea bien que c'estoit quelque

dame d'honneur & de grand lieu, tant elle marchoit asseureement & constamment après ceulx qui la menoyent, sans se monstrer estonnée ny effroyée de chose quelconque : puis quand Alexandre luy demanda qui elle estoit, elle luy respondit qu'elle estoit sœur de Theagenes, celuy qui avoit donné la bataille au roy Philippus devant la ville de Chæronnée, où il estoit mort pour la defense de la liberté des Grecs en estat de capitaine general. Alexandre s'esmerveillant de ceste response genereuse, & aussi de l'acte qu'elle avoit fait, commanda que lon la laissast aller libre avec ses enfans là où elle voudroit, & feit appointement avec les Atheniens, quoy qu'ilz monstrassent evidens signes d'estre fort desplaisans de la fortune des Thebains.

XXI. Car estant lors escheute la feste des mysteres, ilz la laisserent pour le dueil qu'ilz en portoyent, & à ceux qui s'en fouyrent en leur ville, feirent toute l'humanité qu'il leur fut possible : mais fust, ou pource que son courroux estoit desja assouvy, suyvant en cela le naturel des lions, ou pource qu'il voulust après un exemple de très cruelle vengeance, en monstrer un autre de singuliere clemence, non seulement il absolut les Atheniens de tout crime, ains leur conseilla & les admonesta davantage qu'ilz eussent l'œil aux affaires, & qu'ilz entendissent à

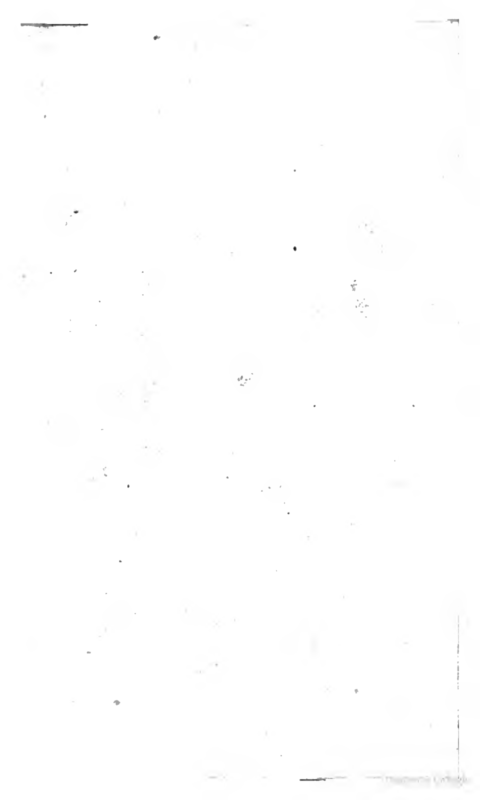


conſeilla & les admoneſta davantage qu'ilz euſ-
ſent l'œil aux affaires, & qu'ilz entendiſſent à



Alexandre renvoye Timoclée libre avec tous les siens.

Tom. VII. P. 34.



ceulx, pource que leur ville estoit pour donner un jour la loy à toute la Grece, si d'adventure il venoit à mourir. Lon dit bien que certainement il se repentit par plusieurs fois depuis, d'avoir ainsi miserablement exterminé les Thebains, & fut le regret qu'il en eut cause, que depuis il se monstra plus humain envers beaucoup d'autres : & sans point de doubte il eut opinion que le meurtre de Clytus qu'il occit à la table, & le refus que luy feirent les Macedoniens de passer outre à la conqueste du demourant des Indes, qui fut comme une imperfection de son entreprise & diminution de sa gloire, luy advindrent par le courroux & la rancune de Bacchus qui s'en voulut venger de luy : & n'y eut onques puis Thebain de ceulx qui peurent eschapper la fureur de sa victoire, qui eut affaire à luy, ou le requist d'aucun chose, qui n'impetrast tout ce qu'il demandoit. Voilà comment la ville de Thebes fut traittée.

XXII. Au demourant les Grecs ayans tenu une assemblée generale des estats de la Grece dedans le destroit du Peloponese, où ilz resolurent qu'ilz feroyent la guerre aux Perses avec Alexandre, il y fut eleu capitaine general de la Grece : & là comme plusieurs, tant philosophes, que gens d'affaires, l'allassent visiter, pour s'esjouïr avec luy de son election, il cuida bien que

Diogenes le Sinopien [1], qui se tenoit ordinairement à Corinthe, le deust aller voir aussi : mais quand il veit qu'il ne faisoit compte de luy, ains se tenoit à son aise au faulsbourg, qui s'appelle Cranium, il s'en alla luy mesme devers luy, & le trouva couché tout de son long au soleil : toutefois quand il veit tant de gens venir devers luy, il se leva un petit en son seant, & regarda Alexandre au visage. Alexandre le salua & le caressa de paroles, & puis luy demanda, s'il avoit point affaire de quelque chose. « Ouy, respondit il, c'est que tu t'ostes un petit » de devant mon soleil ». Alexandre prit si grand plaisir à ceste response, & eut en telle admiration la haultesse & grandeur de courage de cest homme, de voir le peu de compte qu'il avoit fait de luy, qu'au partir de là, comme ses familiers se rissent ensemble & se moquassent de luy, il leur dit, « Vous en direz ce que vous » voudrez, mais certainement si je n'estois Ale- » xandre, je vouldroye estre Diogenes ».

XXIII. Et voulant enquerir l'oracle d'Apollo touchant son voyage de l'Asie, il s'en alla en la ville de Delphes : mais il se rencontra de fortune, qu'il y arriva ès jours, que lon appelle malencontreux, ès quelz lon n'avoit point accoustumé de demander rien à Apollo : ce neant-

[1] C'est le Cynique.

moins il envoya premierement devers la prophetisse, qui prononceoit les oracles, la prier de venir : & comme elle en feist refus, alleguant la coustume, qui luy defendoit d'y aller, luy mesme y alla en personne, & la tira par force au temple. Elle adonc voyant qu'elle ne pouvoit resister à son affection, luy dit, « Tu » ès invincible, à ce que je voy, mon filz ». Ce qu'Alexandre ayant entendu, dit, qu'il ne demandoit point d'autre oracle, & qu'il avoit celuy qu'il desiroit d'elle. Depuis quand il fut sur le poinct de partir pour aller à son voyage, il eut plusieurs signes & presages divinement envoyez : & entre autres, une image du poëte Orpheus faitte de bois de ciprez, en la ville de Lebethres [1], environ ces jours là rendit grande quantité de sueur : & comme plusieurs redoubtassent ce pronostique là, le devin Aristander au contraire l'interpreta, qu'il en falloit bien esperer : car c'est signe, dit il, « Que Alexandre fera des » conquestes & des prouesses d'armes dignes » d'estre chantées & renommées par tout le » monde, lesquelles feront souvent venir la sueur

[1] C'est apparemment Libethra dans la Thessalie, près de laquelle étoit le tombeau d'Orphée. Il y avoit aussi une fontaine du même nom, d'où on trouve les Muses surnommées Libethrides, quoique Pausanias semble dériver cette épithète de la montagne & de la fontaine de Béotie, qui portoit le même nom.

» au front des poëtes & des musiciens, pour la » peine qu'ilz auront à les descrire & les chanter ».

XXIV. Quant au nombre des combatans, qu'il mena avec luy, ceulx qui en mettent le moins, disent trente mille hommes de pied, & cinq mille de cheval, & ceulx qui en mettent le plus, escrivent trente & quatre mille de pied, & quatre de cheval. Et pour les soudoyer & entretenir, Aristobulus escrit qu'il n'avoit pas plus de soixante & dix talents [1] : & Duris ne met de provision de vivres, que pour trente jours seulement : & Onesicritus dit davantage, qu'il devoit plus de deux cents talents [2]. Toutefois, encore qu'il entrast en ceste guerre avec si peu de moyen pour la soustenir, si ne voulust il jamais monter sur sa navire, que premierement il ne se fust informé de l'estat de tous ses amis, pour entendre les moyens qu'ilz avoyent de le suyvre; & qu'il n'eust distribué à l'un des terres, à l'autre un village, & à l'autre le revenu de quelque bourgade, ou de quelque port, tellement qu'en ces dons là, il employa & consuma presque tout le domaine des roys de Macedoine. Parquoy Perdiccas luy demanda, « Mais pour toy, Sire, que retiens tu »? Et il luy respondit promptement, l'esperance. « Nous

[1] Quarante deux mille escus. *Amyot.* 325,812 l. de notre monnoie.

[2] Cent vingt mille escus. *Amyot.* 933,750 liv. de notre monnoie.

» y voulons donques, repliqua Perdiccas, avoir » part aussi, puis que nous allons quant & toy » : & ainsi refusa le revenu que le roy luy avoit assigné pour sa pension : ce que quelques uns des autres feirent aussi comme luy : mais ceulx qui en voulurent recevoir, ou qui en demanderent, il leur en donna fort liberalement, & despendit en cela la plus part du domaine ordinaire de son royaume.

XXV. En telle affection & telle deliberation donques passa il le destroit de l'Hellespont, & allant jusques en la ville d'Ilium, y sacrifia à Diane[1], & y espandit des effusions funerales aux demi-dieux, c'est à dire, aux princes qui moururent en la guerre de Troye, dont les corps y estoyent ensepveliz, principalement à Achilles, la sepulture duquel il oignit d'huile, & courut nud tout à l'entour avec ses mignons, selon la coustume anciene des funerailles, puis la couvrit toute de chappeaux & de festons de fleurs, disant qu'il estoit bien heureux d'avoir eu en sa vie un loyal amy, & après sa mort un excellent herault pour dignement chanter ses louanges. Et ainsi qu'il alloit çà & là par la ville, visitant les choses notables qui y estoyent, quelqu'un luy demanda s'il vouloit point voir la lyre de Paris : auquel il respondit, « Je n'ay pas grande envie de voir

[1] Grec : à Minerve & aux héros.

» celle là, mais je verroye voluntiers celle d'A-
» chilles, sur laquelle il jouoit & chantoit les
» haults faicts & prouesses des hommes vertueux
» du temps passé ».

XXVI. Ce pendant les capitaines & lieutenans du roy de Perse, Darius, ayans mis une grosse puissance ensemble, l'attendoyent au passage de la riviere du Granique [1]. Si estoit necessaire de combatre là, comme à la barriere de l'Asie, pour en gaigner l'entrée : mais la plus part des capitaines de son conseil craignoyent la profondeur de ceste riviere, & la haulteur de l'autre rive qui estoit roide & droitte, & si ne la pouvoit on gaigner ny y monter sans combatre : & y en avoit qui disoyent, qu'il falloit prendre garde à l'observance anciene des mois, pource que les roys de Macedoine n'avoyent jamais accoustumé de mettre leur armée aux champs le mois de juing [2] : à quoy Alexandre leur respondit qu'il y remedieroit bien, commandant que lon l'appellast le second may. Davantage Parmenion estoit d'advis que pour le premier jour il ne falloit rien hazarder, à cause qu'il estoit desja tard, à quoy il luy respondit que l'Hellespont rougiroit de honte, si luy crai-

[1] Qui coule au travers de la Phrygie & de la Mysie mineures, & se jette dans la Propontide.

[2] Voyez les Observations sur le chap. V.

gnoit de paſſer une riviere, veu qu'il venoit de paſſer un bras de mer : & en diſant cela il entra luy meſme dedans la riviere avec treze compagnies de gens de cheval, & marcha la teſte baiſſée à l'encontre d'une infinité de traicts, que les ennemis luy tirerent montant contremont l'autre rive, qui eſtoit couppée & droitte, &, qui pis eſt, toute couverte d'armes, de chevaux & d'ennemis qui l'attendoyent en bataille rengée, pouſſant les ſiens à travers le fil de l'eau, qui eſtoit profonde, & qui couroit ſi roide, qu'elle les emmenoit preſque aval, tellement que lon eſtimoit qu'il y euſt plus de fureur en ſa conduite, que de bon ſens ny de conſeil. Ce nonobſtant il s'obſtina à vouloir paſſer à toute force, & feit tant qu'à la fin il gaigna l'autre rive à grande peine & grande difficulté : meſmement pource que la terre y gliſſoit à cauſe de la fange qu'il y avoit. Paſſé qu'il fut, il fallut auſſi toſt combatre peſle meſle d'homme à homme, pource que les ennemis chargerent incontinent les premiers paſſez, avant qu'ilz euſſent loiſir de ſe renger en bataille, & leur coururent ſus avec grands cris, tenans leurs chevaux bien joincts & ſerrez l'un contre l'autre, & combatirent à coups de javelines premierement, & puis à coups d'eſpée, après que les javelines furent briſées.

XXVII. Si ſe ruerent pluſieurs enſemble tout

à un coup sur luy, pource qu'il estoit facile à remarquer & cognoistre entre tous les autres à son escu, & à la cueüe qui pendoit de son armet, à l'entour de laquelle y avoit de costé & d'autre un pennache grand & blanc à merveilles. Si fut attainct d'un coup de javelot au default de la cuirace, mais le coup ne percea point : & comme Roesaces & Spithridates deux des principaux capitaines Persiens s'addressassent ensemble à luy, il se destourna de l'un, & picquant droit à Roesaces, qui estoit bien armé d'une bonne cuirace, luy donna si grand coup de javeline qu'elle se rompit en sa main, & meit aussi tost la main à l'espée : mais ainsi comme ilz estoyent accouplez ensemble, Spithridates s'approchant de luy en flanc, se souleva sur son cheval, & luy ramena de toute sa puissance un si grand coup de hache barbaresque, qu'il couppa la creste de l'armet, avec un des costez du pennache, & y feit une telle faulsée, que le trenchant de la hache penetra jusques aux cheveux : & ainsi comme il en vouloit encore donner un autre, le grand [1] Clytus le prevint, qui luy passa une parthisane de part en part à travers le corps, & à l'instant mesme tumba aussi Roesaces mort en terre d'un coup d'espée que luy donna Alexandre.

[1] Grec : Clitus surnommé le Noir, comme on lit dans Arrien & dans Diodore ; car il y en a eu un autre surnommé le Blanc.

XXVIII. Or pendant que la gendarmerie combatoit en tel effort, le bataillon des gens de pied Macedoniens, passa la riviere, & commencerent les deux batailles à marcher l'une contre l'autre : mais celle des Perses ne sousteint point courageusement ny longuement, ains se tourna incontinent en fuitte, exceptez les Grecs qui estoyent à la soude du roy de Perse, lesquelz se retirerent ensemble dessus une motte, & demanderent que lon les prist à mercy : mais Alexandre donnant le premier dedans, plus par cholere que de sain jugement, y perdit son cheval qui luy fut tué soubs luy d'un coup d'espée à travers les flancs. Ce n'estoit pas Bucephal, ains un autre : mais tous ceulx qui furent en celle journée tuez ou blecez des siens, le furent en cest endroit là : pource qu'il s'opiniastra à combatre obstineement contre hommes agguerriz & desesperez. Lon dit qu'en ceste premiere bataille il mourut du costé des barbares vingt mille hommes de pied, & deux mille cinq cents de cheval : du costé d'Alexandre, Aristobulus escrit qu'il y en eut de morts trente & quatre en tout, dont les douze estoyent gens de pied, à tous lesquelz Alexandre voulut, pour honorer leur memoire, que lon dressast des images de bronze faittes de la main de Lysippus : & voulant faire part de ceste victoire aux Grecs, il envoya aux Athe-

niens particulierement trois cents boucliers de ceulx qui furent gaignez en la bataille, & generalement sur toutes les autres despouilles, & sur tout le butin feit mettre ceste très honorable inscription : « Alexandre filz de Philippus, » & les Grecs, exceptez les Lacedæmoniens, » ont conquis ce butin sur les Barbares habitans » en Asie ». Quant à la vaisselle d'or ou d'argent, draps de pourpre, & autres telz meubles delicieux à la Persiene, il les envoya presque tous à sa mere, aumoins bien peu s'en fallut.

XXIX. Ceste premiere rencontre apporta soudainement un si grand changement des affaires en faveur d'Alexandre, que la cité mesme de Sardis, siege capital de l'empire des Barbares, aumoins en toutes les provinces basses & voisines de la mer, se rendit incontinent à luy, & les autres aussi, exceptées celle de Halicarnasse & celle de Milet, qui luy resisterent : mais il les prit à force. Et ayant semblablement conquis tout ce qui estoit à l'entour, il se trouva puis après en doubte de ce qu'il avoit à faire au reste : car souvent il luy prenoit envie d'aller tout chauldement trouver Darius en quelque part qu'il fust, pour mettre tout au hazard d'une bataille, & souvent aussi luy sembloit plus expedient de s'exerciter premierement en la conqueste de ses païs bas, & se fortifier & equipper de

l'argent & des richesses qu'il y trouveroit, pour puis après marcher en meilleur equippage contre luy.

XXX. Mais il y a au païs de la Lydie près la ville des Xanthiens une fontaine, laquelle se desborda lors d'elle mesme, & en regorgeant par dessus ses rives jetta hors du fond une petite lame de cuyvre, sur laquelle y avoit des characteres engravez de lettres ancienes, lesquelles disoyent que l'empire des Perses devoit estre ruiné par les Grecs : ce qui luy ayant encore accreu le cueur davantage, il se hasta de nettoyer toute la coste de la mer jusques en la Cilicie & en la Phœnicie. Mais la facilité, avec laquelle il courut au long de la coste de Pamphilie, a donné occasion & matiere à plusieurs historiens d'amplifier les choses à merveilles, jusques à dire que ce fut un exprès miracle de faveur divine, que ceste playe de mer se soubmeit ainsi gracieusement à luy, veu qu'elle a autrement tousjours accoustumé de tourmenter & travailler fort asprement ceste coste là, tellement que bien peu souvent elle cache & couvre des poinctes de roc, qui sont toutes de reng assez drues le long du rivage, au dessoubs des haults rochers droits & couppez de la montagne. Et semble que Menander mesme en une siene comedie tesmoigne ceste miraculeuse felicité, quand il dit en se jouant :

Cecy me ſent ſon grand heur d'Alexandre,
Car ſi quelqu'un je cherche, il ſe vient rendre
Incontinent devant moy de luy meſme :
Si par la mer, qui maint homme fait bleſme,
Il me convient aucun lieu traverſer,
Je puis ainſi que ſur terre y paſſer.

Toutefois Alexandre meſme en ſes epiſtres, ſans autrement en faire ſi grand miracle, eſcrit ſimplement qu'il avoit paſſé par mer le pas que lon appelloit vulgairement l'eſchelle [1], & que pour le paſſer, il s'eſtoit embarqué en la ville de Phaſeline, au moyen dequoy il y ſejourna pluſieurs jours, durans leſquelz y ayant veu ſur la place une image de Theodectes (car il eſtoit Phaſelitain) il y alla un ſoir après ſoupper mener une danſe, & jetta deſſus force bouquets & chappeaux de fleurs, honorant de bonne grace, en faiſant ſemblant de ſe jouer, la memoire du defunct, pour la converſation qu'il avoit euë avec luy vivant, à cauſe d'Ariſtote & de l'eſtude de la philoſophie.

XXXI. Cela fait, il ſubjugua auſſi les Piſidiens [2] qui luy cuiderent reſiſter, & conquit auſſi toute la Phrygie, là où en la ville de Gordius, que lon dit avoir eſté anciennement le ſejour ordinaire du roy Midas, il veit le chariot duquel

[1] Voyez les Obſervations.
[2] Près de la Pamphilie.

on parle tant, lié d'une liaiſon d'eſcorce de cormier, & luy en compta lon un propos, que les habitans du païs tenoyent pour prophetie veritable, que celuy qui pourroit deſlier ceſte liaiſon, eſtoit predeſtiné pour eſtre un jour roy de toute la terre. Si dit le commun que Alexandre ne pouvant deſlier ceſte liaiſon, pource que lon n'en voyoit point les bouts tant ilz eſtoyent entrelacez par pluſieurs tours & retours les uns dedans les autres, deſguainna ſon eſpée & couppa le nœud par la moitié, de ſorte que lon veit alors pluſieurs bouts de la liaiſon : mais Ariſtobulus eſcrit qu'il le denoua fort aiſeement, ayant premierement oſté la cheville qui tient le joug attaché au timon, & en tirant après le joug dehors.

XXXII. Au partit de là il alla ſubjuguer les Paphlagoniens & les Cappadociens, & entendit le treſpas de Memnon, qui eſtoit celuy de tous les capitaines de marine que Darius euſt à ſon ſervice, que lon attendoit qui deuſt donner plus d'affaire & plus d'empeſchement à Alexandre : au moyen dequoy eſtant aſſeuré de ſa mort, cela le confirma de tant plus en la reſolution qu'il avoit priſe de mener ſon armée ès haultes provinces de l'Aſie. Auſſi luy venoit desja le roy Darius au devant, ayant fait ſon amas à Suſe, ſe confiant en la grande multitude de ſes

combatans, dont il avoit mis ſix cents mille en un camp, & auſſi en un ſonge que ſes devins luy avoyent expoſé, plus à ſon gré pour luy complaire, qu'à la verité. Car il luy fut advis une nuict en dormant qu'il voyoit toute l'armée des Macedoniens en feu, & que Alexandre le ſervoit eſtant veſtu de la meſme robbe que luy portoit lors qu'il eſtoit aſgande [1] du feu roy, & qu'eſtant entré dedans le temple de Belus, il eſtoit ſoudainement diſparu & evanouy. Par lequel ſonge il appert evidemment que les dieux luy donnoyent à entendre, que les faicts des Macedoniens ſeroyent très renommez & très glorieux, & que Alexandre conquerroit toute l'Aſie, ne plus ne moins qu'avoit fait Darius, qui de aſgande eſtoit devenu roy : mais que bien toſt il finiroit auſſi ſa vie en grande gloire. Encore prit il plus de confiance, quand il veit que Alexandre ſejourna quelque temps en la Cilicie, cuidant que ce fuſt pour crainte qu'il euſt de luy : mais ce fut pour une maladie, laquelle aucuns diſent luy eſtre advenue de travail, les autres pour s'eſtre baigné en la riviere de Cydnus, qui eſtoit froide comme glace : de quoy que ce fuſt, il n'y eut pas un des autres medecins qui ozaſt entreprendre de le ſecourir, eſtimans que le mal eſtoit incurable & plus puiſſant que tous

[1] Voyez les Obſervations.

les

les remedes que lon luy pourroit bailler, & craignans que les Macedoniens ne s'en prissent à eulx, & ne les calumniassent, s'ilz failloyent à le guarir. Mais Philippus Acarnanien considerant qu'il se portoit très mal, & se confiant en l'amitié que son maistre luy monstroit, pensa que ce seroit trop laschement fait à luy, si le voyant en tel danger de sa vie, il ne se hazardoit jusques à esprouver tous les derniers & plus extremes remedes de son art, à quelque peril que ce fust de sa propre personne : au moyen dequoy il entreprit de luy donner medecine, & luy persuada de la prendre & boire hardiment, si bien tost il vouloit estre sain & dispos pour aller à la guerre. Sur ces entrefaites Parmenion luy escrivit une lettre du camp, par laquelle il l'advertissoit qu'il se donnast bien garde de ce Philippus, pource qu'il avoit esté prattiqué & gaigné par Darius, soubs promesse de grands biens, qu'il luy devoit donner avec sa fille en mariage, pour loyer de faire mourir son maistre.

XXXIV. Alexandre ayant leu ceste missive, la meit dessoubs son chevet, sans la monstrer à personne de ses plus familiers : & quand l'heure de prendre la medecine fut venue, Philippus entra dedans la chambre avec les autres privez amis du roy, portant en sa main le gobelet ou estoit la medecine. Alexandre adonc luy donna

la lettre, & prit au mesme instant le gobelet de la medecine franchement, sans monstrer qu'il eust doubte ny souspeçon de rien. Si fut chose esmerveillable, & qu'il faisoit fort bon voir, que l'un d'un costé lisant la lettre, & l'autre beuvant le breuvage en mesme temps, & de considerer comme ilz jetterent tous deux ensemble les yeux l'un sur l'autre, mais non pas avec une mesme chere, ains Alexandre avec un visage riant & ouvert, tesmoignant la confiance qu'il avoit en son medecin Philippus, & l'amitié qu'il luy portoit : & l'autre avec contenance d'homme qui se passionnoit & se tourmentoit pour ceste faulse calumnie que lon luy avoit mise sus : car tantost il tendoit les mains vers le ciel, appellant & invoquant les dieux à tesmoings de son innocence, & tantost il s'approchoit du lict & prioit Alexandre d'avoir bon courage & de faire asseureement ce qu'il luy diroit. Car la medecine commenceant à estre maistresse chassa & enfondra, par maniere de dire, jusques au fond du corps la vigueur & force naturelle, de maniere qu'il perdit la parole, & luy vint une grande foiblesse & pasmoison telle, qu'il n'avoit presque plus de pouls ny d'apparence de sentiment : toutefois cela passé il fut en peu de jours remis sus par Philippus. Et après s'estre un petit renforcé, il se monstra aux Macedoniens : car

jamais ilz ne voulurent avoir patience, quelque chose qu'on leur sceust dire ne promettre de sa convalescence, jusques à ce qu'ilz l'eurent veu.

XXXV. Or y avoit il au camp de Darius un banny de Macedoine nommé Amyntas, lequel cognoissoit bien le naturel d'Alexandre, & voyant Darius en vouluntè de l'aller trouver jusques dedans les destroits & vallées des montagnes, le pria de l'attendre plus tost au lieu où il estoit en païs plat & ouvert de tous costez, attendu qu'il avoit à combatre avec grande multitude de combatans contre bien peu d'ennemis, & que c'estoit son avantage de le trouver en large campagne. Darius luy respondit, qu'il n'avoit que peur qu'il s'enfouist avant qu'il le peust attaindre ou rencontrer, & que par ce moyen il luy eschappast des mains. Amyntas luy repliqua, « Quant » à cela, sire, je te prie n'en ayes point de peur : » car je t'asseure sur ma vie, qu'il te viendra » trouver, & que de ceste heure il s'y en vient » tout droit ».

XXXVI. Toutefois les remonstrances de cestuy Amyntas ne peurent divertir Darius qu'il ne feist marcher son camp vers la Cilicie. Et au mesme temps Alexandre aussi dressa son chemin devers la Syrie pour l'aller rencontrer : mais il advint une nuict qu'ilz se faillirent l'un l'autre, & le jour venu retournerent tous deux en arriere,

Alexandre estant bien joyeux de ceste adventure, & se hastant pour rencontrer son ennemy dedans les destroits, & Darius taschant à regaigner le logis, dont il estoit party, & tirer son armée hors des destroits, commenceant desja à s'appercevoir de la faulte qu'il avoit faitte, de s'estre jetté en lieux serrez d'un costé de la montagne, & de l'autre costé de la mer & de la riviere de Pindarus [1] qui court par le milieu, de sorte qu'il falloit que son armée s'escartast & se divisast en plusieurs trouppes, & en païs rabboteux & malaisé pour gens de cheval, duquel au contraire l'assiette en estoit la plus propre du monde pour ses ennemis, qui estoyent bonnes gens de pied & en petit nombre. Mais si la fortune donna à Alexandre le champ à propos pour combatre à son avantage, luy sceut encore mieulx ordonner sa bataille pour gaigner la victoire : car quoy qu'il fust en nombre de combatans beaucoup plus foible & moindre que son ennemy, si se sceut il bien donner de garde qu'il ne peust estre environné, par ce qu'il avancea la poincte droitte de sa bataille beaucoup plus que la gauche, & se trouvant en celle poincte combatant ès premiers rengs, il meit en roupte les Barbares qui se rencontrerent en teste au devant de luy : mais il y fut blecé d'un coup d'espée qu'il receut en la cuisse.

[1] Son vrai nom est Pinarus.

Chares [1] escrit que ce fut Darius mesme qui le luy donna, & qu'ilz se rencontrerent jusques à combatre teste à teste l'un contre l'autre à coups de main. Toutefois Alexandre luy mesme escrivant de ceste bataille à Antipater, dit bien qu'il y fut blecé en la cuisse d'un coup d'espée, & qu'il n'en estoit point ensuyvy autrement d'inconvenient, mais il ne met point qui fut celuy qui le blecea.

XXXVII. Ayant donques gaigné une très glorieuse victoire, comme celle où il estoit mort plus de cent & dix mille de ses ennemis, il ne peut neantmoins prendre Darius, pource qu'il gaigna le devant à fouir d'environ un quart de lieuë seulement : mais bien prit il le chariot de bataille, sur lequel il combatoit, & son arc aussi, puis s'en retourna de la chasse, & trouva les Macedoniens qui pilloyent & saccageoyent tout le reste du camp des Barbares, où il y avoit une richesse infinie (combien qu'ilz eussent laissé la plus part de leur bagage en la ville de Damas [2], pour venir plus delivres à la bataille) mais ilz luy avoyent reservé pour sa personne le logis du

[1] De Mitylene, historien que Plutarque cite plusieurs fois dans la Vie d'Alexandre, & qui paroît avoir été contemporain de ce Prince.

[2] L'une des villes les plus célèbres de l'Asie, dans la partie de la Syrie appellée Cœlésyrie, près du Mont-Liban.

roy Darius, qui estoit plein d'un grand nombre d'officiers, de riches meubles, & de grande quantité d'or & d'argent. Parquoy si tost qu'il fut arrivé, après avoir osté ses armes, il entra dedans le baing, en disant, « Allons nous en » laver & nettoyer la sueur de la bataille dedans » le baing de Darius mesme ». Et là un de ses mignons luy repliqua, « Mais bien d'Alexandre : » car les biens des vaincus appartiennent de droit » aux vaincueurs, & doyvent estre nommez » d'eulx ». Et quand il veit, entrant dedans l'estuve, les bassins, bagnoueres, les buyes, les phioles & bouettes aux parfums toutes d'or fin, ouvré & labouré exquisement, toute la chambre perfumée d'une odeur si souësve qu'elle sembloit un paradis : puis au partir du baing qu'il entra dedans sa tente, la voyant si haulte, si spacieuse, le lict, la table & l'apprest du soupper, le tout si bien & si magnifiquement en poinct, que c'estoit chose digne d'admiration, il se tourna devers ses familiers, & leur dit : « C'estoit estre » roy cecy, à vostre advis, n'estoit pas » ?

XXXVIII. Mais ainsi comme il se vouloit mettre à table pour soupper, on luy vint dire que lon luy amenoit la mere & la femme de Darius prisonnieres entre les autres dames, & deux de ses filles non encore mariées, lesquelles ayans veu son chariot & son arc, s'estoyent prises

à crier & à se batre desespereement, pensans qu'il fust mort : Alexandre demoura assez long temps sans rien respondre à cela, sentant plus de pitié de leur mauvaise fortune, que de joye de la siene bonne : puis envoya à l'heure mesme Leonatus devers elles, pour leur faire entendre que Darius n'estoit point mort, & qu'il ne falloit point qu'elles eussent peur d'Alexandre, pource qu'il ne faisoit la guerre à Darius que pour regner seulement : & qu'au regard d'elles, elles auroyent de luy tout ce qu'elles avoyent de Darius, pendant qu'il estoit regnant, & avoit son empire en son entier. Si ce propos sembla doulx à ces dames prisonnieres, les effects suyvirent après, qu'elles trouverent de non moindre humanité : car premierement il leur permeit d'inhumer tous ceulx qu'elles voulurent des seigneurs Persiens morts en la bataille, & de prendre au pillage tous les draps, joyaux & ornemens qu'elles voudroyent pour honorer leurs funerailles, & si ne leur diminua chose quelconque de tout l'honneur, ny du nombre des officiers & serviteurs, ny de tout l'estat qu'elles avoyent au paravant, ains leur feit payer encore plus grandes pensions qu'elles ne souloyent avoir : mais la plus honorable, la plus belle & la plus royale grace qu'il feit à ces princesses prisonnieres, qui avoyent tousjours vescu en grande honesteté

& grande pudicité, fut qu'elles n'ouyrent ny n'entendirent onques chose qui leur deust donner crainte, ou seulement souspeçon de rien qui fut au prejudice de leur honneur : ains eurent leur privé secret, sans que personne hantast parmy elles ny les veist, non comme en un camp d'ennemis, ains tout ne plus ne moins que si elles eussent esté en quelque sainct monastere de religieuses estroittement reformées & gardées : combien que la femme de Darius, à ce que lon escrit, fust une très belle princesse, comme Darius aussi estoit un très beau & grand prince, & que les filles ressemblassent à leurs pere & mere.

XXXIX. Mais Alexandre estimant, à mon advis, estre chose plus royale, se vaincre soy mesme, que surmonter ses ennemis, ne les toucha ny elles, ny autres fille ou femme, avant que les espouser, exceptée Barsene [1], laquelle estant demourée veufve par le trespas de Memnon, fut prise auprès de Damas. Elle estoit sçavante ès lettres grecques, doulce & de bonne grace, fille d'Artabazus qui estoit né d'une fille de roy. Alexandre la cogneut à la suscitation de Parmenion, ainsi que l'escrit Aristobulus, qui le sollicita de prendre son plaisir d'une si belle & si noble dame. Mais au demourant en re-

[1] Barsine.

gardant les autres dames Persienes qui estoyent prisonnieres, belles & grandes à merveilles, il disoit en se jouant, que les dames de Perse faisoyent mal aux yeux à qui les contemploit : mais monstrant à l'opposite de leurs belles faces la beaulté de sa continence & chasteté, il passoit par devant sans s'y affectionner, non plus que si c'eussent esté des images de pierre sans ame. Auquel propos Philoxenus, qu'il avoit laissé son lieutenant ès provinces basses & maritimes, luy escrivit une fois qu'un Theodorus marchand Tarentin avoit deux jeunes enfans à vendre de beaulté singuliere, & qu'il luy mandast, s'il luy plaisoit qu'il les luy acheptast. Il fut si marry de cela, qu'il se prit à crier tout hault par plusieurs fois. « Mes amis, quelle villannie a jamais apperceuë Philoxenus en moy, pour laquelle il ait deu s'estudier, pendant qu'il ne fait rien là, à me procurer de telz reproches » ? Et luy feit rescrire sur le champ avec force injures, qu'il renvoyast ce marchand Tarentin à la malheure, & sa marchandise quant & luy. Aussi reprit il bien aigrement un jeune homme nommé Agnon, qui luy avoit escrit qu'il vouloit achepter un jeune garson, que lon appelloit Crobylus, qui avoit le bruit dedans la ville de Corinthe à raison de sa beaulté, en intention de le luy mener. Et une autre fois ayant esté adverty, que Damon

& Timotheus Macedoniens eſtans ſoubs la charge de Parmenion, avoyent violé les femmes de quelques ſoudards eſtrangers qui eſtoyent à ſa ſoulde, il eſcrivit à Parmenion qu'il en euſt à faire information, & que s'il trouvoit qu'ilz les euſſent de faict violées, qu'il les feiſt mourir tous deux comme beſtes ſauvages nées à la ruine des hommes. Et eſcrit en celle lettre de ſoy meſme ces propres paroles : « Quant à moy, tant s'en » fault que j'aye veu ny penſé de voir la femme » de Darius, que je ne veulx pas ſeulement » ſouffrir que lon tienne propos de ſa beaulté » devant moy ». Il avoit accouſtumé de dire, qu'il ſe recognoiſſoit mortel principalement à deux choſes, à dormir & à engendrer : comme ayant opinion que le travail & le plaiſir de la volupté que lon prent avec les femmes procedent d'une meſme imbecillité & foibleſſe de nature.

XL. Auſſi eſtoit il fort ſobre de ſa bouche quant au manger, comme il monſtra par pluſieurs autres preuves, & meſmement par ce qu'il dit à la princeſſe Ada, laquelle il advoua [1] pour ſa mere, & la feit royne de la Carie : car comme elle, penſant luy faire plaiſir, luy envoyaſt tous les jours force viandes exquiſes, & force ouvrages de four, & confitures, & oultre tout

[1] Il adopta en quelque ſorte en lui donnan ce nom par reſpect.

cela encore, des cuisiniers & des pasticiers qu'elle tenoit pour excellents en leur mestier : il luy manda, « Qu'il n'en avoit que faire, pour ce » que son gouverneur Leonidas luy en avoit » baillé de meilleurs, c'est à sçavoir, pour le » disner se lever avant jour & marcher la nuict, » & pour le soupper, le peu manger au disner : » & ce mesme gouverneur, disoit il, alloit sou- » vent ouvrir & visiter les coffres où lon estuyoit » les matterats de mon lict & mes habillemens, » pour voir si ma mere y auroit rien fourré de » friandise & de superfluité ». Et si estoit moins subject au vin qu'il ne sembloit : mais ce qui le faisoit estimer tel, estoit le long temps qu'il demouroit à table, plus à deviser qu'à boire : car à chasquefois qu'il beuvoit il mettoit tousjours en avant quelque long propos, encore estoit ce quand il se trouvoit de grand loisir : car en temps d'affaires, il n'y avoit, ny festin, ny banquet, ny jeu, ny nopces, ny autre passetemps qui l'arrestast, comme ont fait plusieurs autres capitaines. Ce que lon peult facilement cognoistre par la briefveté de sa vie, & par la grandeur & multitude des haults faicts qu'il feit en si peu de temps qu'il vescut.

XLI. Quand il estoit de loisir, le matin, après estre levé, la premiere chose qu'il faisoit il sacrifioit aux dieux, & puis se mettoit in-

continent à table pour disner : & au reste passoit tout le long du jour son temps ou à chasser, ou à composer quelque chose, ou à pacifier quelque querelle entre les gens de guerre, ou à lire. Et s'il marchoit par les champs, qu'il ne fust point trop pressé d'aller, il s'exercitoit en allant par païs à tirer de l'arc, ou à monter sur un chariot, ou à en descendre, ainsi comme il couroit. Bien souvent, par maniere de jeu, il chassoit aux regnards, ou s'esbatoit à prendre des oiseaux, ainsi comme lon peult voir par les memoires de ses papiers journaux [1] : puis, quand il estoit arrivé au logis, il entroit au baing, là où il se faisoit frotter & huiler. Cela fait, il demandoit aux panetiers & escuyers trenchans si tout estoit prest en cuisine, & commenceoit à soupper bien tard, de maniere qu'il estoit tousjours nuict avant qu'il se meist à table, là où il prenoit merveilleusement grand soing, & avoit diligemment l'œil, à ce que rien n'y fust distribué inegalement, ne plus à l'un qu'à l'autre de ceulx qui mangeoyent quant & luy, & tenoit

[1] L'histoire de sa vie, écrite en forme de journal par Eumène de Candie, & Diodore d'Erythrée. Je m'étonne que le savant Vossius dans ses Historiens grecs mette en question, si ces deux personnages ont fleuri à cette époque ; car Eumène est le capitaine d'Alexandre, devenu si fameux après lui, & dont Plutarque a écrit la Vie.

longuement table, pource qu'il aimoit à parler & à devifer, comme nous avons dit.

XLII. Si eftoit bien fa compagnie & fa converfation au demourant la plus aggreable & la plus plaifante, que de roy ne prince qui fut onques: car il n'avoit faulte de grace quelconque, excepté que lors il eftoit un peu fafcheux pour fes vanteries, & tenoit en cela trop du foudard vanteur, qu'il aimoit à racompter fes vaillances: car oultre ce que de luy-mefme il fe laiffoit facilement aller à cefte vanité de braverie, encore fe fouffroit il mener par le nez, en maniere de parler, aux flatteurs. Ce qui eftoit bien fouvent caufe de la ruine des gens de bien qui fe trouvoyent autour de luy, lefquelz ne vouloyent ny le louer en fa prefence à l'envy des flatteurs, ny n'ozoyent auffi dire moins qu'eulx des mefmes louanges qu'ilz luy donnoyent, pource qu'en l'un y avoit de la honte, & en l'autre du danger.

XLIII. Après foupper s'eftant de rechef lavé il s'endormoit bien fouvent jufques à midy, & quelquefois tout le long du jour enfuyvant. Quant à luy il n'eftoit aucunement curieux de viandes exquifes, de forte que quand on luy envoyoit des païs voifins de la mer quelques fruits finguliers, ou des plus rares poiffons, il les envoyoit çà & là à fes amis, fans en retenir bien fou-

vent rien pour soy : toutefois sa table estoit tousjours magnifiquement servie, & en augmenta tousjours la despense ordinaire à mesure que ses prosperitez & conquestes allerent en avant, jusques à ce qu'elle monta à la somme de mille escus [1] par jour. Aussi s'arresta elle là, & fut prefix ce but de despense à ceulx qui le vouloyent festoyer, qu'ilz ne peussent despendre davantage.

XLIV. Mais après ceste bataille de Issus [2], il envoya en la ville de Damas saisir l'or & l'argent, le bagage, les femmes & les enfans des Perses qu'ilz y avoyent laissez, là où les hommes d'armes Thessaliens feirent très bien leurs besongnes : car aussi les y avoit il expressement envoyez à ceste intention, pource qu'il les avoit veus faire très bien leur devoir au jour de la bataille, toutefois le reste de son armée en fut aussi tout remply de richesse : & lors premier les Macedoniens ayans gousté l'or & l'argent, les delices, les femmes & la maniere de vivre des Perses, ne plus ne moins que les chiens qui ont une fois esté à la curée, depuis qu'ilz treuvent la trace de la beste, ne demandoyent plus que à aller après, & à poursuyvre ceste opulence Persiene.

[1] Grec, dix mille drachmes; 7682 livres de notre monnoie.

[2] Dans la Cilicie, entre les monts Taurus & Amanus.

XLV. Ce neantmoins Alexandre fut d'advis que premierement il valoit mieulx s'asseurer des provinces basses & maritimes. Si vindrent incontinent devers luy les rois, qui luy meirent entre ses mains le royaume de Cypre, & toute la Phœnicie, exceptée la ville de Tyr, [1] devant laquelle il alla mettre le siege, où il demoura sept mois, l'assaillant avec de grandes chaussées qu'il feit jetter en mer, & avec force engins de baterie, & par mer avec deux cents galeres. Durant ce siege, il luy fut une nuict advis que Hercules luy tendoit la main de dessus les murailles de la ville, & l'appelloit par son nom, & y eut aussi plusieurs des Tyriens qui songerent en dormant, qu'Apollo leur disoit qu'il s'en vouloit aller devers Alexandre, pour autant que ce que lon faisoit dedans la ville, ne luy plaisoit point : à l'occasion dequoy ilz lierent & attacherent son image qui estoit de grandeur excessive, avec force chaines, & la clouerent avec de gros & grands clous à sa base, ne plus ne moins que si c'eust esté quelque traistre qui s'en fust voulu aller rendre aux ennemis, en le

[1] La Phœnicie est le long de la Méditerranée en descendant de la Cilicie. Tyr est sur la côte; elle étoit dans une île au tems d'Alexandre, & séparée du continent de 40 stades, selon Quint-Curce, de 700 pas, selon Pline. Les ouvrages établis par Alexandre la réunirent au continent. L'ancienne Tyr, appellée Palétyr, étoit dans le continent à 30 stades de l'île.

nommant Alexandriſte, c'eſt à dire, partial favoriſant à Alexandre. Encore eut là Alexandre une autre viſion en dormant : car il luy fut advis qu'il veoit de loing un ſatyre qui ſe jouoit de loing à luy, mais quand il s'en cuidoit approcher pour le prendre, il s'eſchappoit tousjours de luy, juſques à ce que finablement après l'avoit bien prié & bien couru autour de luy, il luy tumba entre les mains. Les devins enquis ſur ce ſonge, reſpondirent avec fort vray-ſemblable apparence, qu'il ne falloit que diviſer en deux ce mot Satyros, en diſant, ſa Tyros, qui ſignifieroit, la ville de Tyr ſera tiene : & monſtre lon encore la fontaine, auprès de laquelle il luy fut advis qu'il veit le ſatyre.

XLVI. Durant ce ſiege, il alla faire la guerre aux Arabes habitants le long du mont qui s'appelle Antiliban [1], là où il fut en grand danger de ſa perſonne, pour avoir attendu ſon precepteur Lyſimachus qui l'avoit ſuyvy, diſant qu'il n'eſtoit point pire ne plus vieil que Phœnix : car quand ilz furent au pied de la montagne, ilz laiſſerent leurs chevaux, & commencerent à marcher contremont à pied : mais luy ayant le cueur ſi gentil, qu'il ne vouloit point laiſſer derriere ſon maiſtre d'eſchole, qui eſtoit ſi las que plus

[1] Partie du Liban du côté de l'Arabie déſerte.

n'en

n'en pouvoit, mesmement pource que le soir estant ja venu, & que les ennemis n'estoyent pas gueres loing d'eulx, il demoura à la cueuë, s'arrestant à luy donner courage de cheminer, & à le porter presque à demy, de maniere qu'il ne se donna garde, qu'il se trouva esloigné de son armée avec bien petite trouppe de ses gens, & surpris de la nuict & d'un très aspre froid, en un fort mauvais & rude païs, là où il apperçeut de loing force feuz que les ennemis avoyent allumez, les uns çà, les autres là, & se confiant en la disposition de sa personne, joint qu'il avoit tousjours accoustumé de remedier aux difficultez & necessitez, où se trouvoyent les Macedoniens, par son propre travail, en mettant luy mesme la main à la besongne; il s'en courut vers ceulx qui avoyent allumé ces plus prochains feuz, & ayant occis de son espée deux des Barbares qui estoyent couchez au long du feu, y ravit un tizon, & s'en recourut atout vers ses gens qui en allumerent un grand feu, dont aucuns des Barbares s'effroyerent tellement, qu'ilz s'en meirent en fuitte, & les autres qui le cuiderent venir charger, furent par luy desfaits. Ainsi se logea il pour celle nuict luy & ses gens hors de danger. Chares l'a ainsi escrit.

XLVII. Au reste le siege de Tyr eut à la fin telle issue: Alexandre faisoit reposer la plus

grande partie de ſon armée, eſtant laſſe & travaillée de tant de combats qu'elle avoit ſupportez, & envoyoit peu de gens à l'aſſault pour engarder ſeulement les Tyriens de pouvoir repoſer : & un jour le devin Ariſtander ayant ſacrifié aux dieux, & conſiderant les ſignes des entrailles, affirma fort aſſeureement aux aſſiſtans, que la ville ſeroit priſe dedans la fin du mois, dont tout le monde ſe prit à rire, en ſe mocquant de luy, pource que c'eſtoit le dernier jour. A raiſon de quoy Alexandre le voyant demouré tout court, comme celuy qui ne ſçavoit qu'il devoit dire, & s'efforçant de faire tousjours reſſortir à effect les predictions des devins, ordonna que lon ne comptaſt point ce jour là pour le trentieme, ains pour le vingtſeptieme, & ſur l'heure meſme feit ſonner les trompettes & donner un aſſault à la muraille plus roide qu'il n'avoit propoſé du commencement. Si en fut le combat fort aſpre, pource que ceux meſmes qui eſtoyent demourez dedans le camp, ne ſe peurent tenir qu'ilz n'y couruſſent au ſecours de ceulx qui avoyent eſté deputez pour aſſaillir : tellement que les Tyriens ſe voyans ainſi furieuſement aſſaillir de tous coſtez, perdirent le cueur, & par ce moyen fut la ville priſe ce meſme jour.

XLVIII. Depuis ainſi comme il eſtoit devant

Gaza [1] ville principale, & la plus grande de la Syrie, il luy tumba dessus l'espaule une motte de terre, que luy laissa cheoir un oiseau volant en l'air: l'oyseau s'en alla poser sur un des engins de baterie, dont il batoit la ville, & se trouva pris & empestré dedans des retz faits de nerfs, dont on se servoit pour tourner à couvert les cordes des engins. Aristander predit que cela signifioit qu'il feroit blecé en l'espaule, mais aussi qu'il prendroit la ville : & en advint tout ne plus ne moins. Et comme il envoyast à sa mere Olympias, à Cleopatra & à ses autres amis force presens du butin qui fut gaigné au sac de celle ville, il envoya entre autres choses cinq cents quintaux d'encens à son gouverneur Leonidas, & cent de myrrhe, se souvenant d'une esperance qu'il luy avoit autrefois donnée, lors qu'il estoit encore enfant : car ainsi qu'il sacrifioit un jour aux dieux, il prit de l'encens à deux mains pour mettre dedans le feu à faire du parfum : ce que voyant Leonidas, luy dit, « Quand tu auras conquis la region ou croissent les drogues odorantes & les espiceries, tu » feras ainsi des parfums largement : mais pour » cest heure contente toy d'user plus estroittement » de ce que tu as de present ». Alexandre se sou-

[1] Sur la mer Méditerranée, au midi d'Ascalon dans la Palestine.

venant lors de ſon advertiſſement, luy eſcrivit en ceſte maniere : « Nous t'envoyons de l'en-
» cens & de la myrrhe en abondance, à fin que
» deſormais tu ne ſois plus chiche envers les
» dieux ».

XLIX. Il luy fut auſſi apporté un petit coffret, qui fut eſtimé le plus riche & le plus precieux meuble qui euſt eſté gaigné en la desfaitte de Darius : & il demanda à ſes privez qui eſtoyent autour de luy, quelle choſe leur sembloit plus digne d'eſtre miſe dedans : les uns luy dirent d'un, les autres d'autre : mais luy dit, qu'il y mettroit l'Iliade d'Homere pour la dignement garder. Cela teſmoignent & eſcrivent tous les hiſtoriens qui ſont les plus dignes de foy. Et ſi ce que ceulx d'Alexandrie racomptent ſur la foy & au rapport de Heraclides, eſt veritable, il ſemble bien que Homere ne luy fut pas inutile en ce voyage : car ilz diſent, que quand il eut conquis l'Ægypte, il y voulut baſtir une grande cité, la peupler de très grand nombre d'habitans tous Grecs, & la nommer de ſon nom : & eſtoit desja tout preſt à traſſer & enclorre un certain lieu, qui luy avoit eſté choiſi par le conſeil des ingenieurs & maiſtres ouvriers ; mais la nuiɛt de devant il eut une viſion merveilleuſe : car il luy fut advis qu'il ſe vint preſenter devant luy un perſonnage ayant les cheveux tous

blancs de vieilleſſe, avec une face & une preſence venerable, lequel s'approchant de luy prononcea ces vers :

> Une iſle y a dedans la mer profonde
> Tout vis à vis de l'Egypte feconde,
> Qui par ſon nom Pharos eſt appellée.

L. Il ne fut pas plus toſt levé le matin qu'il s'en alla voir ceſt iſle de Pharos, laquelle eſtoit pour lors un peu au deſſus de la bouche du Nil, que lon appelle Canobique, mais maintenant eſt joincte à la terre ferme par une levée que lon y a faitte à la main, & luy sembla que c'eſtoit l'aſſiette du monde la plus propre, pour ce qu'il avoit en penſée de faire : car c'eſt comme une langue ou une encouleure de terre aſſez raiſonnablement large, qui ſepare un grand lac d'un coſté, & la mer de l'autre, laquelle ſe va là aboutiſſant en un grand port : ſi dit alors que Homere eſtoit admirable en toutes choſes, mais qu'entre autres il eſtoit très ſçavant architecte, & commanda que promptement on luy traſſaſt & deſignaſt la forme de la ville ſelon l'aſſiette du lieu. Or ne trouverent ilz point là ſur l'heure de croye ou de terre blanche pour marquer, à raiſon dequoy ilz prirent de la farine, dont ilz traſſerent deſſus la terre qui eſtoit noire, une grande enceinte courbée en figure circulaire, le

rond de laquelle se terminoit par le dedans en deux bases droittes de grandeur egale, qui venoyent à clorre toute la grandeur de ce pourpris en forme de manteau macedonique. Alexandre en trouva le portraict beau & y prit grand plaisir : mais soudainement une multitude infinie de grands oyseaux de toutes especes se leva du lac & de la riviere, en si grand nombre qu'ilz obscurcissoyent l'air, comme eust fait une grosse nuée, & venans à se poser en ce pourpris là, mangerent toute la farine sans qu'il y en demourast chose quelconque.

LI. Alexandre se troubla de ce presage : mais les devins luy dirent qu'il ne falloit point qu'il s'en faschast, pource que c'estoit signe qu'il bastiroit là une ville si plantureuse de tous biens, qu'elle suffiroit à nourrir toutes sortes de gens : parquoy il commanda adonc à ceux à qui il en avoit baillé la charge, qu'ilz se meissent après, & luy ce pendant prit son chemin pour aller au temple de Jupiter Hammon. Le chemin estoit long, & y avoit beaucoup de travaux & beaucoup de difficultez, mais deux dangers principaux entre tous les autres : l'un estoit faulte d'eau, pour laquelle il y a plusieurs journées de païs desert & inhabitable : l'autre estoit, que le vent du midy ne se levast impetueux pendant qu'ilz seroyent par le chemin, & qu'il ne don-

nast dedans les sables, qui sont d'estendue & de profondeur infinie, comme lon dit qu'anciennement il esmeut une telle tourmente en ces plaines là, & y enleva de telz monceaux de sablons, que cinquante mille hommes de l'armée de Cambyses y demourerent morts dessoubz. Il n'y avoit personne en sa suitte qui ne discourust & ne preveist bien ces dangers: mais il estoit mal aisé de divertir Alexandre de chose quelconque qu'il eust envie de faire, pource que la fortune luy cedant en toutes ses entreprises, le rendoit entier & ferme en ses opinions, & la grandeur de son courage faisoit qu'il s'obstinoit invinciblement en toutes choses, quand il les avoit une fois entreprises, jusques à vouloir forcer non seulement les ennemis, mais aussi le temps & les lieux. Au demourant les secours & remedes que dieu luy envoya contre les difficultez & dangers de ce voyage là, ont esté trouvez plus croyables, que les responses que lon dit qu'il luy donna depuis, ains qui plus est, ont fait que lon a aucunement adjousté foy aux oracles que lon escrit, qui luy furent respondus. Car premierement les grandes eaux qui tumberent du ciel, & les pluyes continuelles, les garentirent du danger de la soif, en destrempant la secheresse du sable, qui en devint moitte & serré en soymesme, de maniere que l'air mesme en fut

plus doulx, plus frais & plus net : davantage comme les bornes & marques, ausquelles les guides recognoissoyent le chemin, fussent confuses, de sorte qu'ilz erroyent çà & là sans sçavoir plus où ilz alloyent, il leur appatut des corbeaux, qui les guiderent en volant devant eulx, se hastans de voler quand ilz les voyoyent suyvre, & les attendans quand ilz demouroyent derriere : &, qui est encore plus admirable, Callisthenes escrit, que la nuict avec leurs chants, ilz rappelloyent ceulx qui s'estoyent esgarez, & crioyent si fort qu'ilz les remettoyent en la trace du chemin.

LII. A la fin, ayant traversé le desert, il arriva au temple qu'il cherchoit : là où d'arrivée le grand presbtre le salua de la part du dieu, comme de son pere : & Alexandre luy demanda s'il luy estoit point eschappé quelqu'un de ceulx qui avoyent occis son pere. Le presbtre luy respondit qu'il se gardast de blaspHemer, pource que son pere n'estoit point mortel : parquoy reprenant son propos, il luy demanda si les meurtriers qui avoyent conspiré la mort de Philippus avoyent tous esté puniz : & puis l'interroga aussi touchant son empire, s'il luy feroit la grace d'estre monarque de tout le monde : le dieu luy respondit par la bouche de son prophete, que ouy, & que la mort de Philippus estoit entierement vengée : & adonc il feit de magnifiques of-

frandes au dieu, & donna de l'argent largement aux presbtres & ministres du temple. Voilà ce qu'escrivent la plus part des autheurs touchant ce qu'il demanda, & qui luy fut respondu par l'oracle : il est vray que Alexandre mesme en une siene missive qu'il escrit à sa mere, dit qu'il avoit eu quelques secrettes responses de l'oracle, lesquelles il luy communiqueroit à elle seule quand il seroit de retour en Macedoine. Les autres disent que le presbtre le voulant saluer en langage Grec avec plus amiable expression, luy voulut dire : O Paidion, qui vault autant à dire que, cher filz : mais que la langue luy fourcha un peu, à cause que ce n'estoit pas son langage naturel, & qu'il meit une, s, au lieu d'une, n, à la fin, en disant, ô pai Dios, qui signifie, ô filz de Jupiter : & que Alexandre fut bien aise de cest erreur de langue, dont il courut un bruit parmy ses gens, que Jupiter l'avoit appellé son filz.

LIII. On dit aussi qu'il voulut ouyr le philosophe Psammon en Ægypte, & qu'il trouva fort bon un propos qu'il luy teint, en luy discourant, que dieu estoit roy des hommes, « Pource, » disoit il, que ce qui regne, & qui domine » en toutes choses, est tousjours divin » : mais luy mesme en discourut avec meilleure raison & plus philosophiquement, quand il dit, « Que

» dieu estoit bien pere commun de tous les
» hommes, mais que particulierement il retenoit
» pour soy, & advouoit siens, ceulx qui estoyent
» les plus gens de bien ». Brief envers les Barbares il se monstroit plus arrogant, & faisoit semblant de croire fermement qu'il eust esté engendré par ce dieu là, mais envers les Grecs il parloit de celle genitute divine plus sobrement & plus modestement : toutefois en une lettre qu'il escrivit aux Atheniens touchant la ville de Samos, il dit : « Je ne vous ay pas donné ceste noble
» & franche cité là : car vous la tenez en don
» de celuy que lon appelloit alors mon seigneur
» & mon pere » : entendant le roy Philippus. Mais depuis ayant esté blecé d'un coup de traict, & en sentant griefve douleur, il se retourna vers ses amis, & leur dit : « Cela qui
» coule de ma playe est vray sang, & non point
» comme dit Homere,

Une liqueur de rien, semblable à celle
Qui flue aux dieux de nature immortelle.

Et un jour qu'il faisoit un si violent orage de tonnerre, que tout le monde en estoit effroyé, Anaxarchus le rhetoricien se trouvant lors auprès de luy, luy dit : « Et toy, filz de Jupiter,
» en ferois-tu bien autant » ? Alexandre en riant luy respondit : « Je ne veux pas estre espouven-

» table à mes amis, comme tu veux que je le
» fois, quand tu mefprifes le fervice de ma table
» y voyant mettre des poiffons deffus, & difant
» que lon y deuft voir des teftes de princes &
» de fatrapes ». Car on dit, à la verité, qu'un
jour comme Alexandre envoyaft quelques petits
poiffons à Hephæftion, ceftuy Anaxarchus fe laiffa
efchapper de la bouche cefte parole là, en cuidant
fe mocquer, & monftrer que c'eft peu de chofe,
que de ceulx qui vont prochaffans les grands ef-
tats & haults lieux d'authorité par deffus les
autres, avec tant de travaux & tant de perilz,
comme n'ayans rien du tout, ou bien peu plus
que les autres, ès plaifirs & delices de ce monde.
Quand donques il n'y auroit autre preuve ny
autres raifons, que celles que nous avons recitées,
encore pourroit on bien juger par icelles, que
Alexandre ne s'abufoit point en foy mefme, ny
ne s'enorgueilliffoit point de cefte prefumptueufe
opinion, de cuider qu'il fuft engendré d'un dieu,
ains qu'il s'en fervoit pour tenir les autres hommes
foubs le joug d'obeïffance, par l'opinion qu'il leur
imprimoit de cefte divinité.

LIV. Au partir d'Ægypte il s'en retourna en
la Phœnicie, là où il feit des facrifices, des feftes
& proceffions en l'honneur des dieux, & auffi
des danfes, des jeux de tragædies & autres telz
paffetemps, qui eftoyent fort beaux à voir, non

ſeulement pour la magnificence de l'appareil, mais auſſi pour l'affection & la diligence des entremetteurs, qui s'efforceoyent de faire mieulx à l'envy les uns des autres : car c'eſtoyent les princes de Cypte qui eſtoyent les entrepreneurs, & qui fourniſſoyent tout ce qu'il falloit aux joueurs, ne plus ne moins qu'à Athenes on tire au ſort un bourgeois de chaque lignée du peuple, à qui il eſchet de faire les fraiz de telz jeuz.

Et contendoyent ces ſeigneurs d'une merveilleuſe affection à qui feroit le mieulx, meſmement Nicocreon qui eſtoit roy de Salamine [1] en Cypre, & Paſicrates ſeigneur de la ville de Soles : car il eſtoit eſcheut à ces deux princes de fournir aux deux plus excellents joueurs, Paſicrates à Athenodorus, & Nicocreon à Theſſalus, auquel Alexandre favoriſoit fort, ſans toutefois declarer ſa faveur, ſi non après que Athenodorus par ſentence des juges à ce commis eut eſté declaré le vaincueur : car alors en s'en retournant des jeux, il dit qu'il approuvoit & confirmoit le jugement des juges, mais qu'il euſt vouluntiers quitté une partie de ſon royaume, pour ne voir point Theſſalus vaincu. Et comme ceulx d'Athenes euſſent condamné Athenodorus à l'amende, pour autant qu'il avoit failly de ſoy

[1] Bâtie après la priſe de Troie par Teucer, fils de Télamon, qui lui donna ce nom, à cauſe de l'île de Salamine ſa patrie.

trouver à Athenes aux jours des bacchanales, ès quelz se jouoyent les comædies & tragædies, il pria Alexandre de vouloir escrire pour luy, à ce que l'amende luy fust remise : mais il ne le voulut pas faire, ains envoya l'amende, qu'il paya luy mesme de son argent. Un autre bon joueur nommé Lycon, natif de la ville de Scarphie [1] ayant un jour excellemment joué, entrelaça dextrement en son rolle quelque vers, par lequel il luy demandoit en don [2] dix talents : Alexandre s'en prit à rire, & les luy donna.

LV. En ces entrefaittes Darius luy escrivit & à quelques uns de ses amis aussi, pour le prier qu'il se contentast de prendre de luy [3] dix mille talents, pour la rençon des personnes prisonnieres qu'il tenoit entre ses mains, avec tous les païs, terres & seigneuries qui sont deçà la riviere d'Euphrates, & l'une de ses filles en mariage pour desormais estre son allié & son amy. Il communiqua cest affaire à ses amis, entre lesquelz Parmenion luy dit, « J'accepteroye cela » quant à moy, si j'estoye Alexandre ». « Aussi » feroye-je moy certainement, respondit Ale-

[1] Scarphie est sur le golphe Maliaque dans la Locride surnommée Épicnémidienne, entre les Locriens surnommés Ozoles au couchant, & les Locriens Opuntiens à l'orient, vis-à-vis l'Eubée.

[2] Six mille escus. *Amyot.* 46,687 livres de notre monnoie.

Six millions d'escus. *Amyot.* 46,688,500 livres de notre monnoie.

» xandre, ſi j'eſtoye Parmenion ». Mais en fin il reſcrivit à Darius, que s'il ſe vouloit venir rendre à luy, il feroit très humainement traitté par luy, ſinon qu'il ſe mettroit dès le premier jour en chemin pour l'aller trouver : toutefois il s'en repentit bien toſt après, pource que la femme de Darius mourut en travail d'enfant, dont il monſtra evidemment qu'il eſtoit fort deſplaiſant, pource qu'il avoit perdu un grand moyen de faire cognoiſtre ſa clemence & ſon humanité : mais au moins en inhuma il le corps très magnifiquement, ſans y rien eſpargner.

LVI. Or y avoit il entre les eunuques valets de chambre de la royne un nommé Tireos, qui avoit eſté pris quant & les femmes : il ſe deſrobba du camp d'Alexandre, & montant deſſus un cheval, s'en courut devers Darius luy porter la nouvelle de la mort de ſa femme. Darius adonc ſe prit à lamenter à haults cris, & à frapper & batre ſa teſte, les larmes aux yeux, & dit en ſouſpirant amerement, « O dieux ! à quelle » malheureuſe fortune ſont reduits les affaires » de Perſe, puis que la femme & la ſœur du » roy a eſté non ſeulement faitte priſonniere de » ſon vivant, mais encore à ſa mort n'a pas à » tout le moins peu avoir l'honneur de ſepul» ture royale » ! A cela reſpondit auſſi toſt l'eunuque, « Quant à la ſepulture, ſire, & à tout

» l'honneur & le devoir que lon pourroit desirer,
» tu ne sçaurois accuser la mauvaise fortune de
» la Perse. Car à la royne Statira, tant comme
» elle a vescu captive, ny à ta mere, ny à tes
» filles, il n'a defailly chose quelconque des
» biens ny des honneurs qu'elles souloyent avoir
» au paravant, sinon de voir la lumiere de ta
» gloire, laquelle le seigneur Orosmades res-
» tituera encore en son entier, s'il luy plaist,
» ny à sa mort n'a esté non plus destituée d'au-
» cuns ornemens de funerailles, qu'elles eust
» ailleurs peu avoir, ains a esté honorée des
» larmes mesmes de tes ennemis : car Alexan-
» dre est aussi doulx & humain en sa victoire,
» comme il est aspre & vaillant en la bataille ».
Darius entendant ces paroles de l'eunuque, &
ayant le sens un peu troublé de douleur, entra
incontinent en mauvaises souspeçons : & retirant
l'eunuque à part au plus secret endroit de sa
tente, luy dit, « Si tu n'es, aussi bien que la
» fortune des Perses, devenu Macedonien d'af-
» fection, ains recognois encore en ton cueur
» Darius pour ton maistre, je te prie & te con-
» jure par la reverence que tu doibs à ceste grande
» lumiere du soleil, & à la dextre royale, que
» tu me dies la verité. Ne sont-ce point les moin-
» dres maulx de Statira ceulx que je lamente,
» sa captivité & sa mort ? Et avons nous point

» encore souffert pis de son vivant, de sorte
» que nous eussions esté moins indignement &
» honteusement malheureux, si nous fussions
» tumbez entre les mains d'un ennemy cruel &
» inhumain ? Car, quelle honeste communica-
» tion peult avoir eu un jeune prince victo-
» rieux avec la femme prisonniere de son en-
» nemy, pour laquelle il luy ait voulu tant faire
» d'honneur » ? Ainsi que Darius parloit encore,
l'eunuque Tireus se jetta à ses pieds, & le pria
de ne dire point telles paroles, & ne faire point
ce tort à la vertu d'Alexandre, ny ce deshon-
neur à sa sœur & femme trespassée, en se pri-
vant soy mesme du plus grand reconfort, & de
la plus doulce consolation qu'il pourroit desirer
en son adversité, c'est d'avoir esté vaincu par
un ennemy qui a des perfections plus grandes
que ne porte la nature humaine, ains plus tost
d'avoir en admiration l'excellente vertu d'Ale-
xandre, lequel s'estoit monstré encore plus chaste
envers les dames, que vaillant encontre les
hommes de Perse : & en disant cela l'eunuque
le luy asseura & confirma par des sermens &
des execrations horribles, en luy comptant au
long & par le menu l'honesteté, continence &
magnanimité de Alexandre. Adonc Darius re-
tournant en sa sale, où estoyent ses plus fami-
liers amis, & tendant les mains vers le ciel,
feit

feit ceste priere aux dieux : « O dieux, autheurs
» de la vie & protecteurs des roys & des royau-
» mes, je vous supplie en premier lieu, qu'il
» vous plaise me faire la grace, que je puisse
» remettre sus la bonne fortune de la Perse, de
» sorte que je laisse cest empire à mes succes-
» seurs aussi grand & aussi glorieux, comme je
» l'ay receu de mes predecesseurs, à fin que de-
» mourant victorieux je puisse rendre la pareille
» à Alexandre, de l'humanité & honesteté, dont
» il a usé en mon adversité à l'endroit de ce
» qui m'est en ce monde le plus cher : ou bien
» si la prefixion du temps est venue, auquel il
» faille necessairement, ou par quelque ven-
» geance divine, ou par naturelle mutation des
» choses terrienes, que l'empire de Perse prenne
» fin, qu'à tout le moins il n'y ait autre après
» moy qui seye dedans le throne de Cyrus, que
» Alexandre ». La plusspart des historiens met
que tout cela fut ainsi fait & dit.

LVII. Au reste Alexandre ayant reduit à son
obeissance tout ce qui est deçà la riviere d'Eu-
phrates, se meit en chemin pour aller au devant
de Darius, lequel descendoit avec un million
de combatans : & y eut quelqu'un qui luy compta,
pour passer le temps, comme les valets de son
armée s'estoyent divisez en deux bandes, &
avoyent eleu un capitaine en chef de chacune,

nommans l'un Alexandre, & l'autre Darius, & qu'ilz avoyent commencé à escarmoucher premierement à coups de mottes de terre, & puis à coups de poing : mais qu'à la fin ilz s'estoyent eschauffez, jusques à venir aux pierres, & aux bastons, de maniere que lon ne les pouvoit departir. Cela ouy, Alexandre voulut que les deux capitaines combatissent teste à teste l'un contre l'autre, & arma luy mesme celuy que lon appelloit Alexandre, & Philotas arma celuy que lon nommoit Darius. Si s'amassa toute l'armée à l'entour pour voir le passetemps de ce combat, comme estant un presage qui donneroit cognoissance & jugement de l'advenir. Le combat fut aspre entre les deux champions : mais à la fin le nommé Alexandre vainquit, & luy donna Alexandre pour son loyer douze villages, avec privilege de pouvoir porter l'habit persien. Ainsi l'escrit Eratosthenes.

LVIII. Au demourant la derniere grande bataille qu'il eut contre Darius, ne fut point à Arbeles, comme le met la plus part des historiens, ains à Gausameles [1], qui signifie, à ce que lon dit, en langage persien, la maison du chameau, pource que quelqu'un des anciens roys de Perse s'estant sauvé des mains de ses ennemis à la course dessus un dromadaire, le feit

[1] Voyez les Observations.

loger là : & ordonna le revenu de quelques villages pour la nourriture & entretenement d'iceluy. Or y eut-il eclipse de lune au mois d'aoust [1], environ le temps que commence la feste des mysteres à Athenes, & l'unzieme nuict après, les armées estans en veuë l'une de l'autre, Darius teint ses gens en bataille, allant luy mesme par tout avec des torches revisiter les bandes & compagnies. Et Alexandre pendant que les soudards Macedoniens dormoyent, estoit devant sa tente avec le devin Aristander, où il faisoit à part quelques secrettes cerimonies, & quelques sacrifices à Apollo [2].

LIX. Et les plus anciens capitaines des Macedoniens, mesmement Parmenion, voyans toute la plaine qui est entre la riviere de Niphates [3], & des montagnes Gordienes, reluisante de feuz & de lumieres des Barbares : & un bruit confus, & un son effroyable, ne plus ne moins que d'une mer infinie qui retentissoit de leur camp, s'esmerveillerent d'une si grande multitude d'hommes, & teindrent propos ensemble qu'il seroit trop malaisé & presque impossible de soustenir tant de monde s'ilz combatoyent de plein jour. Au moyen dequoy allans devers Alexandre après

[1] Voyez les Observations.

[2] Les autres exemplaires mettent à la Peur, τῷ φόβῳ. *Amyot.*

[3] Voyez les Observations.

qu'il eut achevé ses cerimonies, ilz luy conseillerent qu'il donnast la bataille de nuict, pour ce qu'en ce faisant les tenebres cacheroyent à ses gens ce qui estoit le plus effroyable en l'ost de son ennemy : & il leur feit adonc ceste responſe, qui depuis a tant esté celebrée, « Je ne » veux, dit il, point desrobber la victoire ». Laquelle responſe semble à quelques uns folle & presumptueuſe, de se jouer & mocquer ainsi si près d'un extreme peril. Mais il y en a d'autres qui sont d'advis que ce fut vraye magnanimité presente & bon jugement à luy pour l'advenir, de ne donner plus d'occasion à Darius, après qu'il auroit esté vaincu, de reprendre encore courage, & d'essayer une autre fois la fortune, s'il eust peu accuser les tenebres & la nuict, comme causes de sa desfaitte, ne plus ne moins qu'à la precedente roupte, il disoit que ce avoyent esté les montagnes, les destroits & la mer, par qui il avoit esté desfait : pource que jamais Darius n'eust cessé de guerroyer à faulte d'hommes ny d'armes, veu le grand empire & l'estendue infinie des païs qu'il tenoit : mais que bien eust il desisté d'avoir plus recours aux armes quand il eust perdu tout cueur & toute esperance, lors qu'il se fust veu desfait à vive force, de plein jour, en bataille rengée.

LX. Après que ses capitaines se furent reti-

rez en leurs logis, il se jetta dessus un lict en sa tente, là où il s'endormit tout le reste de la nuict plus serré qu'il n'avoit accoustumé, de maniere que les seigneurs qui vindrent à son lever le matin, s'esbahirent bien fort, comme il dormoit encore, & d'eulx mesmes feirent commandement aux soudards qu'ilz mangeassent : puis voyans que le temps les pressoir, Parmenion entra dedans sa chambre, & s'approchant de son lict l'appella deux ou trois fois par son nom, tant qu'il l'esveilla, & luy demanda comment il dormoit ainsi si haulte heure, en homme qui a desja vaincu, & non pas qui est prest à donner la plus grande & plus hazardeuse bataille qu'il eut onques : à quoy Alexandre luy respondit en riant, « Comment, & ne te semble » il pas que nous ayons desja vaincu, estans hors » de peine d'aller courir çà & là après Darius » par un païs infini & destruit, comme il nous » eust fallu faire s'il eust voulu fouir la lice, » & gaster tousjours le païs devant nous » ?

LXI. Si ne se monstra pas seulement la grandeur de son courage & son asseurance magnanime fondée en discours de raison, avant la bataille seulement, mais aussi au plus fort du combat mesme : pource que la poincte gauche de son armée, que conduisoit Parmenion, branla & recula un peu, à cause que la gendarmerie

Bactriene donna de grande roideur & par grand effort en cest endroit là sur les Macedoniens, & que Mazæus lieutenant de Darius envoya hors de leur bataille quelque nombre de gens de cheval, pour assaillir & charger ceulx que lon avoit laissez dedans le camp à la garde du bagage. Parquoy Parmenion estonné de l'un & de l'autre, envoya devers Alexandre l'advertir comme leur camp estoit perdu & leur bagage aussi, si promptement il n'envoyoit un grand secours du front de sa bataille à ceulx qui estoyent à la cueuë. Quand ces nouvelles luy vindrent de la part de Parmenion, il avoit desja donné à ses gens le signe de la bataille pour commencer la charge. Si feit response à celuy qui les luy apporta, que Parmenion n'estoit pas en son bon sens, ains estoit troublé de son entendement, ne se souvenant pas qu'en gaignant la bataille, ilz ne sauveroyent pas seulement leur bagage, ains conquerroyent davantage & gaigneroyent celuy de leurs ennemis, & qu'en la perdant il ne se falloit plus soucier ny de leurs hardes, ny de leurs valets, ains penser seulement de mourir honorablement en bien faisant son devoir de vaillamment combatre.

LXII. Ayant mandé ceste responce à Parmenion, il meit son armet en sa teste : car il avoit pris le reste de son harnois avant que partir

de ſa tente, qui eſtoit un ſayon de ceulx qui ſe font en la Sicile, ceinct, & par deſſus une brigandine faitte de pluſieurs doubles de toile picquée, qui eſtoit du butin gaigné en la bataille d'Iſſus. Son habillement de teſte eſtoit d'un fer reluiſant comme argent pur & fin, de la façon de l'armeurier Theophilus, le haulſecol de meſme, excepté qu'il eſtoit tout couvert de pierreries, & une eſpée legere à merveilles & de parfaittement bonne trempe, qu'il avoit euë en don du roy des Citieiens, ayant accouſtumé de combatre le plus ſouvent d'une eſpée en un jour de bataille : mais ſa cotte d'armes eſtoit de beaucoup plus ſumptueuſe & plus riche manufacture, que tout le reſte de ſon accouſtrement; car c'eſtoit ouvrage de l'ancien Helicon [1], dont la cité de Rhodes luy avoit fait un preſent, & la portoit auſſi ordinairement aux batailles. Or ce pendant qu'il ordonnoit les compagnies en bataille, & qu'il preſchoit les ſoudards, & leur remonſtroit quelque choſe, ou qu'il ſe promenoit au long des bandes pour viſiter tout, il montoit deſſus un autre cheval, pour eſpargner Bucephal, à cauſe qu'il eſtoit desja un peu vieil; mais quand il falloit mettre à bon eſciant la main à l'œuvre, alors on le luy amenoit, & ſoudain qu'il eſtoit deſſus, il alloit commencer

[1] Voyez *les Obſervations.*

la charge. Mais lors après avoir longuement preſché les hommes d'armes Theſſaliens & les autres Grecs pareillement, comme ilz l'euſſent tous aſſeuré qu'ilz feroyent bien leur devoir, & prié qu'il les menaſt tout de ce pas charger les ennemis, il priſt adonc ſa javeline en ſa main gauche, & levant la droitte vers le ciel, requit aux dieux, comme eſcrit Calliſthenes, que s'il eſtoit veritable qu'il fuſt engendré de Jupiter, il leur pleuſt ce jour là eſtre en aide & donner bon courage aux Grecs. Le devin Ariſtander eſtoit à cheval tout contre luy, veſtu d'un manteau blanc, & ayant deſſus ſa teſte une couronne d'or, qui luy monſtra à l'inſtant meſme de ſa priere, un aigle volant en l'air par deſſus ſa teſte, & dreſſant ſon vol juſtement contre les ennemis.

LXIII. Cela aſſeura grandement & emplit de merveilleuſe hardieſſe ceulx qui le veirent, & en ceſte resjouiſſance les hommes d'armes s'entredonnans courage les uns aux autres, commencerent à ſe mettre au galop : le bataillon de gens de pied s'esbranla auſſi après eulx : mais avant que les premiers arrivaſſent à pouvoir choquer, les Barbares tournerent le dos, & y eut là une grande chaſſe, pouſſant Alexandre les fuyans contre le milieu de leur bataille, là où eſtoit Darius en perſonne : car il l'apperceut de

loing par dessus les premiers rengs, tout au fond de la compagnie royale : pource qu'il estoit beau & grand personnage, monté dessus un hault chariot de bataille, lequel estoit borné & environné de tous costez de plusieurs trouppes de gens de cheval, tous bien en poinct & rengez en belle ordonnance, pour attendre & recevoir l'ennemy. Mais quand ilz apperceurent de près Alexandre si terrible, chassant à val de roupte les fuyans à travers ceulx qui tenoyent encore leurs rengs, cela les effroya de sorte qu'ilz se desbanderent la plus part : mais les gens de bien & les plus vaillans hommes se feirent tous tuer devant leur roy, & en tumbant les uns sur les autres, empescherent que lon ne le peust promptement poursuyvre : car estans portez par terre & tirans aux traicts de la mort, encore embrassoyent ilz les pieds des hommes & des chevaux. Adonc voyant Darius tous les maulx & malheurs du monde devant ses yeulx, & comme les bandes qu'il avoit rengées au devant de luy pour sa sauvegarde, se renversoyent toutes sur luy, de sorte qu'il n'y avoit moyen de faire tirer avant son chariot, ny le retourner en arriere, tant les rouës estoyent engagées & embarrassées entre des monceaux de corps morts, & que les chevaulx aussi comme assiegez & presque cachez dedans les tas de la desconfiture, se tourmen-

toyent & faultoyent de frayeur, tellement que le charton ne les pouvoit plus guider ne conduire, il abandonna finablement son chariot, & quittant ses armes monta dessus une jument qui nagueres avoit fait un poulain, & se sauva de vistesse : toutefois encore ne se fust il pas sauvé, n'eust esté que Parmenion envoya de rechef vers Alexandre le prier de le venir secourir, pource qu'il y avoit encore en cest endroit une grosse puissance ensemble, qui ne faisoit point semblant de reculer. Comment que ce soit, on blasme Parmenion de s'estre ce jour là porté laschement & froidement, fust ou pource que la vieillesse luy eust ja diminué quelque chose de sa hardiesse, ou pource qu'il fust marry, & qu'il portast quelque envie à la puissance d'Alexandre qui devenoit trop grande à son gré, ainsi que dit Callisthenes : tant y a, que Alexandre fust bien mal content de ce second renvoy, & n'en dit pas toutefois la cause veritable à ses gens, ains feignant qu'il vouloit que lon cessast de tuer, joint que la nuict approchoit, il feit sonner la retraitte, & s'achemina vers l'endroit de son armée qu'il cuidoit avoir de l'affaire : mais par le chemin il eut nouvelles qu'encore là avoyent esté ses ennemis desfaicts, & qu'ilz fuyoyent de tous costez à val de route.

LXIV. Ceste bataille ayant eu telle issue, on

pensa bien adonc que l'empire des Perses estoit entierement ruiné, & Alexandre consequemment devenu roy de toute l'Asie. Si en feit de sumptueux & magnifiques sacrifices aux dieux, & donna à ses familiers de grandes richesses, terres, maisons & seigneuries ; & voulant aussi monstrer sa liberalité aux Grecs, il leur escrivit qu'il vouloit que toutes tyrannies fussent abolies en la Grece, & que tous peuples Grecs vescussent soubz leurs loix en liberté : mais particulierement il feit entendre à ceulx de Platæes, qu'il vouloit faire rebastir leur ville, pour autant que anciennement leurs predecesseurs avoyent baillé & donné leur païs aux Grecs, pour y combatre contre les Barbares pour la defense de la liberté commune de toute la Grece, & envoya jusques en Italie à ceulx de Crotone, partie du butin, pour honorer la memoire de la vertu & bonne affection de Phaylus [1] leur citoyen, qui du temps des guerres Medoises, comme les Grecs habitans en Italie eussent abandonné ceulx de la vraye Grece, pource qu'ilz ne pensoyent pas qu'ilz se deussent jamais sauver, s'en alla avec un sien vaisseau, qu'il arma & equippa à ses propres cousts & despens, à Salamine, à fin de se trouver à la bataille, & estre participant du commun peril des Grecs : tant estoit Alexandre

[1] Voyez les Observations.

affectionné amy de toute vertu, & desiroit conserver la memoire des beaux & louables faicts.

LXV. Au reste en allant par le païs de Babylone, qui se rendit incontinent tout à luy, il s'esmerveilla fort quand il veit en la province d'Ecbatane le gouffre, dont il sort continuellement de gros bouillons de feu comme d'une fonteine, & aussi la source du naphthe [1] qui en jette si grande abondance qu'elle en fait comme un lac. Ce naphthe est une matiere qui ressemble proprement au bitume : mais il est si prompt & si facile à allumer, que sans toucher à la flamme, par la seule lueur qui sort du feu il s'enflamme, & enflamme aussi l'air qui est entre deux : laquelle nature les Barbares du païs voulans faire voir & donner à entendre à Alexandre, arroserent de gouttes de ceste liqueur la rue, par laquelle lon alloit au logis d'Alexandre en Babylone, puis aux deux bouts de la rue approcherent des flambeaux de ces gouttes de naphthe, dont ilz avoyent aspergé les deux costez de la rue, pource que l'air commenceoit ja à s'obscurcir sur la nuict, & s'estans les premieres gouttes subitement allumées, il n'y eut point d'intervalle de temps sensible que tout le demourant ne fust aussi tost enflammé en un moment, & que le feu n'eust aussi tost gaigné depuis un bout jus-

[1] Voyez les Observations.

que à l'autre, de sorte que toute la rue en fut esclairée d'un feu continué.

LXVI. Or y avoit il un Athenophanes natif d'Athenes, qui servoit le roy au baing de luy frotter & oindre & nettoyer le corps quand il s'estuvoit, & aussi ensemble de luy resjouir l'esprit de quelque joyeux entretien & de quelque honeste passetemps. Cestuy advisant un jour dedans l'estuve un jeune page nommé Stephanus auprès d'Alexandre, chetif à merveilles & laid de visage, mais chantant fort plaisamment, dit au roy, « Veux tu, Sire, que nous esprouvions » la vertu de ceste matiere de naphthe sur Ste- » phanus? Car si le feu se prent à luy & qu'il » ne s'esteigne point, je diray lors que sa force » sera certainement grande & invincible ». Le page s'offrit fort voluntiers à en souffrir la preuve sur sa personne : mais ainsi comme lon l'en frottoit, au toucher seulement il jetta incontinent une si grande flamme, & fut tout le corps du page en un moment espris de tant de feu, qu'Alexandre s'en trouva en extreme peine & perplexité, & n'eust esté que de bonne adventure il se trouva dedans l'estuve plusieurs ayans en leurs mains des vaisseaux pleins d'eau pour le baing, jamais on n'eust peu secourir le page à temps, que le feu ne l'eust bruslé & suffoqué devant, encore eurent ilz beaucoup d'affaire à l'esteindre,

& en demoura le page fort malade. Ce n'est donques pas sans apparence que quelques uns, voulans que la fable de Medée ait esté chose veritable, disent que la drogue dont elle frotta la couronne & le voile qu'elle donna à la fille de Creon, comme il est tant mentionné par les tragedies, fust ceste liqueur de naphthe, pource que ny la couronne ny le voile ne pouvoyent jetter le feu d'eulx mesmes, ny ne s'y estoit pas le feu allumé non plus de soymesme : mais y estant l'aptitude de s'enflammer apposée par ce frottement de naphthe, l'attrait de la flamme en fut si prompt & si soudain, que lon ne s'en apperceut point à l'œil : car les rayons & les fluxions qui sortent du feu quand ilz viennent de loing, jettent aux autres corps la lumiere & la chaleur seulement : mais à ceulx qui ont en eulx une siccité venteuse, ou une humeur grasse & gluante s'unissans ensemble, & ne cherchans de leur nature qu'à s'allumer & faire feu, ilz alterent facilement & enflamment la matiere qu'ilz y treuvent preparée.

LXVII. Mais on est en doubte comment il s'engendre [1] ou si plus tost ceste matiere liquide, & ceste humeur là, qui s'enflamme ainsi facilement, sourt & coule de la terre qui a la nature

[1] En cest endroit deffaillent quelques lignes en l'original grec. *Amyot.*

graffe & prefte à faire feu : car tout le païs d'alentour de Babylone eft fort ardent, de maniere que bien fouvent les grains d'orge emmy l'aire faultent & petillent bien fouvent contremont, comme fi la terre par la vehemence de l'inflammation euft un pouls hault qui les feift ainfi faulteler, & les hommes aux grandes chaleurs d'efté y dorment fur des grands facs de cuir pleins d'eau frefche. Harpalus que Alexandre y laiffa pour fon lieutenant & gouverneur du païs, defirant y orner & embellir les jardins du palais royal, & les allées d'iceulx, de toutes les plantes de la Grece, vint bien à bout d'y edifier toutes les autres, excepté le lierre feulement, que la terre ne voulut jamais endurer, ains le feit toufjours mourir, pource qu'il ne pouvoit endurer la temperature d'icelle qui eftoit ardente, & le lierre de fa nature aime l'air & le païs froid. Ces digreffions là font un peu hors de propos : mais à l'adventure ne feront elles point ennuyeufes aux lecteurs quelques difficiles qu'ilz foyent, pourveu qu'elles ne foyent pas trop longues.

LXVIII. Au furplus Alexandre s'eftant emparé de la ville de Sufe, trouva dedans le chafteau quarante mille talens [1] en or & en argent monnoyé, fans une quantité ineftimable d'autres riches

[1] Vingt quatre millions d'or. *Amyot.* 186,750,000 livres de notre monnoie.

& precieux meubles, entre lesquelz on dit qu'il se trouva trois cents mille livres pesant de pourpre Hermionique [1], que lon y avoit amassée & serrée en l'espace de deux cents ans, il ne s'en falloit que dix, & neantmoins retenoit encore la vivacité de sa couleur aussi guaye, comme si elle eust esté toute fresche : & dit on que la cause pourquoy elle s'estoit ainsi bien conservée, venoit de ce que la teinture en avoit esté faitte avec du miel, ès laines qui ja paravant estoyent teinctes en rouge, & avec de l'huile blanche, ès laines blanches : car on en voit de celles là teinctes d'aussi long temps, qui tienent encore la vigueur de leur lustre nette & reluisante. Dinon [2] escrit davantage, que ces roys de Perse faisoyent venir de l'eau des rivieres du Nil & du Danube, laquelle ilz faisoyent serrer avec

[1] Il semble qu'il entende, de laines teinctes en pourpre, & la meilleure qui se trouvast en Europe, estoit celle de Hermione ville de la Laconie. *Amyot.* Hermione n'étoit point dans la Laconie, mais dans l'Argolide, entre les golphes Argolique & Saronique. Mais ce n'est pas la pourpre d'Hermione dont Pline parle; c'est celle de la Laconie, qu'il vante en plusieurs endroits, & on peut juger par la dix-huitieme ode du second livre d'Horace, à quel point elle étoit estimée à Rome.

[2] Il fut pere de Clitarque, qui accompagna Alexandre dans ses expéditions, & qui écrivit l'histoire de ce conquérant. Ainsi Dinon vivoit du tems d'Ochus, roi de Perse. Cornelius Nepos suivoit son autorité dans ce qui concernoit la Perse. Cependant on voit par Pline, (L. X.) relativement aux Sirènes, que son ouvrage n'étoit pas sans mélange de fables.

leurs

leurs autres trefors par une magnificence, comme pour confirmer par là la grandeur de leur empire, & monftrer qu'ilz eftoyent feigneurs du monde.

LXVIII. Mais ayant le païs de la Perfe les entrées & advenues malaifées, tant pource qu'il eft de foy afpre, comme auffi pource que les paffages eftoyent gardez par les meilleurs hommes de la Perfe, à caufe que le roy Darius fuyant de la bataille s'y eftoit retiré, il y eut un homme parlant la langue Grecque & Perfiene, né d'un pere natif de la Lycie, & d'une mere Perfiene, qui conduifit Alexandre au dedans par un deftour & circuit de chemin, qui ne fut pas trop long, fuyvant ce qui autrefois avoit efté predit par la prophetiffe Pythie, eftant Alexandre encore en fon enfance, qu'il y auroit un Lycien qui le guideroit & conduiroit à l'encontre des Perfes. Si fut fait dedans le païs grande occifion des prifonniers que lon y prit : car Alexandre luy mefme efcrit, que penfant que cela deuft fervir à fes affaires, il commanda que lon meift les hommes à l'efpée. Lon tient qu'il y trouva tout autant d'or & d'argent monnoyé, comme il avoit fait en la cité de Sufe, qui fut emporté avec le refte des precieux meubles, & toute la chevance royale, par dix mille paires de mulets, & cinq mille chameaux. Mais en entrant dedans

le chasteau de la cité capitale de Perse, Alexandre advisa d'adventure une grande image de Xerxes, laquelle avoit esté, sans y penser, abbatue en terre par la multitude des soudards qui se jettoyent à la foule dedans: s'y s'arresta tout court, & parlant à elle comme si elle eut eu sens & vie, dit: « Je ne sçay si je doy passer oultre sans » te faire redresser, pour la guerre que tu feis » jadis aux Grecs, ou si je te doy faire relever » pour le regard de ta magnanimité & de tes » autres vertus ». Finablement après avoir demouré long temps à penser en luy mesme sans mot dire, il passa oultre, & voulant refaire un peu son armée qui estoit lasse & travaillée, mesmement qu'il estoit lors la saison d'hyver, il y sejourna quatre mois tous entiers. Là où lon dit que la premiere fois qu'il s'asseit dedans le throne royal soubz un ciel d'or, Demaratus Corinthien, qui luy portoit amitié & bienveillance hereditaire, commencée dès le temps de Philippus son pere, se prit à plorer de joye en bon vieillard comme il estoit, disant que les Grecs paravant decedez estoient bien privez d'un fort grand plaisir, de n'avoir pas eu cest heur, que de voir Alexandre assis dedans le throne royal de Xerxes.

LXIX. Et depuis ainsi comme il se preparoit pour aller encore après Darius, il se meit un

jour à faire bonne chere, & à se recréer en un festin, où lon le convia avec ses mignons, si priveement, que les concubines mesmes de ses familiers furent au banquet avec leurs amis, entre lesquelles la plus renommée estoit Thaïs, natifve du païs de l'Attique, estant l'amie de Ptolomæus, qui après le trespas d'Alexandre fut roy d'Ægypte. Ceste Thaïs partie louant Alexandre dextrement, & partie se jouant avec luy à la table, s'avancea de luy entamer un propos bien convenable au naturel affetté de son païs, mais bien de plus grande consequence qu'il ne luy appartenoit, disant que ce jour là elle se sentoit bien largement à son gré recompensée des travaux qu'elle avoit soufferts à aller errant çà & là, par tout le païs de l'Asie en suyvant son armée, quand elle avoit eu ceste grace & cest heur de jouer à son plaisir dedans le superbe palais royal des grands roys de Perse: mais qu'encore prendroit elle bien plus grand plaisir à brusler, par maniere de passetemps & de feu de joye, la maison de Xerxes qui avoit bruslé la ville d'Athenes, en y mettant elle mesme le feu en la presence & devant les yeux d'un tel prince comme Alexandre, à celle fin que lon peust dire au temps à venir, que les femmes suyvans son camp avoyent plus magnifiquement vengé la Grece des maulx que les Perses luy,

avoyent faicts par le passé, que n'avoyent jamais fait tous les capitaines Grecs qui furent onques ny par terre ny par mer. Elle n'eut pas si tost achevé ce propos que les mignons d'Alexandre y assistans, se prirent incontinent à batre des mains & à mener grand bruit de joye, disans que c'estoit le mieulx dit du monde, & incitans le roy à le faire. Alexandre se laissant aller à leurs instigations, se jetta en pieds & prenant un chappeau de fleurs sur sa teste & une torche ardente en sa main, marcha luy mesme le premier : ses mignons allerent après tout de mesme, crians & dansans tout à l'entour du chasteau. Les autres Macedoniens qui en sentirent le vent, y accoururent aussi incontinent avec torches & flambeaux tous ardents en grande resjouissance, pource qu'ilz faisoyent leur compte que cela estoit signe que Alexandre pensoit de s'en retourner en son païs, non pas faire sa demourance entre les Barbares, puis qu'il brusloit & gastoit ainsi le chasteau royal. Voilà comme lon tient qu'il fut ars & bruslé : toutefois il y en a qui disent, que ce ne fut pas de ceste sorte, par maniere de jeu, ains par deliberation du conseil : comment que ce soit, c'est bien chose confessée de tous, qu'il s'en repentit sur l'heure mesme, & qu'il commanda que lon esteignist le feu.

LXX. Mais estant de sa nature liberal, & aimant

à donner, ceste voulunté luy creut encore davantage à mesure que ses affaires allerent prosperant, & si accompagnoit les presens qu'il faisoit d'une chere guaye, & d'une caresse qui les rendoit encore beaucoup plus aggreables. Dequoy je veux en cest endroit reciter quelque peu d'exemples: Ariston, qui estoit coulonnel des Pæoniens, ayant occis un des ennemis, & luy en monstrant la teste, luy dit: « Sire, un tel present en nostre » païs se recompense d'une couppe d'or ». Alexandre en se riant luy respondit, « Ouy bien » d'une couppe vuide: mais j'en boy à toy dedans » ceste cy pleine de bon vin, que je te donne ». Une autre fois il trouva un pauvre homme Macedonien, qui menoit un mulet chargé de l'or du roy, & comme le mulet se trouvast si las & recreu qu'il ne pouvoit plus se soutenir, le muletier Macedonien chargea la somme sur ses espaules, & la porta luy mesme une espace du chemin, mais à la fin il s'en trouva si chargé, qu'il vouloit mettre son fardeau en terre: ce que voyant Alexandre, demanda que c'estoit, & l'ayant entendu, luy dit, « Ne te lasse point, » & fais tant que tu le portes encore jusques en » ta tente, car je le te donne ». Brief il sçavoit plus mauvais gré à ceulx qui ne vouloyent point prendre de luy, qu'à ceulx qui luy demandoyent: comme il escrivit à Phocion, qu'il ne le tien-

droit plus pour un de ſes amis, s'il refuſoit les preſens qu'il luy faiſoit. Il n'avoit d'adventure rien donné à un jeune garſon qui ſe nommoit Serapion, lequel ſervoit de jetter la balle à ceulx qui jouoyent, non pour autre cauſe, que pource qu'il ne luy demandoit rien. Parquoy un jour que le roy y vint pour jouer, ce garſon jetta tousjours la balle aux autres qui jouoyent avec luy, & à luy non : tellement que le roy à la fin luy dit, « Et à moy, ne me donnes tu » point » ? « Non, reſpondit il, ſire, pource que » tu ne demandes point ». Alexandre entendit incontinent ce qu'il vouloit dire, & s'en prenant à rire, luy feit depuis beaucoup de bien. Il y avoit à ſa ſuitte un nommé Proteas, homme plaiſant, qui rencontroit fort plaiſamment, & de bonne grace, en compagnie : il advint qu'Alexandre, pour quelque occaſion fut courroucé à luy : parquoy ſes amis ſe meirent à prier & interceder pour luy, à ce qu'il luy vouluſt pardonner, & luy meſme eſtant preſent, luy requit auſſi pardon, ayant les larmes aux yeux. Alexandre dit, qu'il luy pardonnoit : & le plaiſant luy repliqua, « Donnes m'en don» ques, ſire, quelque ſeureté premierement, » ſi tu veux que je m'en aſſeure » : il commanda ſur l'heure qu'on luy donnaſt cinq talents [1].

[1] Trois mille eſcus. *Amyot*. 23,342 liv. de notre monnoie.

LXXI. Quant aux biens qu'il donnoit, & aux richesses qu'il departoit à ses familiers, & à ceulx qui estoyent de la garde de son corps, on peult evidemment cognoistre qu'ilz estoyent fort grands par une lettre missive que sa mere Olympias luy en escrivit un jour, où il y a ces propres termes : « Je suis bien d'advis que » tu faces autrement des biens à tes familiers » amis, & que tu les tienes en honneur auprès » de toy : mais tu les fais egaulx aux grands » roys, & leur donnes les moyens de faire » beaucoup d'amis en te les ostant à toy mesme ». Et comme sa mere luy en escrivist souvent de semblables à ce mesme propos, il les gardoit secrettement sans les communiquer à personne, sinon un jour, que comme il en ouvrit une, Hephæstion qui se trouva present, s'approcha, ainsi qu'il avoit accoustumé, & la leut avec luy : Alexandre ne l'en engarda point, mais après qu'il l'eut achevée de lire, il tira de son doigt l'anneau duquel il seelloit & cachetoit ses lettres, & en meit le cachet contre la bouche d'Hephæstion. Il donna au filz de Mazæus, qui estoit le plus grand personnage que Darius eust autour de luy, un second gouvernement oultre celuy qu'il avoit paravant, encore plus grand que le premier. Le jeune Seigneur le refusa disant : « Comment, sire, par cy devant il n'y

» avoit qu'un Darius, & tu fais maintenant » plusieurs Alexandre ». Il donna aussi à Parmenion la maison de Bagoas, là où lon dit qu'il se trouva de meubles Susians seulement, pour mille talents [1]. Il manda à Antipater qu'il prist des gardes pour la seureté de sa personne, à cause qu'il avoit des ennemis & malvueillans qui le guettoyent. Aussi donna il & envoya plusieurs beaux & grands presens à sa mere : mais il luy manda qu'elle ne se meslast point autrement plus avant de ses affaires, & qu'elle n'entreprist point l'estat d'un capitaine : dequoy elle s'estant courroucée, il supporta patiemment l'aspreté de son courroux. Et comme Antipater un jour luy eust escrit une longue lettre à l'encontre d'elle, après l'avoir toute leuë, il dit : « Antipater n'entend pas qu'une seule larme de » mere, efface dix mille telles lettres ».

LXXII. Au reste s'estant apperceu, que ceulx qui avoyent accès autour de luy, estoyent devenus par trop dissolus & desordonnez en delices, & superflus en despense, de maniere que un Agnon Teïen [2] portoit de petits clous d'argent à ses pantoufles, & que Leonatus faisoit porter parmy son bagage la charge de plusieurs cha-

[1] Soixante mille escus. *Amyot*. 4,668,775 liv. de notre monnoie.

[2] Téos, ville d'Ionie, vis-à-vis l'île de Chio; c'est la patrie d'Anacréon.

meaux de pouldre d'Ægypte, pour s'en servir seulement quand il jouoit à la lucte & autres telz exercices de la personne, & que lon trainnoit aussi après Philotas des toiles pour la chasse de douze mille cinq cents pas de long, & qu'il y en avoit qui usoyent de precieux parfums & de senteurs liquides quand ilz s'estuvoyent & baignoyent, plus qu'il n'y en avoit qui se frottassent d'huile simple seulement, & qu'ilz menoyent des valetz de chambre delicatz, pour les estriller & frotter dedans le baing, & pour faire mollement leurs licts, il les en reprit doulcement & sagement, en leur disant, « Qu'il » s'esmerveilloit comment eulx qui avoyent com- » batu tant de fois & en si grosses batailles, ne » se souvenoyent pas, que ceulx qui travaillent, » dorment plus souefvement & de meilleur » somme, que ceulx qui ne travaillent point, » & comment ilz n'appercevoyent pas, en con- » ferant leur maniere de vivre avec celle des » Perses, que le vivre en delices est chose servile, » & le travailler chose royale. Et comment » prendroit la peine de penser luy mesme son » cheval, ou de fourbir sa lance & son armet, » celuy qui par delicate paresse desdaigne ou » desaccoustume d'employer ses mains à frotter » son propre corps ? Ne sçavez vous pas, que » le comble de nostre victoire consiste à ne

» faire pas ce que faiſoyent ceulx que nous
» avons vaincus & desfaits » ? Et pour les convier par ſon exemple à travailler, il prenoit encore plus de peine que jamais, à la guerre & à la chaſſe, & ſe hazardoit à tout peril plus adventureuſement qu'il n'avoit onques fait : tellement qu'un ambaſſadeur Lacedæmonien, s'eſtant trouvé preſent à luy voir combatre & desfaire un grand lion, luy dit : « Tu as certainement
» bien combatu contre ce lion, ſire, à qui
» demoureroit le roy ». Craterus feit depuis mettre ceſte chaſſe au temple d'Apollo en Delphes, où ſont les images du lion, des chiens, & du roy combatant le lion, & de luy meſme qui y ſurvint au ſecours, eſtans toutes les dittes images de cuyvre, les unes faittes de la main de Lyſippus, & les autres de Leochares.

LXXIII. Ainſi doncques Alexandre, tant pour exerciter ſa perſonne à la vertu, que pour inciter ſes gens à faire de meſme, s'expoſoit à telz hazards : mais ſes familiers pour les grands biens & grandes richeſſes, dont ilz eſtoyent gorgez, vouloyent vivre en delices ſans plus ſe travailler, & leur grevoit d'aller davantage errans par le monde d'une guerre en une autre : à raiſon dequoy ilz commenceoyent peu à peu à le blaſmer & à dire mal de luy : ce que du commencement Alexandre ſupporta doulcement,

disant que c'estoit chose digne d'un roy, souffrir d'estre blasmé, & ouïr mal pour faire bien : toutefois les moindres demonstrations qu'il faisoit à ses amis, tesmoignoyent une amitié cordiale, & un honneur grand qu'il leur portoit, dequoy je veux en cest endroit mettre quelques exemples : Peucestas ayant esté mors d'un ours, l'escrivit à ses autres amis, & ne luy en manda rien. Alexandre n'en fut pas content, & luy escrivit, « A tout le moins mande moy comment » tu te portes maintenant, & si aucuns de ceulx » qui chassoyent avec toy, t'ont point abandonné » au besoing, à fin qu'ilz en soyent punis ». Estant Hephæstion absent de sa cour pour quelques affaires, il luy escrivit, que ainsi comme ilz s'esbatoyent à combatre une beste, qui s'appelle ichneumon, Craterus s'estoit de male fortune rencontré au devant du javelot de Perdiccas, & en avoit esté blecé en toutes les deux cuisses. Peucestas estant eschappé d'une grosse maladie, il en escrivit à Alexippus le medecin qui l'avoit pensé, en le remerciant. Estant Craterus malade, il eut quelques visions une nuict, à raison desquelles il feit certains sacrifices pour le recouvrement de sa santé, & luy manda qu'il en feist aussi : & comme le medecin Pausanias luy voulust donner une medecine d'ellebore, il luy escrivit des lettres, par

lesquelles il luy feit entendre la peine où il en estoit, & l'admonesta qu'il regardast bien soigneusement comment il useroit de celle medecine. Il feit mettre en prison Ephialtes & Cissus, qui luy allerent les premiers denoncer la fuitte & retraitte de Harpalus, comme l'accusans à tort & faulsement. Ayant commandé que lon feist un rolle des vieilles gens & des indispofez & malades, pour les renvoyer au païs en leurs maisons, il y eut un Eurylochus Ægeien qui se feit enroller entre les malades, & depuis fut trouvé qu'il n'avoit point de mal, & confessa qu'il l'avoit fait seulement pour suyvre une jeune femme nommée Telesippa, dont il estoit amoureux, qui s'en retournoit ès païs bas devers la mer. Alexandre demanda de quelle condition estoit ceste femme : il luy fut respondu, que c'estoit une courtisane de condition libre. Adonc, « Je desire, dit il à Eurylochus, favoriser ton » amour, toutefois de l'arrester par force, je ne » puis : mais advise de faire en sorte par dons, » ou par bonnes paroles, que elle soit contente » de demourer, puis qu'elle est de condition » libre ».

LXXIV. C'est chose merveilleuse, comment il prenoit la peine d'escrire pour ses amis, jusques à de si petites choses, qu'il faisoit, comme quand il escrivit en Cilicie pour un serviteur de Seleucus

qui s'en estoit fouy d'avec son maistre, commandant que lon feist diligence de le chercher. Et par une autre missive, il louë Peucestas de ce qu'il avoit fait arrester & prendre Nicon un esclave de Craterus : & à Megabyzus, touchant un autre serf qui s'en estoit fouy en la franchise d'un temple, il luy commande aussi par lettres de tascher à l'en faire sortir pour luy mettre la main sur le collet, mais autrement de ne luy toucher point. Et dit on que au commencement, quand il seoit en jugement pour ouïr plaider quelques causes criminelles, pendant que l'accusateur deduisoit le faict de son accusation, il tenoit tousjours l'une de ses oreilles close avec la main, à fin de la contregarder pure, & non prevenue d'aucune calumnieuse impression, pour ouïr les defenses & justifications de l'accusé. Mais depuis, la multitude des accusations que lon proposa devant luy, l'irrita & le rendit aspre, jusques à luy faire croire les faulses pour le grand nombre qu'il en trouva de vrayes : mais ce qui plus le faisoit sortir hors de soymesme, estoit quand il entendoit que lon avoit mesdit de luy, & estoit adonc cruel sans vouloir pardonner en façon quelconque, comme celuy qui aimoit mieulx la gloire, que l'empire, ny que sa propre vie.

LXXV. Au demourant, il se remeit lors en chemin pour aller après Darius, pensant qu'il

deust encore combatre : mais entendant comme Bessus l'avoit pris, adonc il donna congé aux Thessaliens de s'en retourner en leurs maisons après leur avoir fait don de deux mille talents [1] oultre leur soulde & leur paye ordinaire : mais en ceste poursuitte de Darius, qui fut longue, laborieuse & penible, pource qu'en unze jours il feit bien à cheval environ deux cents & six lieues [2], tellement que pour la plus part ses gens estoyent si las & si recreuz, qu'ilz n'en pouvoyent plus, mesmement à faulte d'eau, il trouva un jour quelques Macedoniens qui portoyent dessus des mulets des peaux de chevre pleines d'eau, qu'ilz venoyent de querir d'une riviere, & voyans qu'Alexandre mouroit de soif, estant ja environ le midy, ilz coururent vistement à luy, & luy presenterent de l'eau pour boire dedans un armet : il leur demanda à qui ilz portoyent ceste eau, & ilz luy respondirent qu'ilz la portoyent à leurs enfans : « Mais pourveu que tu vives, sire, nous pourrons bien » tousjours refaire d'autres enfans, si nous perdons ceulx cy ». Ayant ouy ces paroles il print l'armet, & regardant autour de luy, que tous

[1] Douze cents mille escus. *Amyot.* 9,337,500 livres de notre monnoie.

[2] Grec, trois mille trois cents stades, qui font 137 lieues & demie, à 24 stades par lieue.

les hommes d'armes qui l'avoyent ſuyvy, eſtendoyent le col pour voir ceſte eau, il la rendit à ceulx qui la luy avoyent preſentée, en les remerciant, ſans en boire : « Car ſi je boy ſeul, » ceulx cy, dit il, perdront tout courage ». Et adonc eulx voyans la gentilleſſe de ſon courage, luy crierent tout hault, qu'il les menaſt hardiment : & quant & quant ſe prirent à fouetter leurs chevaux, diſans qu'ilz n'eſtoyent plus las, & qu'ilz n'avoyent plus de ſoif, ains qui plus eſt, qu'ilz ne penſoyent pas eſtre mortelz, tant comme ilz auroyent un tel roy.

LXXVI. Si eſtoit bien la bonne voulunté, de le ſuyvre egale en tous, mais toutefois il n'y en eut que ſoixante ſeulement, qui donnaſſent quant & luy juſques dedans le camp des ennemis, là où paſſans par deſſus force or & argent qui giſoit eſpandu emmy la place, & tirans oultre pluſieurs chariots pleins de femmes & d'enfans, qu'ilz trouvoyent emmy les champs, fuyans çà & là à l'adventure, ſans chartier qui les conduiſiſt, ilz coururent à bride abbatue juſques à ce qu'ilz euſſent attaint les premiers fuyans, penſans bien que Darius y devoit eſtre, & feirent tant qu'ilz le trouverent à la fin à grande peine eſtendu deſſus un chariot, ayant le corps tout percé de pluſieurs coups de dards & de javelots, que lon luy avoit donnez : &

eſtant bien près de rendre l'eſprit, ce neantmoins encore demanda il à boire, & beut de l'eau freſche que luy bailla Polyſtratus, auquel après avoir beu il dit, « Ceſtuy eſt le dernier de mes » malheurs, mon amy, qu'ayant receu ce plaiſir » de toy, je n'ay pas moyen de le te rendre: » mais Alexandre t'en donnera la recompenſe, » & les dieux à Alexandre de la bonté, doulceur » & humanité, dont il a uſé envers ma mere, » ma femme & mes enfans, en la main duquel » je te prie que tu touches pour moy». En diſant ces dernieres paroles, il prit la main de Polyſtratus & rendit l'ame tout auſſi toſt. Alexandre y ſurvint incontinent après, & monſtra evidemment qu'il luy deſplaiſoit fort de ſa fortune, & deſtachant ſon manteau, le jetta deſſus le corps, & l'en enveloppa. Depuis ayant trouvé moyen d'avoir Beſſus entre ſes mains, il le feit deſmembrer avec deux arbres haults & droits, qu'il feit courber l'un devers l'autre, & attacher à chacun une partie du corps, puis les laiſſer retourner en leur naturel par telle impetuoſité, que chacun en emporta ſa piece.

LXXVII. Mais pour lors ayant fait enſepvelir & embauſmer royalement le corps de Darius, il l'envoya à ſa mere, & receut au nombre de ſes amis ſon frere Exatheres [1]: puis avec la fleur de

[1] Axathrès, ſuivant Quinte-Curce & Diodore de Sicile.

de son armée, descendit au païs des Hyrcaniens, là où il veit le gouffre de la mer Caspiene, qui ne luy sembla pas moindre que celuy de la mer de Pont: mais bien en est l'eau plus doulce que celle des autres mers. Si ne peut rien trouver ny sçavoir de certain que c'estoit, ny dont elle venoit: mais ce qui luy en sembla plus approchant de la verité, est que ce soit un regorgement des marests Mæotides. Et toutefois les anciens philosophes naturelz semblent en avoir sçeu la verité: car plusieurs ans devant le voyage & les conquestes d'Alexandre[1], ilz ont escrit que des quatre principaux gouffres de mer qui vienent de l'Ocean, & entrent au dedans des terres, le plus septentrional est celuy de la mer Caspiene, qu'ilz appellent aussi la mer Hyrcaniene: mais en passant par ce païs là, il y eut quelques Barbares qui au desprouveu se ruerent sur ceulx qui menoyent Bucephal le cheval de bataille d'Alexandre, & le prirent, dequoy il fut si despit qu'il envoya denoncer par un herault à ceulx du païs, qu'il mettroit tout à l'espée jusques aux femmes & aux petits enfans, s'ilz ne luy faisoyent ramener son cheval: & comme ilz le luy eussent ramené, &, qui plus est, livré leurs villes & leurs places entre ses mains, il les traitta tous humainement, & si paya davan-

[1] Voyez les Observations.

tage la rençon de ſon cheval à ceulx qui le luy remenerent.

LXXVIII. Au partir de là il entra en la province Parthiene, là où ſe trouvant de loiſir il commencea à ſe veſtir à la mode des Barbares, ſoit ou qu'il ſe vouluſt accouſtumer aux meurs & façons de faire du païs, eſtimant qu'il ne pourroit avoir meilleur moyen de gaigner les cueurs des hommes qu'en s'accouſtumant à leurs manieres de vivre, ou bien qu'il le feiſt pour ſonder & tenter les cueurs des Macedoniens, à fin de ſçavoir comment ilz prendroyent l'uſance qu'il vouloit introduire de l'adoration, c'eſt à dire, de faire la reverence & s'encliner devant le roy, en les accouſtumant ainſi petit à petit à ſupporter la mutation & le changement de ſa maniere de vivre, combien que du premier coup il ne prit pas l'accouſtrement des Medois, qui eſtoit par trop eſtrange & de tout poinct barbareſque : car il ne porta point de braguesques, ny la robbe trainnante en terre, ny le hault chapeau pointu, ains prit un habit moyen entre celuy des Medois & celuy des Perſes, plus modeſte que celuy là, & plus pompeux que ceſtuy cy, encore du commencement ne le porta il que quand il avoit à parler à quelques Barbares, ou en ſon privé entre ſes familiers amis : mais depuis il ſe monſtra au peuple en public avec

cest accoustrement en allant par les champs, ou bien en donnant audience publiquement, qui fut chose bien desplaisante aux Macedoniens: mais ilz avoyent sa vertu en si grande admiration, qu'ilz estimoyent estre raisonnable qu'on luy concedast qu'il peust faire aucunes choses pour son plaisir & à sa fantasie : car oultre les autres heurts qu'il avoit euz auparavant, il avoit nagueres receu un coup de fleche qui luy avoit rompu l'os de la jambe, & une autre fois avoit aussi receu un coup de pierre sur le chignon du col, dont il tumba en un esblouissement de la veuë qui luy dura bien long temps, & neantmoins ne laissoit pas pour tout cela de s'exposer encore à tous perilz sans en rien s'espargner : car il passa encore la riviere de Orexartes, qu'il estimoit estre le Tanaïs, & ayant desfait en bataille rengée les Scythes, les chassa batant plus de cinq grandes lieuës, quoy qu'il fust travaillé d'un flux de ventre.

LXXIX. Ce fut là où lon dit que la royne des Amazones le vint trouver : car ainsi l'a escrit la plus part des historiens, comme Clitarchus, Polycritus, Onesicritus, Antigenes & Hister: mais Chares le rapporteur, & Ptolomæus, Anticlides, & Philon le Thebain, Philippus le rapporteur [1], & oultre ceulx là Hecatæus Ere-

[1] Il y a ici dans le grec une faute de copie occasionnée par la ressemblance des noms. Ce Philippe est un historien dont l'époque n'est

thrien, Philippus Chalcidien & Duris le Samien, disent que c'est chose controuvée & faitte à plaisir, & semble que Alexandre mesme leur en porte tesmoignage : car escrivant toutes choses par le menu à Antipater selon qu'elles passoyent, il luy mande bien que le roy de la Scythie luy vouloit bailler sa fille en mariage, mais il ne fait aucune mention d'Amazones : & dit on que long temps depuis Onesicritus leut à Lysimachus, qui estoit desjà roy, le quatrieme livre de son histoire, là où ce conte là de l'Amazone est escrit, & que Lysimachus, en se soubriant luy dit, « Et où estoye je donques en ce temps là » ? Mais quant à cela, ny pour le croire on n'aura jà Alexandre en plus grande reputation, ny pour le descroire en moindre estime.

LXXX. Au reste, craignant que les Macedoniens ennuyez de ceste longue guerre, ne voulussent plus passer oultre, il laissa derriere le demourant du peuple de son armée, & prit seulement vingt mille hommes de pied, & trois mille chevaux, qui estoyent la fleur de tout son exercite, avec lesquelz il entra dedans le païs

pas connue. Il a écrit sur l'histoire de la Carie, sa patrie; car il étoit de la ville de Théangèle, à cause de quoi Plutarque l'appelle Théangélien, Θεαγγελεὺς, nom que les copistes ont changé en celui d'εἰσαγγελεὺς, Isangèle, épithète donnée deux lignes plus haut à Charès, & qui désigne auprès des rois la fonction d'introducteur.

de l'Hyrcanie, & là leur feit une harengue, en laquelle il leur remonſtra, que les nations Barbares de l'Aſie ne les avoyent veuz qu'en ſonge, par maniere de dire, & que s'ilz ſe retiroyent en Macedoine, n'ayans que ſeulement emeu, & non de tout poinct ſubjugué & dompté l'Aſie, les peuples irritez leur courroyent ſus à leur retour, ne plus ne moins qu'à des femmes : toutefois qu'il donnoit bien congé de s'en aller à ceulx qui ſe voudroyent retirer, en proteſtant neantmoins à l'encontre de ceulx qui s'en iroyent, qu'ilz l'auroyent abandonné au beſoing, luy, ſes amis & ceulx qui auroyent ſi bon cueur, que de le vouloir ſuyvre en une ſi glorieuſe intention de vouloir ſoubmettre toute la terre habitable à l'empire des Macedoniens. Cela eſt ainſi couché & preſque en meſmes termes, dedans l'epiſtre que Alexandre en eſcrit à Antipater, là où il met davantage que leur ayant tenu ce propos, ilz ſe prirent à crier tout hault, qu'il les menaſt en tel quartier du monde qu'il voudroit. Quand ceulx là eurent donné leur conſentement à ſon eſpreuve, il fut puis après facile de gaigner le reſte du peuple, qui ſuyvit aiſeement l'exemple des principaux.

LXXXI. Parquoy il ſe conforma adonc encore davantage en ſa maniere de vivre aux meurs de ceulx du païs, & réciproquement auſſi les

meurs de ceulx du païs à ceulx de la Macédoine, ayant opinion que moyennant ceste meslange & ceste communication de façons de faire, les choses s'entretiendroyent mieulx en bonne paix, union & concorde par amitié que par force, quand il seroit loing des païs de la Perse. A l'occasion de quoy il feit choisir trente mille enfans du païs, ausquelz il feit apprendre les lettres grecques, & les nourrir & addresser aux armes à la discipline Macedoniene, ordonnant plusieurs maistres pour les instruire en l'une & en l'autre. Quant au mariage de Roxane, il fut bien fait par amourettes, pource qu'il en devint amoureux en un festin [1] où il la veit, & la trouva belle à son gré & de bonne prise : mais si vint il aussi à propos pour le bien de ses affaires, que s'il eust esté fait par meure deliberation de conseil : car les Barbares en prirent asseurance de luy davantage, quand ilz veirent qu'il contractoit alliance de mariage avec eulx, & l'en aimerent beaucoup mieulx que devant, quand ilz considererent en eulx mesmes, que s'estant auparavant tousjours monstré fort continent en telles choses, encore n'avoit il point voulu toucher ceste jeune dame, de l'amour de laquelle seule il s'estoit trouvé vaincu, sinon en legitime mariage.

[1] Voyez les Observations.

LXXXII. Et luy considerant que des deux qu'il aimoit plus cherement, Hephæstion trouvoit bon ce qu'il en faisoit en cela, & qu'il s'accoustroit comme luy, mais que Craterus au contraire retenoit tousjours les façons de faire de son païs, il traittoit d'affaires & negocioir avec les Barbares par l'entremise de celuy là, avec les Grecs & les Macedoniens par l'entremise de cestuy cy: en somme, il aimoit plus l'un, & honoroit plus l'autre, estimant & disant que Hephæstion aimoit Alexandre, & Craterus aimoit le roy. Au moyen de quoy ces deux personnages ne se vouloient point de bien l'un à l'autre au fond de leurs cueurs, ains entroyent souvent en querelle, tellement qu'une fois en Indie ilz en vindrent jusques à mettre la main aux armes & à desgainner l'un contre l'autre, & y accouroyent desjà leurs amis au secours d'une part & d'autre: mais Alexandre y alla aussi, qui en public devant tout le monde tensa fort Hephæstion l'appellant fol & insensé, de ne cognoistre pas que qui luy osteroit Alexandre, il ne demoureroit plus rien: mais en privé, à part, il reprit aussi bien aigrement Craterus, & les appellant tous deux l'un devant l'autre leur feit faire paix ensemble, jurant par Jupiter Hammon, & par tous les autres dieux, que c'estoyent bien les deux hommes du monde qu'il aimoit le mieulx, mais

neantmoins que s'il s'appercevoit qu'ilz eussent plus de differens ensemble, ils les occiroit tous deux, ou pour le moins celuy qui auroit commencé la querelle : parquoy depuis ceste heure là, on escrit qu'ilz ne feirent ny ne dirent rien l'un à l'autre, non pas en jeu tant seulement.

LXXXIII. Or avoit Philotas filz de Parmenion grande authorité entre les Macedoniens, pource qu'il estoit vaillant homme de sa personne, patient de labeur, liberal, & aimant les siens autant ou plus que nul autre seigneur, qui fust en tout le camp, après Alexandre. Auquel propos on racompte, que quelquefois il y eut un de ses amis qui luy demanda de l'argent : il commanda tout aussi tost à son argentier qu'il luy en baillast. L'argentier luy respondit, qu'il n'y en avoit point : & son maistre luy repliqua, « Que dis tu, qu'il n'y en a point? » n'as tu ny vaisselle, ny accoustrement que tu » peusses vendre ou engager, pour luy en trou- » ver » ? mais au demourant il estoit si haultain & si importun à faire monstre de ses richesses, en se vestant plus superbement, & se traittant plus curieusement & plus opulentement qu'il n'appartenoit à homme privé, que cela le faisoit haïr, pource qu'il contrefaisoit ainsi à faulses enseignes le grand & le magnifique, de mauvais

jugement, & avec une mauvaiſe grace, dont il devint par ſa folie ſuſpect & envié de tout le monde, tellement que ſon pere meſme luy dit un jour: « Mon filz, fais roy plus petit ». Il avoit eſté jà long-temps auparavant accuſé & deferé envers Alexandre, pource que quand le bagage de l'armée de Darius, qui eſtoit en la ville de Damas, fut pris après la bataille de la Cilicie, il y eut pluſieurs priſonniers amenez au camp d'Alexandre, & entre les autres une jeune courtiſanne natifve de la ville de Pydne [1], belle de viſage, laquelle ſe nommoit Antigone. Philotas trouva moyen de la recouvrer, & comme jeune homme amoureux qu'il eſtoit, en banquetant avec elle ſe laiſſoit eſchapper de la bouche bien ſouvent des paroles ambitieuſes & des vaines vanteries de ſoudard, en attribuant à luy meſme & à ſon pere la plus part des haults faicts d'armes qui avoyent eſté executez en toute ceſte guerre, & appellant à tout propos Alexandre, ce jeune garſon, & diſant que par leur moyen il jouiſſoit du nom & tiltre de roy. Ceſte femme rapporta ces propos à un ſien familier, & celuy là, comme il ſe fait ordinairement, à un autre, tant qu'il parvint juſques aux oreilles de Craterus, lequel prit la femme & la mena devant Alexandre, qui l'ouit, & l'ayant ouye luy com-

[1] Ville de Macédoine.

manda qu'elle continuaſt tousjours de hanter avec Philotas, à fin qu'elle luy rapportaſt tout ce qu'elle luy entendroit dire. Philotas ne ſachant rien de ceſte embuſche, tenoit tousjours ceſte Antigone auprès de luy, & ſe permettoit ordinairement de dire pluſieurs paroles folles & indiſcrettes à l'encontre du roy, une fois par courroux, & autrefois par vaine gloire : mais Alexandre, combien qu'il euſt ceſte vehemente preuve & accuſation à l'encontre de Philotas, la diſſimula pourtant ſans en rien faire demonſtration quelconque pour l'heure, fuſt ou pour l'aſſeurance qu'il avoit en l'amour & bienvueillance que Parmenion luy portoit, ou pour crainte qu'il avoit de leur puiſſance & authorité grande.

LXXXIV. Mais environ ce meſme temps, il y eut un Macedonien nommé Limnus [1], natif de la ville de Chalæſtra [2], qui eſpioit en grande ſolicitude les moyens de faire mourir Alexandre, & eſtant amoureux d'un jeune garſon qui ſe nommoit Nicomachus, le ſollicita de le vouloir aider à executer ſon entrepriſe : le garſon le refuza très bien & deſcouvrit ceſte ſubornation à un ſien frere, qui avoit nom Balinus [3] lequel s'en addreſſa à Philotas, & le pria de les intro-

[1] Dymnus dans Quinte-Curce & dans Diodore de Sicile.
[2] Ville de Macédoine.
[3] Quinte-Curce le nomme Cebalinus.

duire tous deux devant Alexandre, pource qu'ilz avoyent quelque chofe de grande confequence & très neceffaire à luy communiquer. Philotas ne les feit point parler au roy, & ne fçait on pourquoy, difant qu'il eftoit empefché à quelques autres plus grands affaires : au moyen de quoy ilz s'addrefferent à un autre[1], qui leur donna entrée vers Alexandre, auquel ils expoferent premierement le faict de la confpiration de Limnus, & feirent auffi en paffant mention de ce qu'ilz s'eftoyent premierement addreffez à Philotas par deux fois, qui n'avoit fait compte de les introduire & les faire parler à luy : cela irrita fort Alexandre, & encore le fut-il plus quand celuy qu'il envoya pour prendre Limnus au corps, le tua, à caufe qu'il fe meit en défenfe, & ne fe voulut pas laiffer prendre, penfant avoir perdu un grand moyen de defcouvrir entierement & averer toute la confpiration.

LXXXV. Et pour autant qu'il faifoit mauvais vifage à Philotas, il incita ceulx qui de longue main luy vouloyent mal, lefquelz commencerent tout ouvertement, que c'eftoit deformais trop attendu au roy, pource qu'il n'eftoit point à croire que ce Chaleftrien Limnus euft jamais eu la hardieffe d'entreprendre une telle confpiration, & qu'il n'en eftoit que le miniftre, ou,

[1] Nommé Métron, felon Quinte-Curce.

pour mieulx dire, que l'inſtrument remué & manié par une plus grande puiſſance que la ſiene, & qu'il falloit enquerir de ceſte conjuration ſur ceulx qui avoient ſi grand intereſt à la faire celer. Depuis que Alexandre eut une fois ouvert les oreilles à telles paroles & telles preſumptions, il y eut auſſi toſt mille calumnies propoſées à l'encontre de Philotas, de maniere qu'il fut ſaiſy au corps & mis à la torture en préſence des autres ſeigneurs familiers du roy, qu'il commeit à luy faire & parfaire ſon procès, eſtant luy meſme caché derriere une tapiſſerie pour eſcouter tout ce qu'il diroit : là où l'on compte, qu'ayant ouy les paroles laſches qu'il dit à Hephæſtion, en le ſuppliant d'avoir compaſſion de luy, & les prieres viles & baſſes, qu'il luy feit, il dit en ſoy meſme : « Dea, ayant le cueur ſi » mol & ſi effeminé, Philotas, ozois tu bien » entreprendre de ſi grandes choſes » ? Tant y a que Philotas fut executé à mort : & incontinent après ſon execution, Alexandre envoya en diligence au royaume de la Medie, faire tuer auſſi Parmenion, qui y eſtoit ſon lieutenant, perſonnage qui avoit ſervy Philippus en la plus part de ſes principaux affaires, & qui ſeul ou plus que nul des autres anciens ſerviteurs de ſon pere, avoit incité Alexandre à entreprendre le voyage de la conqueſte de l'Aſie, & qui de

trois enfans qu'il y avoit menez quant & luy en avoit veu mourir deux devant luy, & puis fut occis avec le troisieme. Ceste execution rendit Alexandre redoubtable à plusieurs de ses amis, mesmement à Antipater, lequel envoya secretement devers les Ætoliens traitter soubs main une alliance avec eulx, pource qu'eulx mesmes craignoyent aussi Alexandre, à cause qu'ilz avoyent destruit les Oeniades[1]: ce qu'Alexandre ayant entendu, dit que ce ne seroyent pas les enfans des Oeniades, mais luy mesme qui en feroit la vengeance sur les Ætoliens.

LXXXVI. Non gueres de temps après advint aussi l'inconvenient du meurtre de Clitus, lequel, à l'ouir nuement & simplement reciter sembleroit encore plus cruel que celuy de Philotas : mais en racomptant la cause ensemble, & le temps auquel il advint, on trouvera que ce ne fut point de propos deliberé, ains plus tost par cas d'adventure & de meschef, ayant Alexandre seulement presté l'occasion de son ire & de son vin à la male fortune de Clitus : car voicy comme le cas advint : il estoit arrivé quelques gens des païs bas devers la marine, qui avoyent apporté à Alexandre des fruicts de la Grece. Alexandre s'esbahissant de les voir ainsi beaux & frais, appella Clitus pour les luy monstrer

[1] Peuple d'Acarnanie, voisin des Etoliens.

& luy en donner. Clitus d'adventure facrifioit lors aux dieux, & laiffa fon facrifice pour y aller : mais il y eut trois moutons, fur lefquelz on avoit desjà fait les effufions accouftumées pour les immoler, qui le fuyvirent : ce qu'entendant Alexandre, le communiqua aux devins, Ariftander & Cleomantis Laconien, qui tous deux refpondirent que c'eftoit un mauvais figne. A raifon de quoy il ordonna fur l'heure que l'on facrifiaft pour le falut de Clitus, pour autant mefmement, que trois jours auparavant, il avoit eu la nuict en dormant une vifion eftrange, pource qu'il luy fut advis qu'il voyoit Clitus veftu de robbe noire affis entre les enfans de Parmenion qui tous eftoyent morts : toutefois Clitus n'acheva point fon facrifice, ains s'en alla foupper chez le roy, qui ce jour là avoit facrifié à Caftor & Pollux.

LXXXVII. Il fut beu à bon efciant à ce feftin, durant lequel furent chantez quelques vers d'un poëte nommé Pranichus, ou comme les autres mettent, d'un Pierion, compofez à l'encontre de quelques capitaines Macedoniens, qui n'agueres avoyent efté batus par les Barbares, pour leur faire honte, & apprefter à rire à la compagnie, dont les vieux qui eftoyent à ce feftin, furent malcontens, & injurierent le poëte qui les avoit faits, & le muficien qui les chan-

toit. Au contraire Alexandre & ses mignons y prenoyent plaisir, & commandoyent au chantre qu'il continuast : de quoy Clitus qui estoit desja un peu surpris de vin, avec ce qu'il estoit de sa nature homme assez rebours, arrogant & superbe, se courroucea encore davantage, disant que ce n'estoit point bien ny honestement fait d'injurier ainsi, mesmement parmy des Barbares ennemis, de pauvres capitaines Macedoniens, qui valoyent mieulx que ceulx qui se rioyent & se mocquoyent d'eux, encore qu'il leur fust advenu par fortune quelque malheur. Alexandre là dessus luy respondit, qu'en disant cela il plaidoit pour luy mesme, appellant couardise & lascheté, malheur. Et adonc Clitus se dressant sur ses pieds, se prit à luy repliquer : « Mais » ceste miene couardise te sauva la vie, à toy » qui te dis filz des dieux, lors que tu avois » desja tourné le dos à l'espée de Spithridates, & » le sang que ces pauvres Macedoniens ont res- » pandu pour toy, & les bleceures qu'ilz ont » receuës en combatant pour toy, t'ont fait si » grand, que tu desdaignes maintenant le roy » Philippus pour ton pere, & te veux à toute » force faire filz de Jupiter Ammon ». Alexandre picqué au vif de ces paroles, luy repliqua soudain : « Dea, meschant malheureux que tu es, » penses tu demourer à la fin impuny de telz

» propos que tu tiens ordinairement à l'encontre
» de moy en mutinant contre moy les Mace-
» doniens » ? Et Clitus luy repliqua, « D'icy
» & desja sommes nous assez punis, Alexandre,
» veu que nous recevons un tel loyer de noz
» travaux & labeurs, que nous tenons pour bien
» heureux ceulx qui sont morts avant que de
» voir les Macedoniens fouettez de verges Me-
» doises, & contraints de prier les Perses pour
» avoir accès & entrée devers le roy ».

LXXXVIII. Clitus alloit disant la teste levée de semblables paroles, & Alexandre se soublevoit à l'encontre, & luy disoit injure : mais les plus vieux taschoyent à appaiser la noise & le tumulte : au moyen dequoy Alexandre se tournant devers Xenodochus Cardian, & Artemius Colophonien, leur demanda, « Vous semble il point » que les Grecs entre les Macedoniens soyent » comme demi-dieux, se promenans entre bestes » sauvages » ? Mais Clitus pour cela ne cedoit point, ny ne diminuoit rien de son audace, ains alloit criant, qu'Alexandre dist publiquement tout hault ce qu'il avoit à dire, ou qu'il ne conviast point à venir soupper avec luy des hommes libres, & qui avoyent accoustumé de parler franchement, ains qu'il se teint avec des Barbares esclaves, qui adoreroyent sa ceinture persiene, & sa longue cotte blanche. Adonc Alexandre, ne pouvant plus

tenir

tenir sa cholere, prit une pomme de celles que lon avoit servy à sa table, & la luy jetta à la teste, & chercha son espée, laquelle Aristophanes [1] l'un des gardes de son corps luy avoit expressement ostée : & comme tous les autres se meissent à l'entour de luy pour le retenir, & le prier de s'appaiser, il se jetta neantmoins hors de table, & appella ses gardes en langage Macedonien, qui estoit signe d'un bien grand trouble, & commanda à un trompette qu'il sonnast alarme : & pource qu'il reculoit & ne le vouloit pas faire, luy donna un coup de poing, dequoy le trompette fut depuis bien estimé, comme celuy qui avoit seul empesché, que tout le camp ne se mutinast. Encore ne fleschissoit point Clitus pour cela, jusques à ce que ses amis à toute peine le jetterent hors de la salle : mais il y rentra par une autre porte, prononceant fort audacieusement & irreveremment ce vers de la tragedie d'Andromaque, du poëte Euripides,

Las que les meurs de Grece se corrompent !

Adonc Alexandre ostant par force à un de ses gardes la javeline qu'il tenoit en sa main, ainsi que Clitus luy venoit à l'encontre [2], & avoit

[1] Ariston, suivant Quinte-Curce & Arrien.

[2] Quinte-Curce dit qu'Alexandre sortit de table, & s'alla placer dans le vestibule obscur, par où il falloit que tous les conviés passassent pour sortir, & que Clitus sortant le dernier, il le tua, après lui avoir demandé son nom.

ja levé la tapisserie qui estoit au devant de la porte, luy en donna tout à travers du corps, dont il tumba tout aussi tost par terre avec un souspir, & un cry qu'il jetta.

LXXXIX. La cholere fut à l'instant mesme passée à Alexandre, qui demoura tout picqué: & voyant ses familiers autour de luy, qui ne disoyent mot, retira la javeline du corps pour s'en donner à luy mesme dans la gorge : mais ses gardes incontinent luy prirent les mains, & l'emporterent malgré luy de là en sa chambre, où il passa toute la nuict & tout le jour ensuyvant à plorer amerement, jusques à ce que ne pouvant plus crier ny lamenter, il demoura estendu tout de son long, jettant seulement de profonds souspirs. A l'occasion dequoy, ses amis n'entendans plus sa voix eurent peur, & entrerent par force en sa chambre pour le reconforter : mais il n'en voulut ouïr parler pas un, sinon Aristander le devin, qui luy ramena en memoire la vision qu'il avoit euë touchant Clitus en dormant, estant le presage de ce qui devoit advenir : par où lon devoit juger que c'estoit chose fatale, & predestinée avant qu'il fust né. Il sembla qu'il prit pied à ces paroles. Depuis on feit entrer Callisthenes le philosophe allié d'Aristote, & Anaxarchus natif de la ville d'Abdera [1], dont

[1] Ville de Thrace.

Callisthenes entrant doulcement en propos, & allant à l'entour, sans luy alleguer chose qui le peust offenser, taschoit dextrement à luy amollir son dueil.

XC. Mais Anaxarchus qui dès son commencement avoit tousjours tenu un chemin à part en l'estude de la philosophie, & avoit acquis le bruit d'estre homme ecervelé & mesprisant ses compagnons, en entrant dedans la chambre se prit à crier dès la porte tout hault : « Voilà » Alexandre le grand, celuy que toute la terre » habitable regarde & redoubte maintenant : Voi » le là jetté par terre plorant comme un esclave » pour la peur qu'il a des loix & du blasme des » hommes, comme s'il ne deust pas luy mesme » leur donner la loy, & leur establir les bornes » de ce qui est juste, ou injuste, attendu qu'il a » vaincu pour demourer seigneur & maistre, non » pas pour servir à une vaine opinion. Ne sçais » tu pas que les poëtes disent, que Jupiter a » Themis, c'est à dire, le droit & la justice assise » à ses costez ? Que signifie cela, sinon que tout » ce que le prince fait, est sainct, droit & » juste » ? Ces langages d'Anaxarchus allegerent bien pour lors la douleur du roy Alexandre, mais aussi rendirent ilz depuis ses meurs bien plus dissolues en beaucoup de choses, & bien plus violentes : & comme par ce moyen là il

s'insinua soy mesme merveilleusement avant en la bonne grace du roy, autant rendit il la conversation de Callisthenes, qui de soy-mesme n'estoit pas autrement trop aggreable, à cause de son austerité, encore plus odieuse qu'elle n'avoit jusques alors esté.

XCI. Auquel propos on racompte qu'un jour au soupper du roy, on meit en avant un discours touchant les saisons de l'année & la temperature de l'air, & que Callisthenes fut de l'opinion de ceulx qui tenoyent que la region où ilz estoyent pour lors, estoit plus froide, & que l'hyver y estoit plus aspre qu'en la Grece. Anaxarchus soustenoit le contraire & contestoit opiniastrement à l'encontre, tant que Callisthenes luy dit : « Si est il force que tu confesses » qu'il fait plus froid en ce païs cy que en celuy » là : car tu passois là tout l'hyver, avec une » pauvre simple cappe seulement sur ton doz, » & icy tu ès couvert de trois tapis l'un sur » l'autre quand tu es à table ». Ceste attainte poignit au vif Anaxarchus, & l'irrita bien encore plus aspremement : & quant aux autres gens de lettres, rhetoriciens & flatteurs, ilz le haïssoyent aussi semblablement, pource qu'ilz le voyoyent estimé, suyvy & honoré des jeunes hommes, à cause de son eloquence, & non moins aimé des vieux, à cause de l'honesteté de sa vie, laquelle

estoit grave, venerable & contente du sien, sans qu'il demandast jamais rien. Par où lon cognoissoit que la cause qu'il alleguoit, pour laquelle il suyvoit Alexandre en ce voyage, estoit veritable : car il disoit que c'estoit pour impetrer du roy, que ses citoyens bannis fussent remis en leur païs, & leur ville repeuplée & rebastie. Mais combien que la bonne reputation qu'il avoit, fust cause principale de l'envie qu'on luy portoit, si est-ce que luy mesme donnoit bien aussi quelques occasions à ses envieux & malvueillans de le calumnier, par ce qu'il refuzoit souvent, quand on le convioit, d'aller soupper chez le roy, & s'il y alloit il ne disoit mot, monstrant par ceste siene gravité & taciturnité, que ce que lon y disoit & faisoit, ne luy plaisoit point, de sorte qu'Alexandre mesme dit une fois de luy,

> Je hay celuy, qui d'estre sage fait
> Profession, & ne l'est en son faict.

XCII. Suyvant lequel propos on racompte, que souppant un jour chez le roy, il fut requis par plusieurs de ceux qui avoyent aussi esté conviez, de faire à l'improuveu une harengue à la louange des Macedoniens durant le soupper, & qu'il parla sur ce subject là, avec un tel flux d'eloquence, que les escoutans s'en leverent de

table, & batans des mains en ſigne de joye, jetterent pluſieurs bouquets & chappeaux de fleurs deſſus luy : mais qu'Alexandre allegua lors ce que dit le poëte Euripide,

> Malaiſé n'eſt de bien dire amplement,
> Quand on en a bel & riche argument.

« Mais monſtre nous, dit il, ton eloquence à » blaſmer les Macedoniens, à celle fin que » recognoiſſans ce en quoy ilz faillent, ilz l'e- » mendent pour en eſtre meilleurs à l'advenir » : & qu'adonc Calliſthenes ſe tournant à dire tout le contraire, deduiſit franchement pluſieurs choſes au grand deſavantage des Macedoniens, monſtrant comme la diviſion & diſſenſion des Grecs entre eulx, avoit eſté cauſe de l'accroiſſement de Philippus, alleguant ces vers :

> Là où diſcord regne en une cité,
> Le plus meſchant a lieu d'autorité.

A l'occaſion dequoy, il ſuſcita encontre ſoymeſme une grande & griefve malvueillance des Macedoniens, tellement que Alexandre meſme dit à l'heure qu'il n'avoit pas tant fait monſtre de ſon eloquence, que de ſa malignité, & de la mauvaiſe voulunté, qu'il portoit aux Macedoniens. Hermippus [1] hiſtorien eſcrit, qu'un

[1] De la ville de Smyrne, vivoit du tems de Ptolémée Evergète I.

Strœbus serviteur de Callisthenes, qui lisoit devant luy, le recita ainsi depuis à Aristote, & que Callisthenes voyant bien que Alexandre s'en estoit offensé, & qu'il luy en vouloit mal, repeta deux ou trois fois ces vers d'Homere en s'en allant,

> Patroclus est luy mesme decedé,
> Qui en vertu t'avoit bien excedé.

A quoy lon peut voir clairement qu'Aristote jugea bien, quand il dit de ce Callisthenes, qu'il estoit bien homme eloquent, mais qu'il n'avoit point de jugement. Car en rejettant fort & ferme, comme philosophe, l'adoration de faire en s'enclinant & ployant le genouil la reverence au roy, & en disant hault & clair en public, ce que les plus gens de bien & les plus vieux Macedoniens n'ozoyent dire que secrettement en l'oreille, combien qu'ilz en fussent tous fort marris, il delivra bien la Grece d'une grande honte, & Alexandre aussi d'une plus grande, en le divertissant de prochasser telle maniere d'adoration : mais aussi se perdit il soymesme, par ce qu'il sembla qu'il voulust avoir le roy d'audace, & le forcer plus tost, que l'induire par raison.

XCIII. Suyvant lequel propos Chares le Mitylenien a laissé par escript, que un jour en un festin, Alexandre après avoir beu, tendit sa couppe à

l'un de ses amis, lequel la prit, & se levant sur ses pieds y beut aussi, en se tournant devers l'autel domestique, & faisant premierement une grande reverence, alla baiser Alexandre, & puis se meit à table : ce que tous les autres conviez feirent semblablement les uns après les autres, jusques à ce que Callisthenes prit aussi la couppe à son reng, le roy n'y prenant point garde, ains devisant avec Hephæstion, & après avoir beu s'approcha pour le baiser comme les autres : mais qu'il y eut un Demetrius, surnommé Phidon, qui dit au roy, « Ne le baise point, sire, car luy » seul ne t'a point fait de reverence » : Alexandre tourna la teste de l'autre costé sans le vouloir baiser, & que Callisthenes adonc cria tout hault, « Et bien de par dieu, je m'en vois ayant moins » que les autres d'un baiser ». Ainsi commencea la malvueillance contre lui à s'imprimer au cueur d'Alexandre, dont il s'ensuyvit que premierement Hephæstion fut creu, disant que Callisthenes luy avoit promis qu'il adoreroit & feroit la reverence à Alexandre, mais qu'il luy avoit failly de parole : & puis un Lysimachus, un Agnon, & autres semblables, poulserent encore à la roue, disans que ce sophiste s'en alloit glorifiant, ne plus ne moins que s'il eust ruiné & aboly une tyrannie, & que tous les jeunes gens le suyvoyent, & s'amassoyent autour de luy par hon-

neur, comme celuy qui ſeul, entre tant de milliers d'hommes portans les armes, avoit le cueur franc & noble. Et pourtant, quand la conjuration de Hermolaus à l'encontre de la propre perſonne d'Alexandre vint à eſtre deſcouverte, lon trouva la calumnie vray-ſemblable, que quelques fauls accuſateurs propoſerent à l'encontre de Calliſthenes, qu'il avoit reſpondu à ceſt Hermolaus, qui luy demandoit comment il pourroit devenir le plus renommé homme du monde, « En tuant » celuy qui eſtoit jà le plus renommé » : & que pour l'inciter à executer ſa conſpiration, il luy avoit dit, qu'il ne falloit point qu'il euſt peur d'un lict d'or, ains ſe ſouvenir qu'il avoit à faire à un homme, lequel eſtoit aucunefois malade & aucunefois blecé comme les autres.

XCIV. Toutefois il n'y eut jamais pas un des complices de Hermolaus, quelque angoiſſe de tourmens qu'on leur feiſt ſouffrir, pour leur faire dire qui eſtoyent leurs conſors, qui nommaſt Calliſthenes : & Alexandre meſme eſcrivant de ce faict, incontinent après, à Craterus, à Attalus & à Alcetas, dit que les ſerviteurs mis à la torture avoyent touſjours perſiſté à dire, que eulx ſeuls avoyent conſpiré contre luy, & que nul autre n'en eſtoit conſentant. Mais depuis en une autre miſſive qu'il en eſcrivit à Antipater, il en chargea Calliſthenes, diſant, « Ses ſervi-

» teurs ont esté lapidez par les Macedoniens,
» mais je puniray moy mesme le maistre cy après,
» & ceulx qui me l'ont envoyé, & qui ont receu
» & logé en leurs villes les meurtriers, qui
» venoyent de propos deliberé pour me tuer ».
En quoy il descouvre manifestement la mauvaise
voulunté qu'il avoit contre Aristote, pource que
Callisthenes avoit esté nourry en sa maison, à
cause de la parenté qui estoit entre eulx, estant
Callisthenes filz de Hero, niepce d'Aristote. Si
disent les uns qu'Alexandre le feit pendre : &
les autres, qu'il mourut de maladie en prison :
toutefois Chares escrit, qu'il fut gardé prisonnier
l'espace de sept mois entiers, à fin qu'il fust jugé
en plein conseil present Aristote mesme : mais
qu'estant devenu fort gras, il mourut à la fin
de la maladie des poux, environ le temps
qu'Alexandre fut blecé en combatant contre les
Malliens Oxydraques, en la conqueste des
Indes, ce qui fut quelque temps après. Mais
Demaratus Corinthien, estant jà bien avant au
declin de son aage, prit envie d'aller voir
Alexandre & l'ayant veu de faict, dit que les
Grecs qui estoyent decedez au paravant, estoyent
privez d'un singulier plaisir, de ne voir point
Alexandre seant dedans le throne royal de
Darius. Toutefois il ne jouit pas longuement
de la bienvueillance que le roy luy portoit,

pource qu'il mourut de maladie bien tost après qu'il fut arrivé en son camp, & luy furent faittes des funerailles magnifiques, car tout l'exercite en armes luy dressa un comble de terre en forme de tumbeau, duquel l'enceincte estoit fort grande, & la haulteur de quatre vingts couldées. Ses cendres puis après furent conduittes jusques à la coste de la marine dessus un chariot à quatre chevaux, equippé & accoustré sumptueusement.

XCV. Au demourant Alexandre estant prest à partir pour aller à la conqueste des Indes, s'advisa que son armée estoit pesante & malaisée à remuer pour la grande multitude de bagage & de butin, qu'elle trainnoit après elle : parquoy un matin que les chariots estoyent desjà chargez, il brusla premierement les siens & ceulx de ses amis après, puis commanda que lon meist aussi le feu dedans ceulx des soudards Macedoniens, dont le conseil en sembla plus dangereux au deliberer, que l'execution à l'espreuve ne s'en trouva difficile, pource qu'il y en eut bien peu qui en fussent malcontens, & la plus part, ne plus ne moins que s'ilz eussent esté poulsez & inspirez par quelque esprit divin, avec un cry & un chant de joye, s'entredonnerent les uns aux autres qui en avoyent affaire, les utensiles necessaires dont l'homme ne se sçauroit passer, & puis bruslerent & gasterent eulx mesmes le

demourant. Ce qui encouragea & incita Alexandre encore davantage, oultre ce qu'il estoit ja devenu un peu severe, & qu'il punissoit aigrement sans pardonner à ceulx qui faisoyent faulte : car ayant ordonné Menander l'un de ses familiers pour luy garder une forte place, il le feit mourir, à cause qu'il n'y voulut pas demourer, & tua luy mesme à coups de traict Orsodates un capitaine Barbare qui s'estoit rebellé & soublevé contre luy.

XCVI. Au reste environ ce temps là y eut une brebis qui feit un agneau, lequel avoit dessus la teste, la forme & la couleur propre d'un chappeau royal à la Persienne, qui s'appelle Tiare, aux deux costez duquel il y avoit deux genitoires. Alexandre eut ce presage en horreur & abomination, tellement qu'il se feit purifier par quelques presbtres Babyloniens, qu'il avoit tousjours accoustumé de mener quant & luy pour cest effet, & dit à ses amis que ce presage ne l'emouvoit pas tant pour le regard de soy, que pour le regard d'eulx, craignant que les dieux après son decès n'eussent destiné de faire tumber la puissance de son empire entre les mains de quelque homme couard & de lasche cueur. Toutefois un autre signe & presage qui advint incontinent après, luy osta ceste crainte & ce descouragement. Car un Macedonien nommé Proxenus qui avoit charge des meubles du roy, ainsi comme il

faisoit caver en quelque lieu près la riviere d'Oxus [1] pour y dresser la tente & le logis du roy, descouvrit une source d'humeur grasse & huileuse, dont après que lon eut epuisé la premiere, il en sourdit un autre claire, qui ne differoit de rien, ny en odeur ny en goust & saveur, de l'huile naturelle, ayant le lustre & la grassesse si semblable, que lon n'y eust sceu trouver ny cognoistre aucune difference : ce qui estoit de tant plus esmerveillable, qu'en toute celle contrée il n'y avoit point d'oliviers. Lon dit bien que l'eau mesme de la riviere d'Oxus est fort molle, de maniere qu'elle laisse le cuir gras de ceulx qui s'y lavent ou s'y baignent : toutefois on voit bien par ce qu'Alexandre luy mesme en escrit à Antipater, qu'il en fut fort aise, mettant cela entre les plus grands signes que les dieux luy eussent envoyez. Les devins luy interpreterent ce presage, que c'estoit signe que son voyage luy seroit glorieux, mais penible & laborieux, à cause que les dieux, disoient ilz, ont donné l'huile aux humains pour un refreschissement en leurs travaux.

CXVII. Aussi encourut-il en plusieurs griefz dangers, & fut blecé à bon esciant par plusieurs fois en combattant en ce voyage. Mais la principale perte qu'il y feit de ses gens vint de faulte de vivres & du

[1] Dans l'Hyrcanie.

mauvais air : mais luy s'efforceant de surmonter fortune par hardiesse, & sa puissance par vertu, n'estimoit rien imprenable à cueur vaillant & hardy, ny rien trop fort pour un courage ferme & asseuré. Auquel propos on recite, que comme il allast mettre le siege devant la roche de Sisimethres [1], qui sembloit du tout inaccessible, de maniere que les soudards en desesperoyent, il demanda à Oxiarthes quel cueur avoit ce Sisimethres. Oxiarthes luy feit responſe que c'estoit le plus couard homme de tout le monde. « Cela va » bien, dit adonc Alexandre, car la place est » doncques prenable, s'il est vray ce que tu » dis, puis que celuy qui y commande n'a point » de cueur » : & de faict il la prit par la frayeur qu'il feit à Sisimethres : mais il en assiegea depuis encore une autre, aussi roide & aussi difficile à approcher que celle là, & y faisant aller les jeunes soudards Macedoniens à l'assault, en appella l'un qui se nommoit Alexandre comme luy, & luy dit : « Il fault bien que tu te monstres aujourd'huy homme de bien, quand ce » ne seroit que pour le nom que tu portes ». Le jeune homme n'y faillit pas, car il y combattit si hardiment qu'il y fut occis, dequoy Alexandre fut fort desplaisant.

[1] On ne la connoît point sous un autre nom. Ce fut là qu'Alexandre épousa Roxane. Elle étoit dans la Bactriane.

XCVIII. Une autre fois comme ses gens craignissent d'approcher la ville de Nyse [1], pourautant que le long d'icelle passe une riviere profonde, il se presenta sur la rive, & dit : « O » lasche que je suis, que n'ay-je appris à nager»? & voulut traverser la riviere à nage sur son escu : mais après qu'il eut fait cesser le combat de l'assault, il vint devers luy des ambassadeurs des villes assiegées, pour luy requerir pardon, lesquelz furent bien esbahis premierement de le voir armé de toutes pieces, sans cerimonie à l'entour de sa personne : mais plus encore, quand luy estant apporté un quarreau, il commanda au plus vieil d'entre eulx, qui s'appelloit Acuphis, qu'il le prist pour se seoir. Acuphis s'esmerveillant de ceste grande courtoisie & humanité luy demanda quelle chose il vouloit que eulx feissent pour desormais estre ses bons amis. « Je » veux, luy respondit il, que ceux au nom desquelz » tu viens en ambassade devers moy, t'elisent pour » leur prince, & qu'ilz m'envoyent pour ostages, cent les plus gens de bien qui soyent entre » eulx ». Acuphis se prit à rire de ce commandement, & luy repliqua: « Voire mais, sire, je les » regiray, bien mieulx & plus facilement en t'en» voyant les pires, qu'en t'envoyant les meilleurs».

[1] Il y a plusieurs villes de ce nom. Celle-ci est dans l'Inde, entre les fleuves Cophène & Indus.

XCIX. Il y avoit aussi un roy nommé Taxiles, qui tenoit un païs aux Indes de non moindre estendue, à ce que lon dit, que toute l'Ægypte, gras en pasturages, & abondant de tous fruicts autant qu'il y en ait point au monde, & si estoit homme sage, lequel après avoir salué Alexandre, luy dit : « Qu'avons nous besoing de » nous combattre & faire la guerre l'un à l'autre, » Alexandre, si tu ne viens point pour nous » oster l'eau ny le demourant de ce qui est ne- » cessaire pour nostre nourriture? pour lesquelles » choses seules, les hommes de bon sens doyvent » entrer en combat : car quant aux autres biens » & richesses, si j'en ay plus que toy, je suis » tout prest & appareillé de t'en departir des » miens : & si j'en ay moins, je ne refuze pas » de t'en remercier si tu m'en veux donner des » tiens ». Alexandre ayant pris plaisir à l'ouir ainsi sagement parler, l'embrassa & luy dit : « Cuides tu que ceste entrevueuë nostre se puisse » desmesler sans combattre, nonobstant toutes » ces bonnes paroles & ces aimables caresses? » non, non, tu n'y as rien gaigné : car je te » veux combattre & te combattray de courtoisie » & d'honesteté, à fin que tu ne me surmontes » point en beneficence & bonté. Ainsi recevant » de luy plusieurs beaux presens, & luy en donnant » encore davantage, finablement à un soupper » en

en beuvant à luy, il luy dit, « Je boy à toy » mille talens[1] d'or monnoyé ». Ce present faſcha bien ſes familiers : mais en recompenſe il luy gaigna bien auſſi les cueurs de pluſieurs princes & ſeigneurs Barbares du païs.

C. Or y avoit il quelque nombre de gens de guerre Indiens les plus belliqueux de tout le païs, qui vivans de la ſoude ordinairement, ſe mettoyent au ſervice des bonnes villes franches, & les defendoyent vaillamment, faiſans beaucoup de maux & d'empeſchemens en pluſieurs endroits à Alexandre, lequel ayant fait appointement avec eulx dedans une ville, où ilz s'eſtoyent enfermez, quand ilz en furent ſortiz ſur la fiance de l'appointement qu'ilz avoyent fait, il les rencontra par le chemin ainſi comme ilz ſe retiroyent, & les meit tous au fil de l'eſpée. Il n'y a que ceſte ſeule tache en tous ſes haults faicts d'armes, qui terniſſe un peu ſon honneur : car au demourant, il s'eſt touſjours en tout & par tout porté juſtement & royalement en toutes ſes guerres. Au demourant les philoſophes & gens de ſçavoir des Indiens ne luy donnoyent pas moins d'affaire, pource qu'ilz alloyent blaſmans & tenſans les princes & roys qui ſe rendoyent à luy, & faiſoyent prendre les armes

[1] Six cents mille eſcus. *Amyot.* 4,668,775 livres de notre monnoie.

aux citez franches à l'encontre de luy, à raiſon dequoy il en feit pendre pluſieurs.

CI. Quant au roy Porus, Alexandre luy meſme en ſes epiſtres deſcrit au long ce qu'il feit contre luy : car comme la riviere Hydaſpes couruſt entre les deux armées, Porus tenoit tousjours ſes elephans ſur l'autre rive en bataille, les teſtes tournées devers les ennemis, pour les engarder de paſſer, & luy [1] faiſoit tous les jours mener grand bruir, & faire grand tumulte en ſon camp, à fin d'accouſtumer les Barbares à ne s'en eſtonner poinr, & ayant choiſy une nuict fort obſcure, que la lune ne luiſoit point, il prit une partie de ſes gens de pied, & la fleur de ſa chevalerie, & s'en alla bien loing des ennemis paſſer en une iſle, qui n'eſtoit pas gueres grande, là où paſſé qu'il fut, il ſe leva un orage impetueux de pluyes, vents, eſclairs & tonnerres, qui tumboyent dedans ſon camp, tellement qu'il veit devant ſes yeux pluſieurs de ſes gens, qui furent ars & bruſlez par la foudre en ceſte petite iſle : mais pour cela il ne laiſſa pas de vouloir comment que ce fuſt, gaigner l'autre rive. Or la riviere eſtant enflée des grandes pluyes qu'il avoit faict la nuict precedente, rompit une grande ouverture par où bonne partie de l'eau s'eſcouloit : ainſi ſe trouva il, quand il fut paſſé ſur l'autre

[1] Alexandre.

bord de la riviere, entre deux eaux mal asseuré, & n'ayant pas le pied ferme, pource que la terre y estant fort trempée, glissoit, & l'impetuosité de la riviere la minoit & rompoit d'un costé & d'autre. Ce fut là où lon escrit qu'il dit : « O » Atheniens, pourriez vous bien croire, com- » bien de travaux & de dangers j'endure, pour » estre loué de vous » ? Toutefois c'est Onesicritus qui le met ainsi quant à ce poinct là : mais luy mesme escrit qu'ilz laisserent là les radeaux, sur lesquelz ils avoyent passé le grand cours de la riviere, & qu'ilz traverserent avec leurs armes sur leurs dos, le bras qui s'escouloit par la rupture, estans dedans l'eau jusques aux mamelles, & qu'ayant à la fin passé, il picqua avec sa chevalerie environ cinq quarts de lieuë devant la bataille de ses gens de pied, faisant son compte que si les ennemis le venoyent chocquer avec leur gendarmerie, il se trouveroit de beaucoup le plus fort, & que s'ilz poulsoyent en avant leurs gens de pied, les siens y pourroyent bien arriver assez à temps. L'un des deux advint comme il l'avoit imaginé : car mille chevaux & soixante chariots armez des ennemis se jetterent devant leur grosse trouppe, qu'il desfeit, & prit tous les chariots, & des hommes d'armes en demoura quatre cents de morts sur le champ.

CII. Parquoy Porus cognoissant à telles en-

K 2

ſeignes qu'Alexandre en perſonne eſtoit paſſé ; luy marcha adonc à l'encontre avec toute ſon armée en bataille, exceptée quelque partie qu'il laiſſa derriere pour faire teſte au reſte des Macedoniens, s'ilz s'efforceoyent de paſſer la riviere. Alexandre donques craignant la multitude grande de ſes ennemis, & la violence de leurs elephans, ne donna pas de front dedans le milieu, ains eſtant en la poincte gauche de ſa bataille, chargea ſur un coing de celle des ennemis, ayant ordonné à ceulx qui eſtoyent en la droitte d'en faire autant de leur coſté tout enſemble : ainſi furent les deux coings de l'armée des ennemis rompus & tournez en fuitte, mais ceulx qui y avoyent eſté forcez ſe retirerent vers leurs elephans, & ſe rallierent à l'entour d'eulx. Par ce moyen eſtant la bataille meſlée, le combat y fut long, tellement qu'à peine furent les Barbares deſconfits entierement à trois heures après midy. Ainſi le deſcrit en ſes epiſtres, celuy meſme qui gaigna la journée. Au reſte la plus part des hiſtoriens s'accorde à eſcrire, que Porus avoit quatre couldées & un palme de hault, & qu'eſtant monté deſſus un elephant, il ne s'en falloit rien qu'il ne reſpondiſt en haulteur, grandeur & groſſeur, à la proportion de ſa monture, combien que ce fuſt un fort grand elephant, lequel monſtra en ce combat une merveilleuſe prudence naturelle, &

un grand soing de sauver le roy son maistre : car tant qu'il le sentit encore forr, il repoulsa tousjours courageusement & reboutta ceulx qui luy couroyent sus : mais quand il apperceut, que pour les coups de traict & autres bleceures qu'il avoit receues sur son corps, le cueur luy commenceoit à faillir, alors craignant qu'il ne tumbast en terre, il se baissa tout bellement à genoux, & prenant doulcement avec sa trompe les dards & traicts qu'il avoit dedans le corps, les luy tira tous l'un après l'autre dehors.

CIII. Estant donques ce roy Porus pris, Alexandre luy demanda comment il le traitteroit. Porus luy respondit qu'il le traittast royalement. Alexandre luy redemanda s'il vouloit rien dire davantage, & il respondit de rechef, que le tout se comprenoit soubs ce mot royalement. Parquoy Alexandre ne luy laissa pas seulement les provinces dont il estoit roy au paravant, pour de là en avant les tenir de luy comme satrape, en forme de gouvernement, mais aussi luy adjousta encore beaucoup de païs. Et ayant aussi subjugué les peuples francs & libres, dont il y avoit jusques à quinze nations, cinq mille villes assez bonnes, sans un nombre infiny de villages, & encore trois fois autant d'autre païs, il en establit gouverneur & satrape un de ses familiers, qui s'appelloit Philippus. En ceste bataille mourut son

bon cheval Bucephal, non sur le champ, mais depuis, ainsi comme on le pensoit des bleceures qu'il y avoit receuës, ou comme dit Onesicritus, de vieillesse, pour avoir trop travaillé veu son aage, car il avoit trente ans quand il mourut : dont Alexandre eût aussi grand regret, comme s'il eust perdu quelque sien familier amy, en tesmoignage dequoy il feit bastir une grosse ville au lieu ou son corps fut enterré sur la riviere d'Hydaspes, qu'il appella de son nom Bucephalie. Lon dit aussi qu'ayant perdu un chien nommé Petitas, qu'il avoit nourry & qu'il aimoit, il feit semblablement bastir une ville qu'il appella de son nom. Sotion [1] escrit qu'il l'avoit ainsi entendu de Potamon le Lesbien.

CIV. Ceste derniere bataille contre le roy Porus, feit reboucher les cueurs des Macedoniens, & les desgousta de passer oultre à la conqueste du demourant des Indes : car considerans qu'ilz avoyent eu tant de peine à le rompre, encore qu'il n'eust que vingt mille hommes de pied, & deux mille chevaulx, ilz desdirent fort & ferme Alexandre, quand il les cuida à toute force faire encore passer la riviere de Ganges, entendans

[1] Potamon le Lesbien enseigna à Rome du tems de Tibère, ce qui fixe aussi l'époque de Sotion l'historien, qu'il ne faut pas confondre avec Sotion le philosophe qui vivoit au tems de Ptolémée Philométor, sixieme successeur d'Alexandre.

dire aux gens du païs qu'elle avoit deux lieues de large, & cent brasses de profond, & que la rive de delà estoit toute couverte d'armes, de chevaux & d'elephans, pource que lon disoit que les roys des Gangarides [1] & des Præsiens l'attendoyent avec quatre vingts mille combatans à cheval, & deux cents mille à pied, huit mille chariots de guerre bien armez, & six mille elephans aguerris. Si n'estoit point cela un compte fauls, augmenté & enrichy à plaisir : car un roy nommé Androcottus qui regna peu de temps après, donna à Seleucus cinq cents elephans pour un coup, & avec une armée de six cents mille combatans traversa, conquit & subjuga toutes les Indes.

CV. Alexandre doncques irrité & courroucé du refus de ses gens, se teint quelques jours renfermé en sa tente couché par terre, disant, qu'il ne leur sçavoit gré aucun de tout ce qu'ilz avoyent fait jusques à là, s'ilz ne passoyent encore la riviere de Ganges, & que le retourner en arriere n'estoit autre chose, que confesser avoir esté vaincu. Mais quand il veit & considera qu'il y avoit grande apparence aux remonstrances que ses amis luy faisoyent pour le reduire & reconforter, & que les soudards venoyent à sa porte

[1] Plutarque les nomme Gandarites, aussi bien que Strabon. Les Præsiens sont appellés Tabræsiens par Diodore de Sicile.

crier & lamenter, en le suppliant de les remener, il en eut à la fin compassion, & se laissa conduire à vouloir retourner : toutefois avant que partir il imagina plusieurs faulses & vaines inventions, pour augmenter & perpetuer la gloire de son nom en ces quartiers là : car il feit forger des armes plus grandes, des mangeoires pour les chevaux plus haultes, & des mords de brides plus pesans que l'ordinaire, & les feit semer & laisser çà & là. Il y feit aussi bastir de grands autelz à l'honneur des dieux, que les roys des Præses jusques aujourdhuy, ont encore en veneration grande, & traversans la riviere y vienent faire des sacrifices à la guise des Grecs. Androcottus estoit lors un jeune garson, qui veit Alexandre, & depuis dit qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne prist & gaignast tout le païs, tant le roy qui regnoit pour lors, estoit mesprisé & haï de ses subjects pour sa meschanceté, & pour la bassesse du lieu dont il estoit issu. Au partir de là, il voulut aller voir la grande mer Oceane, & feit faire plusieurs bateaux à rames, & plusieurs radeaux, sur lesquelz il se devalla tout à son aise par les rivieres : mais ceste navigation ce pendant ne fut point oisifve ny sans guerre : car il descendoit souvent en terre, & alloit assaillant les villes, & conquerant tout par où il passoit.

CVI. Mais en assaillant la ville des Malliens [1], que lon dit estre les plus belliqueux hommes de tous les Indiens, il s'en fallut bien peu qu'il ne fust luymesme mis en pieces : car ayant fait retirer à coups de traict ceulx qui defendoyent les murailles, il monta dessus le premier par une eschelle, laquelle rompit aussi tost qu'il fut monté : & adonc les Barbares se rallians ensemble tout contre la muraille, luy tirerent d'embas force coups, & luy ayant bien peu de ses gens autour de soy, se lancea, en se tenant serré, du hault à bas au beau milieu des ennemis, là où de bonne adventure, il se trouva, en tumbant, sur ses pieds : & comme ses armes eussent sonné de la secousse, les Barbares effroyez, cuiderent voir une lumiere & un fantosme qui marchast devant luy, de façon qu'ilz se prirent à fouir du commencement, & s'escarterent les uns çà, les autres là : mais depuis s'estans un peu revenus de l'effroy, quand ilz apperceurent qu'il n'y avoit que deux de ses escuyers seulement autour de luy, ilz recoururent tous contre luy, & le combatirent les uns de près à coups d'espée ou de javeline, dont ilz le blesserent à travers son harnois : & un entre les autres soy tenant quelque peu plus arriere, luy tira un

[1] Les Malliens & les Oxydraques habitoient près du confluent de l'Indus & de l'Hydaspe.

coup de fleche si violent & si roide, qu'il luy faulsa la cuirace, & luy entra dedans les costes à l'endroit de la mamelle. Le coup fut si grand, que le corps s'en laissant aller, ploya le genouil en terre : parquoy celuy qui luy avoit tiré accourut vistement avec son cymettre tout nud en la main, mais Peucestas & Limnæus [1] se jetterent au devant, qui tous deux furent blecez, tellement que Limnæus en mourut sur la place, & Peucestas feit teste, tant qu'Alexandre luy mesme tua le Barbare de sa main après avoir receu plusieurs playes & bleceures sur son corps. Finablement il luy fut deslasché un coup de pilon sur le col, duquel se trouvant estourdy, il s'appuya contre la muraille regardant les ennemis : mais à l'instant accoururent les Macedoniens de tous costez, qui le prirent & l'emporterent dedans sa tente tout pasmé, & ayant desjà perdu toute cognoissance : à l'occasion dequoy, il courut incontinent un bruit par tout le camp, qu'il estoit mort. Si y eut grande difficulté & beaucoup d'affaire à sier la fleche, qui estoit de bois : ainsi luy estant sa cuirace à toute peine ostée, il fallut encore tirer le fer [2] de la fleche, lequel estoit fiché dedans l'un des os, ayant quatre doigts de

[1] Quinte-Curce l'appelle Timée.

[2] Le fer de la flèche; car Plutarque n'a pas voulu dire qu'elle ne fût point armée de fer, mais qu'elle étoit de bois au lieu d'être de roseau.

long & trois de large, à ce que lon dit : au moyen dequoy en le luy arrachant, il luy prit tant d'esvanouissemens, qu'il approcha bien près de rendre l'esprit : toutefois à la fin il se revint & eschappa de ce danger : mais se sentant fort foible, il demoura long temps à tenir diette, & à se faire achever de penser, sans sortir du logis, jusques à ce qu'il entendit les Macedoniens, qui crioyent & menoyent un grand bruit devant son logis, pour le desir qu'ilz avoyent de le voir. Et adonc il prit une robbe longue, & sortit en public : puis après avoir sacrifié aux dieux pour le recouvrement de sa santé, il se remeit de rechef en chemin, sur lequel il subjugua encore plusieurs grands païs, & prit beaucoup de bonnes villes.

CVII. Il prit aussi dix des sages du païs, qui vont tous nuds, & que lon appelle pour ceste cause Gymnosophistes, lesquelz avoyent fait rebeller Sabbas contre luy, & avoyent fait beaucoup de grands maulx aux Macedoniens : & pource qu'on les tenoit pour les plus agus, plus subtilz & plus courts en leurs responses, il leur proposa plusieurs questions, qui sembloyent insolubles, leur commandant de les soudre, autrement qu'il feroit mourir celuy qui auroit le premier failly à bien respondre, & tous les autres après : & voulut que l'un qui estoit le plus vieil de tous, fust le juge de leurs responses. La demande qu'il

feit au premier fut, « Lesquelz il estimoit estre
» en plus grand nombre, les morts ou les vivans.
» Il respondit, que c'estoyent les vivans : pource,
» dit il, que les morts ne sont plus. Au second
» il demanda, laquelle nourrissoit de plus gran-
» des bestes, la terre ou la mer. Il respondit,
» la terre, pource que la mer n'est qu'une partie
» d'icelle. Au troisieme, lequel est le plus fin des
» animaulx. Il respondit, celuy que l'homme
» n'a point encore cogneu. Au quatrieme, pour-
» quoy il avoit fait rebeller Sabbas : à fin, dit il,
» qu'il vescust honorablement, ou qu'il mourust
» malheureusement[1]. Au cinquieme, lequel avoit
» esté le premier, le jour ou la nuict. Il res-
» pondit, le jour a precedé d'un jour. Et comme
» le roy trouvast ceste response estrange, il y
» adjousta, A demandes estranges, il est force
» que les responses soyent aussi estranges. Parquoy
» passant oultre, il demanda au sixieme, par quel
» moyen se pourroit l'homme plus faire aimer.
» En estant très bon, & ne se faisant point
» craindre. Au septieme il demanda, comment
» se pourroit un homme faire dieu. En faisant,
» respondit il, quelque chose impossible à l'hom-
» me. Au huitieme, laquelle estoit la plus forte,
» la vie ou la mort : il respondit, la vie, veu
» qu'elle supporte tant de maux. Et au dernier,

[1] Je prefere l'autre leçon; ou qu'il mourût glorieusement.

» Jusques à quel aage est il expedient que l'homme
» vive ? Jusques à tant, dit il, qu'il n'estime
» point le mourir meilleur que le vivre ». Ces
responses ouyes, il se tourna devers le juge, luy
commandant de prononcer sa sentence sur icelles.
Le juge dit, « Qu'ilz avoyent tous respondu,
» l'un pis que l'autre ». « Tu mourras doncques
» toy mesme le premier, luy dit adonc Alexandre,
» ayant donné une telle sentence ». « Non feray
» pas, repliqua il, sire, si tu ne veux estre men-
» teur, attendu que tu as dit, que tu ferois
» mourir le premier, celuy qui auroit pirement
» respondu ». La fin fut, qu'il les laissa aller, en
leur donnant encore des presens.

CVIII. Il envoya aussi Onesicritus devers les autres sages Indiens qui estoyent les plus estimez, & reputez les plus gens de bien vivans à part en repos, pour les prier de venir devers luy. Cestuy Onesicritus avoit esté des disciples de Diogenes le Cynique, auquel on dit que Calanus un de ces sages respondit fort arrogamment & fierement, qu'il despouillast ses habillemens pour ouir ses paroles tout nud, autrement qu'il ne parleroit point à luy, non pas s'il venoit de la part de Jupiter mesme : mais Dandamis luy respondit plus gracieusement : & l'ayant ouy compter quelz hommes avoyent esté Socrates, Pythagoras & Diogenes, il dit que ces person-

nages là luy sembloyent avoir esté bien nez & de bon entendement, mais qu'ilz avoyent trop reveré les loix en leur vie : toutefois les autres escrivent que Dandamis ne dit autre chose, sinon qu'il demanda pour quelle cause Alexandre avoit fait un si long chemin, que d'estre venu jusques aux Indes. Quant à Calanus, le roy Taxiles feit tant envers luy, qu'il luy persuada de s'en aller devers Alexandre. Il s'appelloit par son droit nom Sphines : mais pource qu'il saluoit ceulx qu'il rencontroit en son langage Indien : disant Cale, qui estoient autant à dire comme, dieu vous gard, les Grecs le surnommerent Calanus : & dit on qu'il meit devant les yeux d'Alexandre une figure & exemple de son empire : ce fut qu'il jetta en terre devant luy un cuyr tout sec & retrait de grande secheresse, puis meit le pied sur un des bouts. Le cuyr baissé de ce costé là, se releva en tous les autres, & tournoyant tout à l'environ en marchant tousjours sur les bords, luy feit voir, que le cuyr pressé d'un costé se relevoit semblablement par tout ailleurs, jusques à ce qu'il vint à mettre le pied sur le milieu du cuyr : & lors le total se teint egalement bas. Voulant donner à entendre par ceste similitude à Alexandre, qu'il devoit principalement & le plus du temps résider au milieu de ses païs, & non point s'en esloigner trop loing.

CIX. Au reste le voyage que feit Alexandre par les rivieres, pour aller voir la grande mer Oceane, dura sept mois entiers : & y entrant sur des navires, y naviga jusques en une petite isle qu'il appella Scyllustin [1], mais les autres l'appellent Psitulcin, là où il descendit, & y feit des sacrifices aux dieux, & y considera la nature de la grande mer Oceane, & la qualité de toute celle coste de marine, autant comme il y peut penetrer. Puis ayant fait prieres aux dieux, que jamais conquerant après luy ne passast oultre les bornes de son voyage, il s'en retourna arriere de la marine : mais il voulut que ses vaisseaux, qui estoyent en mer, feissent le circuit, en laissant le païs des Indes à la main droitte, establissant pour capitaine de toute la flotte Nearchus, & pour principal pilote Onesicritus. Et ce pendant luy mesme se meit en chemin par terre à travers le païs des Orites [2], là où il se trouva en extreme necessité de vivres, & y perdit beaucoup d'hommes : tellement qu'il ne ramena pas des Indes la quatrieme partie des gens de guerre qu'il y avoit menez, qui estoyent jusques au nombre de six vingts mille combatans à pied, & bien quinze mille chevaux : car les uns mouroyent de maladies aiguës : les autres pour avoir mangé de mauvaises

[1] Cilluta, suivant Arrien qui la place à l'embouchure de l'Indus.

[2] Ils sont partie de la Gédrosie, ou y touchent.

chofes : les autres pour les chaleurs & fecherefſes extremes : mais la plus part mouroit de male faim, en traverfant le païs non cultivé ne femé, de ces pauvres gens qui vivoyent fort durement, n'ayans pour tous moyens qu'un peu de petites brebis, qu'ilz nourriffent de poiffons de mer, dont leur chair eft de mauvaife fenteur. A la fin ayant traverfé ce païs avec beaucoup de peine en l'efpace de foixante journées, il entra en la Gedrofie, là où il trouva abondance grande de tous vivres, dont luy feirent provifion les gouverneurs, princes & roys les plus voifins de celle marche.

CX. Après doncques avoir là un peu refrefchy fon armée, il fe remeit en chemin à travers la Carmanie [1], où il fut l'efpace de fept jours durant à banqueter continuellement, en paffant tousjours païs : car il eftoit deffus un efchaffault plus long que large, hault elevé, & trainné par huit courfiers, en continuel feftin, avec fes plus privez amis, la nuict & le jour : après lequel efchaffault fuyvoyent plufieurs chariots couverts, les uns de belles tapifferies & de riches draps de pourpre, les autres de belle ramée frefche que lon renouvelloit à chaque bout de champ,

[1] La Carmanie touche à la Gédrofie. Ces pays font à l'occident de l'Indus vers la mer Erythrée. Strabon parle des Icthyophages qui touchent aux Orites, & fe nourriffent de poiffons eux & leurs troupeaux.

où

où estoyent ses autres amis & capitaines tous couronnez de chappeaux de fleurs, qui beuvoyent & faisoyent bonne chere ensemble. Lon ne voyoit ny armet, ny lance, picque ny rondelle en toute l'armée : ains par tout ce chemin les soudards avec flascons, couppes, tasses & gobelets d'or & d'argent puisoyent le vin dedans de grandes pippes & tonneaux defoncez, dont ilz beuvoyent les uns aux autres, aucuns en marchant par les champs & tirant tousjours avant, autres assis à table : & ne oyoit on que flustes & haultsbois, aulbades, chansons, & danses de femmes qui balloyent & follastroyent par tout ce chemin : car parmy ceste dissolue manière de marcher par païs, & parmy toutes ces yvrongneries estoit meslé un jeu, que chacun s'essforceoit de contrefaire toutes les insolences des Bacchanales, comme si le dieu Bacchus y eust esté present en personne, & qu'il eust luy mesme guidé & conduit toute ceste mommerie. Quand il fut arrivé au chasteau royal de la Gedrosie [1], il y sejourna encore quelques jours pour refreschir son armée, en festes, banquets & festins, là où lon dit qu'un jour après avoir bien beu, il alla voir le jeu de prix des danses, entre lesquelles, celle qu'avoit dressée & deffrayée Bagoas un jeune homme, dont Alexandre estoit amou-

[1] Voyez les Observations.

reux, emporta la victoire, & que ce Bagoas, tout ainsi vestu qu'il estoit des accoustremens du bal, passa à travers le theatre, & s'alla seoir tout joignant Alexandre, dequoy les Macedoniens furent si aises, qu'ilz se prirent à battre des mains & à mener un grand bruit de joye, luy crians tout hault qu'il le baisast, tant qu'à la fin il le prit entre ses bras, & le baisa devant tout le monde. Là le revint trouver Nearchus, qui luy racompta tout ce qu'ilz avoyent fait & veu en leur navigation : dequoy il fut si aise, qu'il luy prit envie de naviger luy mesme, entrant par la bouche de l'Euphrates en l'Ocean avec une bonne & grosse flotte de vaisseaux, & s'en aller environner toutes les costes de l'Arabie & de l'Afrique, pour puis après rentrer dedans la mer Mediterranée par le destroit des coulonnes de Hercules : à laquelle intention il feit bastir grand nombre de vaisseaux en la ville de Thapsaque [1], & assembloit on desjà mattelots, pilotes & mariniers de tous costez.

CXI. Au demourant la difficulté du voyage qu'il entreprit pour la conqueste des Indes, le danger où il fut en combatant contre les Malliens, avec le grand nombre que lon disoit qu'il avoit perdu de ses gens en ceste expedition, toutes ces causes ensemble faisans croire qu'il n'en retour-

[1] Aux confins de la Syrie & de l'Arabie, près de l'Euphrate.

neroit jamais à ſauveté, donnerent la hardieſſe aux peuples, qu'il avoit ja conquis, de ſe ſoublever, & à ſes lieutenans & gouverneurs de provinces, occaſion de commettre mille meſchancetez, pilleries & oppreſſions de peuples. Brief, cela meit tout ſon eſtat en grand branle, & y cauſa de grandes nouvelletez, & tant que Olympias & Cleopatra entrées en diſſenſion à l'encontre d'Antipater, diviſerent entre elles deux ſon gouvernement; prenant Olympias pour ſoy le royaume d'Epire, & Cleopatra celuy de Macedoine. Ce qu'entendant Alexandre, dit, que ſa mere avoit eſté la mieux adviſée: pource que jamais les Macedoniens n'euſſent enduré d'eſtre regis & gouvernez par une femme. A ceſte cauſe il renvoya de rechef Nearchus vers la marine, deliberant d'emplir de rechef d'armes & de guerre toutes les coſtes & toutes les provinces maritimes: Et luy meſme en perſonne viſitant les païs eſloignez de la marine, alla puniſſant les capitaines & gouverneurs qui avoyent mal verſé en leur charge, entre leſquelz il tua de ſa propre main avec un coup de picque, qu'il luy paſſa au travers du corps, Oxyartes, l'un des enfans d'Abulites. Et comme Abulites luy meſme n'euſt fait aucune proviſion de vivres pour ſon armée, ains luy euſt preparé & amené trois mille talents [1] ſeulement,

[1] Dixhuit cents mille eſcus. *Amyot*. 14,006,225 l. de notre monnoie.

il luy feit mettre l'argent devant ses chevaux, lesquelz n'en goufterent aucunement : & lors il luy dit, « Que me sert donques maintenant ta » provision » ? & quant & quant le feit arrester prisonnier.

CXII. Et en passant par le païs de Perse premierement il renouvella la coustume anciene, qui estoit, que toutes & quantes fois que les roys retournoyent d'aucun loingtain voyage, ilz donnoyent à toutes les femmes un escu[1] pour teste, de sorte que lon dit que pour ceste cause aucuns de leurs roys naturelz ne retournoyent pas souvent au païs, & que Ochus entre les autres n'y fut jamais une seule fois, se bannissant ainsi vouluntairement de son païs, pour la chicheté & crainte de faire ceste despense ; & puis y ayant trouvé la sepulture de Cyrus descouverte & fouillée, il feit mourir celuy qui l'avoit fait, combien qu'il fust natif de Pella en Macedoine, homme de qualité, nommé Polymachus[2] : & en ayant leu l'inscription qui estoit escripte en lettres & paroles Persienes, il voulut qu'on l'escrivist aussi en lettres grecques au dessoubs, & estoit la substance de l'inscription telle : « O homme, qui que tu sois, » & de quelque part que tu vienes, car je suis

[1] Grec, une piece d'or.
[2] Voyez les Observations.

» asseuré que tu viendras : Je suis Cyrus, celuy
» qui conquit l'Empire aux Perses : & te prie
» que tu ne me portes point d'envie de ce peu
» de terre qui couvre mon pauvre corps ». Ces
paroles emeurent grandement à compassion le
cueur d'Alexandre, quand il considera l'incertitude & l'instabilité des choses humaines.

CXIII. Et là mesme Calanus ayant esté un peu de temps indisposé de flux de ventre, requit qu'on luy dressast un bucher tel que lon fait pour brusler le corps d'un trespassé, là où il alla à cheval : & après avoir fait sa priere aux dieux, espandit sur soy mesme les effusions que lon a accoustumé de respandre aux funerailles des trespassez : & ayant couppé un touffeau de ses cheveux, avant que monter dessus le bucher, il prit congé de tous les Macedoniens, qui estoyent là presens, en leur touchant en la main, les priant de faire ce jour là bonne chere & banqueter avec le roy, lequel il reverroit bien tost après dedans la ville de Babylone. Ayant dit ces paroles il se coucha de son long sur le bucher, & se couvrant le visage, ne se remua onques, quand le feu s'approcha & l'alla saisir : ains se maintenant tousjours en la mesme disposition qu'il s'estoit couché, sans remuer ne pied ne main, se sacrifia luymesme, selon que le portoit la coustume des sages du païs. Autant en feit,

plusieurs années depuis, un autre Indien, qui estoit à la suitte de Cæsar en la ville d'Athenes, & y monstre lon encore jusques aujourd'huy, une sepulture que lon nomme communement, la sepulture de l'Indien. Alexandre retourné de voir ce feu, convia plusieurs de ses amis & de ses capitaines à soupper quant & luy, là où il proposa une couronne en prix à celuy qui beuroit le mieulx. Celuy qui beut le plus fut un nommé Promachus, qui but jusques à quatre brocs de vin, & gaigna la couronne, qui valoit six cents escus, mais il ne vescut que trois jours après : & des autres qui jouerent à ce jeu de boire à l'envy, il en mourut quarante & un, comme Chares l'a escrit, pource qu'il survint un fort grand froid sur leur yvresse & leur vin.

CXIV. Quand ilz furent en la ville de Suse, il y feit les nopces de ses plus familiers, & y espousa luy mesme Statira, l'une des filles de Darius, departant semblablement les autres dames Persiennes, selon qu'elles estoyent de plus grand sang & de plus hault lignage, aux plus grands de ses amis. Si feit un festin solennel des espousailles publiques des Macedoniens, de ceux mesmes qui par avant avoyent esté mariez, auquel festin, on escrit que y ayant neuf mille personnes assises à table, à chascune fut donnée une couppe d'or, pour espandre & offrir du vin à

l'honneur des dieux : & là, oultre les autres magnificences admirables qu'il feit, il acquitta toutes les debtes des Macedoniens, lesquelles monterent à la somme de dix mille talents [1], cent & trente moins. Mais comme Antigenes le borgne se fust fait enroller à faulses enseignes entre les endebtez, ayant amené un qui affermoit luy avoir presté argent à la banque, il feit payer l'argent : mais depuis on avera contre luy qu'il n'en estoit rien, dont Alexandre fut si courroucé contre luy, qu'il l'en chassa de sa cour, & le priva de son estat de capitaine, combien que ce fust un vaillant homme à la guerre : car estant encore jeune, il eut un coup de traict dedans l'œil devant la ville de Perinthe, que Philippus tenoit assiegée, & luy voulut on bien sur l'heure mesme oster le traict, mais luy ne se lascha onques pour ce coup, ny ne voulut permettre qu'on luy arrachast le traict, qu'il n'eust premierement repoulsé & rembarré les ennemis, jusques aux dedans de leurs murailles. Il prit adonc fort aigrement ceste ignominie, & l'eut si fort à cueur, qu'il estoit tout evident qu'il en mourroit de douleur & de regret : ce que Alexandre craignant, luy pardonna, & si voulut encore qu'il reteinst l'argent qui luy avoit esté baillé.

[1] Six millions d'or, moins soixante & dixhuit mille escus. *Amyot*. 46,687,750 livres de notre monnoie.

CXV. Or les trente mille jeunes garsons qu'il avoit laissez soubz des maistres pour les duire, dresser & exerciter à tout ce qui appartient au mestier de la guerre, estans devenus forts & puissans de corps, beaux de visages, & merveilleusement dispos & addroits aux armes à les voir en leurs exercices, Alexandre en fut fort joyeux quand il les veit : mais cela descouragea grandement les Macedoniens, & les meit en grande crainte, pource qu'ilz estimerent que de lors en avant le roy feroit moins de compte d'eulx : & pourtant comme il voulust renvoyer ès païs bas devers la mer, les malades ou impotens, & qui avoyent perdu quelque membre à la guerre, ilz respondirent que cela estoit leur faire tort & injure, d'esloigner ainsi de soy ces pauvres gens là : après s'en estre servy à tout ce qu'il avoit voulu, & puis les rejetter ainsi à leurs païs & à leurs parens, non en telle disposition qu'ilz estoyent quand il les en avoit tirez. A l'occasion dequoy, ilz disoyent s'il vouloit donner congé aux uns, qu'il le donnast doncques à tous, & qu'il les reputast tous inutiles, mesmement puis qu'il avoit autour de luy, ses beaux jeunes danseurs, disoyent ilz, avec lesquelz il iroit achever de conquerir toute la terre habitable. Alexandre fut fort indigné de ces propos, tellement qu'il leur en dit à tous des injures en

cholere, & chassant ses gardes ordinaires, en prit d'autres Persiens, en faisant les uns gardes de son corps & ses satellites, les autres ses huissiers, heraults & executeurs de ses mandemens, desquelz les Macedoniens le voyant accompagné, & eux mesprisez, reculez & rejettez honteusement en arriere, rabaisserent bien la hautesse de leur courage, & après avoir parlé ensemble cuiderent enrager de jalouzie & de despit. Finablement la matiere consultée entre eulx, ilz s'en allerent d'un commun advis sans armes tous nuds en chemises devant sa tente se rendre à luy, crians & plorans, en le priant qu'il feit d'eulx ce qu'il luy plairoit, comme de meschans & ingrats qu'ilz estoyent : mais luy, encore que son courroux s'ammollist & s'addoucist desjà, ne les receut pas neantmoins pour ceste premiere fois, & eulx aussi ne s'en allerent point, ains demourerent deux jours & deux nuicts devant sa porte en tel estat, se plaignans à luy, & l'appellans leur souverain & leur roy, jusqu'à ce que au troisieme jour sortant hors de son logis, & les voyant ainsi affligez, esplorez & piteux à voir, il s'en prit à plorer luy mesme bien longuement : puis, après les avoir un peu tensez, leur usa de gracieuses paroles, donnant congé de soy retirer à ceulx qui estoyent devenus inutiles pour la guerre en leur faisant de très ma-

gnifiques prefens, & efcrivant à fon lieutenant Antipater, qu'en toutes les affemblées de jeux & esbatemens publiques, ilz fuffent tousjours preferez & affis aux plus honorables lieux, couronnez de chappeaux de fleurs, & voulut que les enfans orphelins de ceux qui feroyent decedez à fon fervice, receuffent la foude de leurs peres.

CXVI. Au refte, eftant arrivé en la cité d'Ecbatane [1] au royaume de la Medie, après y avoir defpefché les plus preffifs affaires, il fe remeit de rechef à faire jeux, feftes & paffetemps publiques luy eftans nouvellement venus de la Grece trois mille maiftres & ouvriers de telz esbatemens. Mais il advint environ ce temps là que Hephæftion tumba malade d'une fiebvre, & comme jeune homme de guerre qu'il eftoit, il ne fe contregarda pas de la bouche, comme il devoit, ains ayant efpié l'occafion que fon medecin Glaucus s'en eftoit allé au theatre pour voir les jeux, il fe meit à difner, & mangea un chappon rofty, & beut un grand plein pot de vin qu'il avoit fait refrefchir, dont fa fiebvre luy rengregea fi fort, que peu après il en mourut.

[1] Près du mont Oronte, ville dont l'origine remonte au moins, fuivant Hérodote, à Déjoces, roi de Médie, c'eft-à-dire, vers la 21[e] olympiade, & l'an de Rome 58. Beaucoup plus haut, fuivant Diodore de Sicile; beaucoup plus bas, fuivant Pline qui s'eft trompé certainement. Il y avoit une autre ville de ce nom dans la Perfe, & une dans la Syrie.

Alexandre porta ceſt inconvenient impatiemment oultre toute meſure : car il commanda que les crins des chevaux & des mulets, en ſignifiance de deuil, fuſſent tous couppez ſur l'heure, & que tous les creneaux des murailles des villes en fuſſent ſemblablement abbatus, & feit pendre le pauvre medecin, & defendit que lon ne jouaſt de fluſtes ny d'autre inſtrument quelconque de muſique dedans ſon camp, juſques à ce que lon luy apporta un oracle de Jupiter Ammon, par lequel il eſtoit commandé de reverer Hephæſtion & luy ſacrifier comme à un demi-dieu. A la fin, pour reconforter ſon dueil, & paſſer un peu ſon ennuy, il s'en alla à la guerre, comme à la chaſſe d'hommes, là où il ſubjugua la nation des Coſſeiens [1] qu'il extermina toute, y tuant juſques aux petits enfans : ce qui fut appellé le ſacrifice des funerailles de Hephæſtion. Et ayant voulunté de deſpendre en ſa ſepulture & en l'appareil de ſes obſeques dix mille talents [2], & de ſurmonter encore la deſpenſe par la ſingularité de l'invention & excellence de l'artifice, il deſira fort entre les autres maiſtres ingenieurs un Staſicrates, pource

[1] C'eſt leur nom chez les autres écrivains ; mais Plutarque les appelle Cuſſéens. Ils les étoient à l'orient de la Suſiane, ſelon Pline ; ils étoient contigus à la Médie, ſelon Arrien. Il faut donc les placer vers les portes de Suze.

[2] Six millions d'or. *Amyot.* 46,687,750 livres de notre monnoie.

qu'en ses inventions il y avoit tousjours quelque chose de grand, de hardy & de magnifique : car un jour en devisant avec luy, il luy dit, que de toutes les montagnes qu'il cognoissoit au monde, il n'y en avoit point qui fust plus propre à former en figure de l'homme, qu'estoit le mont d'Atho en la Thrace, & que s'il vouloit, il luy en feroit la plus noble & la plus durable statue, qui onques eust esté au mondé, laquelle en sa main gauche tiendroit une ville habitable de dix mille personnes, & de la droitte verseroit une grosse riviere en la mer : toutefois Alexandre n'y voulut point entendre, mais lors il estoit après à deviser & imaginer avec les maistres ingenieurs des inventions bien plus estranges & de plus excessive despense.

CXVII. Et comme il prenoit son chemin pour s'en aller en Babylone, Nearchus estant de rechef retourné de la grande mer Oceane par la riviere d'Euphrates, luy dit, qu'il s'estoit áddressé à luy quelques devins Chaldeiens qui luy conseilloyent & l'admonestoyent qu'il n'entrast point dedans Babylone, dequoy Alexandre ne feit point autrement de compte, & tira oultre : mais quand il fut tout joignant les murailles, il apperceut un grand nombre de corbeaux, qui crailloyent & s'enrrebatoyent les uns les autres, dont les uns tumberent en terre tout auprès de

luy : & luy ayant esté rapporté que le capitaine de Babylone Apollodorus avoit sacrifié aux dieux pour sçavoir qu'il adviendroit de luy, il envoya querir le devin Pythagoras pour sçavoir de luy, s'il estoit vray. Le devin ne renia point le faict, & Alexandre luy demanda quelz avoyent esté les signes du sacrifice : il respondit, qu'ilz n'avoyent point trouvé de teste au foye. « O dieux, » dit adonc Alexandre, voilà un vehement presage » ! toutefois il ne feit point de desplaisir pour cela à Pythagoras : mais bien se repentit il qu'il n'avoit adjousté foy aux paroles de Nearchus.

CXVIII. A l'occasion dequoy il se logeoit souvent en campagne hors de Babylone, & s'en alloit esbatant sur la riviere d'Euphrates : car il advint plusieurs autres signes & presages les uns sur les autres, qui le fascherent. Entre les autres il y eut un asne privé qui alla assaillir le plus beau & le plus grand des lions, que lon nourrissoit en Babylone, & le tua d'un coup de pied. Et un jour comme il se fust despouillé tout nud pour se faire frotter & huiler, & jouer à la paulme, quand il voulut après reprendre ses vestemens, les jeunes gentilzhommes qui jouoyent avec luy, trouverent un homme assis dedans sa chaire, qui ne disoit mot, ains avoit mis le bandeau royal à l'entour de sa teste, & la robbe du roy sur son dos : on luy demanda qui il estoit,

& il fut longuement ſans reſpondre, juſques à ce que s'eſtant à la fin revenu, il dit, qu'il ſe nommoit Dionyſius, qu'il eſtoit natif de Meſſene, & que pour aucunes charges que lon luy avoit mis ſus, il avoit eſté envoyé de la mer juſques là, où lon l'avoit longuement detenu priſonnier: mais que nagueres le dieu Serapis s'eſtoit apparu à luy, luy avoit deſtaché ſes fers, & commandé qu'il priſt la robbe & le diademe du roy, & qu'il s'aſſeiſt en ſon ſiege ſans dire mot.

CXIX. Cela ouy, Alexandre feit mourir l'homme, ſuyvant ce que les devins luy en conſeillerent: mais il en entra en une grande triſteſſe, & grande apprehenſion d'eſtre deſtitué de l'aide des dieux, & auſſi en grande deffiance de ſes amis, entre leſquelz il redoubtoit plus Antipater & ſes enfans, que nulz autres: car l'un nommé Iolas, eſtoit ſon premier eſchanſon, & l'autre Caſſander, eſtant nouvellement arrivé du païs, la premiere fois qu'il veit quelques Barbares faiſans la reverence à Alexandre, comme celuy qui avoit eſté nourry à la Grecque, & qui n'avoit jamais veu telle choſe, il s'en prit à rire un peu trop licencieuſement à pleine gorge, dont Alexandre fut ſi deſpit, qu'il le prit par les cheveux à deux mains, & batit les murailles de ſa teſte. Une autre fois comme Caſſander s'ingeraſt de vouloir reſpondre à quelques uns, qui

accusoyent Antipater son pere, Alexandre le rabroua fort asprement, en luy disant, « Que » veux tu alleguer? penses tu que ces gens icy » eussent entrepris un si long voyage, pour calum» nier à tort & faulsement ton pere, s'il ne leur » eust point fait d'injustice » ? Cassander au contraire luy repliqua, que cela mesme qu'il disoit estoit indice evident & presumption grande de calumnie, qu'ilz estoyent venus ainsi loing, à fin que lon ne peust promptement adverer & convaincre leur faulse accusation : dequoy Alexandre se prit à rire tout hault, & dit, « Voilà » des arguces & subtilitez d'Aristote, pour prou» ver le pour & le contre : mais cela ne vous » guarentira pas, que je ne vous chastie bien, » si je treuve que vous ayez fait tort à ses gens » icy ». Brief lon dit que dès lors il s'imprima si fort au cueur de Cassander une frayeur, & y penetra si avant, que long temps depuis comme il estoit desja roy des Macedoniens, & tenoit toute la Grece en sa main, en se promenant par la ville de Delphes, & regardant les images qui y sont, il en apperceut une d'Alexandre, dont il fut soudainement si effroyé, que les cheveux luy en dresserent en la teste, & en trembla de telle sorte, qu'à peine se peut il de long temps après rasseoir ny rasseurer.

CXX. Alexandre donques depuis qu'une fois

il se fut laissé aller à ceste deffiance de l'aide des dieux, en devint si troublé de sens, & si espouventé en son entendement, qu'il ne luy advenoit plus chose extraordinaire, pour petite qu'elle fust, qu'il n'en feist cas comme d'un signe & presage celeste, de maniere que son logis estoit tousjours plein de presbtres & de devins, qui sacrifioyent, ou qui le purifioyent, & qui vacquoyent aux divinations : tant a de pouvoir & d'efficace d'un costé la mescreance & l'impieté de contemner les dieux, quand elle se met ès cueurs des hommes, & de l'autre costé aussi la superstition, coulant tousjours, ne plus ne moins que l'eau contre bas, ès ames abbaissées & ravallées par crainte, comme elle remplit alors Alexandre de folie, depuis qu'une fois la frayeur l'eut saisy.

CXXI. Toutefois luy ayant esté apportées quelques responses touchant Hephæstion, de l'oracle de Jupiter Ammon, il laissa son deuil, & se remeit de rechef à faire banquets & sacrifices : car il festoya magnifiquement Nearchus, & s'estant un jour estuvé, comme de coustume, ainsi qu'il se vouloit endormir, l'un de ses capitaines Medius, le vint prier de se trouver à un banquet, qu'il faisoit en son logis : il y alla, & y beut tout ce soir & tout le lendemain, tellement qu'il en prit la fiebvre, non pour avoir beu

beu la couppe toute entiere de Hercules, comme quelques uns escrivent, ne pour avoir tout soudainement senty une griefve douleur entre deux espaules, ne plus ne moins que qui luy eust donné un coup de lance : car ce sont toutes choses controuvées à plaisir, & faulsement escrittes par aucuns qui ont voulu rendre l'issue de ceste grande tragedie, par maniere de dire, plus lamentable & plus pitoyable : mais Aristobulus met, qu'ayant une fiebvre violente & une alteration extreme, il beut du vin, dont il commencea à entrer en resverie, & à la fin en mourut le trentieme jour du mois de juin[1] : & au papier journal de sa maison, où est descrit par le menu, tout ce qu'il faisoit à chasque jour, il y a que le dixhuitieme de juin, il dormit dedans l'estuve, pource qu'il eut la fiebvre.

CXXII. Le lendemain après s'estre lavé & estuvé, il s'en alla en sa chambre, & passa tout ce jour chez Medius à jouer aux dez, puis le soir bien tard, après s'estre baigné, & avoir sacrifié aux dieux, il mangea, & eut la fiebvre la nuict : le vingtieme s'estant de rechef baigné, & ayant fait son sacrifice ordinaire aux dieux, il se meit à table dedans l'estuve mesme, escoutant ce pendant Nearchus qui luy comptoit de sa navigation, & des choses qu'il avoit veuës

[1] Grec : du mois Daésius. Voyez les Observations.

en la grande mer Oceane : le vingt & unieme jour ayant fait de mesme, il se trouva encore plus enflammé que jamais, & se sentit fort mal la nuict d'une grosse fiebvre, & tout le jour ensuyvant, auquel il se feit remuer & porter son lict au long du grand vivier, là où il devisa avec ses capitaines, touchant quelques places vacantes en son armée, leur commandant de n'y mettre point d'hommes qui ne fussent bien esprouvez. Le vingt & troisieme ayant la fiebvre fort grosse, il se feit porter aux sacrifices, & ordonna que ses principaux capitaines demourassent dedans son logis seuls, & que les autres moindres, comme centeniers & chefs de bandes, veillassent & feissent le guet au dehors. Le vingt & quatrieme il se feit porter en l'autre palais royal, qui est delà le lac, où il dormit un petit, mais la fiebvre ne le lascha onques, & quand ses capitaines vindrent pour luy faire la reverence & le saluer, il ne parloit plus : autant en feit il le vingt & cinquieme, de sorte, que les Macedoniens penserent qu'il fust mort, à raison dequoy, ilz vindrent batre aux portes du palais, & crier en menaçant ses plus privez amis, de façon qu'ilz les forcerent de leur ouvrir : si leur furent les portes ouvertes, & passerent un à un en saye au long de son lict. Ce jour là Python & Seleucus par ordonnance des principaux

familiers du roy, furent envoyez au temple du dieu Serapis, pour enquerir de luy s'ilz porteroyent là Alexandre. Le dieu leur respondit, qu'ilz le laissassent là : où il mourut le vingt & huitieme sur le soir. Il est ainsi escript, presque de mot à mot, en ces mesmes termes, dedans le papier journal de sa maison.

CXXIII. Si n'y eut sur l'heure suspicion aucune qu'il eust esté empoisonné : mais on dit que six ans après, il s'en descouvrit quelque indice, à raison dequoy, sa mere Olympias feit mourir beaucoup de gens, & jetta au vent les cendres d'Iolas, au paravant decedé, pource que lon disoit que c'estoit luy qui luy avoit baillé à boire le poison. Ceulx qui tienent que ce fut Aristote, qui conseilla à Antipater de ce faire, par le moyen duquel fut porté le poison, disent qu'un Agnothemis le racompta après l'avoir ainsi ouy dire au roy Antigonus : & fut le poison, à ce qu'ilz disent, une eau froide comme glas qui distille d'une roche estant au territoire de la ville de Nonacris, & la recueille lon ne plus ne moins qu'une rosée dedans la corne du pied d'un asne, pource qu'il n'y a autre sorte de vaisseau qui la puisse contenir, tant elle est extremement froide & perceante. Les autres maintienent que tout ce que lon compte de cest empoisonnement est fauls, & alleguent pour le prouver un argument

qui n'eſt pas petit, c'eſt que les principaux capitaines, incontinent qu'il eut rendu l'eſprit, entrerent en grande diſſenſion, à raiſon de laquelle le corps demoura par pluſieurs jours tout nud ſans eſtre enſepvely, en païs chauld & eſtouffé : & neantmoins jamais n'apparut ſigne aucun ſur le corps, qui donnaſt ſuſpicion ny conjecture de poiſon, ains ſe mainteint tousjours net & frais & entier.

CXXIV. Il laiſſa Roxane enceinte, laquelle pour ceſte occaſion eſtoit honorée & reverée des Macedoniens : mais elle haïſſoit extremement Statira, pour une jalouzie qu'elle avoit conceuë à l'encontre d'elle, & la trompa moyenant une lettre contrefaitte qu'elle luy envoya, comme ſi Alexandre luy euſt mandé qu'elle vinſt devers luy : mais ſi toſt qu'elle fut arrivée, Roxane la tua elle & ſa ſœur, puis en jeta les corps dedans un puis, qu'elle feit après combler du ſceu & avec l'aide de Perdiccas, qui eut incontinent après le decès d'Alexandre l'authorité & puiſſance principale, à cauſe d'Aridæus, lequel il trainnoit tousjours quant & luy, comme ſauvegarde de ſon authorité royale. Ceſt Aridæus eſtoit né d'une femme de baſſe condition & publique nommée Philinna, & ſi n'avoit pas au demourant le ſens bon pour une indiſpoſition de ſa perſonne, laquelle ne procedoit point de

nature ny d'aucun accident fortuit : car au contraire, lon dit qu'en ſa premiere enfance il apparoiſſoit en luy ne ſçay quoy de bonne & gentille nature : mais que le corps ayant eſté gaſté par quelques breuvages que Olympias luy bailla, l'entendement s'en ſentit auſſi & s'en dévoya.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CÉSAR.

Inimitié de Sylla & de César. II. *César est pris par des corsaires ; fierté avec laquelle il les traite pendant sa captivité. Il les fait pendre.* III. *César tient le second rang parmi les orateurs de son tems. Il auroit pu arriver au premier.* IV. *Faveur de César auprès du peuple.* V. *Il fait l'oraison funebre de sa femme.* VI. *Il épouse Pompeia. Dépenses excessives dans les fêtes qu'il donne au peuple.* VII. *Il place les tableaux de Marius & de ses victoires dans le Capitole.* VIII. *Il est nommé grand pontife.* IX. *On reproche à cette occasion à Cicéron de l'avoir épargné au moment de la punition des complices de Catilina.* X. *Le sénat fait faire au peuple une distribution de bled pour contrebalancer la faveur de César.* XI. *Clodius s'introduit chez Pompeia, femme de César, pendant les mysteres de la bonne déesse.* XII. *César répudie sa femme, & Clodius est absous par la faveur du peuple.* XIII. *Paroles remarquables de César.* XIV. *Sa conduite dans son gouvernement d'Espagne.* XV. *Il réconcilie Pompée & Crassus.* XVI. *Par leur crédit il est élu consul. Sa conduite en cette charge.* XVII. *Conduite odieuse de César &*

de Pompée. XVIII. *César fait arrêter Caton, & le fait mettre aussitôt en liberté.* XIX. *Exposé sommaire des guerres & des succès de César dans les Gaules.* XX. *Extrême attachement qu'il inspire à ses officiers & à ses soldats, prouvé par plusieurs exemples.* XXI. *Comment il gagne leur affection.* XXII. *Sobriété de César.* XXIII. *Premiere guerre de César dans les Gaules.* XXIV. *Seconde guerre de César, contre Arioviſtus.* XXV. *Il remporte sur lui une victoire complette.* XXVI. *Il défait les Belges.* XXVII. *Il taille les Nerviens en pieces.* XXVIII. *On lui continue le gouvernement des Gaules pour cinq ans.* XXIX. *Il fait la guerre aux Usipiens & aux Tenchtères.* XXX. *Il ravage les terres au-delà du Rhin.* XXXI. *Il attaque l'Angleterre.* XXXII. *Le Gaule se soulève. César y retourne, & defait Ambiorix.* XXXIII. *Autre soulevement des Gaules, sous la conduite de Vercengentorix.* XXXIV. *César le contraint de se renfermer dans la ville d'Alexia dont il fait le siége.* XXXV. *Il bat une armée nombreuse venue à leur secours; Vercengentorix se rend avec ses troupes.* XXXVI. *Commencement des divisions de César & de Pompée. Pompée nommé seul consul.* XXXVII. *César envoie demander le consulat & la prolongation de son gouvernement.* XXXVIII. *Pompée prend de fausses idées sur les dispositions des gens de guerre par rapport à César.* XXXIX. *César offre de quitter les*

armes, à condition que Pompée les quitteroit aussi. XL. *Il se réduit à demander le gouvernement de la Gaule Cisalpine avec deux légions.* XLI. *Il part pour se rendre à Ariminum.* XLII. *Il s'empare de cette ville.* XLIII. *Effroi que cette nouvelle répand dans Rome.* XLIV. *Pompée s'enfuit de Rome.* XLV. *Divers sentimens de crainte ou de confiance dans la ville de Rome.* XLVI. *César vient à Rome.* XLVII. *Il passe en Espagne.* XLVIII. *Il se met à la poursuite de Pompée.* XLIX. *Il entreprend de passer à Brindes dans une nacelle ; comment il encourage le patron.* L. *Disette dans l'armée de César ; patience de ses soldats.* LI. *Victoire de Pompée, dont il ne sait pas profiter.* LII. *César décampe.* LIII. *Pompée se laisse déterminer malgré lui à le poursuivre.* LIV. *La prise de Gomphes rétablit l'abondance dans l'armée de César.* LV. *Position des deux armées en présence dans la Pharsalie.* LVI. *Les soldats de César le pressent de donner la bataille.* LVII. *Présages divers. Dispositions de César.* LVIII. *Dispositions de Pompée.* LIX. *César remporte la victoire.* LX. *Paroles & conduite de César après la victoire.* LXI. *Présages & prédiction de Caius Cornelius.* LXII. *César pleure en voyant la tête de Pompée.* LXIII. *Cléopâtre se fait porter chez César dans un paquet de hardes.* LXIV. *Il la met sur le trône d'Egypte.* LXV. *Rapidité de ses victoires en Asie.* LXVI. *Insolence d'Antoine*

& des autres amis de César. LXVII. *César passe en Afrique.* LXVIII. *Disette & autres désavantages de César.* LXIX. *Il défait en un jour Scipion, Afranius & Juba, & prend leurs trois camps.* LXX. *Pourquoi César écrivit l'Anti-Caton.* LXXI. *Dénombrement qui prouve l'énorme dépopulation causée par la guerre civile.* LXXII. *César défait en Espagne les enfans de Pompée.* LXXIII. *Il est nommé dictateur perpétuel.* LXXIV. *Belle conduite de César depuis la fin de la guerre.* LXXV. *Projets de César pour de nouvelles conquêtes.* LXXVI. *Travaux qu'il entreprend & projette.* LXXVII. *Il réforme le calendrier.* LXXVIII. *Il se rend odieux en voulant se faire nommer roi.* LXXIX. *Antoine, dans la fête des Lupercales, présente le diadême à César, qui le refuse.* LXXX. *Commencement de la conjuration de Brutus & de Cassius.* LXXXI. *Présages qui annoncent à César sa mort.* LXXXII. *Il va au sénat malgré les avis qu'on lui donne.* LXXXIII. *Il est blessé d'abord par Casca.* LXXXIV. *Puis tué par Brutus & les autres conjurés.* LXXXV. *Brutus & Cassius se présentent devant le peuple.* LXXXVI. *Fureur du peuple contre les meurtriers de César.* LXXXVII. *Mort de Cassius.* LXXXVIII. *Mort de Brutus.*

Depuis l'an 654 jusqu'à l'an 710 de Rome, avant Jesus-Christ 44.

JULIUS CÆSAR.

SYLLA se trouvant au dessus de ses affaires, voulut que Cæsar repudiast sa femme Cornelia fille de Cinna, qui avoit pour un temps eu souveraine puissance à Rome : mais ne l'ayant peu ny par promesses, ny par menaces induire à ce faire, il luy confisqua son douaire : & la cause pourquoy Cæsar vouloit mal à Sylla, estoit la parenté qu'il avoit avec Marius, lequel avoit eu à femme Julia propre sœur du pere de Cæsar, de laquelle il avoit eu le jeune Marius, qui par ce moyen venoit à estre cousin germain de Cæsar. Mais Sylla au commencement de ses victoires estant empesché à de plus grandes choses, & à faire mourir tant d'autres de ses adversaires, ne teint pas compte de le faire chercher : & luy ne se contenta pas d'estre en seureté caché, ains se presenta de luy mesme au peuple, demandant une place vacante de presbtrise, estant à peine entré en son adolescence, dont il fut debouté, par le moyen de ce que Sylla soubs main luy fut adversaire : & comme il fust entre deux de le faire davantage tuer, quelques uns de ses familiers luy dirent qu'il n'y avoit point de propos de faire mourir un si jeune garson : mais il leur

repliqua, qu'ilz n'eſtoyent pas bien ſages, s'ilz n'appercevoyent qu'en ce jeune garſon y avoit pluſieurs telz que Marius. Ceſte parole ayant eſté rapportée à Cæſar, il s'oſta de Rome, & demoura long temps caché au païs des Sabins, allant tousjours d'un lieu à autre.

II. Mais un jour, comme il ſe faiſoit tranſporter d'une maiſon en une autre, à cauſe qu'il eſtoit malade, il tumba entre les mains des ſatellites de Sylla, qui alloyent recherchans ces lieux là, & prenoyent au corps ceulx qu'ilz y trouvoyent cachez : toutefois il corrompit le capitaine, qui avoit nom Cornelius, moyennant deux talents [1] qu'il luy donna : & eſtant ainſi eſchappé, deſcendit vers la coſte de la mer, où il s'embarqua, & ſe retira en la Bithynie devers le roy Nicomedes, là où ayant eſté un peu de temps, il remonta de rechef ſur mer, & fut pris par des courſaires auprès de l'iſle de Pharmacuſe [2], car ces eſcumeurs là tenoyent desja toute la marine, avec groſſes flottes de navires, & nombre infiny de vaiſſeaux. Ces courſaires de prime face luy demanderent vingt talents [3] pour ſa rençon, dont il ſe mocqua d'eulx, comme ne

[1] Douze cents eſcus. *Amyot.* 9,337 liv. 10 ſ. de notre monnoie.

[2] Il y avoit, ſelon Etienne de Byſance, deux petites îles de ce nom auprès de celle de Salamine.

[3] Douze mille eſcus. *Amyot.* 93,350 livres de notre monnoie.

sçachans pas quel personnage ilz avoyent pris ; & de luy mesme leur en promeit cinquante [1], puis envoya ses gens l'un deçà, l'autre delà, au recouvrement des deniers, tellement qu'il demoura seul entre ces larrons Ciliciens, qui sont les plus grands meurtriers & les plus sanguinaires hommes du monde, avec un de ses amis & deux esclaves seulement : & neantmoins il en faisoit si peu de compte, que quand il avoit envie de dormir, il leur envoyoit commander qu'ilz se teussent. Si fut trente huit jours entiers avec eulx, non comme prisonnier gardé, ains plus tost comme prince suyvy & accompagné d'eulx, ne plus ne moins, que si c'eussent esté ses satellites. Durant lequel temps il se jouoit & esbatoit aux exercices de la personne avec eulx naïfvement en toute asseurance, & quelquefois escrivoit des vers, ou composoit des harengues, puis les appelloit pour les luy ouir reciter, & si d'adventure ilz ne monstroyent y prendre goust & en faire estime, il les appelloit tout devant eulx ignorans & barbares, & en riant les menaçoit souvent qu'il les feroit pendre : dont eulx estoyent bien aises, à cause qu'ilz prenoyent le tout en jeu, pensans que ceste siene franchise de parler ainsi librement à eulx, ne procedoit

[1] Trente mille escus. *Amyot.* 233,437 livres 10 sous de notre monnoie.

que d'une ſimplicité de jeuneſſe naïfve : mais quand ſa rençon fut venue de la ville de Milet, & que l'ayant payée il fut remis en ſa liberté, il arma ſoudainement quelques vaiſſeaux dedans le port de Milet pour aller après ces larrons, leſquelz il trouva encore à l'ancre en la meſme iſle : ſi en prit la plus grande partie & pilla leur bien, mais quant aux perſonnes, il les mena en la ville de Pergamum, là où il les meit en priſon; pendant qu'il alla parler à celuy qui pour lors avoit le gouvernement de l'Aſie, qui eſtoit un nommé Junius, comme à luy appartenant de faire la juſtice de ces malfaitteurs, attendu qu'il eſtoit præteur de l'Aſie : mais ce præteur ayant belle envie de mettre la main ſur leur argent, à cauſe qu'il y en avoit bonne ſomme, reſpondit qu'il adviſeroit tout à loiſir au faiɫ de ces priſonniers : parquoy Cæſar le laiſſant là, s'en retourna à Pergamum, là où il feit publiquement pendre & mettre en croix tous ces larrons, comme il leur avoit ſouventefois predit & promis en l'iſle, là où il ſembloit qu'il ne ſe feiſt que jouer.

III. Depuis, comme la puiſſauce de Sylla commenceaſt à ſe paſſer, ſes amis luy manderent qu'il s'en retournaſt à la maiſon : parquoy il s'en alla premierement à Rhodes, pour y eſtudier quelque temps ſoubs Apollonius filz de Molon; que Ciceron meſme oyoit, car c'eſtoit un honeſte

homme, & un grand maiſtre de rhetorique & d'eloquence. Lon dit que Cæſar eſtoit fort heureuſement né pour bien parler & plaider devant un peuple, & qu'outre l'aptitude naturelle qu'il y avoit, il s'y eſtoit encore fort diligemment exercité, de maniere, que ſans nulle doubte il avoit le ſecond lieu des bien diſans de ſon temps, & en quitta le premier pour entendre à ſe faire plus toſt le premier en armes, en puiſſance & authorité, n'eſtant pas arrivé juſques à tel degré de la perfection de bien dire, que ſa nature l'euſt peu conduire, pour avoir plus toſt voulu vaquer aux guerres & au maniement d'affaires, qui en fin de compte le rendirent ſeigneur de l'empire Romain. A l'occaſion dequoy au livre qu'il compoſa depuis à l'encontre de celuy que Ciceron avoit eſcript à la louange de Caton, il prie les lecteurs que lon ne face pas comparaiſon du ſtile d'un homme de guerre à l'eloquence d'un excellent orateur, qui y avoit employé la plus part de ſa vie. Retourné qu'il fut à Rome, il appella en juſtice Dolabella, le chargeant d'avoir mal & violentement verſé au gouvernement de ſa province, & y eut pluſieurs villes Grecques qui luy envoyerent leur teſmoignage : toutefois Dolabella en fut abſouls, & Cæſar voulant rendre la pareille aux Grecs de la bonne affection qu'ilz avoyent monſtrée envers luy au faict de

ceſte accuſation, prit en main la cauſe pour eulx, quand ilz accuſerent de concuſſion Publius Antonius, devant Marcus Lucullus præteur de la Macedoine, là où il le pourſuyvit ſi vivement, qu'Antonius fut contraint d'appeller devant les tribuns du peuple à Rome, alleguant, pour donner couleur à ſon appel, qu'il ne pouvoit avoir ſa raiſon en plaidant dedans la Grece contre les Grecs.

IV. Si fut incontinent Cæſar à Rome en la grace de beaucoup de gens, par le moyen de ſon eloquence, à cauſe qu'il defendoit leur cauſe en jugement, & ſingulierement aimé & bien voulu de la commune, pour une gracieuſe façon qu'il avoit de ſaluer, careſſer & arraiſonner priveement & familierement tout le monde, eſtant en cela plus ſoigneuſement courtois que ſon aage ne portoit, & ſi y avoit encore quelque faveur pour la bonne table & maiſon plantureuſe qu'il tenoit ordinairement, & pour la magnificence de la deſpenſe qu'il faiſoit en tout le reſte de ſon vivre, laquelle petit à petit le poulſoit en avant, & luy donnoit credit envers le peuple. Et ſes envieux cuidans que ceſte faveur luy deuſt faillir auſſi toſt, comme il ne pourroit plus fournir à la deſpenſe, ne teindrent compte de la rabbattre du commancement, & la laiſſerent peu à peu croiſtre & venir en vigueur : mais à la fin l'ayans laiſſé devenir grande & mal aiſée à renverſer,

combien qu'elle tendist manifestement à remuer & changer un jour tout l'estat de la chose publique, ilz apperceurent trop tard, qu'il n'y a si petit commencement en chose quelconque, que la continuation & persevetance ne rende bien tost grand & fort, quand pour le mespriser on n'y met point d'empeschement. Le premier donques qui semble avoir eu deffiance & crainte de sa façon de proceder en l'entremise des affaires de la chose publique, ne plus ne moins que le sage pilote qui redoubte une bonace riante en haulte mer, & qui cogneut la ruzée malice qu'il cachoit soubs le manteau de celle privaulté, courtoisie & gayeté qu'il monstroit au dehors, fut Ciceron. « Mais quand je considere, ce disoit » il, ceste petruque si bien peignée, & si curieu- » sement accoustrée, & que je luy voy gratter » sa teste du bout d'un doigt seulement, il m'est » advis au contraire, qu'un tel homme ne pour- » roit jamais avoir mis en sa teste une si mal- » heureuse entreprise, que de vouloir ruiner la » chose publique Romaine ». Toutefois cela fut long tems depuis.

V. Au reste, la premiere demonstration que luy feit le peuple de la bienvueillance qu'il luy portoit, fut, quand il demanda un estat de tribun, c'est à dire, de capitaine de mille hommes de pied, à l'encontre de Caius Pompilius, & qu'il l'emporta

l'emporta, & fut esleu devant luy. La seconde & plus evidente que la premiere, fut, quand la femme de Marius, Julia, qui estoit sa tante, mourut : car il feit sur la place, comme son nepveu, une harengue funebre à sa louange, & au convoy de ses obseques eut bien la hardiesse de mettre en evidence des images de Marius, qui fut la premiere fois qu'elles furent veuës depuis la victoire de Sylla, à cause que Marius & tous ses consors & adherents avoyent esté jugez & declarez ennemis de la chose publique. Car comme quelques uns murmurassent & criassent pour ce faict contre luy, le peuple bruyant à l'encontre, avec grands batemens des mains, monstra qu'il en estoit bien aise, & qu'il luy sçavoit bon gré de ce qu'il ramenoit des enfers, par maniere de dire, les honneurs de Marius en la ville de Rome, après un si long temps que lon les avoit tenus ensepvelis. Or estoit ce bien la coustume de toute ancienneté, que les Romains faisoyent des harengues funebres à la louange des femmes aagées, quand elles venoyent à deceder, mais non pas des jeunes : & Cæsar fut le premier qui loua ainsi publiquement sa femme [1] decedée, ce qui luy adjousta encore

[1] Cornélie, fille de Cinna, qu'il avoit épousée, dit Suétone, après avoir répudié Cossutie, qui n'étoit que de famille équestre, mais extrêmement riche.

quelque bienvueillance, & feit que la commune par une compaſſion l'en aima encore davantage, comme homme debonnaire & de nature cordiale.

VI. Après les obſeques de ſa femme il s'en alla quæſteur, c'eſt à dire, treſorier ſoubs le præteur Antiſtius Vetus, lequel il honora touſjours depuis, en ſorte que quand il fut luy meſme fait præteur, il feit elire ſon filz quæſteur : puis au retour de ceſte charge, il eſpouſa ſa troiſieme femme Pompeia [1], ayant de ſa premiere Cornelia, une fille qui depuis fut mariée à Pompeius le grand. Mais en faiſant ceſte deſpenſe extreme qu'il faiſoit, pour laquelle il ſembloit à quelques uns, qu'il acheptoit une fumée de faveur populaire, courte & de peu de durée, trop cherement, là où au contraire il acheptoit les plus grandes choſes qui ſoyent en ce monde à bien petit prix : on dit que devant qu'il euſt aucun office de la choſe publique, il ſe trouva endebté de la ſomme de treize cents talents [2]. Et pource qu'ayant eſté commis à la charge de faire reparer & entretenir le pavé du grand chemin qui s'appelle la voye d'Appius, il y deſpendit beaucoup du ſien : & que d'autre part à ſon ad-

[1] Fille de Quintus Pompée, & petite-fille de Sylla.

[2] Sept cents quatre vingt mille eſcus. *Amyot.* 6,069,385 livres de notre monnoie.

venement à l'office de ædile, il donna au peuple l'esbatement de voir combattre trois cents & vingt couples de gladiateurs, c'est à dire, escrimeurs à oultrance : & qu'en toute autre sumptuosité de faire jouer jeux, & donner festins publiques, il abysma, par maniere de dire, la magnificence de tous ceulx qui s'estoyent efforcez d'en faire au paravant : il rendit le peuple tellement affectionné envers luy, qu'il alloit imaginant de nouveaux estats, nouveaux honneurs & nouvelles charges pour le recompenser.

VII. Or y avoit il dedans Rome deux ligues & partialitez, l'une de Sylla, qui estoit forte & puissante, & celle de Marius, qui n'osoit pas alors lever la teste, tant elle estoit dissipée, mise au bas & ravallée : mais Cæsar la voulant remettre sus, au temps mesmement que les festes, esbatemens & jeux publiques de son ædilité estoyent en leur plus grande vogue, il feit secrettement faire des images de Marius, & des victoires qui portoyent des trophées, lesquelles images il alla une nuict poser & dresser dans le Capitole. Le lendemain au matin quand on y veid reluire ces ouvrages dorez & singulierement bien faits & bien labourez, tesmoignans par les inscriptions que c'estoyent les victoires que Marius avoit gaignées sur les Cimbres, chascun s'esmerveilla grandement de la hardiesse

de celuy qui les avoit ozé mettre là, car on sçavoit assez qui s'estoit : & en estant incontinent le bruit espandu par toute la ville, chascun y accourut pour les voir. Si y en eut aucuns qui crierent à l'encontre de Cæsar, que c'estoit une tyrannie qu'il se bastissoit en ressuscitant par maniere de parler, des honneurs, qui avoyent esté ensepveliz & enfouiz dedans la terre par edicts & ordonnances publiques, & que cela n'estoit qu'une espreuve & un essay pour sonder la vouIunté du peuple, qu'il avoit appasté par la magnificence de ses esbats publiques, à fin de sentir s'il estoit assez apprivoisé, & s'il endureroit bien que lon jouast à telz jeuz, & que lon remuast de telles nouvelletez. Au contraire, ceulx de la part de Marius s'asseurans les uns les autres, se declarerent en bien grand nombre, faisans retentir tout le mont du Capitole à force de crier & de batre des mains, en maniere que les larmes en vindrent aux yeux de plusieurs, de grande joye qu'ilz eurent, quand ilz veirent les images de Marius, & en fut Cæsar haultement loué & estimé par eulx, comme personnage plus digne que nul autre de la parenté de Marius : & estant le senat assemblé là dessus, Catulus Luctatius, l'homme de la plus grande authorité qui fust pour lors dedans Rome, se leva, & parla fort aspremement contre Cæsar où il dit une parole, qui

depuis a bien esté notée, Que Cæsar n'alloit plus par mines secrettes, ains par ouverte baterie, attentant de ruiner la chose publique : toutefois Cæsar à l'heure luy respondit si bien, que le senat s'en contenta, dont ceulx qui l'avoyent en estime, se leverent en esperance encore davantage, & l'admonesterent qu'il prist hardiment cueur de ne ceder à personne, & que de la voulunté du peuple mesme, il surmonteroit tous les autres, & seroit le premier homme de la ville.

VIII. Sur ces entrefaittes alla de vie à trespas le souverain pontife Metellus, pour la prelature duquel deux les plus notables personnages de la ville, & qui avoyent plus d'authorité au senat, Isauricus & Catulus, entrerent en brigue l'un contre l'autre : & neantmoins Cæsar ne leur ceda point, ains se presenta au peuple, la demandant aussi bien comme eulx : & estant la brigue des uns & des autres egale, Catulus d'autant qu'il estoit homme de plus grande dignité, craignant davantage l'incertitude de l'issue de l'election, envoya devers Cæsar, luy faire presenter soubs main grosse somme de deniers, s'il se vouloit deporter de sa poursuitte : mais il luy feit response qu'il en emprunteroit encore plus grosse somme pour debatre ceste brigue à l'encontre de luy. Quant le jour de l'election fut escheut, comme sa mere le convoyast jusques à

la porte de son logis les larmes aux yeux, il luy dit en l'embrassant : « Ma mere, tu verras aujourd-» huy ton filz souverain pontife, ou bien banny » de Rome ». Finablement les voix du peuple recueillies, & la brigue bien debatue, il se trouva vainqueur, & l'emporta : ce qui donna grande crainte au senat & aux gens de bien, pource qu'ilz estimerent que de lors en avant il feroit faire au peuple tout ce qu'il voudroit.

IX. A l'occasion dequoy, Catulus & Piso reprenoyent grandement Ciceron, de ce qu'il l'avoit espargné en la descouverture de la conjuration de Catilina, où il luy avoit donné prise sur luy. Car Catilina ayant proposé non seulement de renverser l'estat de la chose publique, mais aussi de ruiner entierement l'empire de Rome, & mettre tout sans dessus dessoubs, eschappa des mains de la justice à faulte de preuves suffisantes, avant que le fond de ses conseilz fust à plein descouvert : mais il laissa dedans la ville Lentulus & Cethegus compagnons de sa conspiration, ausquelz on ne sçait pas si Cæsar donna point secrettement quelque confort & aide : mais bien est il certain que publiquement eulx ayans esté en plein senat convaincus à faict, comme Ciceron, qui estoit pour lors consul, demandast à chasque senateur son opinion, comment on les devoit punir, tous les autres precedents jusques

à Cæsar, opinerent qu'il les falloit faire mourir: mais Cæsar quand ce fut à luy à parler, se dressant en pieds prononcea une harengue qu'il avoit premeditée, en laquelle il discourut, que ce n'estoit point chose accoustumée ny juste que de faire mourir des hommes, mesmement de telle noblesse & de telle dignité, que prealablement on ne leur eust fait leur procès, & qu'ilz ne fussent judiciellement condamnez, si ce n'estoit en une extreme necessité: mais si on les mettoit en prison en quelques villes de l'Italie telles que Ciceron adviseroit pour le mieulx, jusques à ce que Catilina fust desfait, alors le senat pourroit en paix ordonner tout à loisir, ce qui en devroit estre fait. Ceste opinion sembla plus humaine, avec ce qu'elle fut prononcée d'une grande grace & vehemence d'eloquence, de sorte que non seulement ceulx qui opinerent après luy, la suyvirent, mais aussi plusieurs de ceulx qui avoyent opiné paravant, revocquerent leur premiere sentence, & adhererent à la siene, jusques à ce que le renc de parler fut venu à Caton & à Catulus, lesquelz y contredirent fort & ferme, principalement Caton, qui parla de sorte qu'il rendit Cæsar mesme suspect de la conspiration, & se formalisa vigoureusement contre luy, de façon que les criminelz furent mis entre les mains des executeurs de justice pour les faire mourir: &

comme Cæſar ſortiſt du ſenat, il y eut une trouppe de jeunes hommes, qui accompagnoyent Ciceron pour la ſeureté de ſa perſonne, qui luy coururent ſus les eſpées traictes aux poings : mais on dit que Curion le couvrit lors de ſa robbe, & le tira d'entre leurs mains : & Ciceron meſme, comme ces jeunes hommes jettaſſent les yeux ſur luy, leur feit ſigne de la teſte qu'ilz ne le tuaſſent point, fuſt ou pource qu'il redoubtaſt la fureur du peuple, ou bien qu'il eſtimaſt que ce ſeroit meſchamment & injuſtement fait. Toutefois ſi cela eſt veritable, je m'esbahis bien comment Ciceron ne l'a mis au traitté qu'il a fait de ſon conſulat : mais comment qu'il en ſoit, il fut depuis blaſmé de n'avoir uſé de l'occaſion qui ſe preſentoit lors à propos contre Cæſar, & d'avoir trop redoubté le peuple qui embraſſoit fort affectueuſement ſa protection.

X. Car peu de jours après eſtant allé au ſenat pour reſpondre aux ſouſpeçons & preſumptions qu'il y avoit contre luy, & y ayant eſté rabroué fort rudement, tenant le ſenat plus long temps qu'il n'avoit accouſtumé, le peuple s'en vint à l'entour de la ſalle le demander, & crier tout hault qu'on le laiſſaſt ſortir : parquoy Caton craignant principalement la mutination des pauvres diſetteux, qui eſtoyent ceulx qui emouvoyent tout le demourant du peuple, ayans mis leur

eſperance en Cæſar, il ſuada au ſenat de leur faire diſtribuer gratuitement du bled pour un mois, laquelle diſtribution venoit à apporter de deſpenſe nouvelle à la choſe publique la ſomme de cinq cens cinquante mille eſcus [1]. Ce conſeil eſteignit pour lors evidemment une grande crainte, & diſſipa la principale partie de la puiſſance de Cæſar en temps fort opportun, lors qu'il s'en alloit eſtre præteur & qu'il eſtoit plus à craindre que jamais, pour l'authorité que luy donnoit ſon magiſtrat, du temps duquel toutefois il n'advint aucun trouble en la choſe publique, ains luy arriva à luy meſme un ſiniſtre accident en ſa maiſon.

XI. C'eſt qu'il y avoit un jeune homme de noble & patricienne maiſon, nommé Clodius, homme riche & eloquent, mais qui au demourant ne cedoit en audace, inſolence & temerité à nul de ceulx, qui ont eſté les plus renommez pour leur meſchanteté. Il devint amoureux de Pompeia, femme de Cæſar, laquelle n'en eſtoit pas mal contente : mais on la tenoit en ſi eſtroitte garde, & la mere de Cæſar, Aurelia, femme de bien & d'honneur, avoit l'œil ſur elle de ſi près, que ces deux amans ne ſe pouvoyent trouver enſemble, qu'avec grande difficulté & non moindre

[1] Grec, cinq millions cinq cents mille ſeſterces, 1,049 411 livres 14 ſols de notre monnoie.

danger. Or adorent les Romains une deeſſe, qu'ilz appellent la bonne deeſſe, comme les Grecs ont celle qu'ilz appellent Gynæcia, qui eſt à dire, la deeſſe des femmes, & les Phrygiens ſe l'attribuans à eulx particulierement, diſent que c'eſt la mere du roy Midas : mais les Romains tienent que c'eſt une Nymphe des bois mariée au dieu Faunus, & les Grecs veulent que ce ſoit celle des meres de Bacchus que lon n'oze nommer, en ſigne dequoy au jour de ſa feſte ſe font des ramées & fueillades de branches de vigne, & y a un dragon ſacré près l'image de la deeſſe, ſuyvant la fable que lon en recite, joinct qu'il n'eſt point loiſible à homme quel qu'il ſoit, d'aſſiſter à ſes ſacrifices, non pas ſeulement eſtre dedans la maiſon, là où on les fait : & dit on que les femmes à part elles y font pluſieurs cerimonies, leſquelles reſſemblent fort à celles des ſacrifices d'Orpheus. Quand doncques le temps de la feſte eſt eſcheut, le mary, en la maiſon duquel ſe doibt faire l'aſſemblée du ſacrifice, qui eſt l'un des conſulz ou des præteurs, & avec luy tout autre maſle ſort de ſon logis, & ſa femme demeure pour donner ordre à toute la maiſon, là où la plus part des cerimonies ſe font la nuict, & y a tout plein de joyeuſetez de chans & de muſique meſlé parmy ces veilles, qui durent toute la nuict. Pompeia donques fem-

me de Cæſar ayant à celebrer celle année la feſte, Clodius qui n'avoit point encore de barbe, & par ce moyen eſperoit n'eſtre point deſcouvert, ſe deſguiſa de l'accouſtrement d'une meneſtriere, pource qu'il avoit le viſage aſſez ſemblable à une jeune femme : & trouvant les portes ouvertes fut ſans eſtre apperceu mis au dedans par une chambriere, qui eſtoit de l'intelligence, & qui s'en courut devant pour advertir Pompeia de ſa venue : elle demoura aſſez longuement à retourner, & Clodius n'ayant pas la patience de l'attendre au lieu où elle l'avoit laiſſé, s'en alla errant çà & là parmy la maiſon qui eſtoit grande & ſpatieuſe, fuyant tousjours la lumiere, & fut d'adventure rencontré par l'une des ſervantes d'Aurelia, laquelle cuidant que ce fuſt une femme, le pria de jouer, & comme il en feiſt refus, elle le tira en avant, luy demandant qui & dont elle eſtoit. Clodius adonc luy reſpondit, qu'il attendoit l'une des femmes de Pompeia, qui s'appelloit Abra : ainſi eſtant cogneu à la voix, la ſervante de Aurelia s'en courut incontinent là où eſtoyent les lumieres & la trouppe des dames, criant qu'elle avoit trouvé un homme deſguiſé en habit de femme : dequoy les dames ſe trouvans eſtonnées, Aurelia feit auſſi toſt ceſſer les cerimonies du ſacrifice, & cacher ce qu'il y avoit de ſecret, & quant & quant elle meſme

les portes de la maison fermées, alla par tout avec torches & flambeaux, pour trouver cest homme, lequel fut à la fin trouvé dedans la chambre de la servante de Pompeia, avec laquelle il s'y en estoit fouy, & estant recogneu des dames, fut chassé dehors de la maison par les espaules.

XII. Si ne faillirent pas les dames de racompter le faict à leurs maris la nuict mesme, aussi tost qu'elles furent de retour en leurs maisons, & courut le lendemain un bruit par toute la ville, que Clodius avoit attenté une chose malheureuse & meschante, & qu'il en devoit payer la peine, non seulement à ceulx à qui il avoit fait cest oultrage, mais aussi à la chose publique & aux dieux, & y eut l'un des tribuns du peuple, qui l'appella en justice & l'accusa de læse majesté divine : & y eut aucuns des plus puissans & principaux hommes du senat, qui se banderent aussi contre luy, le chargeans de plusieurs autres horribles dissolutions, mesmement d'avoir commis inceste avec sa propre sœur, qui estoit mariée à Lucullus : toutefois le peuple s'opposant à leurs chaudes poursuittes, defendit Clodius, & luy servit de beaucoup envers ses juges, qui se trouverent estonnez, & eurent peur d'irriter la commune. Ce neantmoins Cæsar incontinent repudia sa femme, à raison dequoy, estant appellé par l'accusateur pour porter tesmoignage à l'encontre

de Clodius, il respondit qu'il ne sçavoit rien de ce que lon proposoit contre luy. Ceste responsе estant trouvée estrange, l'accusateur luy demanda, comment & pourquoy donques il avoit repudié sa femme : « Pource, dit il, que je ne veux pas » que ma femme soit seulement souspeçonnée ». Et disent les uns que Cæsar le pensoit à la verité ainsi, comme il l'affermoit : les autres estiment qu'il le faisoit pour gratifier au commun peuple qui desiroit, comment que ce fust, sauver Clodius, lequel fut aussi absouls de ce crime, par ce que la plus part des juges donna sa sentence en lettres confuses, craignant d'un costé le danger de la commune, s'ilz le condamnoyent, & de l'autre costé, la mauvaise opinion des gens d'honneur, s'ilz l'absouloyent.

XIII. Au demourant, estant escheut à Cæsar, à l'issue de sa præture, le gouvernement de l'Hespagne, ses creanciers vindrent crier après luy, & l'importuner pour estre payez sur son partement, & ne pouvant chevir à eulx, il fut contraint de recourir à Crassus, qui estoit pour lors le plus riche homme de la ville de Rome, & qui avoit besoing de l'execution & active vivacité de Cæsar à l'encontre de la puissance de Pompeius, au gouvernement de la chose publique. Crassus respondit pour luy à ses plus importuns creanciers & qui le pressoyent le plus, en se

constituant plege pour la somme de huit cents & trente talents[1], quoy moyenant, il le laisserent aller en son gouvernement : auquel voyage lon dit, qu'en traversant les monts des Alpes, il passa par une petite villette de Barbares habitée de peu d'hommes pauvres & mal enpoinct, là où ses familiers qui l'accompagnoyent se prirent à demander, en riant entre eulx, s'il y avoit point de brigues pour les estats & offices de la chose publique en ceste ville là, & s'il y avoit point de debats & d'envies entre les principaux pour les honneurs d'icelle, & Cæsar parlant à certes, respondit, « Je ne say pas cela, dit il, » mais quant à moy j'amerois mieux estre icy » le premier, que le second à Rome ». Une autre fois semblablement en Hespagne il se meit à lire quelque histoire des faicts d'Alexandre, & l'ayant leuë, il demoura longuement pensif en soy mesme, & puis se prit à plorer. Ce que voyans ses amis, s'esmerveillerent fort quelle douleur en pouvoit estre la cause, & il leur respondit, « Ne vous semble il pas que ce soit » assez pour se douloir, que le roy Alexandre, » en l'aage où je suis, ait jadis tant conquis de » peuples & de païs, & que je n'aye encore fait » chose quelconque digne de memoire ».

[1] Neuf cents quatre vingts & dix mille escus. *Amyot*. 3,875,062 livres 10 sols de notre monnoie.

XIV. Parquoy ſi toſt qu'il eut le pied en Heſpagne, il commencea incontinent à mettre la main à la beſongne, de maniere qu'en peu de jours il eut fait dix nouvelles enſeignes de gens de pied, oultre vingt autres qui y eſtoyent desja, & les menant contre les Callæciens & Luſitaniens y conquit tout, & penetra juſques à la grand'mer Oceane, ſubjuguant toutes les nations qui paravant ne recognoiſſoyent point les Romains à ſeigneurs : & s'il y donna bon ordre, quant aux affaires de la guerre, il n'ordonna pas moins ſagement ne moins diligemment ceulx de la paix, remettant les villes en bonne union & concorde, les unes avec les autres, & ſur tout pacifiant les procès & differens qui eſtoyent entre les debteurs & les creanciers à raiſon des uſures : car il ordonna que les creanciers prendroyent par chaſcun an les deux parts du revenu de leurs debteurs, juſques à ce qu'ilz fuſſent entierement rembourſez, & que les debteurs s'aideroyent de la troiſieme, pour leſquelles il retourna de ſon gouvernement en bonne reputation, s'y eſtant luy meſme fait riche, & y ayant auſſi enrichy ſes ſoudards, qui à raiſon de ce luy donnerent le tiltre & le nom d'imperator, qui ſignifie ſouverain capitaine.

XV. Mais pource que les loix & ordonnances Romaines vouloyent, que ceulx qui pourſuy-

voyent l'honneur du triumphe, demourassent dehors la ville, & que ceulx qui demandoyent le consulat fussent au contraire, dedans en personne, se trouvant en ceste difficulté, à cause qu'il estoit arrivé justement au temps que se devoit faire l'election des consulz, il envoya supplier le senat de luy faire la grace, qu'il peust absent par l'entremise de ses amis prochasser le consulat: à laquelle requeste Caton du commencement resista, alleguant la loy expresse, qui estoit formellement au contraire: mais depuis voyant, que nonobstant ses oppositions, plusieurs des senateurs gaignez par Cæsar, inclinoyent à sa requeste, il essaya de la faire neantmoins ressortir à neant, luy soubstrayant le temps, en consumant tout le jour à parler. A l'occasion dequoy Cæsar se resolut de quitter plus tost la poursuitte du triumphe, & d'entendre à celle du consulat, & entrant dedans la ville y mena une prattique, laquelle abusa tout le monde, excepté Caton: ce fut la reconciliation de Pompeius & de Crassus, les deux plus grands & les plus puissans personnages de la ville de Rome, lesquelz estoyent paravant en picque l'un contre l'autre, & Cæsar les ayant reduits en amitié, & ayant par ce moyen recueilly la puissance de tous les deux en luy seul, on ne se donna garde, que soubs un acte qui avoit la plus belle apparence

& le plus honeste tiltre du monde, il renversa sans dessus dessoubs toute la chose publique Romaine : car ce ne fut pas la dissension de Pompeius & de Cæsar qui suscita la guerre civile, ainsi que lon estime communement, ains fut plus tost leur union, pource qu'ilz s'allierent ensemble, premierement pour ruiner l'authorité du senat & de la noblesse, & puis après en entrerent en querelle l'un contre l'autre. Et Caton qui le predit & prophetisa par plusieurs fois, en rapporta pour lors la reputation d'homme fascheux & importun, mais depuis en fut estimé plus sage, que heureux en ses conseilz.

XVI. Ainsi fut adonc Cæsar au milieu de ces deux grands personnages, qu'il avoit reconciliez ensemble, conduit à l'assemblée de l'election, là où il fut, sans contredit, eleu consul avec Calpurnius Bibulus : & si tost comme il fut instalé, commencea à mettre en avant des edicts, & des loix mieulx seantes à quelque seditieux tribun du peuple, que non pas à un consul ; attendu qu'il proposoit par icelles des departemens de terres & distributions de bleds, sans payer, à chasque citoyen, pour aggreer à la commune : en quoy les gens de bien & d'honneur du senat s'opposerent à son entente, & luy qui ne demandoit que quelque occasion colorée, commencea à crier & protester, que la rudesse &

dureté du senat le chassoit malgré luy, & le contraignoit d'avoir recours à caresser le peuple, & de faict s'y encourut, ayant à l'un de ses costez Crassus, & à l'autre Pompeius, ausquelz il demanda tout hault en pleine assemblée de ville, s'ilz approuvoyent pas les edicts qu'il avoit mis en avant? ilz respondirent tous deux que ouy: parquoy il les pria de leur vouloir tenir main forte à l'encontre de ceulx qui menaçoyent de les empescher à poincte de l'espée, ce que Crassus promeit de faire, mais Pompeius y adjousta davantage, que à l'encontre de ceulx qui y apporteroyent l'espée, il y viendroit avec l'espée & le bouclier. Ceste parole despleut grandement aux seigneurs du senat, comme n'estant pas seulement indigne de sa gravité, & malseante à la reverence qu'on luy deferoit, & au respect qu'il devoit porter au senat, ains estant plus tost furieuse, & plus convenable à quelque jeune estourdy: mais le commun peuple, au contraire, en fut fort aise.

XVII. Et Cæsar voulant encore plus estroittement embrasser la puissance de Pompeius, luy donna en mariage sa fille Julia, laquelle estoit desja fiancée à Servilius Cæpio, luy promettant en eschange, de luy donner celle de Pompeius, laquelle estoit aussi promise à Faustus filz de Sylla: & peu de temps après, luy mesme espousa

Calpurnia, fille de Piso, lequel il feit designer consul pour luy succeder l'année ensuyvant. A raison dequoy Caton alloit criant & appellant les dieux à tesmoings, que c'estoit chose que lon ne devoit point endurer ne souffrir, qu'ilz allassent ainsi butinans entre eulx l'empire Romain par le macquerellage de telles nopces, en se faisant ainsi donner les uns aux autres, des gouvernemens de provinces, & des charges de grosses armées par le moyen de leurs mariages. Et Bibulus compagnon de Cæsar au consulat, voyant que pour faire toute la resistence qu'il pouvoit à ces loix, il ne gaignoit rien, ains que par plusieurs fois il s'estoit mis en danger d'estre tué sur la place avec Caton, il se teint renfermé dedans sa maison tant que le reste de son consulat dura. Et Pompeius aussi tost qu'il eut espousé Julia, remplit toute la place de gens armez, & feit passer & authoriser les loix, que Cæsar mettoit en avant en faveur du peuple, & puis decerner à Cæsar pour sa province toutes les Gaules, tant de deçà que de delà les monts, ensemble l'Esclavonnie, avec quatre legions, pour le temps & le terme de cinq années.

XVIII. A quoy comme Caton s'efforceast de contredire, Cæsar le feit prendre par ses sergens pour le mener en prison, pensant qu'il en appelleroit devant les tribuns du peuple : mais il

s'y en alloit sans mot dire : & Cæsar voyant, que non seulement les gens de bien & d'honneur en estoyent marris, mais aussi que le commun populaire pour la reverence qu'il portoit à la vertu de Caton, s'en alloit après avec un silence & une chere morne & triste, il pria luy mesme soubs main l'un des tribuns qu'il allast oster Caton d'entre les mains des sergens. Depuis lequel acte il y eut peu de senateurs qui se voulussent trouver soubz luy president au senat, ains ne pouvans supporter les choses qu'il faisoit, s'en alloyent hors de la ville : entre lesquels il y en eut un fort vieil, nommé Considius, qui luy dit un jour franchement, que c'estoit pour la crainte de ses armes que les autres n'y ozoyent comparoir : & Cæsar luy respondit, « Et que ne te tiens » tu donques toy mesme pour la mesme crainte en » ta maison » ? A quoy Considius luy repliqua, « Pource que ma vieillesse m'oste la crainte : car » ayant desormais si peu à vivre, je ne me soucie » plus gueres de la contregarder ». Mais la plus villaine chose qui fut faitte en tout le consulat de Cæsar, semble avoir esté, de faire eslire Publius Clodius tribun du peuple, qui luy avoit fait un si grand outrage en sa femme, & avoit pollu & violé les sainctes veilles mystiques des dames, qui se faisoyent dedans sa maison. Ce Clodius ne cherchoit à se faire eslire tribun du peuple

pour autre raiſon, que pour ruiner Ciceron, & Cæſar meſme ne ſe partit point de Rome pour aller trouver ſon armée, qu'il ne les eut attachez l'un à l'autre, & chaſſé Ciceron hors de l'Italie. Voilà ce que lon treuve qu'il feit avant les guerres de la Gaule.

XIX. Mais le temps des grandes armes & conqueſtes qu'il feit depuis, & de la guerre, en laquelle il ſubjuga & dompta toutes les Gaules, prenant un tout autre commencement de vie, & entrant en une façon de faire toute differente du paſſé, le feit cognoiſtre auſſi grand homme de guerre, & auſſi excellent capitaine, que nul des autres, qui onques furent renommez pour ſages & vaillans chefs d'armées, & qui plus ont acquis de gloire pour leurs haults faicts de proueſſe. Car qui luy voudra comparer tous les Fabiens, les Scipions, les Metelles, & ceulx meſme de ſon temps, ou un peu plus anciens, comme un Sylla, un Marius, les deux Luculles, & Pompeius meſme,

Duquel le nom juſques aux cieulx s'eſleve,

on trouvera que les geſtes de Cæſar en toute vertu militaire & preference au faict de la guerre, les ſurmontent tous entierement. L'un en malaiſance des païs, où il feit ſes conqueſtes : l'autre en l'eſtendue des regions qu'il adjouſta à l'empire

Romain : l'autre en multitude & puissance des ennemis qu'il desfeit : l'autre en dureté & aspreté des hommes ausquelz il eut affaire, les meurs desquelz il polit & addoulcit depuis : l'autre en doulceur, humanité & clemence vers ceulx qu'il avoit pris : l'autre en liberalité & beneficence grande vers ceulx qui combatirent soubz sa charge en ces guerres : & tous en nombre des journées qu'il gaigna, & multitude des ennemis qu'il occit en bataille. Car en moins de dix ans que dura la guerre de la Gaule, il prit d'assault ou par force, huit cents villes, subjuga trois cents nations : & ayant eu devant soy en bataille trois millions d'hommes armez, à plusieurs fois, il en occit un million, & en prit de prisonniers bien autant.

XX. Au reste il se feit tant aimer de ses gens, qu'ilz furent si ardemment affectionnez à luy faire service, qu'au lieu qu'ilz n'estoyent rien plus que les autres, quand ilz combatoyent pour quelque autre querelle, s'il estoit question de l'honneur ou de la gloire de Cæsar, alors ilz estoyent invincibles, & se jettoyent la teste baissée à tout peril, par telle fureur que nul ne les pouvoit soustenir. Comme lon peult cognoistre par l'exemple d'Acilius, qui en une bataille navale qu'il eut devant la ville de Marseille, estant saulté dedans un vaisseau des ennemis, y eut la main droitte abbatue d'un coup d'espée,

& neantmoins pour cela n'abandonna point ſon bouclier qu'il tenoit de la main gauche, ains en pouſſant & frappant les ennemis aux viſages, les feit tous fouir, de maniere qu'il demoura maiſtre du vaiſſeau : & Caſſius Scæva en une rencontre près de la ville de Dyrrachium, ayant eu l'œil crevé d'un coup de traict, l'eſpaule percée d'un coup de javelot, & la cuiſſe auſſi d'un autre, & ayant receu ſur ſon pavois trente coups de fleſches, appella les ennemis, faignant de ſe vouloir rendre à eulx : mais comme deux y fuſſent accourus, il avalla l'eſpaule à l'un d'un coup d'eſpée, & blecea l'autre au viſage, de ſorte qu'il luy feit tourner le dos, & à la fin encore ſe ſauva il, par ce que quelques uns de ſes compagnons y accoururent au ſecours. Et en Angleterre, comme les chefz des bandes ſe fuſſent jettez les premiers dedans un marets plein d'eau & de bourbe, & les ennemis leur y couruſſent ſus aſprement, il y eut[1] un ſimple ſoudard, qui en la preſence de Cæſar, lequel voyoit à l'œil tout le combat, ſe jetta au milieu des combatans, & y faiſant de grands & admirables efforts de proueſſe, continua ſi vaillamment, qu'il feit en fin prendre la fuitte aux Barbares, & ſauva les capitaines des bandes, qui autrement eſtoyent en grand danger de leurs perſonnes : puis paſſant

[1] Voyez les Obſervations.

le marets le dernier de tous avec grande difficulté à travers de l'eau boueuse & fangeuse, partie à nage, & partie à pied, il feit tant à la fin qu'il gaigna l'autre rive, mais ce fut sans son bouclier, Cæsar s'esmerveillant de son gentil cueur, luy alla au devant avec grands cris de joye pour le recueillir & caresser : mais le soudard au contraire, la teste baissée & la larme à l'œil, se jetta à ses pieds, luy requerant pardon de ce qu'il avoit abandonné son bouclier. Et en Afrique, Scipion ayant surpris une des navires de Cæsar, dedans laquelle estoit entre autre Granius Petronius, de nagueres esleu quæsteur, il feit mettre en pieces tous les autres, & quant au quæsteur, il dit qu'il luy donnoit la vie. Mais Petronius luy respondit : Que les soudards de Cæsar n'avoyent point accoustumé de recevoir en don, ains de donner la vie aux autres, & en disant cela, il se passa son espée propre à travers le corps, & se tua luy mesme.

XXI. Or ce qui engendroit & nourrissoit ceste grandeur de courage, & ceste affection vehemente de bien faire en eulx, c'estoit Cæsar luy mesme : premierement en leur donnant, & en les honorant largement, & leur faisant cognoistre par effet, qu'il n'amassoit point des richesses à la guerre pour vivre puis après en delices à son plaisir, ny pour en abuzer à ses propres volup-

tez, ains que c'estoit un prix & salaire commun de la vertu qu'il serroit pour en recompenser les hommes de valeur & les gens de bien, auquel salaire il ne participoit luy mesme, sinon en tant qu'il le departoit aux soudards qui le meritoyent: & puis en s'exposant luy mesme le premier franchement à tout peril, & ne se lassant jamais de travail quelconque: & quant à sa hardiesse de se hazarder ainsi adventureusement à tout danger, ilz ne s'en esbahissoyent pas tant, sachans bien que c'estoit la convoitise de gloire, dont il estoit enflammé, qui l'incitoit à ce faire: mais la fermeté qu'il avoit de supporter tous travaux plus que les forces de son corps ne portoyent, c'estoit ce qui plus les faisoit esmerveiller: car il estoit gresle & menu de corsage, & avoit la charnure blanche & molle, subject à douleurs de teste, & si tumboit quelquefois du mal caduc, lequel luy prit la premiere fois, comme lon dit, à Cordube ville d'Hespagne: mais il ne se servit pas de la foiblesse de son corps, pour une couverture de se traitter mollement & delicatement, ains au contraire il prit les labeurs de la guerre comme une medecine pour guarir l'indisposition de sa personne, combatant à l'encontre de sa maladie en estant continuellement par chemin, en vivant sobrement, & en couchant à l'air ordinairement: car la plus part des nuicts, il

dormoit dedans un chariot, ou dedans une littiere, employant par ce moyen son repos à faire tousjours quelque chose. Et de jour en allant par païs visitant les villes, les places fortes, ou les camps fortifiez, il avoit tousjours auprès de luy dedans son chariot un secretaire assis, lequel estoit accoustumé à escrire en allant par païs, & un soudard derriere luy qui portoit son espée, combien qu'il allast en si grande diligence, que la premiere fois qu'il sortit de Rome, avec charge publique, il arriva en huit journées à la riviere du Rosne. Or d'estre bien à cheval & y avoir ferme tenue, ce luy estoit chose fort aisée, pource qu'il l'avoit apprise dès son enfance, s'estant accoustumé à donner carriere à un cheval courant à toute bride, en tenant ses mains entrelacées derriere son dos. Mais en la guerre de la Gaule, il s'exercita encore davantage à dicter lettres missives en chevauchant par les champs, & à fournir à deux secretaires ensemble, tant qu'ilz en pouvoyent escrire, encore dit Oppius à plus de deux, & dit on que ce fut luy qui inventa le premier la maniere de parler avec ses amis par chiffre [1] de lettres transposées, quand il n'avoit pas loisir de parler de bouche à eulx pour la pressive necessité de quelque affaire, ou pour la multitude de ses occupations, ou pour la grande estendue de la ville de Rome.

[1] Voyez les Observations.

XXII. Et pour monſtrer ſa facilité & ſimplicité grande en ſon vivre ordinaire, on allegue ceſt exemple, que Valerius Leo un ſien hoſte, luy donnant un jour à ſoupper en la ville de Milan, ſervit à table des aſperges où lon avoit mis d'un huile de ſenteur au lieu d'huile : il en mangea ſimplement, ſans faire ſemblant de rien, & tenſa ſes amis qui s'en offenſoyent, en leur diſant qu'il leur devoit bien ſuffire de n'en manger point ſi cela leur faiſoit mal au cueur, ſans en faire honte à leur hoſte, & que celuy qui ſe plaignoit de telle incivilité, eſtoit bien incivil luy meſme. Quelque autre fois en allant par païs il fut contrainct par une groſſe tempeſte qui ſe leva ſoudainement, de ſe heberger en la maiſonnette d'un pauvre païſan, où il n'y avoit pour tout logis qu'une ſeule chambre ſi petite, qu'il n'y pouvoit geſir qu'une ſeule perſonne, encore bien maigrement : il dit à ſes amis qui l'accompagnoyent, « Il fault ceder les lieux honorables » aux plus grands, & les neceſſaires aux plus ma» lades ». Suyvant lequel propos, il voulut que Oppius, qui eſtoit mal diſpoſé, couchaſt à couvert au dedans, & luy avec ſes autres amis, coucha ſoubz la ſaillie de la couverture de la maiſon au dehors.

XXIII. Au demourant, la premiere guerre qu'il eut à ſon arrivée en la Gaule, fut contre les

Helvetiens [1], & contre les Tiguriniens [2], lesquelz ayans bruslé leurs bonnes villes jusques au nombre de douze, & bien quatre cents bourgades, vouloyent passer à travers celle partie de la Gaule, qui estoit en l'obeïssance des Romains, ne plus ne moins qu'avoyent fait ancienement les Cimbres, ausquelz ilz ne cedoyent point en hardiesse, & si estoyent bien en aussi grand nombre, comme de trois cents mille ames en tout, dont il y en avoit cent quatre vingtz & dix d'hommes portans les armes. Ce ne fut pas luy mesme en personne qui desfeit les Tiguriniens, ains fut Labienus l'un de ses lieutenans qu'il y envoya, & qui les desfeit au long de la riviere d'Arar [3] : mais les Helvetiens le vindrent charger luy mesme au desprouveu par le chemin, ainsi comme il conduisoit son armée vers une ville de ses alliez. Quoy voyant, il se hasta de gaigner vistement un lieu fort d'assiette, auquel il rengea ses gens en bataille, & comme on luy eust amené son cheval de bataille pour monter dessus, il dit : « Quand j'auray rompu les ennemis, je » monteray alors dessus, pour les chasser & » poursuyvre : mais pour ceste heure, allons

[1] Les Suisses. César place leurs limites entre le Rhin, le mont Jura, le lac Léman ou de Genêve, & le Rhône.
[2] C'est le canton de Zurich.
[3] La Saône.

» les charger ». En disant cela il marcha à pied, & alla donner dedans, où il demoura longuement à combatre, avant que pouvoir forcer ceulx qui estoyent en bataille : mais le plus grand affaire fut encore à forcer leur camp, & le rempart qu'ilz avoyent fait de leur charroy : pource que là non seulement ceulx qui avoyent esté rompus en la bataille, se rallierent ensemble, & feirent teste, mais aussi leurs femmes & leurs enfans combatans jusques au dernier souspir, se feirent tous tailler en pieces, de sorte qu'à peine fut achevé le combat à minuict. Si l'acte de ceste victoire fut beau de soy mesme, il y en adjousta encore un autre autant ou plus beau, c'est qu'il remeit ensemble les Barbares, qui estoyent eschappez de la bataille en nombre de bien cent mille ames, & les contraignit de retourner au païs qu'ilz avoyent laissé, & aux villes qu'ilz avoyent eulx mesmes bruslées : ce qu'il feit de peur que les Allemans passans le Rhin ne vinssent occuper ce païs là comme vacant.

XXIV. La seconde guerre fut ouvertement en defendant les Gaulois contre les Allemans, combien que luy mesme non gueres au paravant eust fait recevoir & advouer leur roy Ariovistus pour amy & allié du peuple Romain : mais ilz estoyent insupportables à leurs voisins, & si estoit tout apparent, que là où le moyen & l'oc-

casion se presenteroit de eulx eslargir, ilz ne se contentetoyent pas de ce qu'ilz tenoyent, ains voudroyent usurper & occuper aussi le reste de la Gaule : & sentant que quelques uns de ses capitaines restifvoyent de peur, mesmement les jeunes hommes des nobles maisons de Rome, qui pensoyent estre venuz à la guerre soubz luy, comme pour un esbat, & pour s'enrichir, & prendre leur plaisir seulement, il teint assemblée de conseil, là où il leur commanda, que ceulx qui auroyent peur se retirassent, & qu'ilz ne se presentassent point envis à la battaille, puis qu'ilz avoyent les cueurs si lasches & si foibles que de reculer au besoing, & qu'au regard de luy il estoit tout resolu d'aller trouver les Barbares, quand il n'auroit que la dixieme legion seulement : « Pource, disoit il, que ny les ennemis, » ausquelz ilz avoyent à faire, n'estoyent point » plus vaillans que les Cimbres, ny Marius n'a- » voit point esté plus grand capitaine que luy ». Ceste harengue entendue, les soudards de la dixieme legion luy envoyerent des ambassadeurs pour le remercier de la bonne opinion qu'il avoit d'eulx, & les autres legions injurierent leurs capitaines, & tous ensemble le suyvirent plusieurs journées en bonne intention & bonne affection de bien faire leur devoir, jusques à ce qu'ilz arriverent à douze lieuës près des ennemis.

XXV. Si fut adonc l'insolence & la braverie d'Ariovistus bien refroidie, quand il entendit ceste arrivée, à cause que les Romains venoyent assaillir & chercher les Allemans, au lieu qu'ilz n'esperoyent pas & ne faisoyent pas leur compte qu'ilz les deussent attendre seulement, au moyen dequoy ne s'estant jamais douté qu'il en peust ainsi advenir, il admiroit grandement la hardiesse de Cæsar, joint qu'il voyoit que son armée en estoit toute troublée. Mais ce qui plus encore rebouchoit la poincte de leurs courages, estoyent des femmes devineresses qu'ilz avoyent entre eulx, lesquelles faisoyent profession de cognoistre & predire les choses à advenir, en considerant les tournoyemens des rivieres, les tourbillons & le bruit que font les eaux en coulant à val, & toutes ces choses considerées leur defendoyent de venir à la bataille jusques à la nouvelle lune : dequoy Cæsar estant adverty, & voyant que pour ceste raison les Barbares ne se bougeoyent, estima qu'il seroit bon de les aller assaillir, ce pendant qu'ilz estoyent ainsi descouragez par ceste superstition, plus tost que de perdre temps à attendre leur occasion : & les allant escarmoucher jusques dedans leurs forts, & jusques dessus des coustaux & collines, où ilz s'estoyent logez & fortifiez, les irrita tant, qu'à la fin ilz descendirent tous courroucez en la plaine, là où ilz furent rompus

en bataille rengée, & chassez par l'espace de bien dix huit lieues de païs, jusques à la riviere du Rhin, & fut la campagne, qui est entre deux, toute couverte de morts & de despouilles. Mais Ariovistus gaignant le devant de vistesse, passa le Rhin, & se sauva avec peu de ses gens : car on dit qu'il mourut bien en ceste desconfiture jusques au nombre de quatre vingts mille hommes.

XXVI. Après lequel exploit Cæsar laissa son armée pour hyverner en garnison dedans le païs des Sequaniens [1] & luy ce pendant voulant entendre aux affaires de Rome, passa en la Gaule [2], à travers laquelle court la riviere du Po, estant partie du gouvernement qui luy avoit esté donné, pource que la riviere qui s'appelle Rubicon, fait la separation de la Gaule, qui est deçà les Alpes, d'avec le reste de l'Italie : là où faisant sejour, il alloit prattiquant & gaignant amis dedans Rome, à cause que plusieurs l'y alloyent voir, ausquelz il donnoit tout ce dont ilz avoyent affaire, & les renvoyoit bien garnis de bons presens, & encore plus de promesses & d'esperances pour l'advenir. Et durant tout le temps de ceste conqueste des Gaules, Pompeius ne se donna point

[1] La Franche-Comté, la Bourgogne, &c.

[2] La partie de l'Italie, qu'on appelloit alors la Gaule Cisalpine, comme on le reconnoîtra par ce qui suit.

garde,

garde, que reciproquement il subjuguoit les Gaulois par les armes des Romains, & gaignoit les Romains par l'argent des Gaulois : mais ayant nouvelles que les Belges, qui sont les plus belliqueux & les meilleurs hommes de guerre des Gaulois, tenans la tierce partie de la Gaule [1], s'estoyent soublevez, ayans mis ensemble grand nombre de combatans armez, il dressa incontinent son chemin celle part en toute diligence, & les trouva comme ilz couroyent & pilloyent le païs de leurs voisins Gaulois alliez des Romains : si leur donna la bataille, & en desfeit la plus grande partie qu'il trouva en trouppe, s'estant portée laschement au combat, tellement qu'il en tua si grand nombre, que pour la multitude des corps morts les Romains passoyent à pied les rivieres profundes, les lacs & les estangs qui en estoyent comblez.

XXVII. Depuis laquelle desfaitte, ceux qui sont les plus maritimes & plus voisins de l'Océan, se rendirent à luy sans coup ferir : à raison dequoy il mena son armée contre les Nerviens [2], les plus aspres & plus belliqueux de toutes ces marches là, lesquelz habitans en païs pleins de bois, avoyent retiré leurs femmes, leurs enfans & leurs

[1] La Picardie & les Pays-Bas.

[2] Ils habitoient la partie de la Belgique, qu'on appelle aujourd'hui le comté de Hainault.

biens, en un fond de foreſt, le plus arriere qu'ilz avoyent peu de leurs ennemis, & eulx en nombre de plus de ſoixante mille combatans vindrent un jour en deſſoude courir ſus à Cæſar, ainſi comme il ſe logeoit, & qu'il entendoit à faire fortifier ſon camp, ne ſe doubtant de rien moins que d'avoir la bataille ce jour là. Si rompirent de primſault la chevalerie Romaine, & environnans la douzieme & ſeptieme legion, en tuerent tous les capitaines & chefz des bandes: & n'euſt eſté que Cæſar luy meſme prenant un pavois ſur ſon bras, & fendant la preſſe de ceulx qui combattoyent au devant de luy, s'alla ruer à travers les Barbares, & que la dixieme legion voyant ſa perſonne en danger, accourut celle part de deſſus un couſtau où elle eſtoit en bataille, & fendit les rencs des ennemis, il ne ſe fuſt pas ce jour là ſauvé un ſeul homme des Romains: mais prenans exemple à la proueſſe de Cæſar, ilz combatirent, ainſi que lon dit en commun langage, par deſſus leur puiſſance: & neantmoins encore ne peurent ilz faire tourner le dos à ces Nerviens, ains fallut qu'ilz les taillaſſent tous en pieces ſur le champ: car on eſcrit que de ſoixante mille combatans qu'il y avoit, il ne s'en ſauva que cinq cents, & trois de leurs conſeillers ſeulement, de quatre cents qu'ilz eſtoyent. Ce que le ſenat Romain ayant entendu, ordonna

que lon sacrifieroit aux dieux, & feroit on processions & festes chommées par l'espace de quinze jours durant, n'en ayant jamais au paravant esté tant ordonné à Rome pour victoire quelconque qui eust esté gaignée, pource que lon trouva que le danger avoit esté fort grand pour s'estre tant de nations soublevées tout à un coup : mais encore l'amour & la bienveillance que le commun peuple portoit à Cæsar, faisoit trouver la victoire plus glorieuse & plus illustre : car quand il avoit donné ordre aux affaires de la Gaule de delà les monts, il s'en venoit tousjours passer son hyver aux environs du Po, pour disposer les choses de Rome à sa devotion.

XXVIII. Car non seulement ceulx qui briguoyent les offices estoyent eleuz par le moyen de l'argent qu'il leur fournissoit, dont ilz corrompoyent & acheptoyent les voix du peuple, & faisoyent puis après en leurs magistrats tout ce qu'ilz pouvoyent pour accroistre & augmenter sa puissance : mais aussi la plus part des plus grands & plus nobles personnages allerent jusques à Lucques par devers luy, comme Pompeius, Crassus & Appius gouverneur de la Sardaigne, & Nepos viceconsul en Hespagne, tellement qu'il s'y trouva pour une fois six vingts sergens portans verges & haches devant les magistrats, & des senateurs plus de deux cents, lesquelz teindrent

conſeil enſemble, là où ilz arreſterent que Pompeius & Craſſus ſeroyent eleuz pour l'année enſuyvant une autre fois conſulz, que lon feroit de nouveau ordonner argent à Cæſar, pour l'entretenement de ſon armée, & prolonger le temps de ſon gouvernement, pour autre cinq ans. Cela ſembla fort eſtrange & fort deſraiſonnable aux gens de bien & de bon ſens, car ceulx meſmes à qui Cæſar donnoit & fourniſſoit tant d'argent, alloyent preſchans & ſuadans au ſenat, que lon luy en devoit decerner & ordonner du public, comme s'il n'en euſt point eu, ou pour mieulx dire, contraignoyent le ſenat de ſouſpirer & gemir en voyant les choſes qu'ilz mettoyent en avant. Caton n'y eſtoit pas preſent, car on l'avoit expreſſement envoyé en Cypre : mais Faonius qui ſuyvoit la trace de Caton, quand il veit qu'il ne gaignoit rien à y reſiſter & contredire, ſe jetta hors du ſenat en courroux, & s'en alla criant parmy le peuple, que c'eſtoit une grande honte : mais perſonne ne luy preſtoit l'oreille, les uns pour la reverence qu'ilz portoyent à Pompeius & à Craſſus, les autres pource qu'ilz deſiroyent favoriſer aux affaires de Cæſar, comme ſur lequel ilz avoyent fondé toute leur eſperance : au moyen dequoy, ilz ne s'en emouvoyent de rien.

XXIX. Au demourant, Cæſar s'en retournant en la Gaule de delà les monts, trouva une groſſe

guerre au païs, à caufe que deux grandes & puiffantes nations d'Allemagne avoyent de nagueres paffé le Rhin, pour y conquerir de nouvelles terres, & s'appelloit l'une de fes nations les Ipes [1], & l'autre les Tenterrides : & quant à la bataille que Cæfar leur donna, il en efcrit luy mefme en fes Commentaires, de cefte forte : que les Barbares ayans envoyé devers luy, & fait trefves pour quelque temps, ce neantmoins luy vindrent courir fus ainfi comme il paffoit fon chemin, tellement que huit cents de leurs hommes d'armes en rompirent cinq mille des fiens, pource qu'ilz ne s'en doutoyent ny ne s'en deffioyent point aucunement : & qu'ilz luy renvoyerent encore d'autres ambaffadeurs pour l'abufer une autre fois, lefquelz il reteint, & feit quant & quant marcher toute fon armée contre eulx, eftimant eftre fimpleffe de garder foy ne loy à telz Barbares fi defloyaux & fi infideles : mais Canufius efcrit que comme le fenat decernaft que lon facrifiaft encore, & que lon feift de nouveau des proceffions & des feftes en l'honneur des dieux pour leur rendre graces de celle victoire, Caton au contraire fut d'opinion qu'il falloit livrer Cæfar entre les mains des Barbares, pour

[1] Grec, les Ufipes, appellés ailleurs Ufipiens ou Ufipètes. Ils habitoient la rive ultérieure du Rhin, auffi bien que les Tenterrides, que Céfar appelle Tenchtères.

descharger & purger la chose publique du crime de foy violée, & en destourner la malediction sur celuy seul qui en estoit autheur. Il estoit bien passé de ces Barbares, jusques au nombre de quatre cents mille chefs, lesquelz furent presque tous desfaits, exceptée quelque petite trouppe qui s'estant sauvée de la desconfiture, repassa le Rhin.

XXX. Les Sycambriens[1], qui sont une autre nation d'Allemagne, les recueillirent: & Cæsar prenant ceste occasion, avec la bonne envie qu'il avoit autrement d'acquerir la gloire d'estre le premier homme Romain, qui eust passé le fleuve du Rhin avec armée, bastit un pont dessus. C'est une riviere fort large, mesmement à l'endroit où il dressa son pont : car il se respand là fort loing tant d'un costé que d'autre, & si est son cours fort aspre & fort roide, tellement que les troncs d'arbres & les grosses pieces de bois que lon jettoit à val la riviere, avoyent grand coup, & faisoyent grand effort contre les poultres qui soustenoyent le pont : mais pour resister à leur choc, & aussi pour rompre & alentir un peu l'impetuosité du fil de l'eau, il feit planter au dessus de son pont des défenses de grosses pieces de bois que lon ficha à force au fond de la riviere, &

[1] Peuple voisin qui habitoit sur la petite riviere appellée la Lippe.

eut en l'eſpace de dix jours dreſſé & achevé ſon pont de la plus belle charpenterie, & à voir de plus ingenieux devis, que lon ſçauroit penſer ne croire : & paſſant ſon armée par deſſus, ne trouva perſonne qui s'ozaſt preſenter en bataille devant luy : car les Sueviens [1] meſmes, qui eſtoyent les plus belliqueux de toute la Germanie, s'eſtoyent retirez avec leurs biens en des profondes vallées & fondrieres toutes couvertes de bois & de foreſts : parquoy après y avoir bruſlé le païs de ſes ennemis, & aſſeuré ceulx qui tousjours avoyent tenu le party des Romains, il s'en retourna de rechef en la Gaule, après avoir demouré dix huit jours en tout dedans l'Allemagne au delà du Rhin.

XXXI. Le voyage qu'il feit auſſi en Angleterre, fut d'une hardieſſe grandement recommandable : car ce fut luy premier qui navigua l'Ocean occidental avec armée navale, & qui à travers la mer Atlantique paſſa ſon armée pour aller faire la guerre en ceſte iſle, ſi grande, que pluſieurs des anciens n'ont pas voulu croire qu'elle fuſt en nature, & qui a mis pluſieurs hiſtoriens en grande diſpute, maintenans que c'eſtoit choſe faulſe & controuvée à plaiſir, & luy fut le premier qui commencea à la conquerir, & qui eſtendit l'empire Romain plus avant que le rond

[1] Voyez les Obſervations.

de la terre habitable : car il y passa par deux fois de la coste opposite, vis-à-vis en la terre ferme de la Gaule, & en plusieurs batailles qu'il y eut, feit plus de dommage aux ennemis que de profit à ses gens, pource qu'ilz n'eussent sceu rien prendre ny gaigner, qui eust valu, sur des hommes pauvres & necessiteux : au moyen dequoy sa guerre n'y eut pas telle issue comme il la desiroit, ains prenant seulement des ostages du Roy, & luy imposant certain tribut qu'il payeroit par chascun an au peuple Romain, s'en retourna de rechef en la Gaule, là où il trouva à sa descente des lettres prestes à passer la mer, par lesquelles ses amis luy mandoyent de Rome le trespas de sa fille, laquelle estoit morte en travail d'enfant chez Pompeius, dont Pompeius mesme & Cæsar aussi menerent grand dueil, & leurs amis s'en trouverent fort troublez, pensans bien que l'alliance qui maintenoit la chose publique, laquelle autrement n'estoit pas gueres saine, en quelque paix & en quelque repos, estoit dissoulte & rompue : mesmement pource que l'enfant, après avoir peu de jours survescu sa mere, mourut aussi. Si prit la commune le corps de Julia, en despit qu'en eussent les tribuns du peuple, & le porta au champ de Mars, là où elle fut inhumée.

XXXII. Mais Cæsar ayant esté contraint de

departir ſon armée en pluſieurs garniſons pour hyverner, tant elle eſtoit grande & groſſe : & s'en eſtant allé, pendant l'hyver, du coſté de l'Italie, comme il avoit accouſtumé, toute la Gaule à un coup ſe ſoubleva en armes, & meit ſus de puiſſans exercites, qui allerent çà & là courir ſus aux ſoudards Romains, & eſſayer à forcer les forts où ilz s'eſtoyent logez en leurs garniſons. Le plus grand nombre, & des plus belliqueux Gaulois qui fuſſent de ceſte conſpirée rebellion, eſtoit conduit par un nommé Ambiorix, & s'addreſſerent premierement aux garniſons de Cotta & de Titurius qu'ilz occirent, eulx & tout ce qu'ilz avoyent de gens de guerre quant & eulx : puis allerent aſſieger avec ſoixante mille combatans la garniſon qui eſtoit ſoubs la charge de Quintus Ciceron, & s'en fallut bien peu qu'ilz ne la priſſent à force, pource que les ſoudards y furent tous entierement blecez : mais ilz eurent ſi bon cueur qu'ilz feirent en ſe defendant plus, par maniere de dire, qu'ilz ne pouvoyent. Ces nouvelles venues à Cæſar, qui en eſtoit lors bien loing, il s'en retourna en extreme diligence, & ayant aſſemblé ſept mille hommes de guerre en tout, ſe haſta d'aller ſecourir Ciceron, qui eſtoit ainſi preſſé. Les aſſiegeans en furent advertis, qui leverent incontinent leur ſiege pour luy aller à l'encontre, fai-

ſans leur compte, qu'ilz l'emporteroyent tout du premier coup, à cauſe qu'il avoit ſi peu de gens. Cæſar pour les abuſer, reculoit tousjours en arriere, & faiſoit ſemblant de fouir devant eulx, ſe logeant en lieux propres pour capitaine qui a à combatre avec peu de gens, contre grand nombre d'ennemis, defendant à ſes ſoudards de ſortir du logis à l'eſcarmouche en quelque ſorte que ce fuſt, & les contraignant de haulſer les rempars de ſon camp, & d'en fortifier les portes, comme gens qui ont peur, à fin que les ennemis l'en euſſent en plus grand meſpris, juſques à ce qu'il eſpia l'occaſion qu'ilz vindrent un jour en deſordre aſſaillir les trenchées de ſon camp, tant ilz furent pleins de preſumptueuſe temerité: & alors faiſant une ſaillie ſur eulx, les meit tous en fuitte avec meurtre d'un bien grand nombre. Ce qui amortit & appaiſa les rebellions des Gaulois en ce quartier là, joint que luy meſme en perſonne alloit au cueur d'hyver ès lieux où il entendoit qu'il ſe remuoit quelque nouvelleté, pource qu'il luy eſtoit venu de l'Italie un renfort de trois legions entieres, au lieu de celles qu'il avoit perdues, deux que Pompeius luy avoit preſtées des ſienes, & une qu'il avoit nouvellement levée en la Gaule d'alentour du Po.

XXXIII. Mais en ces entrefaittes, les com-

mencemens de la plus grande & plus perilleuse guerre qu'il eut en toute la Gaule, ayant esté de longue main projettez & menez secrettement par les principaux hommes des plus belliqueuses nations du païs, se descouvrirent tout à un coup, y ayant une puissance grande à merveilles tant pour le grand amas de gens de guerre qu'ilz leverent, & d'armes qu'ilz assemblerent de toutes parts, comme pour les richesses qu'ilz meirent ensemble, pour les fortes places qu'ilz prepare-rent, & pour la malaisance des païs où ilz se soubleverent, mesmement lors qu'il estoit encore la saison d'hyver, auquel les rivieres estoyent gelées, les bois & forests couvertes de neges, les campagnes noyées de torrens, & les champs comblez de nege si haulte, que lon ne pouvoit pas recognoistre les chemins, les maretz, ruisseaux & rivieres sorties hors de rives & desbordées, rompans ou couvrans & cachans les voyes publiques. Toutes lesquelles difficultez ensemble, estoyent bien, à ce qu'il leur estoit advis, suffisantes pour empescher que Cæsar ne peut courir sus à ceulx qui s'estoyent rebellez. Si estoyent plusieurs nations ensemble, qui avoyent conspiré ceste rebellion : mais les deux principales estoyent les Arverniens [1] & les Carnutes [2] qui avoyent eleu

[1] Qui habitoient ce qu'on appelle aujourd'hui l'Auvergne.
[2] Et ceux-ci le pays Chartrain.

pour capitaine en chef, & auquel ilz avoyent donné la supetintendence de toute celle guerre, un Vercingentorix, duquel au paravant les Gaulois avoyent fait mourir par justice le pere, à cause qu'il leur sembla qu'il aspirast à se faire roy. Ce Vercingentorix donques divisant ses forces en plusieurs parties, & y commettant à chascune plusieurs particuliers capitaines soubs luy, avoit si bien prattiqué, qu'il avoit tiré à sa ligue tous les peuples d'alenviron jusques à ceulx qui sont devers [1] la mer Adriatique, ayant entrepris de faire prendre les armes tout à un coup à toute la Gaule ensemble, de tant plus mesmement qu'il estoit bien adverty, que ceulx de Rome se bendoyent desja à l'encontre de Cæsar : tellement que s'il eust attendu un peu plus tard, jusques à ce que Cæsar fust entré en ses guerres civiles, il eust mis l'Italie en aussi grande crainte & aussi grand danger, qu'elle avoit esté du temps des Cimbres.

XXXIV. Mais Cæsar qui conduisoit très sagement toutes choses appartenantes au faict de la guerre, & qui sur tout se sçavoit très bien servir à poinct de l'occasion du temps, si tost qu'il entendit les nouvelles de ce soublevement,

[1] Les autres lisent en ce lieu, πρὸς τὸν Ἄραρα, qui seroit à dire jusques à la riviere de la Sone. *Amyot.* C'est là la bonne leçon, comme les savans en conviennent.

ſe partit en diligence, retournant par les meſmes chemins qu'il eſtoit allé, faiſant cognoiſtre aux Barbares qu'ilz avoyent affaire à une force invincible, & à laquelle il leur feroit impoſſible de reſiſter, veu la diligence extreme qu'il avoit faitte avec ſon armée, par un ſi cruel hyver: car là où ilz n'euſſent peu croire que un ſimple meſſager fuſt venu en ſi peu de temps de là où il eſtoit juſques à eulx, ilz furent esbahiz qu'ilz le veirent avec tout ſon exercite, gaſtant & bruſlant leur plat païs, forceant & deſtruiſant leurs villes & places fortes, & recevant à mercy ceulx qui ſe retournoyent devers luy, juſques à ce que les Heduiens [1] prirent les armes contre luy, leſquelz au paravant ſe ſouloyent nommer freres des Romains, & eſtoyent grandement honorez par eulx : à l'occaſion dequoy, les gens de Cæſar quand ilz entendirent comme ilz s'eſtoyent conjoints avec les peuples conjurez, en receurent grand deſplaiſir, & en furent fort deſcouragez : & pour ceſte cauſe Cæſar ſe partant de là paſſa à travers le païs des Lingones [2], pour entrer en celuy des Sequaniens, qui eſtoyent amis des Romains, & les plus près de l'Italie de

[1] Entre la Saône, la Loire & la Seine. Leur capitale étoit Autun.

[2] Leur capitale étoit Langres, mais leurs poſſeſſions s'étendoient fort loin.

ce costé là, au regard du reste de la Gaule. Là le vindrent les ennemis assaillir & environner de tous costez, avec un nombre infiny de milliers de combatans : & luy aussi ne faillit pas de les attendre, & combatre si bien, qu'avec le temps & l'effroy qu'il leur donna, il les rengea finablement à sa voulunté : mais du commencement pourtant il semble qu'il y receut quelque secousse, car les Arverniens monstroyent en un de leurs temples, une espée pendue, qu'ilz disoyent avoir esté gaignée sur Cæsar, & luy mesme depuis en passant un jour par là, la veit, & s'en prit à rire, & comme ses amis la voulussent faire oster de là, il ne voulut pas qu'ilz le feissent, disant qu'il n'y falloit pas toucher, puis que c'estoit chose sacrée : toutefois à ce premier commencement, ceulx qui se sauverent de vistesse, ou la plus part d'iceulx se retirerent & s'en fouirent avec leur roy dedans la ville d'Alexia [1], devant laquelle Cæsar alla mettre le siege, encore qu'elle semblast estre imprenable, tant pour la haulteur des murailles, que pour la multitude des hommes de defense qu'il y avoit dedans.

XXXV. Mais durant ce siege il luy survint un peril de dehors plus grand que lon ne sçauroit à peine exprimer : car une armée de trois cents

[1] Aujourd'hui Sainte-Reine en Bourgogne.

mille combatans, les meilleurs qui fussent entre toutes les nations de la Gaule, le vint trouver ainsi qu'il estoit au siege devant Alexia, oultre ceulx qui estoyent renfermez dedans la ville, qui ne montoyent pas moins de soixante & dix mille : tellement que se trouvant enserré entre deux si grosses puissances, il fut contraint de se fortifier de deux murailles, l'une contre ceulx de la ville, & l'autre contre ceulx de dehors, pource que si ces deux grosses puissances se fussent jointes & assemblées ensemble, certainement c'eust esté fait de Cæsar : parquoy ce siege d'Alexia, & la bataille qu'il gaigna devant, à bon droit luy acquirent plus d'honneur & de gloire, que nulle autre, pource que ce fut le danger où il feit plus d'actes de prouesse, de hardiesse, de bon sens & sagesse, qu'il ne feit en affaire où il se trouvast onques. Mais ce qui fait plus à esmerveiller en cela, est, que ceulx de la ville ne sceurent jamais rien de ceulx qui les venoyent secourir, sinon après que Cæsar les eust desfaits, & encore plus, que les Romains mesmes, qui estoyent ordonnez pour garder la muraille bastie contre la ville, n'en sceurent rien non plus, sinon après le faict, quand ilz entendirent le cry des hommes, & les lamentations des femmes qui estoyent dedans Alexia, quand ilz apperceurent aux autres costez de la ville force pavois estoffez d'or & d'argent,

force cuiraces & corselets sanglans, force meuble & vaisselle, force tentes & pavillons faits à la mode des Gaulois, que les Romains apportoyent de la desconfiture en leur camp, tant ceste grosse puissance disparut & s'esvanouit soudainement, ne plus ne moins qu'un fantasme ou un songe, ayant esté la plus part occise en un jour de bataille sur le champ. Au reste ceulx d'Alexia après avoir donné beaucoup de travail & à Cæsar & à eulx mesmes, finablement se rendirent : & Vercingentorix, celuy qui avoit suscité & conduit toute ceste guerre, s'estant armé de ses plus belles armes, & ayant aussi paré & accoustré son cheval de mesme, sortit par les portes de la ville, & alla faire un tour tout à cheval à l'entour de Cæsar, estant assis en sa chaire : puis descendant à pied, osta tous les ornemens à son cheval, & despouilla toutes ses armes, qu'il jetta en terre, & s'alla seoir aux pieds de Cæsar sans mot dire, jusques à ce que Cæsar le bailla en garde comme prisonnier de guerre, pour après le mener à Rome en triumphe.

XXXVI. Or avoit Cæsar de long temps proposé & entrepris de ruiner Pompeius, comme aussi Pompeius luy, pource qu'ayant Crassus esté tué par les Parthes, qui seul pouvoit espier, que l'un d'eulx deux donnast en terre, il ne restoit plus à Cæsar pour se faire le plus grand, que de destruire

destruire Pompeius qui l'estoit, ny à Pompeius pour obvier à ce que cela ne luy advinst, que de desfaire le premier Cæsar, que seul il craignoit : combien qu'il n'y avoit pas long temps qu'il commenceoit à le craindre, pource que jusques à un peu devant ce temps il avoit tousjours fait peu de compte de luy, estimant que ce luy seroit tousjours chose bien facile de desfaire, quand il voudroit, celuy qu'il avoit fait tel comme il estoit. Mais Cæsar au contraire, s'estant dès son commencement proposé ce but là, comme un champion de lucte, qui n'estudie sinon comment il pourra terrasser & abbatre ses adversaires, se retira à l'escart loing de Rome pour s'exerciter en ces guerres de la Gaule, là où il aguerrit son armée, & quant & quant augmenta la gloire de son nom par ses haults faicts d'armes : de maniere qu'il se vint à egaler aux gestes de Pompeius, & ne luy resta plus pour executer & mettre à effect son entreprise, que quelques occasions coulorées, que Pompeius en partie luy donna, & en partie aussi les temps luy apporterent, & sur tout le mauvais gouvernement qu'il y avoit pour lors en la chose publique Romaine, par ce que ceulx qui y poursuyvoyent les estats & offices, acheptoyent les voix du peuple à beaux deniers comptans, qu'ilz delivroyent publiquement à la bancque sans vergongne ne

crainte quelconque, & venoit le commun populaire ayant vendu ses voix à prix d'argent, au lieu & jour de l'election, combatre pour celuy qui l'avoit payé, non avec ses voix & suffrages, mais avec arcs, fondes & espées, de sorte que l'assemblée bien peu souvent se departoit, que la tribune aux harengues ne fust souillée & diffamée de sang, & de morts qui y estoyent occis sur la place, demourant ce pendant la ville en trouble sans magistrats qui y commandassent, ne plus ne moins qu'une navire en tourmente, sans pilote : tellement que les hommes de bon sens & de bon jugement voyans une telle fureur & une telle confusion, se fussent bien contentez, de peur qu'il ne leur advinst pis, s'ilz fussent tumbez en une monarchie, & en la main d'un seul qui eust eu souveraine puissance, & y en avoit plusieurs qui osoyent bien dire publiquement, qu'il n'y avoit plus ordre de remedier aux maulx de la chose publique, que par le moyen d'un seul, auquel on donnast plein pouvoir, puissance & authorité souveraine, & qu'il falloit prendre ceste medecine par la main de celuy qui seroit le plus doulx & plus gracieux medecin, voulans couvertement donner à entendre Pompeius : & comme luy mesme soubz belles paroles fardées, monstrast semblant de ne le vouloir point, & ce pendant soubs main

procuraſt toutes les choſes qui pouvoyent ſervir à ceſte fin, & taſchaſt, plus que nul autre, à ſe faire eſlire dictateur, Caton s'en appercevant bien, & craignant qu'à la fin le peuple ne fuſt par luy forcé de ce faire, ſuada au ſenat de le declarer plus toſt ſeul conſul, à fin que ſe contentant de ceſte plus juſte & plus legitime principaulté, il n'en convoitaſt point d'autre : ce que non ſeulement le ſenat luy ottroya, mais davantage luy prolongea le temps du gouvernement de ſes provinces : car il en avoit deux, l'Heſpagne & l'Afrique toute entiere, leſquelles il regiſſoit & adminiſtroit par ſes lieutenans qu'il y commettoit, entretenant ſon armée des mille talents[1] que la choſe publique luy fourniſſoit par chaſcun an.

XXXVII. Cela fut cauſe que Cæſar envoya auſſi gens pour demander en ſon nom le conſulat, & ſemblablement prolongation du temps de ſon gouvernement, à quoy Pompeius du commencement ſe teut : mais Marcellus & Lentulus, qui haïſſoyent Cæſar d'ailleurs, y contredirent fort & ferme, en adjouſtant à ce qui eſtoit neceſſaire à dire ou à faire, d'autres choſes, qui ne l'eſtoyent pas, pour luy faire honte & deſpit : car ils priverent du droit & privilege de

[1] Six cents mille eſcus. *Amyot.* 4,668,775 livres de notre monnoie.

bourgeoisie Romaine, les manans & habitans de la ville de Novocome [1] en la Gaule de devers l'Italie, ou Cæsar de nagueres les avoit logez : & Marcellus estant consul, feit de son temps fouetter de verges un des senateurs de là, qui estoit venu pour cest affaire à Rome, en disant qu'il luy imprimoit expressement ces marques là, à fin qu'il cogneust par là, qu'il n'estoit point citoyen Romain, & qu'il les allast monstrer à Cæsar. Mais depuis ce consulat de Marcellus, Cæsar laissant desja puiser en ses coffres les richesses Gauloises, à ceulx qui s'entremettoyent du gouvernement de la chose publique à Rome, tant comme ilz en vouloyent, & ayant ja acquitté Curio d'une somme de debtes, & donné au consul Paulus mille cinq cents talents [2], dont il feit bastir ce tant renommé palais, joignant la place, que lon appelle la Basilique de Paulus, au lieu de celuy de Fulvius : alors Pompeius entrant en crainte de ceste menée, commencea à prochasser ouvertement, tant par luy comme par ses amis, que lon envoyast un successeur à Cæsar, & luy redemanda les gens de guerre qu'il luy avoit prestez pour la guerre & conqueste de la Gaule.

[1] Come, depuis appellée Novocome, lorsque César y établit ces nouveaux colons, au-dessus du lac de Come, autrefois Larius, dans la partie de l'Italie appellée alors la Gaule Transpadane, c'est-à-dire, au-delà du Pô.

[2] Neuf cents mille escus. *Amyot.* 7,003,125 liv. de notre monnoie.

XXXVIII. Cæſar les luy renvoya faiſant preſent à chaſque particulier ſoudard de deux cents cinquante drachmes d'argent[1] : mais ceulx qui les ramenerent, quand ilz furent à Rome, ſemerent parmy le peuple des paroles qui n'eſtoyent ny belles ny bonnes à l'encontre de Cæſar, & abuſerent Pompeius meſme de faulſes perſuaſions & vaines eſperances, luy donnans à entendre qu'il eſtoit ſingulierement deſiré au camp & en l'armée de Cæſar : & que ſi pardeçà dedans Rome il faiſoit malaiſeement ce qu'il vouloit, tant pour l'envie qu'on luy portoit, que pour quelques mauvaiſes humeurs cachées entre ceulx qui ſe meſloyent du gouvernement de la choſe publique, il ſe pouvoit aſſeurer que pardelà toute l'armée eſtoit à ſon commandement : & que ſi les ſoudards repaſſoyent une fois les monts & retournoyent en Italie, ilz ſe viendroyent incontinent tous rendre devers luy, tant ilz haïſſoyent Cæſar à cauſe qu'il les faiſoit trop travailler & continuellement combatre, joint auſſi qu'il leur eſtoit ſuſpect, & qu'ilz ſe doubtoyent qu'il aſpiroit à ſe faire monarque. Ces propos enflerent Pompeius de vaine preſumption de ſoy meſme, & le rendirent nonchalant, de ſorte qu'il ne teint compte de faire ſes preparatifz pour la guerre, comme n'ayant point d'occaſion de

[1] Vingt-cinq eſcus, *Amyot*, 194 liv. 10 ſ. 7 d. de notre monnoie.

craindre, & s'amusant à resister à Cæsar de paroles seulement, & d'opinions contraires à ses demandes au senat, cuidant bien le combatre pour dire, Je suis d'advis de cecy ou de cela : mais Cæsar ne s'en soucioit point. Car lon dit que l'un de ses capitaines qu'il avoit envoyé pour ses affaires à Rome, estant devant la porte du senat, & entendant que lon ne luy avoit pas voulu donner la prolongation du temps de son gouvernement qu'il avoit demandé, en frappant de la main sur la poignée de son espée dit, « Et » puis que vous ne luy voulez pas ottroyer, ceste » cy le luy baillera ».

XXXIX. Toutefois les demandes que proposoit Cæsar, avoyent la plus belle apparence du monde : car il disoit qu'il estoit content de laisser les armes, pourveu que Pompeïus les laissast aussi, & que tous deux, comme personnes privées, vinsent à prochasser d'obtenir quelque bonne recompense de leurs citoyens, remonstrant que ceulx qui luy ostoyent la force des armes, & la confirmoyent à Pompeius, le calumnioyent à tort de se vouloir faire monarque, & ce pendant donnoyent les moyens à l'autre de l'estre. Curion [1] faisant ces offres & remonstrances au nom de Cæsar publiquement devant le peuple, fut ouy à grande joye & grands batemens

[1] Voyez l'Observation sur le chapitre suivant.

de mains, de maniere qu'il y en eut qui luy jetterent des bouquets & des fleurs sur luy quand il s'en alla, ne plus ne moins que lon fait aux champions qui sont declarez victorieux ès jeux de prix. Et Antonius, l'un des Tribuns du peuple, en apporta une lettre missive que Cæsar en escrivoit, & la feit lire publiquement malgré les consuls. Mais au senat Scipion, beaupere de Pompeius, meit en avant une telle sentence, que si dedans certain jour prefix, Cæsar ne posoit les armes, qu'il fust jugé & declaré ennemy du peuple Romain. Et lors les consulz demanderent tout hault à l'assistence des senateurs, s'ilz estoyent d'advis que Pompeius laissast les armes: à laquelle demande il y en eut bien peu qui s'accordassent: & puis après demanderent s'ilz estoyent d'advis que Cæsar les laissast: & à celle là, presque tous dirent que ouy. Mais comme Antonius adonc requist, que tous deux ensemble les laissassent, alors tous egalement en furent d'advis: toutefois pour l'importune violence de Scipion & de Marcellus, qui crioyent qu'il falloit user de force d'armes, non pas d'opinions, contre un larron, le senat adonc se leva sans rien arrester, & changea lon de robbes par la ville comme lon a accoustumé de faire en un dueil public, à cause de ceste dissension.

XL. Depuis il vint d'autres lettres de Cæsar,

qui sembloyent encore plus raisonnables : car il requeroit qu'on luy baillast la Gaule qui est entre les monts des Alpes & l'Italie, avec l'Esclavonie, & deux legions seulement, en delaissant toute autre chose, jusques à ce qu'il peust prochasser un second consulat. Et Ciceron l'orateur, nagueres retourné de son gouvernement de la Cilicie, cherchant tous moyens de les accorder, amollissoit le plus qu'il pouvoit Pompeius : lequel disoit qu'il estoit bien d'opinion de luy accorder le demourant de ce qu'il demandoit, pourveu qu'il laissast ses gens de guerre. Et Ciceron sollicitoit envers les amis de Cæsar, qu'ilz se contentassent de ces deux provinces, & de six mille hommes de guerre seulement pour avoir paix : à quoy Pompeius mesme se plioit bien, & les luy concedoit : mais Lentulus le consul ne le voulut point, ains chassa Curion [1] & Antonius ignominieusement hors du senat, en quoy faisant ilz donnerent eulx mesmes à Cæsar la plus belle couleur & plus honeste couverture qu'il eust sceu desirer, par laquelle il irrita le plus ses soudards, en leur monstrant ces deux personnages constituez en dignité & office publique, qui avoyent esté contrains de s'en fouir devers luy deguisez en esclaves sur des voitures de loage, car ilz s'estoyent ainsi habillez de peur, au sortir de Rome.

[1] Voyez les Observations.

XLI. Or n'avoit il pas pour lors à l'entour de luy plus de cinq mille hommes de pied, & trois cents chevaux, pource que le reste de son armée estoit demouré delà les monts, qu'il avoit jà envoyé querir : mais voyant que l'execution de son desseing & de son entreprise n'avoit pas besoing de grand nombre de gens de guerre du commencement, ains plus tost d'estonnement de sa hardiesse, & de soudaineté de ravir l'occasion du temps, pourautant qu'il effroyeroit plus facilement ses adversaires en les surprenant au desprouveu, lors qu'ilz ne croiroyent jamais qu'il deust venir, qu'il ne les forceroit en les allant assaillir avec toute sa puissance, quand il leur donneroit loisir de se prouvoir, il commanda à quelques siens capitaines & chefs de bendes, qu'ilz s'en allassent sans faire semblant de rien avec leurs espées seulement, & non autres armes, en la ville d'Ariminum, grande ville, que lon rencontre la premiere au sortir de la Gaule [1], & qu'ilz s'en saisissent sans tuer ny blecer personne, & sans emouvoir tumulte, que le moins qu'il leur seroit possible : puis ayant commis la superintendence de tout ce qu'il avoit de force quant & luy à l'un de ses familiers nommé Hortensius, tout le long du jour il demoura en public en veue de tout le monde à regarder com-

[1] Cispadane, c'est-à-dire, en deçà du Pô, partie de la Cisalpine.

batre des escrimeurs à oultrance, qui s'exercitoyent aux armes devant luy, jusques à un peu devant le soir qu'il entra en son logis, là où après s'estre un peu estuvé, il entra dedans la sale, & fut quelque temps avec ceulx qu'il avoit fait convier à soupper quant & luy : puis quand se vint à la nuict close, que lon ne voyoit desjà plus goutte, il se leva de table, & pria la compagnie de faire bonne chere, & que personne ne bougeast, pource qu'il reviendroit incontinent : mais il avoit devant averty quelques uns de ses plus feaux amis, en petit nombre, qu'ilz le suyvissent, non pas tous ensemble, mais les uns par un chemin, les autres par un autre, & luy montant dessus un coche de loage, feit semblant d'aller d'un autre costé du commencement, & puis tourna tout court devers Ariminum.

XLII. Quand il fut arrivé au petit fleuve de Rubicon, lequel separe la Gaule de deçà les Alpes d'avec le reste de l'Italie, il s'arresta tout coy : car plus il approchoit du faict, plus il luy venoit en l'esprit un remors, de penser à ce qu'il attentoit, & plus il varioit en ses pensemens, quand il consideroit la grande hardiesse de ce qu'il entreprenoit. Si feit adonc plusieurs discours en son entendement sans en dire mot à personne, inclinant tantost en une part, & tantost en une autre, & changea son conseil en beau-

coup de partis contraires à part soy : aussi en dispura il beaucoup avec ceulx qu'il avoit de ses amis quant & luy, entre lesquels estoit Asinius Pollio, discourant avec eulx, de combien de maulx par le monde seroit cause & commencement ce passage de la riviere, & combien leurs successeurs & survivans en parleroyent un jour à l'advenir. Mais finablement se jettant comme par une impetuosité de courage hors de tout ce pensement de l'advenir, & disant ce mot qu'ont accoustumé de dire ordinairement ceulx qui s'adventurent à entreprises fort hazardeuses & hardies : A [1] tout perdre n'y a qu'un coup perilleux, poulsons : il se meit à passer la riviere, & depuis qu'il l'eut une fois passée, il ne feit plus que courir sans arrester nulle part, de sorte qu'avant le jour il fut dedans Ariminum & s'en saisit. Mais on dit que la nuict de devant qu'il passa ceste riviere, il eut en dormant une illusion damnable, c'est, qu'il luy fut advis qu'il avoit affaire avec sa propre mere.

XLIII. Si tost que les nouvelles de la prise d'Ariminum furent espandues, ne plus ne moins que si la guerre eust esté ouverte tant par mer que par terre à portes arriere renversées, & que si toutes les loix Romaines, aussi bien que les bornes de son gouvernement, fussent entierement transgressées, on eust dit que les villes mesmes toutes

[1] Le grec dit en sa maniere de parler, Le dé soit jetté. *Amyot.*

entieres ſe levans de leurs places s'en fuyoyent de l'une à l'autre par toute l'Italie, non pas les hommes & les femmes à l'effroy, comme lon avoit bien veu autrefois, de maniere que la cité de Rome meſme fut incontinent toute remplie, comme d'un flux, des peuples voiſins tout à l'environ, qui s'y jetterent de tous coſtez à la foule, ſans qu'il y euſt plus officier ny magiſtrat qui la peuſt par authorité regir, ny par remonſtrance de raiſon contenir en une ſi violente tempeſte & tormente, tellement qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne ſe ruinaſt d'elle meſme, pour autant qu'il n'y avoit endroit où il n'y euſt des affections contraires, & des emeutes violentes & dangereuſes, à cauſe que ceulx qui eſtoyent bien aiſes de ce trouble, ne s'arreſtoyent pas en une place, ains allans çà & là par la ville, quand ilz en rencontroyent d'autres en pluſieurs lieux qui monſtroyent ſemblant d'eſtre eſpouventez ou deſplaiſans de ce tumulte, comme il eſt impoſſible autrement en une ſi grande ville, entroyent de paroles en picque avec eulx, & les menaçoyent audacieuſement de l'advenir.

XLIV. Pompeius meſme, qui d'ailleurs ſe trouvoit aſſez eſtonné, eſtoit encore plus troublé par les mauvais langages que les uns luy venoyent tenir d'un coſté, les autres d'un autre, luy reprochans aucuns que c'eſtoit bien employé,

& qu'il portoit adonc meritoirement la penitence de ce qu'il avoit agrandy Cæsar à l'encontre de soymesme & de la chose publique : autres le blasmans de ce qu'il avoit refuzé les honestes offres & raisonnables conditions de paix que Cæsar luy avoit offertes, en le laissant contumelieusement injurier par Lentulus. D'autre costé Faonius luy disoit qu'il frappast lors contre la terre, à cause qu'un jour en plein senat Pompeius parlant haultainement, avoit dit que personne ne s'enquist ny ne se souciast de ses preparatifs pour la guerre, pource que toutes & quantes fois qu'il voudroit frapper du pied contre la terre, il empliroit d'armées toute l'Italie. Ce neantmoins encore estoit il lors plus puissant que Cæsar, en nombre de gens de guerre : mais on ne le laissa jamais user de son conseil, ains luy apporta lon tant de nouvelles faulses, & luy meit on tant de frayeurs devant les yeux, comme s'ilz eussent desja eu leur ennemy à la cueuë, & qu'il eust desja tenu tout en sa main, qu'il ceda à la fin, & se laissa emporter à la foule des autres, prenant ceste resolution qu'il voyoit les choses en tel trouble & en tel tumulte, qu'il estoit force d'abandonner la ville, commandant à ceulx du senat qu'ilz le suyvissent, & qu'il n'y en eust pas un qui demourast derriere, si n'estoit qu'il aimast mieulx la tyrannie que la liberté

& la chose publique. Ainsi les Consulz mesmes avant que faire les sacrifices ordinaires, qu'ilz ont accoustumé de faire premier que sortir de la ville, s'enfouyrent : aussi feit la plus part des senateurs, prenans à la haste chez eulx, ce qui premier leur venoit à la main, ne plus ne moins que s'ilz l'eussent pillé à la desrobbée chez autruy : & y en eut aucuns de ceulx mesmes, qui de tout temps avoyent fort affectueusement tenu le party de Cæsar, qui eurent lors le sens si troublé de cest effroy, qu'ilz s'en fouyrent aussi, & se laisserent emmener au cours de l'emeute, sans qu'il en fust aucun besoing.

XLV. Mais sur tout estoit ce chose pitoyable à voir, que la ville, laquelle s'en alloit à l'adventure, comme une navire abandonnée des pilotes, desesperans de la pouvoir sauver en si grosse tourmente : toutefois quoy que la departie en fust si miserable, encore estimoyent les hommes que la fuitte fust leur païs pour l'amour qu'ils portoyent à Pompeius, & abandonnoyent Rome ne plus ne moins que si c'eust esté le propre camp de Cæsar, veu que Labienus mesme, qui estoit l'un des plus grands amis de Cæsar, comme celuy qui avoit tousjours esté son lieutenant en la guerre de la Gaule, & qui s'estoit tousjours porté très vaillamment en tous les affaires où il s'estoit trouvé, l'abandonna lors, en se retirant devers

Pompeius : mais Cæſar luy envoya après luy ſon argent & tout ſon bagage, puis alla camper devant la ville de Corſinium [1], dedans laquelle eſtoit Domitius avec trente enſeignes : lequel ſe voyant aſſiegé, cuida incontinent eſtre perdu, & deſeſperant de ſon faict, demanda à un ſien eſclave, qui eſtoit medecin, du poiſon. Le medecin luy bailla un breuvage, qu'il beut, penſant bien en mourir : mais tantoſt après oyant racompter comme Cæſar uſoit d'une merveilleuſe clemence & humanité envers ceulx qu'il prenoit, il ſe repentit d'avoir beu le breuvage, & commencea à ſe lamenter, & à regretter le trop temeraire conſeil qu'il avoit pris. Le medecin le reconforta, en luy remonſtrant qu'il avoit beu un breuvage pour faire dormir ſeulement, dont il fut fort aiſe, & s'en alla tout auſſi toſt rendre à Cæſar, lequel luy donna la vie ſauve, & neantmoins l'autre ne laiſſa pas de ſe deſrobber incontinent, & s'en fouir devers Pompeius. Ces nouvelles portées à Rome, resjouirent & reconforterent fort ceulx qui y eſtoyent demourez : & y en eut de ceulx qui en eſtoyent ſortis, qui y retournerent.

XLVI. Ce pendant Cæſar prit à ſa ſoude les gens de Domitius, & autant en feit il par toutes

[1] Aujourd'hui Sulmona, dans le canton des Péligniens, aujourd'hui l'Abruzze au royaume de Naples.

les villes, où il surprit les capitaines qui levoyent gens de guerre pour Pompeius, de sorte qu'ayant ja assemblé une grosse & redoubtable puissance, il tira droit où il le pensoit trouver luy mesme : mais Pompeius ne l'attendit pas, ains s'enfouit en la ville de Brundusium, de là où il feit passer devant à Dyrrachium les deux consulz, avec ce qu'ilz avoyent de forces, & luy mesme y passa aussi puis après, quand il sentit que Cæsar estoit arrivé, ainsi comme nous declarerons plus amplement & par le menu cy après en sa Vie. Si eust bien voulu Cæsar aller après & le poursuyvre tout promptement : mais à faulte de vaisseaux, il s'en retourna tout court à Rome, s'estant fait en l'espace de soixante jours maistre & seigneur de toute l'Italie, sans aucune effusion de sang. Estant à Rome, il la trouva beaucoup plus paisible qu'il ne s'attendoit, & y rencontra plusieurs senateurs, ausquelz il parla très humainement & gracieusement, les priant de vouloir envoyer devers Pompeius, pour accorder leurs differents avec toutes conditions justes & raisonnables : ce que toutefois ilz ne feirent pas, soit ou pource qu'ilz redoubtassent la fureur de Pompeius, à cause qu'ilz l'avoyent abandonné, ou qu'ilz estimassent que Cæsar au fond de son cueur ne le voulust pas ainsi qu'il le disoit de bouche, usant de tel langage pour une honeste

couverture

couverture seulement : & comme l'un des tribuns du peuple, Metellus, le voulust empescher de prendre de l'argent ès coffres du tresor & espargne publique, & luy alleguast quelques loix qui le defendoyent, il luy respondit, « Que le temps » des armes & le temps des loix estoyent deux : & » si ce que je fais d'adventure te desplaist (dit il) » oste toy d'icy pour ceste heure : car la guerre » ne comporte point ceste licence de contredire » ainsi franchement de paroles : & puis quand » j'auray posé les armes, & que nous aurons fait » appointement, alors tu viendras prescher & » harenguer tant que tu voudras : encore te dis- » je cela de grace, en remettant & relaschant » autant de mon droit : car tu es à moy, toy » & tous ceulx qui ayans esté seditieux contre » moy, estes tumbez soubs mes mains ». En disant ces paroles, il s'en alla au tresor : & pource que lon ne trouvoit point les clefz, il feit venir des serruriers, & feit lever les serrures : à quoy Metellus s'opposa de rechef, & y eut là quelques uns qui l'en louerent, disans qu'il faisoit bien, jusques à ce que Cæsar grossissant sa parole, le menaça qu'il le tueroit tout roide, s'il le faschoit davantage, & si luy dit plus : « Tu sçais » bien, jeune homme, qu'il m'est plus malaisé » de le dire, que de le faire ». Ceste parole feit non seulement que Metellus se retira lors bien

viste de peur, mais aussi que depuis on luy fournit tousjours promptement tout ce qu'il luy fallut pour la guerre.

XLVII. Car il la vouloit aller faire en Hespagne pour en chasser Petreius & Varro, lieutenans de Pompeius, & mettre en ses mains les armées & les provinces qu'ilz tenoyent premierement, à fin de s'en aller puis après contre Pompeius mesme, en ne laissant rien derriere, qui luy fust ennemy. Il fut en ce voyage là par plusieurs fois en danger de sa personne, pour les embusches & aguets, que lon luy dressa en beaucoup de lieux & de manieres, & en danger aussi de perdre toute son armée à faulte de vivres : & neantmoins il ne cessa jamais de poursuyvre, provoquer à la bataille, & enfermer de tranchées ces lieutenans de Pompeius, jusques à ce qu'il eust reduit leurs camps & leurs armées par force en son obeïssance : vray est que les chefz se sauverent, & s'enfouyrent devers Pompeius.

XLVIII. Quand il fut de retour à Rome, son beaupere Piso le pria d'envoyer des ambassadeurs à Pompeius, pour chercher les moyens d'appointer avec luy : mais Isauricus pour gratifier à Cæsar y contredit : & ayant esté creé dictateur par le senat, il rappella incontinent les bannis, il remeit en tous honneurs les enfans des proscripts, condamnez & bannis du temps de Sylla,

& ſoublagea un peu les debteurs, en retrenchant partie des uſures qui couroyent ſur eulx, & feit encore quelques autres telles ordonnances, mais bien peu : car il ne retint la ſouveraine puiſſance de dictateur que unze jours ſeulement, & en la quittant, il ſe nomma luy meſme conſul avec Servilius Iſauricus, puis ſe meit auſſi toſt à pourſuyvre le reſte de ſa guerre, laiſſant derriere par le chemin le reſte de ſon armée, & ſe mettant devant avec ſix cents chevaux, & cinq legions de gens de pied ſeulement, au cueur d'hyver, environ le mois de Janvier, qui reſpond à celuy que les Atheniens appellent Poſideon [1] : & ayant traverſé la mer Ionique, & mis ſes gens en terre, il prit les villes d'Oricum & d'Apollonie : puis renvoya ſes vaiſſeaux en la ville de Brunduſium pour luy amener le reſte de ſes ſoudards, qui n'avoit peu cheminer ſi toſt que luy leſquelz pendant qu'ilz furent par le chemin, comme gens qui avoyent jà paſſé la fleur de leur aage & la vigueur de leurs corps, & qui deſormais ſe trouvoyent las & recreuz de combatre tant d'ennemis en tant de batailles, faiſoyent entre eulx leurs plaintes de Cæſar, en diſant : « Quand » ſera-ce à la fin, & à quel but, que ceſt homme » ceſſera de nous trainner par tout le monde après » luy, en ſe ſervant de nous, ne plus ne moins

[1] Voyez les Obſervations.

» que si nous fussions utilz insensibles & impas-
» sibles? il n'est pas le fer de noz armes qui ne
» soit usé à force de coups : ne cesserons nous
» jamais après un si long temps d'avoir le halecret
» sur le dos, & le pavois sur le bras ? Cæsar ne
» deust il pas penser, au moins quand il void
» nostre sang, noz playes & noz bleceures, que
» nous sommes hommes mortelz, & que nous
» sentons les maulx & les douleurs que sentent
» les autres hommes ? & il nous va au cueur
» d'hyver exposer à la mercy des vents & de la
» mer, en temps que les dieux mesmes ne sçau-
» royent pas forcer, comme s'il fuyoit devant
» ses ennemis & ne les poursuyvoit pas ». En
tenant ces langages, les soudards s'acheminoyent
tousjours à petites journées devers la ville de
Brundusium : mais quand ilz y furent arrivez,
& qu'ilz trouverent que Cæsar avoit desja fait
voile, ilz changerent bien soudainement de
langage & de vouluntè : car ilz se blasmerent
eulx mesmes, & dirent injures à leurs capitaines
aussi, pour autant qu'ilz ne les avoyent hastez
davantage de cheminer, & se seans sur les plus
haultz rochers & poinctes de la coste, jettoyent
leur veuë dessus la haulte mer, regardans vers
le royaume d'Epire, s'ilz verroyent point revenir
les vaisseaux pour les passer.

XLIX. Ce pendant Cæsar qui estoit en la

ville d'Apollonie, n'ayant pas armée suffisante pour combatre son ennemy, se trouvoit en grande peine de ce que le reste demouroit trop à venir, ne sçachant qu'il devoit faire : mais à la fin il se resolut à un conseil fort dangereux, de s'embarquer à la desrobbée sur une fregate à douze rames seulement pour repasser de rechef à Brundusium : ce qui ne se pouvoit faire sans extreme peril, veu que toute celle mer estoit occupée par grosses flottes & puissantes armées des ennemis. Si s'embarqua une nuict vestu d'une robbe d'esclave, & se jetta dedans la fregate sans mot dire, non plus que s'il eust esté quelque personne de basse & vile condition. La fregate estoit sur la riviere d'Anius [1], la bouche de laquelle souloit estre ordinairement platte & tranquille, pour un petit vent de terre qui se levoit tous les matins, & repoulsoit bien loing les flots de la haulte mer : mais ceste nuict là d'adventure il souffla un vent marin qui amortit le vent de terre, de maniere que la roideur du cours de la riviere venant à combatre contre le flot de la mer & à l'encontre de la violence des vagues, l'embouscheure en devenoit fort perilleuse, estant l'eau de la riviere repoulsée & re-

[1] Strabon, Tite-Live, Pline la nomment tous Aous, ou Æas. Elle coule, selon Strabon, à dix stades, un peu moins d'une demi-lieue, d'Apollonie.

bourſée contremont avec grand bruit & dangereux tournoyement d'eau : au moyen dequoy le maiſtre qui gouvernoit la fregate, voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de ſortir hors de ceſte emboucheure, commanda à ſes mariniers de ſier en arriere pour retourner amont l'eau, ce que ſentant Cæſar, ſe donna incontinent à cognoiſtre à luy, qui fut de prime face bien eſtonné de le voir au viſage, & Cæſar le prenant par la main luy dit, « Mon amy, ayes bon courage, » & poulſe hardiment ſans craindre rien, car » tu menes Cæſar & ſa fortune quant & luy ». Adonc les matelots oublians tout le danger de la tourmente, ſe remeirent à voguer en avant, & feirent tout l'effort qui leur fut poſſible pour cuider forcer le vent & ſortir hors la bouche de ceſte riviere : mais à la fin il n'y eut ordre, pource que la fregate s'empliſſoit fort d'eau, & fut bien près d'aller à fond, tellement que Cæſar ſe trouva contraint à ſon grand regret de retourner en arriere : & comme il s'en retournoit en ſon camp, les ſoudards luy vindrent au devant en foule, ſe plaignans à luy, & luy faiſans leurs doleances, de ce qu'il ne s'aſſeuroit pas de pouvoir vaincre ſes ennemis avec eulx ſeuls, ains ſe tourmentoit juſques à mettre ſa perſonne en danger pour aller querir les abſents, à cauſe qu'il ne ſe fioit pas des preſents.

L. Mais ſur ces entrefaittes arriva Antonius amenant de Brunduſium le demourant de l'armée : parquoy Cæſar ſe ſentant fort aſſez, alla preſenter la bataille à Pompeius, lequel eſtoit logé fort à propos pour avoir vivres tant par mer que par terre : mais Cæſar qui dès le commencement n'en avoit pas eu abondance, s'en trouva bien toſt à deſtroit, tellement que ſes gens cueilloyent des racines qu'ilz meſloyent avec du laict, & les mangeoyent : ilz en faiſoyent auſſi du pain, & quelquefois en eſcarmouchant contre les ennemis, & courant au long de ceulx qui faiſoyent le guet, leur en jettoyent juſques dedans leurs trenchées, diſans, que tant comme la terre produiroit de telles racines, jamais ne ceſſeroyent de tenir Pompeius aſſiegé. Pompeius defendit que lon ne ſemaſt ny ces paroles, ny ce pain parmy ſon camp, de peur que cela ne feiſt perdre le cueur à ſes gens, & qu'ilz n'euſſent horreur quand ilz viendroyent à conſiderer la dureté & aſpreté des ennemis à qui ilz avoyent affaire, attendu qu'ilz ne ſe laſſoyent de rien, non plus que beſtes ſauvages.

LI. Or ſe faiſoit il ordinairement des courſes & eſcarmouches tout joignant les trenchées & fortifications du camp de Pompeius, ès quelles Cæſar avoit preſque tousjours l'advantage, excepté en une ſeule où ſes gens fouyrent à val de

roupte ſi effroyeement, qu'il fut ce jour là en grand danger de perdre camp & tout : pource que Pompeius ſortit en bataille ſur eulx, & ne le peurent ſouſtenir, ains furent menez batant juſques dedans leur camp, les trenchées duquel en furent toutes comblées de morts que lon tuoit juſques dedans les portes & tout contre les remparemens, tant ilz furent vivement & de près pourſuyvis. Cæſar alla bien au devant des fuyans pour taſcher à leur faire tourner viſage, mais il n'y gaigna rien : car quand il cuidoit prendre les enſeignes pour les arreſter, ceulx qui les portoyent les jettoyent à terre, de maniere que les ennemis en prirent juſques au nombre de trente & deux, & s'en fallut bien peu que luy meſme n'y fuſt occis : car comme il euſt jetté ſa main ſur celle d'un grand & puiſſant ſoudard qui fuyoit tout au long de luy, en luy faiſant commandement de demourer & monſtrer viſage à l'ennemy, le ſoudard plein de frayeur haulſa l'eſpée pour le frapper : mais l'eſcuyer de Cæſar le prevint qui luy avalla l'eſpaule d'un coup d'eſpée : & fut Cæſar ce jour là en ſi grand deſeſpoir de ſes affaires, que quand Pompeius, pour quelque crainte ou par quelque envie de fortune eut failly de mettre fin à ceſte grande beſongne, & ſe fut retiré en ſon camp, ſe contentant d'avoir rembarré & chaſſé ſes ennemis

jusques dedans le leur, Cæsar retournant au sien avec ses amis, dit hault & clair, « La victoire » estoit aujourdhuy à noz ennemis, s'ilz eussent » eu un chef qui eust sceu vaincre ».

LII. Retourné qu'il fut en son logis, il se coucha, & luy fut celle nuict la plus mauvaise & plus fascheuse qu'il eut onques : car il ne cessa de discourir en son entendement avec une grande destresse, la grande faulte qu'il avoit faitte en sa conduite, de s'estre opiniastré à demourer tant là au long de la marine, estans ses ennemis les plus puissans par la mer, veu qu'il avoit devant soy un païs large & plantureux de tous biens, des villes de la Macedoine & de la Thessalie, & n'avoit pas eu le sens de tirer la guerre hors de là, sans tant s'amuser à perdre temps, en lieu où il estoit plus assiegé de ses ennemis par faulte de vivres, que luy ne les assiegeoit par force d'armes : ainsi se faschant & ennuyant de se voir si fort à destroit de vivres, & ses affaires en si mauvais train, il se deslogea de là où il estoit, en deliberation d'aller trouver Scipion en la Macedoine, faisant son compte, que où il attireroit Pompeius à la bataille malgré luy, quand il n'auroit plus la mer à son dos qui luy fournist vivres en abondance, ou bien qu'il desferoit aiseement Scipion quand il seroit seul, s'il n'estoit secouru.

LIII. Ce desſogement de Cæſar eleva le cueur à l'armée de Pompeius & à ſes capitaines, qui voulurent à toute force que lon allaſt après luy, comme jà fuyant & desfait : mais quant à luy il ne vouloit point en ſorte du monde, hazarder la bataille qui eſtoit de ſi grande conſequence, ains ſe ſentant très bien prouveu de toutes choſes neceſſaires pour attendre le temps, vouloit tirer ceſte guerre en longueur, à fin de matter & conſumer par traict de temps ce peu de vigueur qui reſtoit à l'armée de Cæſar, de laquelle les meilleurs hommes eſtoyent bien aguerriz, & avoyent une hardieſſe nompareille pour un jour de bataille : mais d'aller ainſi errant par païs, & remuant ſi ſouvent le camp de lieu à autre, combatre une muraille, aller au guet, & eſtre en armes toutes les nuicts, ilz ne le pouvoyent, la plus part, plus faire, à cauſe de leur vieilleſſe, eſtans deſormais devenus trop peſans pour porter ceſte peine, de maniere que la foibleſſe de leurs corps leur diminuoit auſſi d'autant la vigueur du courage. Davantage il s'eſtoit mis quelque maladie peſtilente entre eulx procedée des mauvaiſes viandes que ilz avoyent eſté contraints de manger : &, qui eſtoit encore pis, il n'eſtoit ny fort d'argent, ny n'avoit moyen de recouvrer vivres, de ſorte qu'il ſembloit qu'en peu de temps il ſe desferoit & ſe ruineroit de ſoy meſme. Pour

lesquelles raisons Pompeius ne vouloit combatre en sorte quelconque : mais il n'avoit en cela que Caton seul de son opinion, encore estoit ce pourautant qu'il vouloit espargner le sang de ses citoyens : car ayant veu ceulx qui estoyent demourez morts sur la place du costé des ennemis en la derniere escarmouche, lesquelz n'estoyent pas moins de mille hommes, il se couvrit le visage, & s'en alla plorant. Tous les autres au contraire le tensoyent & le blasmoyent de ce qu'il restifvoit ainsi à venir à la bataille, & aucuns le picquoyent en l'appellant Agamemnon, & le roy des roys, disans qu'il faisoit ainsi durer ceste guerre, pource que il ne vouloit pas se dessaisir de ceste authorité souveraine, & qu'il estoit bien aise de voir tousjours tant de capitaines à ses costez, qui luy venoyent faire la cour jusques en son logis : & Faonius un ecervelé, qui alloit contrefaisant furieusement le franc & rond parler de Caton, faisoit semblant de se tourmenter, en disant, « N'est ce pas grande pitié, que nous ne mangerons pas encore ceste » année des figues de Thusculum [1], pour l'am- » bitieuse convoitise de dominer qui est en Pom-

[1] Tusculum étoit à cinq lieues de Rome en tirant au sud-est. Ce canton étoit plein de maisons de plaisance ; le territoire en étoit très fertile. C'est là qu'est aujourd'hui Frascati : l'ancien Tusculum étoit à mi-côte : Frascati est au pied de la montagne.

» peius » ? Et Afranius nagueres retourné de l'Hespagne, là où pource qu'il luy estoit mal succedé, on le calumnioit d'avoir trahy & vendu à Cæsar son armée pour un prix d'argent, alloit demandant pourquoy c'estoit que lon ne combatoit ce marchand, que lon disoit avoir achepté de luy la province d'Hespagne : tellement que Pompeius à la fin poulsé par ces langages, alla malgré luy après Cæsar pour le combatre.

LIV. Si se trouva Cæsar du commencement en grande peine par le chemin, pource qu'il ne trouvoit pas qui luy voulust bailler vivres, estant mesprisé de tout le monde, à cause de la perte & desfaitte qu'il avoit receuë nouvellement : mais depuis qu'il eut pris la ville de Gonphes [1] en la Thessalie, non seulement il recouvra vivres à foison pour nourrir son armée, mais aussi la guarentit & delivra estrangement de maladie, pource que y ayans les soudards trouvé grande quantité de vins, ilz chasserent la contagion de pestilence à force de boire & de faire grande chere : car ilz ne feirent autre chose que baller, mommer, & jouer les Bacchanales par tout le chemin, tant qu'ilz se guarirent de ceste maladie par yvrongner, & se feirent des corps tout neufs.

[1] La premiere ville de Thessalie, en sortant de l'Epire, dit César.

LV. Quand ilz furent tous deux arrivez en la Pharſalie, & tous deux campez l'un devant l'autre, Pompeius retourna de rechef à ſa premiere reſolution, de tant plus meſmement qu'il avoit eu des preſages de ſignifiance ſiniſtre & de mauvaiſes viſions en dormant : car il luy fut advis une nuict qu'il entroit dedans le theatre, là où les Romains le recueilloyent avec grands batemens [1] : mais ceulx d'alentour de luy eſtoyent ſi preſumptueux & ſi temeraires, & ſe promettoyent ſi aſſeureement la victoire, que desja Domitius Spinther & Scipion ſe debatoyent entre eulx, & briguoyent le ſouverain pontificat que tenoit Cæſar, & y en eut pluſieurs qui envoyerent devant à Rome pour retenir & loer les plus prochaines maiſons de la place, comme eſtans plus commodes aux præteurs & aux conſuls, faiſans desja leur compte, que ces offices là ne leur pouvoyent fouir incontinent après la fin de ceſte guerre. Mais ſur tous autres brilloyent d'ardeur de combatre les jeunes gentilzhommes & chevaliers Romains, qui eſtoyent bien montez & armez à l'avantage de harnois bien fourbis & reluiſans, leurs cheveaux gras & refaits, & eulx beaux jeunes hommes, & en nombre de ſept

[1] L'original grec eſt defectueux en ceſt endroict, & le faut remplir de ce qui eſt cy devant eſcrit en la Vie de Pompeius. *Amyot.* Voyez la Vie de Pompée, T. VI, p. 250.

mille, là où ceulx de Cæſar n'eſtoyent que mille ſeulement.

LVI. Le nombre des gens de pied n'eſtoit pas ſemblable non plus : car ilz eſtoyent quarante & cinq mille contre vingt & deux : parquoy Cæſar feit aſſembler les ſiens, auxquelz il remonſtra, comme Cornificius eſtoit près de là qui luy amenoit deux legions entieres, & qu'il avoit quinze autres cohortes ſoubs la charge de Calenus, leſquelles il faiſoit tenir à l'entour de Megare & d'Athenes : puis leur demanda s'ilz vouloyent attendre ce renfort là, ou s'ilz aimoyent mieulx hazarder la bataille eulx ſeuls : les ſoudards s'eſcrierent tout hault qu'ilz le prioyent de ne differer point, ains plus toſt qu'il imaginaſt & inventaſt quelque ruze pour attirer l'ennemy à la bataille le plus toſt qu'il pourroit.

LVII. Et ainſi comme il ſacrifioit aux dieux pour la purification de ſon armée, la premiere hoſtie n'eut pas plus toſt eſté immolée, que ſon devin luy aſſeura, que dedans trois jours il auroit la bataille. Cæſar luy demanda s'il appercevoit point ès ſacrifices quelque heureux preſage touchant l'iſſue : & le devin luy reſpondit, « Tu feras » mieulx toy meſme la reſponſe à cela que moy : » car les dieux nous promettent une grande mu- » tation & grand changement de l'eſtat des choſes » qui ſont à preſent, en un autre tout contraire :

» parquoy ſi tu es bien maintenant, attens toy
» d'avoir cy après pire fortune : & ſi tu es mal,
» aſſeure toy, que tu l'auras meilleure. » Et la
nuict de devant la bataille, ainſi comme il alloit
environ la minuict viſitant les guetz, on veit
comme un grand brandon de feu allumé en l'air
qui paſſant par deſſus le camp de Cæſar, alla
fondre dedans celuy de Pompeius : & environ
l'heure que lon remue le guet du matin, lon entendit une faulſe alarme, ſans cauſe apparente,
que lon appelle communement terreur panique,
qui ſe meut dedans le camp des ennemis : toutefois ſi ne s'attendoit il point de combatre pour ce
jour là, ains avoit propoſé de deſloger de là où
il eſtoit campé pour tirer vers la ville de Scotuſe,
& eſtoyent desja les tentes & pavillons de ſon
camp abbatus, quand ſes coureurs vindrent à
grande haſte devers luy, apporter nouvelles comment les ennemis ſe preparoyent pour venir à
la bataille : dequoy il fut fort joyeux, & après
avoir fait prieres aux dieux, qu'ilz luy vouluſſent eſtre ce jour là en aide, il rengea ſes gens
en battaille qu'il depattit en trois trouppes, donnant pour chef à celle du milieu Domitius Calvinus, & à celle de la poincte gauche Antonius, & luy ſe meit à la droitte, choiſiſſant ſon
lieu pour combatre en la dixieme legion : contre laquelle voyant que les ennemis avoyent or-

donné toute leur chevalerie, il eut peur quand il les veit en si grand nombre & en si brave equippage, au moyen dequoy, il feit habilement venir de la cueuë de sa battaille six cohortes, lesquelles il meit en embusche derriere sa poincte droitte, ayant premierement bien instruit les soudards de tout ce qu'ilz auroyent à faire quand la chevalerie des ennemis viendroit à commencer la charge.

LVIII. De l'autre costé Pompeius se meit aussi en la poincte droitte de sa bataille, baillant à conduire la gauche à Domitius, & Scipion beaupere de Pompeius prit à mener le milieu. Or s'estoyent les chevaliers Romains tous jettez en la poincte gauche, comme nous avons desja dit, en intention d'envelopper la droitte de Cæsar par derriere, & de faire leur plus grand effort à l'endroit mesme où estoit le chef de leurs ennemis, faisans leur compte qu'il n'y avoit bataillon de gens de pied si profond, qu'il peust soustenir le choc d'une si grosse trouppe de chevalerie, & qu'au premier heurt ilz foudroyeroyent tout, & leur passeroyent par dessus le ventre. Quand ce vint sur le poinct que d'un costé & d'autre les trompettes commencerent à sonner le son de la bataille, Pompeius commanda à ses gens de pied qu'ilz se teinsent fermes en leur marche bien serrez ensemble, & qu'ilz attendissent

attendissent sans bouger le pied la course de leurs ennemis, jusques à ce qu'ilz fussent prests à lancer leurs javelots. En quoy Cæsar depuis dit qu'il avoit fait une lourde faulte, ne considerant pas que ceste rencontre, qui se fait en courant de roideur, oultre ce qu'elle donne force plus roide aux premiers coups, encore enflamme elle le courage des hommes, pource que cest elancement commun de tous les combatans qui courent ensemble, luy est comme un soufflet qui l'allume.

LIX. Ainsi donc que Cæsar faisoit desja marcher sa bataille pour aller commencer la charge, il apperceut l'un de ses capitaines vaillant homme & bien experimenté au faict de la guerre, & duquel il se fioit beaucoup, qui preschoit les soudards qu'il avoit soubs sa charge, les enhortant de bien faire leur devoir de combatre vaillamment. Si l'appella par son nom, & luy dit tout hault : « Et bien, Caius Crassinius [1], » quelle esperance devons nous avoir ? & com- » ment sommes nous deliberez de bien faire ce » jourdhuy » ? Adonc Crassinius haulsant la main, luy respondit tout hault : « Nous vaincrons glo- » rieusement ce jourdhuy, Cæsar, & te pro- » mets que tu me loueras avant que ce jour

[1] Dans la Vie de Pompée il est appellé Crassianus ; César le nomme Crastinus.

» passe ou mort ou vif ». Ces paroles dites, il fut le premier, qui alla courant donner dedans les ennemis, tirant sa bende après luy qui estoit de six vingts hommes, & fendant les premiers rencs, entra avec grande occision bien avant dedans la bataille des ennemis, jusques à ce qu'en faisant ces grands efforts, il fut à la fin rembarré d'un coup d'estoc qui luy donna droit dedans la bouche par telle violence, que la poincte de l'espée luy vint à ressortir par derriere au chinon du col. Ainsi estans ja les gens de pied au milieu de la bataille attachez au combat de main, les gens de cheval de la pointe gauche de Pompeius marcherent aussi fierement, eslargissans leurs trouppes pour envelopper par derriere la poincte droitte de la bataille de Cæsar : mais avant qu'ilz commenceassent à charger, les six cohortes, que Cæsar avoit mis en aguet derriere luy, se prirent à courir droit à eulx, sans lancer de loing leurs javelots comme ilz ont accoustumé, ny en frapper à coups de main les cuisses, ny les jambes des ennemis, ains taschans à leur donner droit dedans les yeux, & à les en assener au visage, suyvant ce que Cæsar leur avoit enseigné : pource qu'il esperoit que ces jeunes gentilz hommes, qui n'avoyent gueres hanté les armes ny accoustumé de se voir blecez, & qui estoyent en la fleur de leur aage & de

leur beaulté, craindroyent fort ces bleceures là, & n'arresteroyent jamais, tant pour la crainte du danger present d'y perdre la vie, que pour la doubte que leurs beaux visages n'en demouraſſent difformes à l'advenir : comme il en advint : car ilz ne peurent onques souffrir, que lon leur apportast ainsi près du visage les poinctes des javelots, ains s'esblouirent de peur, quand ilz veirent qu'on leur approcha le fer luisant si près des yeux, & tournerent le dos en se couvrant le visage de peur que lon ne les y bleceast : ainsi se rompans d'eux mesmes, ilz se prirent finablement à fouir très laschement à val de roupte & furent cause de faire perdre tout le demourant : car ceulx qui les avoyent rompus, coururent incontinent assaillir le bataillon des gens de pied par derriere, & les meirent en pieces.

LX. Adonc Pompeius voyant de l'autre poincte de sa bataille, ses gens de cheval ainsi desbendez & escartez en roupte, ne fut plus celuy qu'il estoit auparavant, ny ne se souvint plus d'estre le grand Pompeius, ains ressemblant proprement à un homme, auquel les dieux ont osté le sens, & qui est estonné d'une ruine divinement advenue, il se retira sans mot dire en sa tente, là où il s'asseit, attendant ce qui pourroit advenir, jusques à ce que toute son armée ayant

esté desfaitte & mise en roupte, les ennemis vindrent à monter sur les rempars qui clouoyent son camp, & à combatre à coups de main contre ceulx qui les gardoyent : & lors comme estant un peu revenu à soy, il ne dit que ceste seule parole, « Comment, jusques à nostre camp » ! & despouillant à grande haste sa cotte d'armes & son accoustrement de capitaine, vestit une robbe convenable à sa fortune, & s'en sortit à la desrobbée. Au reste, comment il se gouverna depuis ceste fortune, & comme s'estant mis entre les mains de quelques Ægyptiens, il fut par eulx occis meschamment, nous le declarons en sa vie. Mais lors Cæsar entrant dedans le camp de Pompeius, & y voyant les corps estendus de ceulx que lon avoit ja tuez, & d'autres que lon tuoit encore, se prit à dire en soupirant : « Ilz l'ont » eulx mesmes ainsi voulu, & m'ont à ce con» trainct ». Car Caius Cæsar après avoir fait tant de belles conquestes, & victorieusement achevé tant & de si grosses guerres, eust neantmoins esté condamné, s'il se fust dessaisy de son armée. Asinius Pollio dit qu'il prononcea la sentence de ces paroles en langage Romain, que luy depuis a escrites en Grec : & dit davantage, que la plus part de ceulx qui furent mis à l'espée dedans le camp, estoyent valets & serviteurs, & qu'en toute la bataille il ne mourut pas plus

de ſix mille ſoudards. Quant à ceulx qui furent pris priſonniers, Cæſar en meſla beaucoup parmy ſes legions, & pardonna à pluſieurs perſonnages de qualité, entre leſquelz fut Brutus, celuy qui depuis le tua : & dit on qu'il fut en grande peine, quand après la bataille, on ne le trouva point ſoudainement : mais depuis il ſceut qu'il eſtoit vif, & s'eſtant venu de luy meſme rendre à luy, il en fut fort joyeux.

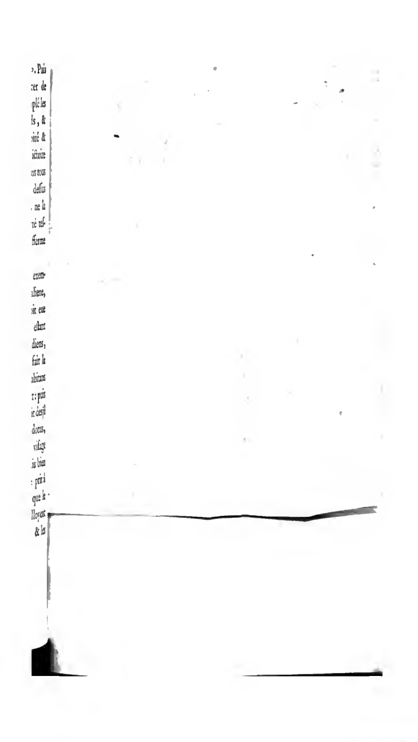
LXI. Si y eut pluſieurs ſignes qui prognoſtiquerent l'iſſue de ceſte bataille, telle comme elle fut, mais le plus notable fut celuy qui advint en la ville de Tralles [1], où il y avoit dedans le temple de Victoire, une image de Cæſar : la terre d'alentour eſtant fort dure d'elle meſme, eſtoit pavée de pierre encore plus dure, & neantmoins on dit qu'il en ſourdit une palme, tout joignant la baſe de la ſtatue. Et en la ville de Padoue [2], Caius Cornelius homme excellent en l'art de deviner, citoyen & familier amy de Titus Livius l'hiſtorien, eſtoit d'adventure ce jour là aſſis à contempler le vol des oyſeaux, & ainſi que Livius meſme le racompte, cogneut le poinct du temps que fut la bataille donnée, & predit à ceulx qui eſtoyent preſens, « A ceſte heure » propre ſe commence la meſlée : à ce meſme

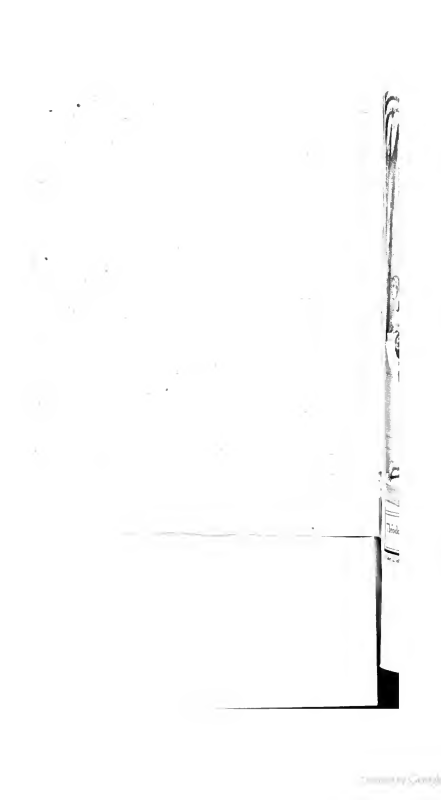
[1] Ville de l'Aſie mineure, dans la Lydie.

[2] A dix lieues de Veniſe.

» instant s'entrechocquent les deux armées ». Puis se rasseant une autre fois, pour considerer de rechef les oiseaux, après en avoir contemplé les presages, se dressa soudain sur ses pieds, & cria tout hault comme s'il eust esté inspiré & poulsé par quelque esprit divin, « La victoire » est tiene, Cæsar ». Dequoy s'esmerveillans tous les assistans, il osta la couronne qu'il avoit dessus sa teste, en faisant serment, que jamais ne la y remettroit, que l'evenement n'eust porté tesmoignage à la verité de son art. Livius afferme qu'il fut ainsi fait.

LXII. Au reste Cæsar ayant donné entiere exemption & affranchissement à la nation Thessaliene, en consideration de la victoire qu'il avoit eue en leurs païs, s'en alla après Pompeius, & estant passé en Asie, y affranchit aussi les Gnidiens, en faveur de Theopompus, celuy qui a fait le recueil des fables, & relascha à tous les habitans de l'Asie le tiers des tributs qu'ilz payoyent: puis arriva en Alexandrie, que Pompeius y avoit desjà esté mis à mort : si eut en horreur Theodotus, qui luy en presenta la teste, tournant le visage d'un autre costé pour ne la point voir : mais bien prit il son cachet, & en le regardant se prit à plorer, & à tous ses familiers & amis, que le roy d'Ægypte avoit fait arrester ainsi qu'ilz alloyent errans par ses païs, il leur feit des biens, & les







Théodotus présente à Jule César la tête de Pompée.

Tom. VII. Pag. 278.

Monet, Del. *Le M. Balbou, Sculp.*



gaigna tous à ſa devotion : ſuivant leſquelz offices, il eſcrivit à ſes amis de Rome, que le plus grand & plus doulx fruict qu'il recevoit de ſa victoire, eſtoit qu'il ſauvoit tous les jours la vie à quelques uns de ſes citoyens, qui avoyent porté les armes contre luy.

LXIII. Quant à la guerre qu'il eut en Alexandrie, aucuns diſent qu'elle ne fut point neceſſaire, & qu'il l'entreprit voluntairement pour l'amour de Cleopatra : en quoy il acquit peu d'honneur, & ſi meit ſa perſonne en grand danger. Les autres en rejettent la coulpe ſur les miniſtres du roy d'Ægypte, meſmement ſur Pothinus l'eunuque, lequel ayant la principale authorité entre les ſerviteurs du roy, après avoir naguere fait occire Pompeius, & chaſſé de la cour Cleopatra, eſpioit encore ſecrettement les moyens, comme il en pourroit autant faire à Cæſar : à raiſon dequoy, en ayant ſenty quelque vent, il commencea dès lors à paſſer les nuicts entieres en banquets & feſtins, à fin d'eſtre en plus grande ſeureté de ſa perſonne. Mais oultre ce, encore alloit ce Pothinus diſant & faiſant ouvertement beaucoup de choſes inſupportables, pour faire honte & ſuſciter envie à l'encontre de Cæſar : car il faiſoit diſtribuer à ſes gens de guerre le plus mauvais & le plus vieil blé qu'il pouvoit trouver : & ſi les ſoudards s'en plaignoyent, il leur reſpondoit,

qu'il falloit qu'ilz eussent patience, & qu'ilz s'en contentassent, puis qu'ilz mangeoyent aux despens d'autruy : & à la table il ne faisoit servir qu'en vaisselle de bois & de terre, disant que Cæsar avoit eu toute celle d'or & d'argent pour quelque debte, à cause que le pere du roy, qui lors regnoit en Ægypte, devoit à Cæsar un million & sept cents cinquante mille escus[1], dont Cæsar auparavant en avoit remis les sept cents cinquante mille à ses enfans : mais lors il demanda le million qui restoit pour en payer ses gens, à quoy Pothinus luy respondit, que pour lors il feroit mieulx de s'en aller à la poursuitte de ses autres affaires, qui luy estoyent de plus grande consequence, & que puis après il recouvreroit tout à loisir une autre fois sa debte avec la bonne grace du roy. Cæsar luy repliqua qu'il n'avoit que faire du conseil des Ægyptiens pour ses affaires, mais qu'il vouloit estre payé : & secrettement manda à Cleopatra, qui estoit aux champs, qu'elle revinst : & elle prenant en sa compagnie Apollodorus Sicilien seul de tous ses amis, se meit dedans un petit bateau, sur lequel elle vint aborder au pied du chasteau d'Alexandrie, qu'il estoit jà nuict toute noire : & n'ayant moyen d'y entrer sans estre cogneue, elle s'es-

[1] Grec, dix-sept millions cinq cens mille sesterces, 3,349,609 liv. de notre monnoie.

tendit tout de son long dessus un faisceau de hardes, que Apollodorus plia & lia par dessus avec une grosse courroye, puis le chargea sur son col, & le porta ainsi dedans à Cæsar par la porte du chasteau.

LXIV. Ce fut la premiere emorche, à ce que lon dit, qui attira Cæsar à l'aimer, pource que ceste ruse luy feit appercevoir qu'elle estoit femme de gentil esprit : mais depuis quand il eut cogneu sa doulceur & bonne grace, il en fut encore bien plus espris, & la remeit en bonne amitié avec le roy son frere, soubz condition qu'elle regneroit aussi quant & luy. Si fut pour ceste reconciliation preparé un grand festin, auquel le barbier de Cæsar, qui estoit l'un de ses esclaves, la plus craintifve personne du monde, ne laissant rien à fureter, rechercher & oreiller, pour ceste deffiance naturelle qu'il avoit, descouvrit que Pothinus & Achillas dressoyent une embusche à son maistre pour le tuer. Ce que Cæsar ayant averé, meit bonnes & seures gardes à l'entour de la salle où se faisoit le festin, si bien qu'il occit Pothinus luy mesme : mais Achillas se sauva de vistesse, & s'en fouit au camp du roy, là où il suscita une dangereuse & malaisée guerre à Cæsar, pource qu'avec bien peu de gens qu'il se trouvoit lors à l'entour de luy, il avoit à combatre une grosse & puissante

ville. Mais le premier danger auquel il se trouva, fut la faulte d'eau, pource que ses ennemis feirent boucher & fermer les canaux, par lesquelz l'eau venoit de la riviere au chasteau. Le second fut, que voyant comme les ennemis venoyent pour luy oster ses vaisseaux, il fut contraint de repoulser ce peril avec le feu, lequel brusla quant & l'arcenal où estoyent les vaisseaux, celle grande & tant renommée librairie d'Alexandrie. Le troisieme fut en la bataille navale qui se donna près la tour du Phar [1], là où voulant aller secourir ses gens qui combatoyent en la mer, il saulta de dessus le mole ou la levée dedans un bateau : ce que voyans les Ægyptiens voguerent de tous costez celle part, & luy se jettant dedans la mer, se sauva à nage en grande peine & avec grande difficulté. Et dit on que ce fut là, que tenant plusieurs papiers en l'une de ses mains, il ne les lascha jamais, ains les teint tousjours hors de l'eau en nageant de l'autre main, combien qu'on luy tirast ce pendant infinis coups de traict, & qu'il fust contraint de se plonger souvent en l'eau : mais le bateau fut incontinent mis à fond.

[1] On donnoit ce nom de phare à des tours bâties sur des côtes ou des ports de mer, où on allumoit des feux pour éclairer les vaisseaux pendant la nuit. Vis-à-vis d'Alexandrie il y avoit une île appellée Phare ou Pharos, & sur le promontoire de cette île un phare bâti par Ptolémée Philadelphe, d'une grandeur & d'une magnificence telle que quelques-uns l'ont compté parmi les merveilles du monde.

Et finablement le roy s'estant retiré devers ses gens, qui faisoyent la guerre à Cæsar, il luy alla à l'encontre, & luy donna la bataille qu'il gaigna, avec grande effusion de sang : mais quant au roy il ne comparut ny ne fut veu onques puis : à raison dequoy il establit royne d'Ægypte sa sœur Cleopatra, laquelle estant grosse de luy, peu de temps après accoucha d'un filz, que ceulx d'Alexandrie appellerent Cæsarion.

LXV. Et luy s'en alla en la Syrie, & de là se promenant par l'Asie, il eut nouvelles comme Domitius ayant esté desfait en bataille par Pharnaces filz de Mithridates, s'en estoit fouy du royaume de Pont, avec bien peu de gens, & que ce roy Pharnaces poursuyvant sa victoire, avec une convoitise insatiable, ne se contentoit pas d'avoir jà occcupé la Bithynie & la Cappadocie, ains tentoit encore l'Armenie, que lon appelle la Mineur, suscitant tous les roys, princes & potentats de ceste marche là, à l'encontre des Romains. Si dressa incontinent Cæsar son chemin droit celle part avec trois legions, & luy donna une grosse bataille près la ville de Zela, en laquelle il luy meit en pieces toute son armée, & le dechassa de tout le royaume de Pont : & pour donner à entendre la soudaineté de ceste victoire, l'escrivant à Rome à l'un de

ses amis Anitius, il luy manda ces trois paroles seulement, VENI[1], VIDI, VICI, c'est à dire, Je veins, Je vei, Je vainqui. Mais ces paroles pour avoir presque une semblable cadence en langage Romain, ont une grace de briefveté plus plaisante à l'ouye, qu'elle ne se peult rencontrer en autre langue.

LXVI. Cela fait il repassa en Italie, & s'en retourna à Rome finissant l'année pour laquelle il avoit esté esleu dictateur la seconde fois, là où cest office paravant luy n'avoit jamais esté annuel : si fut esleu consul pour l'année ensuyvant, mais on le blasma fort de ce, que ses gens de guerre en une mutination ayans tué deux personnages de dignité prætoriale, Cosconius & Galba, il n'en feit jamais autre punition ny autre demonstration, qu'en lieu de les appeller soudards, il les appella citoyens, & leur donna à chascun pour teste la valeur de cent escus, & de grandes terres dedans l'Italie. Aussi luy donna lon grand blasme pour les insolences furieuses & forsenées que faisoit Dolabella, pour l'avarice d'Anitius, & les yvrongneries d'Antonius & de

[1] On sent bien que Plutarque les a écrites en grec, ainsi les trois mots latins qui sont ceux de César, ont été mis par Amyot pour présenter trois mots seulement, ce que le françois ne permet pas, à cause de la nécessité de joindre au moins le pronom au verbe.

Cornificius [1] qui faisoit demolir & rebastir la maison de Pompeius, comme n'estant pas suffisante pour luy, dont les Romains estoyent fort malcontents. Cæsar n'ignoroit point tout cela, & eust bien voulu que les choses n'eussent point esté telles : mais pour parvenir aux fins où il pretendoit, il estoit contraint se servir de telz ministres qui le secondoyent en ses desseings.

LXVII. Or depuis la bataille de Pharsale Caton & Scipion s'en estant fouis en Afrique, & s'y estant le roy Juba joint avec eulx, ilz avoyent assemblé une grosse & puissante armée : parquoy Cæsar se resolut de leur aller faire la guerre. Si passa environ le cueur d'hyver en la Sicile, là où à fin de retrencher à ses soudards & capitaines toute esperance d'y faire long sejour, il s'alla loger sur la greve mesme de la marine, & au premier vent propice s'embarqua avec trois mille hommes de pied, & quelque petit nombre de gens de cheval : puis les ayant mis en terre, avant qu'ilz s'en apperceussent, il se rembarqua de rechef pour aller querir les autres, craignant qu'il ne leur advinst quelque malencontre au passage, & les ayant trouvez par le chemin,

[1] Ce qu'on dit ici de la maison de Pompée n'a point de rapport avec Cornificius, mais bien avec Antoine, comme on le verra dans sa Vie, & comme on le voit dans les Philippiques de Cicéron, & ailleurs.

les conduisit tous en son camp : là où estant adverty que ses ennemis se confioyent en un ancien oracle, qui portoit que c'estoit chose fatalement destinée à la famille des Scipions, que d'estre victorieux en Afrique, on ne sçait s'il le feit par moquerie en mespris du chef de ses ennemis Scipion, ou bien si ce fut à bon esciant pour s'attribuer le presage du nom : mais comment que ce fust, en toutes les rencontres, escarmouches & batailles de celle guerre, il donna tousjours la superintendence de son armée à un personnage de bien petite qualité, & dont on ne faisoit compte quelconque, pource qu'il estoit extrait de la race des Scipions Africains, & de faict s'appelloit Scipion, surnommé Sallution, auquel il donnoit la preeminence, comme s'il eust esté capitaine en chef, toutes les fois qu'il falloit combatre.

LXVIII. Et estoit contraint de souvent aller harceller ses ennemis, pource que ny les hommes en son camp n'avoyent abondance de bledz, ny les bestes de fourrage, ains estoyent les gens de guerre contraints de prendre de la mousse & de l'algue qui croist en la mer, après en avoir lavé la salure avec de l'eau doulce, pour la donner à manger à leurs chevaulx parmy quelque peu de celle herbe, que lon appelle dent de chien, pour luy donner goust, à cause que les

Nomadiens, qui ſont chevaux-legers & hommes fort diſpos, & en grand nombre, ſurvenoyent en un moment par tout, & tenoyent toute la campagne à l'environ, de ſorte que lon ne s'ozoit eſcarter du camp pour aller au fourrage. Et un jour comme les hommes d'armes s'amuſaſſent à regarder un Africain, lequel faiſoit merveilles de baller & de jouer de la fluſte, eulx eſtans aſſis en grand plaiſir, & ayans ce pendant baillé leurs chevaux à leurs valets, les ennemis par une ſoudaine ſurpriſe les enveloperent de toutes parts, & en tuerent ſur le champ une partie, & chaſſans les autres à val de roupte, les pourſuyvirent juſques à entrer peſle meſle dedans leur camp parmy eulx : & ſi n'euſt eſté que Cæſar en perſonne, & avec luy Aſinius Pollio, ſortans du camp y allerent au ſecours, & arreſterent les fuyans, la guerre ce jour là euſt eſté toute parachevée. Encore y eut il une autre rencontre, où les ennemis eurent le meilleur, en laquelle on dit, que Cæſar prenant au collet le portenſeigne qui portoit l'aigle, l'arreſta par force, & luy faiſant tourner viſage luy dit, « C'eſt là où ſont les ennemis ».

LXIX. Ces avantages eleverent le cueur à Scipion, & luy donnerent hardieſſe de vouloir hazarder la bataille : & laiſſant d'un coſté Afranius, & de l'autre coſté le roy Juba, campez

assez près l'un de l'autre, il se meit à fortifier un logis près la ville de Thapsaque [1] au dessus du lac, pour leur servir de fort & de seure retraitte à tous en ceste bataille : mais ainsi comme il travailloit après, Cæsar ayant traversé en extreme & incroyable diligence, un grand païs de bois par des advenues dont on ne se doubtoit point, en surprit les uns par derriere, & assaillit les autres par devant au desprouveu, de maniere qu'il les meit tous en roupte, & leur feit prendre la fuitte : puis suyvant ceste premiere poincte de l'occasion & le cours de sa bonne fortune, il alla tout d'une tire assaillir le camp d'Afranius, qu'il prit aussi de primsault, & celuy des Nomades semblablement, s'en estant le roy Juba fouy, tellement qu'en une petite partie d'un seul jour, il prit trois camps, & tua sur le champ cinquante mille hommes de ses ennemis sans perdre que cinquante soudards des siens. Ainsi racomptent en somme le discours de ceste bataille aucuns des historiens : mais il y en a d'autres, qui escrivent qu'il n'assista pas en personne à l'execution, pource que comme il ordonnoit ses gens en bataille, l'accès du mal caduque, auquel il estoit subject, le surprit, & que sentant bien qu'il luy vouloit venir, avant

[1] C'est Thapse qu'il faut écrire, comme Ptolémée, Strabon & tous les autres l'écrivent.

qu'il

qu'il en euſt le ſens troublé, & qu'il en fuſt totalement ſaiſy, il ſe feit emporter en un chaſteau, près du lieu auquel ſe donna la bataille, là où il ſe teint en repos, juſques à ce que l'accès de ſa maladie fuſt entierement paſſé.

LXX. Quant à ceulx qui eſchapperent de ceſte bataille, perſonnages de dignité prætoriale ou conſulaire, pluſieurs ſe desfeirent eulx meſmes, quand ilz ſe veirent priſonniers, & pluſieurs auſſi en feit mourir Cæſar : mais deſirant pouvoir tenir ſur tous les autres Caton vif en ſa puiſſance, il tira incontinent à la plus grande haſte qui luy fut poſſible, vers la ville d'Utique, que Caton avoit priſe à garder & defendre, au moyen dequoy il ne s'eſtoit point trouvé en la bataille : toutefois eſtant par le chemin certifié qu'il s'eſtoit luymeſme desfait de ſa propre main, il monſtra bien evidemment qu'il en fut fort mary : mais en quelle part, ne pour quelle occaſion, on n'en ſçait rien. Vray eſt, qu'il dit bien ſur l'heure : « O Caton, je te porte envie de ceſte tiene mort, » puis que tu m'as envié la gloire de te ſauver » la vie ». Ce neantmoins le livre qu'il eſcrivit depuis à l'encontre de Caton mort, ne monſtre point apparence de cueur amolly ny addoulcy envers luy. Et comment luy euſt il pardonné, s'il l'euſt tenu vivant en ſa puiſſance, veu que contre luy mort il eſpandit une ſi violente cholere?

Toutefois on conjecture qu'il luy eust pardonné, par l'humanité dont il usa envers Ciceron, envers Brutus, & infinis autres, qui avoyent porté les armes contre luy : & dit on qu'il escrivit ce livre, non tant par rancune qu'il eust à l'encontre du mort, que par une ambition civile, pour une telle occasion : Ciceron avoit escrit un livre à la louange de Caton, & l'avoit intitulé Caton. Ce livre, ainsi que lon peult penser, fut fort bien recueilly, comme estant composé par un très eloquent orateur, & sur un fort bel argument. Cæsar en fut bien mal content, estimant que louer celuy, de la mort duquel il avoit esté cause, n'estoit autre chose que l'accuser luy mesme, & pour ceste cause escrivit un livre à l'encontre, dedans lequel il ramasse plusieurs charges & imputations qu'il met sus à Caton : le livre est intitulé Anticaton. L'un & l'autre livre jusques aujourdhuy a encore beaucoup de partisans qui les defendent, les uns pour l'affection qu'ilz portent à la memoire de Cæsar, & les autres à celle de Caton.

LXXI. Mais retourné qu'il fut de l'Afrique à Rome, tout premierement il feit une harengue devant le peuple, en laquelle il magnifia & loua fort haultement ceste siene victoire derniere, disant qu'il avoit acquis à l'empire Romain tant de païs, qu'il pourroit fournir à la chose publi-

que deux cents mille minots de bled de rente par chascun an, & deux millions de livres d'huile: puis feit trois entrées triumphales, l'une de l'Ægypte, l'autre du royaume de Pont, & la troisieme de l'Afrique, non pour y avoir desfait Scipion, mais le roy Juba: le filz duquel, qui avoit aussi nom Juba [1], estant lors un jeune enfant, fut mené captif en la monstre de ce triumphe. ceste captivité luy a esté très heureuse, ayant fait qu'au lieu qu'il fut demouré un Barbare Nomadien, il a depuis par le moyen de l'estude qu'il feit en sa prison, esté nombré entre les plus sçavans historiographes des Grecs. Après ces trois triumphes il feit de grands dons à ses gens de guerre, & pour gaigner la grace du commun populaire, feit de grands festins publiques & des jeux aussi: car il festoya tout le peuple Romain à un coup, en vingt & deux mille tables, & luy donna le passetemps de voir combatre plusieurs couples d'escrimeurs à oultrance, & des batailles navales en memoire de sa fille Julia, qui estoit decedée long temps au paravant: puis après tous ces esbatemens fut faitte la reveuë & le denombrement accoustumé du peuple, auquel

[1] C'est celui dont nous avons parlé ailleurs. Auguste le rétablit dans la suite sur le trône, en lui donnant, au lieu des états de son pere, une partie de la Gétulie, & des provinces qui avoient été soumises précédemment à Bocchus & à Bogade.

furent trouvez au lieu de trois cents vingt mille chefz de citoyens, qui y estoyent au paravant, cent cinquante mille seulement, tant ceste guerre civile avoit apporté de calamité & de perte à la chose publique, & tant elle avoit consumé grand nombre de peuple Romain, sans encore parler des maulx & miseres qu'elle avoit causées au reste de l'Italie, & aux autres provinces de l'empire Romain.

LXXII. Ces choses toutes achevées, il fut esleu consul pour la quatrieme fois [1], & s'en alla en Hespagne pour y faire la guerre aux enfans de Pompeius, lesquelz estoyent encore jeunes: mais neantmoins avoyent assemblé une merveilleusement grosse & puissante armée, & si monstroyent avoir le courage & la hardiesse digne de commander à une telle puissance, de sorte qu'ilz meirent Cæsar en extreme danger de sa propre vie. La plus grande bataille qui fust donnée entre eulx en toute ceste guerre, fut près la ville de Munda [2], en laquelle Cæsar voyant ses gens fort pressez, & ayans beaucoup d'affaires à soustenir les ennemis, se jetta à travers la meslée des combatans, criant aux siens, s'ilz n'avoyent autrement point de honte de se laisser batre,

[1] L'an de Rome 709, avant J. C. 45.

[2] Munda dans l'ancienne Bétique, aujourd'hui le royaume de Grenade, à cinq lieues de Malaga, très-près du détroit de Gibraltar.

qu'ilz le prissent au corps & le livrassent eulx mesmes de leurs propres mains à ces jeunes enfans, & ainsi avec tout l'extreme effort qu'il peut faire, ayant à toute peine fait reculer & fouir les ennemis, il en tua sur le champ plus de trente mille, & en perdit des siens mille les meilleurs qu'il eust. Après ceste bataille, se retirant en son logis il dit à ses familiers, que plusieurs fois au paravant il avoit combatu pour la victoire, mais qu'à ceste derniere seule il avoit combatu pour sauver sa propre vie. Il gaigna ceste bataille le jour propre de la feste des Bacchanales, auquel on dit que Pompeius, le pere, estoit sorty de Rome, pour aller commencer ceste guerre civile, & y eut entre deux quatre ans entiers de distance. Quant à ses enfans, le plus jeune se sauva de la bataille; mais peu de jours après Didius apporta la teste de l'aisné.

LXXIII. Ceste guerre fut la derniere de celles de Cæsar, mais l'entrée triumphale qu'il en feit à Rome, despleut autant & plus aux Romains, que chose qu'il eust point encore faitte, pource qu'il n'avoit point desfait des capitaines estrangers, ny des roys Barbares, ains avoit ruiné les enfans du plus grand personnage qui fust en Rome, à qui la fortune avoit esté contraire, & en ayant esteinct la race, on n'estimoit point qu'il luy fust

bien ſeant de triumpher ainſi des calamitez de ſon païs, en s'esjouiſſant d'une choſe, pour laquelle defendre il n'avoit qu'une ſeule excuſe envers les dieux & envers les hommes, c'eſt, que ce qu'il en faiſoit, il le faiſoit par contrainte, de tant plus meſmement que jamais au paravant il n'avoit envoyé ny lettres ny meſſage au public, pour victoire quelconque, qu'il euſt obtenue ny gaignée en toutes ces guerres civiles, ains en avoit tousjours de honte rejetté la gloire. Ce nonobſtant les Romains fleſchiſſans à ſa fortune, & recevans le mors en la bouche, à cauſe qu'ilz eſtimoyent que la principaulté d'un ſeul leur donneroit moyen de reſpirer un petit de tant de maulx & de miſeres, qu'ilz avoyent endurées en ces guerres civiles, ilz l'eleurent dictateur[1] perpetuel pour toute ſa vie. Cela eſtoit manifeſtement une tyrannie certaine, pource que lon adjouſtoit à la ſouveraine puiſſance & plein pouvoir de la dictature, le non craindre d'en eſtre jamais depoſé. Et lors Ciceron commencea à mettre en avant au ſenat, qu'on luy decernaſt des honneurs, dont la grandeur eſtoit encore aucunement humaine, mais il y en eut d'autres depuis, qui luy en adjouſterent d'exceſſifs : & faiſans à l'envy les uns des autres, à qui plus luy en donneroit, le rendirent odieux & faſcheux à

[1] L'an de Rome 710, avant J. C. 44.

ceulx mesmes qui luy estoyent les plus equitables, pour la haultesse desmesurée, & l'importunité des honneurs, preeminences & prerogatives, qu'ilz luy decernerent : aussi dit on que ceulx qui le haïssoyent, n'y favoriserent pas & n'y teindrent pas moins la main, que ceulx qui le flattoyent, à fin qu'ilz eussent plus grandes occasions de conspirer contre luy, & qu'il semblast qu'avec plus justes querelles, ilz eussent attenté contre sa personne.

LXXIV. Car au demourant, quant à luy, depuis qu'il eut achevé ses guerres civiles, il se porta de sorte, que lon n'eust sceu que reprendre en luy, & me semble que meritoirement & à bon droit fut decerné lors entre autres honneurs, que lon feroit bastir un temple de Clemence, pour luy rendre graces de l'humanité dont il avoit usé en sa victoire : car il pardonna à plusieurs de ceulx qui avoyent porté les armes & fait la guerre contre luy, &, qui plus est, donna des honneurs & offices de la chose publique à quelques uns d'eulx, comme à Cassius & à Brutus, entre autres, qui tous deux estoyent præteurs. Et ayans esté les images de Pompeius abbatues, il les feit redresser : à raison de quoy Ciceron dit lors, que Cæsar en relevant les images de Pompeius, avoit asseuré les siennes. Et comme ses amis luy conseillassent qu'il prist

T 4

des gardes pour la ſeureté de ſa perſonne, & aucuns d'eulx ſe preſentaſſent à l'en ſervir, il ne voulut onques le faire, diſant, qu'il valoit mieulx mourir une fois, que tousjours attendre la mort en crainte : mais pour acquerir l'amour & la bienvueillance du peuple, comme la plus honorable, & la plus ſeure garde qu'il euſt ſceu avoir, il feit de rechef des feſtins publiques, & des données & diſtributions generales de bled : & pour auſſi gratifier aux gens de guerre, il repeupla pluſieurs villes, qui par le paſſé avoyent eſté deſtruittes, où il logea ceulx qui n'avoyent point de retraitte, dont les plus nobles & les principales furent celles de Carthage & de Corinthe [1], & advint que tout ainſi comme elles avoyent toutes deux eſté par avant priſes & deſtruittes enſemble, auſſi furent elles alors repeuplées en un meſme temps. Et quant aux hommes de qualité, il les gaigna auſſi, promettant aux uns des prætures & des conſulats à l'advenir, & aux autres d'autres honneurs & preeminences, & à tous en general bonne eſperance, taſchant à faire par tous moyens que chaſcun fuſt content de ſa domination : tellement qu'eſtant l'un des conſulz, nommé Maximus,

[1] Diodore de Sicile le dit ainſi, & Strabon & Pauſanias ſont d'accord avec lui par rapport à Corinthe; mais pour Carthage, elle ne fut rétablie que par Auguſte.

par cas fortuit decedé un jour avant la fin de ſon conſulat, il declara conſul, pour ce jour qui reſtoit ſeulement, en ſon lieu Caninius Rebilius, en la maiſon duquel comme tout le monde allaſt pour le ſaluer, & s'esjouir avec luy de ſa promotion, comme eſt la couſtume de faire aux magiſtrats nouvellement eleuz, Ciceron en ſe jouant dit, « Haſtons nous d'y aller, de- » vant que ſon conſulat expire ».

LXXV. Au reſte, Cæſar eſtant né pour faire toutes grandes choſes, & ayant de ſa nature le cueur convoiteux de grand honneur, les proſperitez de ſes conqueſtes & proueſſes paſſées, ne le convierent point à vouloir jouir en paix & en repos du fruict de ſes labeurs, ains plus toſt l'eſchaufferent & l'encouragerent à en vouloir entreprendre encore d'autres pour l'advenir, luy engendrans tousjours de plus en plus imaginations de plus haultes entrepriſes & deſir de gloire nouvelle, comme ſi la preſente fuſt desja toute uſée. Laquelle paſſion n'eſtoit autre choſe qu'une jalouſie & emulation de ſoy meſme, ne plus ne moins que d'une autre perſonne, & une obſtination de ſe vouloir tousjours vaincre ſoy meſme, combatant tousjours en luy l'eſperance de l'advenir avec la gloire du paſſé, & l'ambition de ce qu'il deſiroit faire, avec ce qu'il avoit desjà fait. Car il avoit propoſé & faiſoit desja

ses preparatifs pour aller guerroyer les Parthes, & après les avoir subjuguez passer par l'Hyrcanie, & en environnant la mer Caspiene & le mont de Caucase, revenir gaigner le royaume de Pont, pour puis après entrer en la Scythie: & ayant couru tout le païs & toutes les nations & provinces voisines de la grande Germanie, & la Germanie mesme, s'en retourner à la fin par la Gaule en Italie, & estendre ainsi l'empire Romain à la ronde, de sorte qu'il fust de toutes parts borné de la grande mer Oceane.

LXXVI. Mais ce pendant que ce voyage s'apprestoit, il essaya de coupper l'encouleure du destroit du Peloponese à l'endroit où est assise la ville de Corinthe, & feit tirer un canal des rivieres de Teveron & du Tybre [1], commenceant à la ville mesme de Rome, & le feit aller droit à la ville de Circées, par une large & profonde fosse, qu'il feit caver, laquelle s'alloit desgorger en la coste de Terracine, pour donner seureté & commodité plus grande aux marchands qui venoyent à Rome pour y trafiquer. Davantage il delibera aussi de destourner l'eau, qui cause les marests qui sont entre les villes de Nomentum [2] & de Setium, pour y assecher la terre, & la rendre labourable à plusieurs milliers d'hommes,

[1] Voyez les Observations.
[2] *Ibid.*

& en la coste de la mer plus prochaine de Rome faite jetter bien avant des grosses & fortes levées, & faire nettoyer toute la rade d'alentour d'Ostie [1] des rochers & pierres cachées soubs l'eau au long de la coste, & oster tous autres empeschemens, qui en rendoyent l'abbord mal seur aux vaisseaux, & y bastir des ports, des arcenaux & abris dignes de tant de navires qui y hantoyent & arrivoyent ordinairement.

LXXVII. Toutes ces choses se preparoyent encore, & ne vindrent point à effect. Mais la composition du calendrier, & reformation de l'année, pour oster toute confusion des temps, fut sagement inventée & conduitte à fin par luy, laquelle s'est trouvée à l'user fort commode & plaisante : car non seulement ès plus anciens temps, les Romains n'avoyent point de certain formulaire, ny de regle arrestée pour accorder les revolutions des mois avec le cours de l'année, dont il advenoit une telle confusion des temps, que les sacrifices & les festes annuelles venoyent à tumber petit à petit en saisons totalement contraires à ce, pourquoy elles estoyent instituées : mais encore lors le peuple ne sçavoit en façon quelconque, combien montoit le cours de la revolution du soleil, & n'y avoit que les presbtres

[1] A l'embouchure du bras gauche du Tibre, divisé en cet endroit par une petite île.

ſeuls qui l'entendiſſent, & qui en euſſent cognoiſſance : au moyen dequoy ilz adjouſtoyent ſoudainement, quand bon leur ſembloit, ſans que perſonne qu'eulx en preveiſt rien, le mois ſupernumeraire & intercalaire, qui anciennemenr ſe nommoit Mercedonius. Lon dit que le roy Numa Pompilius fut le premier qui inventa ceſte façon d'interpoſer un mois : toutefois ce fut un foible remede, & qui ne s'eſtendit pas gueres loing pour corriger les erreurs qui ſe faiſoyent au compte de l'année, & les remettre à leur poinct. Mais Cæſar propoſant la matiere aux plus ſçavans philoſophes, & aux plus experts mathematiciens de ſon temps, inventa & publia par le moyen des ſciences qui eſtoyent desja en eſtre, une reformation ſinguliere, & plus exquiſement calculée que nulle autre, de laquelle les Romains uſans juſques icy, ſemblent moins errer que les autres nations, en la reduction de ceſte inegalité des mois aux ans : toutefois encore ne peut il ſi bien faire, que ceulx qui portoyent envie à ſa grandeur, & qui enduroyent malvouluntiers ſa domination, ne luy en donnaſſent des atteintes. Car Ciceron l'orateur ſe trouvant en quelque compagnie où il y eut un qui dit, « Demain ſe levera l'eſtoile » de la Lyre », il ne ſe peut tenir de dire, « Ouy » par edict » : comme ſi les hommes recevoyent encore cela par contrainte de commandement.

LXXVIII. Mais ce qui luy engendra une plus manifeste haine & plus mortelle, fut la convoitise de se faire nommer & declarer roy, laquelle donna au commun populaire la cause premiere de luy vouloir mal, & à ceulx qui de longue main luy gardoyent une mauvaise voulunté couverte, en donna la plus honeste occasion qu'ilz eussent peu desirer. Toutefois ceulx qui luy procuroyent cest honneur, semerent un bruit parmy le peuple, qu'il estoit porté par les livres prophetiques de la Sibylle, que les Romains desferoyent alors la puissance des Parthes, quand ilz leur feroyent la guerre soubs la conduitte d'un roy, mais autrement qu'ilz n'y adviendroyent jamais, & eurent bien la hardiesse un jour qu'il retournoit de la ville d'Alba à Rome, de l'appeller & saluer roy, dont le peuple se courroucea, & luy en estant marry, respondit, qu'il ne s'appelloit point roy, ains se nommoit Cæsar, à quoy n'y eut personne qui luy repliquast rien, ains se feit un silence grand de toute l'assistence: & adonc luy tout fasché, marry & ennuyé, tira oultre son chemin. Et comme on luy eust decerné au senat des honneurs transcendents toute haultesse humaine, les consulz & les præteurs suyvis de toute l'assemblée des senateurs l'allerent trouver en la place, où il estoit assis sur la tribune aux harengues, pour luy notifier

& declarer ce qui avoit esté en son absence decerné à sa gloire : mais luy ne se daigna onques lever au devant d'eulx à leur arrivée, ains parlant à eulx, comme si c'eussent esté personnes privées, leur respondit que ses honneurs avoyent plus tost besoing d'estre retrenchez qu'augmentez. Cela ne fascha pas seulement le senat, ains fut aussi trouvé fort mauvais du peuple, qui estima la dignité de la chose publique estre par luy mesprisée & contemnée, à voir le peu de compte qu'il faisoit des principaux magistrats d'icelle, & du senat, & n'y eut homme de ceulx à qui il fust loisible de s'oster de là, qui ne s'en allast la teste baissée, avec une morne & triste taciturnité : tellement que luy mesme s'en appercevant, se retira sur l'heure en sa maison, là où retirant sa robbe d'alentour de son col, il cria tout hault à ses amis, qu'il estoit tout prest de tendre la gorge à qui la luy vouldroit couper. Toutefois on dit que depuis pour s'excuser de ceste faulte, il allegua sa maladie, à cause que le sens ne demeure pas en son entier à ceulx qui sont subjects au mal caducque, quand ilz parlent de bout sur leurs piedz devant une commune, ains se trouble aiseement, & leur prend soudain un esblouissement : mais cela estoit fauls. Car il avoit bien voulu se lever lors au devant du senat, mais Cornelius Balbus

l'un de ſes amis, ou pour mieux dire, de ſes flatteurs, qui ſe trouva lors auprès de luy, l'en engarda, en luy diſant, « Ne te veux tu pas » ſouvenir que tu es Cæſar, & ſouffrir que lon » te face l'honneur & la reverence qui t'eſt » deuë »?

LXXIX. Oultre ces occaſions de malvueillance & de meſcontentement du peuple, ſurvint encore de ſurcharge, la honte qu'il feit aux Tribuns du peuple, en telle maniere : Il eſtoit d'adventure lors la feſte des Lupercales, laquelle pluſieurs eſcrivent avoir anciennement eſté propre & peculiere aux paſteurs, & qu'elle reſſemble en quelque choſe à celle que lon appelle la feſte des Lyceiens en Arcadie. Comment que ce ſoit, à ce jour là y a pluſieurs jeunes hommes & aucuns de ceulx meſmes qui lors ſont en magiſtrat, qui courent tous nuds parmy la ville, frappans par jeu & en riant avec des courroyes de cuyr à tout le poil, ceulx qu'ilz rencontrent en leur chemin, & y a pluſieurs dames de bien & d'honneur qui leur vont expreſſement au devant, & leur preſentent leurs mains à frapper, comme font les enfans de l'eſchole à leur maiſtre, ayant opinion que cela ſert à celles qui ſont groſſes, pour plus aiſéement enfanter, & à celles qui ſont ſteriles, pour devenir groſſes. Cæſar regardoit ce paſſetemps, eſtant aſſis ſur la tri-

bune aux harengues dedans une chaire d'or, en habit triumphal : & estoit Antonius l'un de ceulx qui couroyent ceste course sacrée, pource qu'il estoit lors consul. Quand donc il vint à entrer sur la place, le monde qui y estoit se fendit pour luy faire voye à courir, & luy s'en alla presenter à Cæsar un bandeau royal, que lon appelle diademe, entortillé d'un delié rameau de laurier, à laquelle presentation il se feit un batement de mains non gueres grand, de quelques gens que lon avoit expressement appostez pour ce faire : mais au contraire quand Cæsar le refusa, tout le peuple unanimement frappa des mains : & comme de rechef Antonius le luy representast, il y eut de rechef peu de gens qui declarassent en estre contents par leurs batemens de mains : mais quand il le rebouta pour la seconde fois, tout le peuple universel feit encore de rechef un grand bruit à force de batre des mains. Ainsi Cæsar ayant cogneu à ceste espreuve, que la chose ne plaisoit point à la commune, il se leva de sa chaire, commandant que lon portast ce diademe à Jupiter au Capitole : mais depuis on trouva quelques unes de ses images par la ville, qui avoyent les testes bandées de diademes à la guise de roys : & y eut deux des tribuns du peuple, Flavius & Marullus, qui les allerent arracher, & qui plus est, trouvans

trouvans ceulx qui avoyent les premiers falué Cæfar ; roy, les feirent mener en prifon, & le peuple à groffe foule alloit après batant des mains en figne de lieffe, en les appellant Brutes, à caufe que Brutus fut anciennement celuy qui dechaffa les roys de Rome, & qui transfera la fouveraine authorité & puiffance, qui fouloit eftre en la main d'un feul prince, au peuple & au fenat. Cæfar fut fi fort irrité & courroucé de cela, qu'il depofa Marullus & fon compagnon de leurs offices, & en les accufant injurioit quant & quant auffi le peuple, difant qu'ilz eftoyent veritablement Brutaux & Cumains, c'eft à dire, beftes & lourdaux.

LXXX. A l'occafion dequoy le peuple adonc fe tourna devers Marcus Brutus, lequel du cofté de fon pere eftoit extrait & defcendu de la race de ce premier Brutus, & du cofté de fa mere, eftoit de la maifon des Serviliens, l'une des plus nobles & des plus ancienes de toute Rome, & fi eftoit nepveu & gendre de Marcus Cato. Mais les grands honneurs, grande graces & faveurs que luy faifoit Cæfar, le retenoyent & refroidiffoyent, que de luy mefme il ne confpiraft la deftruction & extermination de la monarchie, pource que non feulement il luy fauva la vie après la journée de Pharfale & la desfaitte & fuitte de Pompeius, & la donna

aussi à sa requeste à plusieurs autres de ses familiers & amis : mais encore monstra il, qu'il se fioit beaucoup en luy : car il luy avoit desja fait avoir la plus honorable præture ceste année là, & si estoit designé pour estre consul de là à quatre ans, l'ayant emporté devant Cassius, qui le briguoit à l'encontre de luy, par la faveur de Cæsar, qui dit en ceste brigue, ainsi que lon a laissé par escrit : « Il est vray que Cassius » allegue de plus justes remonstrances & raisons, » mais pourtant si ne passera il point devant » Brutus [1] ». Et un jour comme quelques uns le luy accusassent, ainsi que la conjuration se menoit & ourdissoit desja, il ne leur voulut point adjouster de foy, ains touchant son corps avec la main leur respondit ; « Brutus attendra ceste » peau ». Comme voulant dire, que Brutus pour sa vertu estoit bien digne de dominer, mais neantmoins que pour ambition de dominer il ne se monstreroit jamais ingrat, ny ne commettroit jamais une meschanceté. Toutefois ceulx qui demandoyent la mutation, & qui ne regardoyent que celuy la seul, ou à tout le moins qui le regardoyent plus que nul autre, ne s'ozoyent addresser à luy pour luy dire de bouche ce qu'ilz

[1] Ce trait est rapporté dans la Vie de Brutus ; mais par rapport à la préture urbaine, que Plutarque désigne, quelques lignes plus haut, par ces mots, la plus honorable.

desiroyent, mais la nuict ilz emplissoyent son tribunal & siege prætorial, là où il tenoit son audience, de petits billets & escritteaux, dont la pluspart estoit de telle substance, « Tu dors, » Brutus, & n'es pas vray Brutus ». Pour lesquelz escritteaux Cassius sentant que le desir d'honneur s'eschauffoit de plus en plus en luy, sollicita plus instamment que jamais ceulx [1] qui escrivoyent ces petits billets, ayant luy mesme quelques causes particulieres de haine à l'encontre de Cæsar, lesquelles nous avons declarées en la vie de Brutus. Aussi l'avoit Cæsar pour suspect : tellement qu'un jour parlant à ses plus feaux, il leur demanda, « Que vous sem» ble il que Cassius vueille faire? Car quant à » moy, il ne me plaist point de le voir ainsi » passe ». Une autre fois on calumnia envers luy Antonius & Dolabella, qu'ilz machinoyent quelque nouvelleté à l'encontre de luy, à quoy il respondit, « Je ne me deffie pas trop de ces » gras icy, si bien peignez & en si bon poinct, » ains bien plus tost de ces maigres & passes là, » entendant de Brutus & de Cassius ».

LXXXI. Mais certainement la destinée se peult bien plus facilement prevoir, que non pas eviter, attendu mesmement qu'il en apparut des signes

[1] Il faut lire, je crois, il le sollicita luy mesme en particulier ; & supprimer, ceulx qui escrivoyent ces petits billets.

& presages merveilleux : car quant à des feux celestes & des figures & fantasmes que lon veid courir çà & là parmy l'air : & aussi quant à des oyseaux solitaires, qui en plein jour se vindrent poser sur la grande place, à l'adventure ne meritent pas telz pronostiques d'estre remarquez ny declarez en un si grand accident. Mais Strabon le philosophe escrit, que lon veid marcher des hommes tous en feu, & qu'il y eut un valet de soudard qui jetta de sa main force flamme, de maniere que ceulx qui le veirent penserent qu'il fust bruslé, & quand le feu fut cessé, il se trouva qu'il n'avoit eu nul mal. Cæsar mesme sacrifiant aux dieux, il se trouva une hostie immolée qui n'avoit point de cueur, qui estoit chose estrange & monstrueuse en nature, pource que naturellement une beste ne peult vivre sans cueur : & y en a beaucoup qui comptent, qu'il y eut un devin qui luy predit & l'advertit long temps devant, qu'il se donnast bien de garde du jour des Ides de Mars, qui est le quinzieme, pource qu'il seroit en grand danger de sa personne. Ce jour estant venu, il sortit de sa maison pour s'en aller au senat, & saluant le devin, luy dit en riant, « Les Ides de Mars sont venues » : Et que le devin luy respondit tout bas, « Elles sont venues voire- » ment, Cæsar, mais elles ne sont pas passées ». Et le jour de devant chez Marcus Lepidus, qui

luy donnoit à foupper, il fignoit d'adventure des lettres miffives, comme il faifoit fouvent, & oyant un propos que les autres meirent en avant, quelle forte de mort eftoit la meilleure & la plus defirable : il cria tout hault, en prevenant les autres, « Celle que moins on attend ». Après le foupper eftant couché auprès de fa femme, comme il avoit accouftumé, tous les huys & feneftres de fa chambre s'ouvrirent d'elles mefmes, & s'eftant efveillé en furfault tout emeu du bruit & de la clarté de la lune, qui rayoit dedans la chambre, il ouyt fa femme Calpurnia dormant d'un profond fommeil, qui jettoit quelques voix confufes, & quelques gemiffemens non articulez, & que lon ne pouvoit entendre : car elle fongeoit, que lon l'avoit tué, & qu'elle le lamentoit, le tenant mort entre fes bras : toutefois il y en a qui difent que ce ne fut point cefte vifion qu'elle eut, mais que par ordonnance du fenat il avoit efté appofé au comble de fa maifon, pour un ornement & une majefté, comme quelque pinnacle, ainfi que Livius mefme le recite : Calpurnia en dormant fongeoit qu'elle le voyoit rompre & caffer, & luy fembloit qu'elle le regrettoit & en ploroit, à l'occafion de quoy, le matin quand il fut jour elle pria Cæfar, qu'il ne fortift point pour ce jour là dehors, s'il eftoit poffible, & qu'il re-

meist l'assemblée du senat à un autre jour, ou bien s'il ne se vouloit mouvoir pour ses songes, à tout le moins qu'il enquist par quelque autre maniere de divination, ce qui luy devoit ce jour là advenir, mesmement par les signes des sacrifices. Cela le meit en quelque souspeçon & quelque deffiance, pource que jamais au paravant il n'avoit apperceu en Calpurnia aucune superstition de femme, & lors il voyoit qu'elle se tourmentoit ainsi fort de son songe : mais encore quand il veit qu'après avoir fait immoler plusieurs hosties les unes après les autres, les devins luy respondoyent tousjours que les signes & presages ne luy en promettoyent rien de bon, il resolut de envoyer Antonius au senat pour rompre l'assemblée.

LXXXII. Mais sur ces entrefaittes arriva Decimus Brutus, surnommé Albinus, auquel Cæsar se fioit tant, que par testament il l'avoit institué son second heritier, & neantmoins estoit de la conjuration de Cassius & de Brutus, & craignant que si Cæsar remettoit l'assemblée du senat à un autre jour, leur conspiration ne fust esventée, se mocqua des devins, & tensa Cæsar, en luy remonstrant qu'il donnoit occasion au senat de soy mescontenter de luy & de le calumnier, par ce qu'il prendroit ceste remise comme pour un mespris, à cause que les senateurs

s'estoyent ce jour là assemblez à son mandement, & qu'ilz estoyent tous prests à le declarer par leurs voix, roy de toutes les provinces de l'empire Romain hors l'Italie, en luy permettant de porter à l'entour de sa teste le bandeau royal par tout ailleurs, tant sur la terre que sur la mer, là où si maintenant quelqu'un leur alloit denoncer de sa part, que pour ceste heure ilz se retirassent chascun chez soy, & qu'ilz retournassent une autre fois quand Calpurnia auroit songé de meilleurs songes, que diroyent les malvueillans & les envieux, & comment pourroyent ilz recevoir & prendre en payement les raisons de tes amis qui leur cuideroyent donner à entendre, que cela ne soit point servitude à eulx, & à toy domination tyrannique? toutefois si tu as (dit il) du tout resolu d'abominer & detester ce jourdhuy, encore seroit il meilleur au moins, que sortant de ta maison, tu allasses jusques là, pour les saluer, & leur faire entendre que tu remets l'assemblée à un autre jour. En luy disant ces paroles il le prit par la main, & le mena dehors. Il ne fut gueres loing de son logis, qu'il vint un serf estranger, qui feit tout ce qu'il peut pour parler à luy, & quand il veid qu'il n'y avoit ordre d'en approcher pour la foule du peuple, & la grande presse qu'il eut incontinent autour de luy, il s'alla jetter dedans sa maison,

& se meit entre les mains de Calpurnia, luy disant qu'elle le gardast jusques à ce que Cæsar fust de retour, pource qu'il avoit de grandes choses à luy dire : & un Artemidorus natif de l'isle de Gnidos, maistre de rhetorique en langue Grecque, qui pour ceste siene profession avoit quelque familiarité avec aucuns des adherens de Brutus, au moyen dequoy il sçavoit la plus part de ce qui se machinoit contre Cæsar, luy vint apporter en un petit memoire escript de sa main, tout ce qu'il luy vouloit descouvrir : & voyant qu'il recevoit bien toutes les requestes qu'on luy presentoit, mais qu'il les bailloit incontinent à ses gens qu'il avoit autour de luy, il s'en approcha le plus près qu'il peut, & luy dit : « Cæsar, » lis ce memoire cy que je te presente, seul & » promptement, car tu trouveras de grandes » choses dedans, & qui te touchent de bien » près ». Cæsar le prit, mais il ne le peut oncques lire pour la multitude grande des gens qui parloyent à luy, combien que par plusieurs fois il essayast de le faire : toutefois tenant tousjours le memoire en sa main, & le gardant seul, il entra dedans le senat. Les autres disent, que ce fut un autre qui luy presenta ce memoire, & que Artemidorus quelque effort qu'il feist, ne peut onques approcher de luy, ains fut tousjours repoulsé tout au long du chemin.

LXXXIII. Or peuvent bien toutes ces chofes eftre advenues accidentellement, & par cas fortuit : mais le lieu auquel eftoit lors affemblé le fenat ayant une image de Pompeius, & eftant l'un des edifices qu'il avoit donnez & dediez à la chofe publique avec fon theatre, monftroit bien evidemment, que c'eftoit pour certain quelque divinité qui guidoit l'entreprife, & qui en conduifoit l'execution notamment en cefte place là. Auquel propos on racompte que Caffius, un peu devant qu'ilz meiffent la main à l'œuvre, jetta fa veuë deffus l'image de Pompeius qui là eftoit, & l'invoqua tout bas à fon aide, combien qu'autrement il adheraft affez aux opinions d'Epicurus : mais le poinct du danger prefent le ravit & tranfporta fur l'heure hors de foy, engendrant en luy une paffion foudaine au lieu des difcours qui le mouvoyent, & aufquelz il adheroit quand il eftoit en fens raffis. Quant à Antonius, pource qu'il eftoit fidele à Cæfar, & fort & robufte de fa perfonne, Brutus Albinus [1] l'entreteint au dehors du fenat, luy ayant commencé tout exprès un bien long propos. Ainfi comme Cæfar entra, tout le fenat fe leva au devant de luy par honneur : & adonc les uns des conjurez fe meirent derriere fa littiere, les autres luy

[1] Dans la Vie de Brutus, c'eft Caius Trebonius qui joue ce rôle.

allerent à l'encontre de front, comme voulans interceder pour Metellus Cimber, qui requeroit le rappel de son frere estant en exil, & le suyvirent ainsi en le priant tousjours, jusques à ce qu'il se fust assis en son siege : & comme il rejettast leurs prieres, & se courrouceast à eulx les uns après les autres, à cause que d'autant plus qu'il les refusoit, d'autant plus ilz le pressoyent & l'importunoyent plus violentement, à la fin Metellus luy prenant sa robbe à deux mains la luy avalla d'alentour du col, qui estoit le signe que les conjurez avoyent pris entre eux pour mettre la main à l'execution : & adonc Cascas luy donna par derriere un coup d'espée au long du col, mais le coup ne fut pas grand ny mortel, pource que s'estant troublé, comme il est vray-semblable, à l'entrée d'une si hardie & si perilleuse entreprise, il n'eust pas la force ny l'asseurance de l'assener au vif. Cæsar se retournant aussi tost vers luy, empoigna son espée, qu'il teint bien ferme, & tous deux se prirent ensemble à crier : le blecé, en Latin, « O traistre meschant Cascas, que fais » tu » ? Et celuy qui l'avoit frappé, en Grec, « Mon frere aide moy ».

LXXXIV. A ce commencement de l'emeute, les assistans qui ne sçavoyent rien de la conspiration, furent si estonnez & si espris d'horreur de voir ce qu'ilz voyoyent, qu'ilz ne sceurent

onques prendre party ny de s'en fouir, ny de le secourir, non pas seulement d'ouvrir la bouche pour crier : mais ceulx qui avoyent conjuré sa mort, l'environnerent de tous costez les espées nues en leurs mains, de sorte que de quelque part qu'il se tournast, il trouvoit tousjours quelques uns qui le frappoyent, & qui luy presentoyent les espées luysantes aux yeux & au visage, & luy se demenoit entre leurs mains ne plus ne moins que la beste sauvage acculée entre les veneurs : car il estoit dit entre eulx, que chascun luy donneroit un coup & participeroit au meurtre : à l'occasion dequoy, Brutus mesme luy en donna un à l'endroit des parties naturelles : & y en a qui disent qu'il se defendit tousjours & resista aux autres, en trainnant son corps çà & là, & en criant à pleine voix, jusques à ce qu'il apperceut Brutus l'espée traitte en la main : car alors il tira sa robbe à l'entour de sa teste, sans plus faire de resistence, & fut poulsé, ou par cas d'adventure, ou par exprès conseil des conjurez, jusques contre la base, sur laquelle estoit posée l'image de Pompeius, qui en fut toute ensanglantée : de maniere qu'il sembloit proprement qu'elle presidast à la vengeance & punition de l'ennemy de Pompeius, estant renversé par terre à ses pieds, & tirant aux traicts de la mort pour le grand nombre de playes qu'il avoit : car on

dit qu'il eut vingt & trois coups d'espées, & y eut plusieurs des conjurez, qui en tirant tant de coups sur un seul corps s'entreblecerent eulx mesmes.

LXXXV. Ayant donques esté Cæsar ainsi tué, le Senat, quoy que Brutus se presentast pour vouloir rendre quelque raison de ce qu'ilz avoyent fait, n'eut jamais le cueur de demourer, ains s'enfouit à travers les portes, & remplit toute la ville de tumulte & d'effroy, tellement que les uns fermoyent leurs maisons, les autres abandonnoyent leurs boutiques & leurs bancs, & s'en alloyent courans sur le lieu pour voir que c'estoit, les autres l'ayans veu s'en retournoyent chez eulx. Mais Antonius & Lepidus, qui estoyent les deux plus grands amis de Cæsar, se desrobbans secrettement, s'en fouirent en autres maisons que les leurs. Et Brutus & ses consors estans encore tous bouillans de l'execution de ce meurtre, & monstrans leurs espées toutes nues, sortirent tous ensemble en trouppe hors du Senat, & s'en allerent sur la place n'ayans point visages ny contenance d'hommes qui fouissent, ains au contraire, fort joyeux & asseurez, admonestans le peuple de vouloir maintenir & defendre sa liberté, & s'arrestans à parler aux gens de qualité qu'ilz rencontroyent par le chemin, dont il y en eut aucuns qui les

ſuyvirent, & ſe meſlerent parmy eulx, comme s'ilz euſſent eſté de la conjuration, pour en uſurper à faulſes enſeignes partie de l'honneur : entre leſquelz furent Caius Octavius, & Lentulus Spinther, qui depuis furent tous deux puniz de leur vaine convoitiſe de gloire par Antonius & par le jeune Cæſar, qui pour ceſte cauſe les feirent mourir, & ſi encores ne jouïrent ilz onques de la gloire, pour l'ambition de laquelle ilz mouroyent, par ce que lon ne creut jamais qu'ilz euſſent eſté du nombre des conjurez : car ceulx qui les en puniſſoyent, vengeoyent plus toſt en eulx la voulunté que l'effect. Le lendemain Brutus avec ſes conſors deſcendit en la place pour parler au peuple, qui luy donna audience telle, qu'il apparoiſſoit qu'il ne reprouvoit ny n'approuvoit trop ce qui avoit eſté fait : car il monſtroit par un grand ſilence morne, que d'un coſté il avoit pitié de Cæſar mort, & de l'autre coſté il reveroit la vertu de Brutus. Mais le ſenat decerna une abolition generale de tout le paſſé : & pour contenter & accorder un chaſcun, ordonna auſſi que la memoire de Cæſar ſeroit honorée comme d'un dieu, & qu'il ne ſeroit changé aucune choſe de ce qu'en ſon vivant il auroit ordonné, & decerna auſſi des provinces & des honneurs convenables à Brutus & à ſes adherens, de maniere que chaſcun eſti-

moit les chofes eftre fort bien compofées & remifes en très bon eftat.

LXXXVI. Mais quand on vint à ouvrir le teftament de Cæfar, auquel on trouva qu'il leguoit à chafque citoyen Romain un honefte prefent d'argent, & que le commun peuple veid fon corps qui fut porté à travers la place, tout decouppé à coup d'efpée, adonc n'y eut il plus d'ordre de contenir & arrefter la commune, qu'ilz ne feiffent un amas de bois autour de ce corps, des tables, bancs, eftablis & barrieres qu'ilz alloyent arracher çà & là par la place : & mettans le feu dedans, le bruflerent [1] : puis quand le feu fut bien allumé, ilz prirent des tifons ardens & s'en allerent ès maifons de ceulx qui l'avoyent occis pour les brufler : les autres coururent par toute la ville cherchans s'ilz en pourroyent trouver quelqu'un pour le defchirer en pieces : toutefois ilz n'en rencontrerent pas un, pource qu'ilz s'eftoyent très-bien renfermez, munis & fortifiez dedans leurs maifons. Mais il y eut un des familiers de Cæfar nommé Cinna, qui la nuict de devant avoit eu en dormant une vifion eftrange, pource qu'il luy fut advis que Cæfar le convioit à foupper, & que luy n'y vouloit point aller, toutefois que le prenant par la main il l'y avoit mené malgré luy : & lors ayant en-

[1] Grec, dans l'endroit même.

tendu comme le peuple brusloit son corps sur la place, il partit de son logis pour cuider aller faire honneur aux funerailles du defunct, encore que la vision qu'il avoit euë la nuict precedente le teinct en quelque doubte, de sorte qu'il en avoit la fiebvre. Estant arrivé sur la place, il y eut quelqu'un de la commune qui demanda qui il estoit : il fut nommé par son nom : ce premier le dit à un autre, & cest autre encore à un autre de main en main, de maniere que le bruit courut incontinent parmy le peuple, que c'estoit un de ceulx qui avoyent occis Cæsar, à cause qu'il y en avoit un entre les conjurez qui s'appelloit aussi comme luy, Cinna, & pensans que ce fust il, ilz se ruerent incontinent sur luy par telle fureur, qu'ilz le desmembrerent en pieces sur la place mesme. Cela espouventa Brutus & Cassius plus que nulle autre chose, à l'occasion dequoy peu de jours après ilz sortirent de la ville, & quant à ce qu'ilz feirent & qu'ilz souffrirent depuis jusques à leur mort, nous l'avons amplement escrit en la vie de Brutus.

LXXXVII. Au demourant Cæsar mourut en l'aage de cinquante & six ans [1], & ne survescut Pompeius gueres plus de quatre ans, n'ayant receu autre fruict de celle domination & principaulté qu'il avoit si ardemment prochassée toute

[1] L'an de Rome 710.

ſa vie, & à laquelle il eſtoit en fin parvenu avec tant de travaux & tant de dangers, qu'un nom vain ſeulement, & une gloire qui luy ſuſcitoit l'envie & la haine de ſes citoyens: toutefois celle grande fortune & faveur du ciel qui l'avoit accompagné tout le long du cours de ſa vie, luy continua encore en la vengeance de ſa mort, pourſuyvant & par mer & par terre tous ceulx qui avoyent conſpiré contre luy, tant qu'il n'en demoura pas un ſeul à punir de tous ceulx qui de faict ou de conſeil avoyent participé à la conſpiration de ſa mort. Mais de toutes les choſes qui en advindrent aux hommes en la terre, la plus eſmerveillable fut celle de Caſſius, lequel après avoir eſté desfait en bataille en la journée de Philippes, ſe tua luy meſme de la propre eſpée dont il avoit frappé Cæſar: & de celles qui advindrent au ciel, la grande comete qui apparut fort evidente ſept nuicts continuelles après ſa mort, & auſſi l'offuſcation de la lumiere du ſoleil, lequel tout le long de ceſte année là, ſe leva tousjours paſle & non jamais avec ſa clarté eſtincellante, dont ſa chaleur en fut auſſi tousjours fort foible & debile, & l'air conſequemment tout le long de l'année gros, tenebreux & eſpez, pour l'imbecillité de la chaleur qui ne le pouvoit reſouldre ny ſubtiliſer: ce qui fut cauſe que les fruicts de la terre en demourerent

mourerent cruds & imparfaits, se fletrissans avant que pouvoir meurir pour la froideur de l'air.

LXXXVIII. Mais sur tout la vision qui s'apparut à Brutus, monstra evidemment que l'occision n'en avoit point esté aggreable aux dieux : & fut la vision telle : Brutus estant prest à passer son armée de la ville d'Abydos en la coste opposite qui est vis à vis, se reposoit comme de coustume la nuict dedans sa tente, ne dormant point encore, ains pensant à ses affaires & à l'advenir : car on dit que ce a esté l'un des plus vigilans capitaines & moins subject à dormir qui fut onques, & qui de sa nature veilloit le plus : il luy fut advis qu'il entendit quelque bruit à la porte de sa tente, & regardant celle part à la lumiere d'une lampe qui se baissoit desja fort, il apperceut une vision horrible, comme d'un homme de grandeur extraordinaire & excessive, & hideux de visage, dequoy il s'effroya du commencement : mais quand il veid que ce fantasme ne luy faisoit ny ne luy disoit rien, ains se tenoit devant luy tout coy auprès de son lict, il luy demanda à la fin qui il estoit : le fantasme luy respondit, « Je » suis ton mauvais ange & esprit, Brutus, & » tu me verras près la ville de Philippes ». Brutus luy repliqua, « Et bien je t'y verray donc » ; & incontinent l'esprit disparut. Depuis se trouvant en bataille près ceste ville de Philippes à l'en-

contre d'Antonius & de Cæſar, à la premiere journée il gaigna la victoire, & rompant tout ce qu'il trouva de front au devant de luy, chaſſa juſques dedans le camp du jeune Cæſar, qu'il pilla : mais la nuict de devant le jour auquel il devoit donner la ſeconde bataille, ce meſme fantaſme s'apparut une autre fois à luy ſans luy mot dire : parquoy Brutus entendant bien que ſon heure eſtoit venue, ſe jetta la teſte baiſſée à tous les perilz & dangers de la bataille, & neantmoins n'y peut encore mourir en combatant : ains voyant ſes gens devant ſoy rompus & desfaits, il ſe retira à la courſe ſur une crouppe de rocher couppé, là où ſe jettant de l'eſtomach ſur la poincte de ſon eſpée nue, avec l'aide de l'un de ſes amis qui aida le coup, à ce que lon dit, il ſe percea le corps d'oultre en oultre, & mourut ſur le champ.

LA COMPARAISON

D'ALEXANDRE LE GRAND AVEC JULIUS CESAR;

PAR DU HAILLAN.*

QUAND on conſidere Alexandre & Ceſar, c'eſt choſe bien facile à dire, & plus aiſée encores à prouver, que ce ſont les deux plus braves chefs

de guerre qu'on puisse remarquer ès histoires, que leurs vertus hors du combat sont excellentes, & ont grand rapport ensemble : que tous deux ont esté de très noble race, doctes, eloquens, liberaux, moderez, très afectionnez envers leurs amis & serviteurs : ardemment cheris & obeis des capitaines & soldats armées, debonnaires envers leurs ennemis : que dès leurs jeunes ans ils ont faict belle preuve de la future grandeur de leurs courages : que leurs exploits sont du tout admirables : que ce sont deux miracles en l'art militaire, soit qu'on regarde la brieveté du temps de leurs guerres, & les pays qu'ils ont traversez, comme en un instant, soit qu'on jette l'œil sur les ennemis par eux desfaits, les villes & provinces conquises, leur sagesse, vaillance & bonheur, n'ayans jamais esté repoussez, ains portans tousjours la victoire en leurs mains, & faisans valoir leur avantage avec une adresse asseurée. Tous deux se sont trouvez en des dangers merveilleux de leurs personnes, l'un en la ville des Malliens, l'autre en Espagne contre le fils de Pompeius. Tous deux ont esté avertis bien expressément de leur mort par les devins lesquels ils aimoient & respectoient : cependant tous deux se sont comme jettez à yeux clos au danger dont on les vouloit retirer.

II. Mais qui entre en particuliere consideration

de la vie de chascun d'eux, il se trouve, en une campagne dont l'œil ne peut marquer le bout ni les divers chemins qui s'y presentent, & demeure esblouï, ne sachant où se rendre, tant il void de choses à la fois. S'il vient à mettre une vie devant l'autre, il entre lors en un Ocean de discours, & ne sçait laquelle des deux choisir, ni à quel port tendre pour se descharger de celle ci devant celle là. Neantmoins pour encourager quelqu'un à faire voile en ceste mer, voguons au long du bord : & (pour parler sans figure) voyons en quoy l'un devance l'autre, pour laisser au lecteur son jugement libre sur ce que nous en dirons. Pour le present je traiterai en peu de paroles de ce qu'on peut observer de plus digne de memoire en l'adolescence de l'un & de l'autre, de leurs exploits de guerre, de leurs vices & vertus, de leur mort & de ce qui s'en est ensuivi.

III. Je plaide premierement pour Alexandre, & sans toucher à sa race, ni à sa beauté, ni à ce qu'on dit de sa charnure, tout cela estant de nulle consequence au prix de la vertu : sa continence envers les femmes & ce qu'il prenoit fort sobrement les plaisirs du corps condamne tant plus les excez que commit Cesar, estant jeune, faisant & soufrant des ordures qu'il ne faut pas remuer davantage. L'ambition d'Alexan-

dre estoit merveilleusement noble, tesmoin ce qu'il dit de la course des jeux Olympiques, ses devis avec les ambassadeurs de Perse, & la plainte qu'il faisoit à ses compagnons que son pere ne lui lairoit rien à conquerir, au lieu que Cesar après avoir croupi quelque temps en Nicomedie & en Grece se vint jetter entre les bras de la commune à Rome, faisant du liberal & du harengueur pour gaigner les uns & les autres, briguant les petites charges pour s'emparer finement des grandes : bref suivant des voyes tout autres qu'Alexandre qui tenoit le grand chemin royal de la vertu, pour estre un jour l'honneur du monde. Aussi eut il le plus docte de tous les hommes pour precepteur, & se monstra par efet très digne disciple d'Aristote : mais Cesar tiré par son naturel & par les tyranniques mœurs de son temps print à la malheure pour lui & pour son païs une teinture d'opiniastreté & d'ambition du tout insuportable, qui fut cause de sa mort. L'amour qu'Alexandre porta dès son enfance aux bonnes lettres & aux hommes doctes l'esleve par dessus beaucoup de princes. Cest honneur qu'il faisoit au poëte Homere retourne à lui mesmes. Combien sont louables ses courtoisies & largesses à l'endroit de Diogenes, Xenocrates & autres ? A l'opposite, Cesar semble n'avoir gueres tenu conte de personne que de soy mesme : ou s'il a respecté

quelques uns, s'il a donné l'or & l'argent à poignées, çà esté afin d'acheter les hommes & s'en servir de degrez pour monter là où il pretendoit, plustost que pour autre consideration.

IV. Or comme on peut appeller l'un & l'autre,

> Sage en conseil & vaillant au combat,

Voire dire que c'est leur vrai titre d'honneur, & l'avantage qu'ils ont par dessus tous ceux qui les ont devancez & precedez, voions un peu si lon peut point particulierement qualifier Alexandre,

> Rude guerrier, combatans de pied stable
> Aux ennemis en armes redoutable,

comme dict Æschilus : car que fut toute sa guerre en Asie après la mort de Philippus, que tempestes, chaleurs extremes, rivieres profondes infiniement, des excessives hauteurs de montagnes, des bestes de grandeur efroiable à voir, des façons de vivre sauvages, des changemens de gouverneurs à tous propos, trahisons & rebellions d'aucuns? Au commencement de son voyage la Grece se debatoit encore pour la souvenance des guerres que Philippus lui avoit faites : les villes se ralioient : la Macedoine enclinoit à quelques remuemens : divers peuples, près & loin, estoient au guet atendans que feroient leurs voisins : l'or & l'ar-

gent de Perse coulant ès bourses des orateurs & gouverneurs du peuple en chaque ville suscitoit le Peloponese : les thresors & cofres de Philippus estoient espuisez, & y avoit de grandes dettes. Maugré tous ces broüillis, & parmi la pauvreté un jeune homme qui ne faisoit que sortir d'enfance osa bien mettre en son entendement la conqueste de l'Asie voire de l'Empire de tout le monde, avec trente mille pietons & quatre mille chevaux, ou (comme les autres tiennent) avec quarante cinq mille hommes de pied & cinq mille cinq cents de cheval : n'ayant pour entretenir cela que quarante deux mille escus contant, ou (selon que Duris l'escrit) provision de vivres & d'argent pour trente jours seulement.

V. Mais il estoit muni de magnanimité, de temperance, de prudence & de vaillance, estant plus secouru en ceste entreprise martiale de ce qu'il avoit apris de son precepteur Aristote, que de ce que lui avoit laissé son pere Philippus. Il estoit armé d'une juste querelle contre les Perses ennemis jurez de la Grece, à laquelle ils avoient fait une infinité de torts. Sa magnanimité & vaillance s'est monstrée en tous ses combats, soit en bataille rengée, soit en assaux & prises de villes, sans y espargner nullement sa personne, ayant esté grievement blecé en plusieurs combats. Quelles vaillances fit-il

en la ville des Malliens, lui ſeul contre tant de Barbares? De quelle conſtance encourageoit-il ſes chirurgiens à lui tirer un trait fiché dans les os de ſa poitrine? Nul, dit-il, ne ſe monſtre laſche ni coüard, non pas pour ma vie meſme: je ne ſçaurois penſer qu'on croye que je ne craigne point la mort, ſi on la craint pour moi. Or d'avoir faict ces choſes en douze ans au plus, & traverſé victorieux la pluſpart du monde, c'eſt une louange ſurpaſſant toute penſée humaine. Ceſar au contraire ayant fait ſes apreſts de longue main, trouve Craſſus tout à propos pour reſpondre des dettes qu'il avoit faites afin de corrompre la ville de Rome : puis ayant braſſé une très pernicieuſe ligue avec Pompeius prend les armes & entre en Gaule, où ſes ruſes lui ſervirent pour le moins autant que ſes armes, cependant il avoit ſes entremetteurs, à l'aide deſquels il mit en fin ſans deſſus deſſous la republique Romaine.

VI. Mais Alexandre n'eſt pas tant admirable en ce qu'il défit par proueſſe ſes ennemis, qu'en une infinité de ſages & vertueux deportemens parmi les armes, où il ſe monſtra philoſophe par efet, dequoy il eſt bon d'alleguer quelques exemples qui nous tireront au beau diſcours des vertus de ce prince, ſurpaſſant Ceſar en ceſt endroit. Donque on void ſa proüeſſe accompagnée d'une grande juſtice, une atrempance douce,

une excellente bonté, un bel ordre & prudence exquise, conduisant toutes choses par sens rassis & meur jugement. A peine sçauroit on discerner en ses gestes, cela est un fait de vaillance, cela d'humanité, cela de patience : ains tout exploit de lui, semble avoir esté meslé & composé de toutes les vertus ensemble. Bien est il vrai que tousjours en chaque action il y a une vertu eminente par dessus les autres : mais cela les pousse & dresse à mesme fin. On void ès faits d'Alexandre que sa vaillance est humaine, & son humanité vaillante, sa liberalité mesnagere, sa colere aisée à apaiser, ses amours temperez, ses passetemps non oisifs, ses travaux gracieux. Qui est celui qui a meslé la feste parmi la guerre & les expeditions militaires parmi les jeux? Qui a entrelassé parmi les sieges des villes, parmi les escarmouches & combats, les joyeusetez, les banquets, & les chansons nuptiales? Qui fut onques plus ennemi de ceux qui font injustice, ne plus gracieux aux afligez? Qui fut jamais plus aspre aux combatans ou plus equitable aux supplians? Raportons ici l'apophthegme de Porus, lequel amené prisonnier à Alexandre, & enquis par lui comme il vouloit qu'on le traitast, respondit, en roy. Et comme Alexandre poursuivit, demandant s'il vouloit rien dire davantage. Non, dit-il, car tout est comprins sous ce mot-

là. Auſſi peut-on en tous les faits d'Alexandre; envers amis & ennemis, au commencement, en la ſuite & fin de ſa vie ajouſter ce refrain, en ſage. Comment a il veſcu? En ſage. Comment s'eſt-il comporté en tous ſes exploits de guerre? En ſage. Comment a-t-il converſé en public & en particulier? En ſage.

VII. Il a quelques fautes en ſes deportemens, & nous n'oublirons pas à en parler: mais comme toutes reigles ont des exceptions qui ne les aboliſſent pas pourtant, & une lentille ou verruë n'eſteindra pas les perfections d'un viſage autrement très beau: auſſi les imperfections & folies d'Alexandre ne peuvent lui oſter cet honneur que les ſages lui atribuent. Si nous voulions en ajouſter ici les exemples il nous faudroit deſcrire ce que Plutarque en a ſi doctement & ſuccinctement recueilli de tant de bons auteurs qui ont pris plaiſir à faire en la vie d'Alexandre ce qu'on eſtime Xenophon avoir fait en Cyrus, à ſavoir de propoſer à tous hommes le patron d'un prince acompli en vertus. Et au lieu que Ceſar foüilla ſa vie d'un continuel violent deſir de ſubjuguer ſa patrie, commettant beaucoup plus grand crime en ſes dernieres guerres & ſur la fin de ſa vie que s'il eut habité charnellement avec ſa propre mere, comme auſſi ceſte illuſion dannable le tourmenta la nuit avant

qu'il entraſt en Italie pour violer la liberté de Rome : Alexandre ne fut pouſſé que de la vertu ſeule à commencer une guerre digne d'un grand roy, ne viſant pas à ce but de mettre le pied ſur la gorge aux Grecs, ains de ranger tout le monde ſous un paiſible & heureux gouvernement. Ses guerres ne firent point pleurer les Grecs : Ceſar remplit ſa patrie de feux & de larmes. Alexandre tenant ſes ſoldats en devoir, & ne permettant à ceux qui le ſuivoient de faire des deſordres, à l'aide de ſes amis donta & civiliza les Barbares. Ceſar ruina une partie de ſes amis, fut abandonné des autres, emplit Rome d'inſolence militaire, & y ſema les graines d'infinies confuſions qui ſortirent de ſon ſang.

VIII. Mais quelle a eſté la continence d'Alexandre, à qui toutes choſes ſucedoient tant à ſouhait? Il ne veut pas meſme voir les dames priſonnieres, & fut autant vainqueur de leurs beautez par temperance (quoi qu'il fut en fleur d'aage & de robuſte complexion) comme de la proüeſſe des hommes par ſa vaillance : meſmes il fit moins de conte de celles qu'on lui monſtra, que de celle qu'il ne vit onques : & là où il eſtoit gracieux à toutes ſortes de gens il ſe monſtroit rebours à ceux qui eſtoient beaux. Comment rabroüa-il ce Philoxenus qui vouloit lui acheter deux garçons d'un marchant de Tarente ? S'il s'ena-

moura de Roxane, & de Statira, ce fut pour les espouser legitimement & pour le bien de ses afaires, non pas comme Cesar qui s'est trop oublié en ces matieres-là. Mais au reste combien est louable Alexandre qui ne veut point desrober la victoire : combien est son courage genereux de n'accepter les ofres de Darius, ains vouloir que la Grece commandast à l'Asie, comme il le faloit aussi? Quelle diligence fit-il à poursuivre son ennemi? Et d'autrepart quelle compassion eut-il de l'indigne mort d'icelui? Comment chastia il le traistre Bessus? Tous ses deportemens precedens monstrent qu'il avoit l'ame bonne & vraiement royale : qu'il n'aimoit les traistres ni la trahison, & ne vouloit avoir le dessus qu'avec honneur. Cesar poursuivit bien Pompeius, mais il ne chastia pas les meurtriers, sinon après qu'il eut descouvert qu'ils conspiroient contre lui.

IX. Pour achever ce que nous avions à dire pour Alexandre, on peut recueillir du discours de sa vie que la providence divine fit present des vertus les plus aparentes ès autres hommes illustres Grecs & Romains à ce prince-ci, lequel outre sa pieté, justice, equité, prudence, sufisance, conduite, experience, sagesse, vaillance, continence & felicité, en ses adversitez se fortifie d'esperance, en prosperité, environné

de flateurs, ne s'enyvre point de sa grandeur humaine, se reconnoit mortel & fait joug en diverses sortes, est patient à merveilles, suporte les mesdisances de ses familiers, ne met pas la main à la plume ou à l'espée pour se venger de ceux qui l'ofensoient, estimant chose digne d'un roy soufrir d'estre blasmé, & ouyr mal pour faire bien : demonstrant une afection cordiale & un grand honneur à ses amis, jusques à quiter ses commoditez necessaires pour l'amour d'eux, leur escrire fort familierement, & avoir un soin special de leurs personnes & de leurs afaires. Il prouvoit ses serviteurs, paye aux creanciers six milions d'or deus par ses soldats, envoye d'Asie en Grece pareille somme pour faire rebastir des temples aux dieux au lieu de ceux que les Perses avoient demolis : brief au milieu des afaires il monstre une adresse & valeur invincible, sans sucomber à dificulté quelconque. Vrai est que Cesar a beaucoup de choses communes avec lui en cet endroit comme aussi nous en parlerons ci-après : ce nonobstant Alexandre se maintient ferme & d'une façon qui ne se donne pas en prise au vice, ni ne semble pas tant souiller ses beaux habits que l'autre.

X. On reproche à Alexandre entr'autres vices l'yvrongnerie & la colere. Je ne veux excuser ni l'un ni l'autre : mais quant à ce dernier, comme

il n'y a eu prince qui ait pluſtoſt reconu ſes fautes après les avoir commiſes par ceſte vehemence qui lui eſtoit aucunement naturelle, on peut auſſi dire que Clitus, Calliſthenes & quelques autres qui ſentirent l'efort de ſon courroux en eſtoient le principal motif, & avoient atiré le mal ſur eux. Et à la verité ce n'eſt pas raiſon qu'un ſerviteur careſſé par ſon maiſtre devienne ſi haut à la main qu'il ne vueille rien endurer, & aille donner de la teſte à ſon eſciant contre la pierre qu'il pouvoit eviter aiſement, s'il eut daigné contenir un peu ſa langue & faire place à la vehemence de celui qui le peut renverſer en un inſtant. Chacun condamnera le mauvais traitement qu'Alexandre fit aux ſoldats Indiens ſortis d'une ville ſur la parole qu'il leur avoit donnée. Et quant aux philoſophes, c'eſt un fait dont on peut aucunement debatre, iceux ayans deu eſtre un peu plus retenus en leurs pratiques pour faire un plus long ſervice à leur patrie, ſans trop irriter un puiſſant & victorieux ennemi. Quant à la nation des Coſſeiens qu'il extermina toute pour ſacrifice des funerailles de Hepheſtion, c'eſt une grande & inexcuſable faute, quelque couleur qu'on lui vueille donner.

XI. Mais les gracieux traitemens faits à Taxiles, à Porus, à tant de nations ſubjuguées, à tant de villes priſes, les grands & divers hon-

neurs qu'il departit aux capitaines de ſon armée, & le cours ordinaire de ſa vie debonnaire à merveilles r'habillent aucunement ſes playes de colere non premeditée & de douleur exceſſive contre les particuliers : ce qu'il faut diſtinguer d'avec l'eſtrange haine que Ceſar couvoit en ſon cœur contre tous ceux qui faiſoient teſte à ſes deſſeins, ſans eſpargner perſonne : & ce qu'il pardonna à quelques uns devant & après la victoire, fut pour ſon avancement, & non pour amitié qu'il leur portaſt : car il fit mourir en Afrique grand nombre de ceux qui lui eſtoient ſuſpects, & n'eſpargna pas meſme Caton après ſa mort. Quant aux larmes qu'il jetta, prenant le cachet de Pompeius, & ne voulant regarder la teſte d'icelui, ni Theodotus qui la lui preſentoit, au contraire favoriſant les ſerviteurs & amis du defunct, & eſcrivant de belles lettres à Rome, cela s'apelle baiſer ſon ennemi mort : & les actes precedens & ſuivans peuvent monſtrer qu'il y avoit bien de la tragicomedie & de la ceremonie en tout cela, encores qu'au reſte ils avoient eu tant d'affaires à demeſler enſemble qu'il n'eſtoit pas poſſible que quelque reſte de l'ancienne cognoiſſance ſe rencontrant lors au cœur n'eſmeuſt du debat au dedans, comme auſſi cela avient aux hommes de gros cœur que les paſſions contraires s'entrechoquent & expriment plus au dehors

qu'il n'en reste au dedans. Le malheureux Theodotus n'en meritoit pas moins que Bessus, mais Cesar n'estoit pas Alexandre, ni n'estoit allé en Egypte, sinon pour l'avancement de ses afaires, qui ne pouvoient bonnement s'acheminer que par l'aneantissement de Pompeius, dont estant venu à bout, le contentement secret qu'il en eut lui fit oublier son devoir en public.

XII. Quant à l'yvrongnerie, aucuns l'ont voulu excuser, alleguans qu'Alexandre ne beuvoit pas beaucoup, mais demouroit longuement à table, & passoit le temps à deviser avec ses familiers à table toute la nuict jusques au matin; dont aucuns disoient que les ocupations pour la chose publique estoient cause, pour ce qu'il y vaquoit tout le long du jour: à raison de quoi n'aiant pas loisir d'estudier, quand la nuict estoit venuë il prenoit plaisir à conferer & disputer avec les gens de lettres à table. Si Alexandre après avoir travaillé autour de tant d'afaires publiques, lesquelles il n'entremettoit jamais pour vaquer à ses plaisirs, se recreoit avec ses capitaines & beuvoit un peu largement, voire posé le cas qu'il ait passé mesure plus d'une fois, encores ne conclurai-je pas qu'il en fist mestier, & qu'il merite ce titre d'yvrongne. Je n'excuse point la faute qu'il commit à l'instigation de la courtisane Laïs, ni ce qu'il proposa un prix de six cens escus à ses

capitaines

capitaines pour celui qui boiroit davantage : car ce n'eſt pas avec les verres & gobelets que les hommes ſe doivent monſtrer robuſtes. Auſſi mourut-il quarante un de ſes capitaines en ce combat. Et quant à lui, certainement il ſe laiſſa trop legerement mener par Medius pour aller boire chez lui tout le ſoir & le lendemain, dont il prit ſa maladie, durant laquelle il ne voulut s'abſtenir de vin, qui fut cauſe que la fievre ne le laſcha point. Car ce qu'on dit qu'il fuſt empoiſonné a peu d'aparence de raiſon. Soit donc que ce prince ait quelquefois excedé au boire, tant y a que le vin ne doit pas noyer ni enſevelir tant de vertus excellentes qui reluiſent en lui en temps de paix & de guerre. L'intemperance de Ceſar en ſes voluptez & en ſon ambition inſatiable, eſt une extremité ſans comparaiſon plus violente & plus dangereuſe que la cholere ni la coupe d'Alexandre.

XIII. Quant à ſa mort, comme la durée & grandeur de ſa gloire a eſté pure & nette, exempte de taſche & d'envie durant ceſte vigueur d'aage qu'il eſt demeuré au monde, après ſon treſpas on void ceſte gloire debout & marchant ſon pas acouſtumé, lui eſtant regretté de toute ſon armée, de la Grece & de l'Europe, ayant fait naiſtre de ſes ſoldats de belles branches royales, laiſſant le monde en partage à

quatre ſimples capitaines, deſquels les deſcendans ont depuis duré l'eſpace de plufieurs années en poſſeſſion de leurs parts : au lieu que Ceſar ayant eu tant de peine à monter par chemins obliques au ſommet d'une honteuſe gloire & qui lui aqueroit la haine des principaux membres de la Republique, en fut incontinent precipité, peu plaint de ceux qui aimoient les bonnes loix & le bien de l'eſtat, lequel il laiſſa embroüillé de guerres civiles, & qui reprint un peu de luſtre ſous ſon neveu que la providence divine (ayant eſgard à choſes trop plus excellentes que n'eſt le ciel ni la terre) avoit deſigné en ſon conſeil monarque du monde: comme au contraire Alexandre ſe trouva arreſté de ſon heure en Babylone, dont il fut averti par les devins, le malin eſprit ayant (ſelon l'eficace qu'il plait au juſte juge lui donner) conjecturé & predit quelque choſe de ce que Dieu avoit long temps auparavant revelé aux ſiens par ſon fidele Prophete. Mais encores après Auguſte, l'empire Romain retomba en nouveaux malheurs, & ne ceſſa de branſler de là en avant à ce qu'il fondit finalement ſous ſa propre peſanteur. Il en avint bien autant aux ſucceſſeurs d'Alexandre, mais non par ſa faute : ce qui rend ſa memoire tant plus illuſtre. Voilà ce que je mets en avant pour lui.

XIV. Disons aussi quelque chose pour Julius Cesar, non point que je pretende ateindre à ce qui s'en pourroit dire, car il en faudroit de beaucoup plus habiles que je ne suis pour en venir à bout : mais pour en faire quelque comparaison avec Alexandre, de qui lisant un jour les faits en un certain livre, il se print à plorer, comme portant envie aux braves exploits de l'autre. Avisons donc s'il a point fait choses qui en aprochent, ou qui mesmes passent plus avant. Premierement à tout ce qu'on peut remarquer de genereux en la jeunesse d'Alexandre, j'opose ce brave trait de Cesar à l'endroit des coursaires, qui estoient plus ses prisonniers que lui le leur, ausquels il paya tellement rançon qu'il leur fit paier leur folie de s'estre atachez à lui : tellement que sur terre ils sentirent qu'il parloit à bon escient à eux & comme leur juge sur mer, encores qu'il fut bien jeune entre leurs mains. Cela est un eschantillon du reste de sa vie, qui n'a sceu endurer de compagnon, encores moins de maistre : cet homme estant né à toutes choses grandes, & ne prenant plaisir qu'à surpasser tout ce qu'il y avoit de rare & de haut au monde, comme il se verifie par ses deportemens, depuis qu'il commença d'entrer en charges publiques jusques à la fin de ses jours.

XV. Or combien que ce ne soit pas peu de

chose de son eloquence, laquelle lui a fait de bien notables services en plusieurs facheuses rencontres: combien que ce soit un miracle que l'excellence de son style & sa grace à naïvement exprimer toutes choses en termes si purs & si beaux que les muses bien peignées ne voudroient ni ne pourroient parler plus exquisement: toutefois puis que c'est au bien faire que nous aimons mieux nous arrester qu'au bien dire, passons ce point pour suporter d'autant Alexandre, & voyons si c'est pas verité recevable de tous hommes d'entendement que Cesar est le plus excellent capitaine qui ait jamais esté au monde. Encores qu'Alexandre eut peu de moyens, si estoit il seigneur d'un grand royaume, avoit des hommes & du credit, mais Cesar sans patrimoine qui valut beaucoup, sans argent & avec peu d'hommes executa les plus grandes choses qu'il est possible de penser.

XVI. Alexandre eut afaire à des femmes & à des enfans: si on compare les peuples qu'il combatit avec ceux que Cesar renversa, non point en cinq ou six batailles, mais en plus de cinquante bien assignées, où il estoit tousjours plus foible en nombre d'hommes, mais le plus en valeur, jamais vaincu tousjours vainqueur, sans avoir esté blecé rudement que je sçache, encores qu'il fut hasardeux jusques au bout,

& fit aussi bon marché de sa peau que le moindre soldat de ses legions. Et cependant on le trouva beaucoup plus retenu en ses entreprises qu'Alexandre qui court à force les dangers comme un torrent impetueux, lequel choque indiferemment tout ce qu'il rencontre : aussi estoit-il en la chaleur de son aage, & Cesar entra en afaires estant desja meur & bien avancé. De dire que ce soit grande louange à un chef de guerre de se fourrer à teste baissée parmi tous dangers, & ne mettre diference entre soi & un simple soldat, cela passe trop avant, & je trouve Cesar preferable à Alexandre en cet endroit : tant pour ne s'estre ainsi avancé qu'en très grande necessité, en telle sorte que son bonheur la targué de toutes parts, qu'aussi pource qu'Alexandre semble avoir cerché à se faire batre.

XVII. Dirai-je que Cesar a tué un million d'ennemis, a triomphé d'un million d'autres, & en a mis en route un nombre innombrable? Qu'en moins de dix ans que dura la guerre de la Gaule, il força huit cents villes, & subjugua trois cents nations ? Si je specifie ses guerres faites en l'espace de quinze ans, il faudra un livre pour toucher seulement les louanges qu'il a meritées. Les Suisses, Alemans, Gaulois, Romains, Egyptiens, Afriquains, Asiatiques, &

ses cinq triomphes de tant d'ennemis, si puissans, & invincibles selon l'aparence, font foi de sa valeur, & sufisance en toutes les parties qu'on sçauroit requerir en un chef de guerre. Ayant pour pedagogues sa vertu & son bonheur il fait un amas de volontez de certains vaillans capitaines & soldats, les dresse si bien qu'il les acoustume à tous ses desirs, ayant une creance non pareille envers eux, les rend invincibles avec soi : & parmi ses continuels travaux lit, medite, dicte, escrit, & a laissé le plus beau livre que l'homme qui aime Mars & les muses sauroit manier. Ses harangues ont esté bien long temps en honneur entre les Romains. Et quant à respecter les hommes doctes, vaillans & vertueux, Cesar se fut renoncé soi mesme s'il eut fermé sa porte à telles gens. Les dangers qu'Alexandre traversa sont très grands : mais qu'est ce au prix de ceux de Cesar environné de si braves ennemis, & en tel nombre, comme estoient les Gaulois & les partisans de Pompeius ? Combien de mauvais tours lui ont esté joüez par aucuns des siens mesmes, sans que pourtant il s'en soit soucié ? Au contraire il a soufert que les uns ayent suivi telle route que bon leur sembloit, a envoyé le bagage & les biens aux autres, a tousjours respecté & honoré ses ennemis quand ils

ont desisté de lui faire teste, & par ses amis presenta des conditions assez raisonnables à Pompeius avant que venir aux mains.

XVIII. Au reste lors qu'il entra en guerres, estant acablé de dettes & soulagé d'esperance, ayant dedans Rome les principaux pour adversaires, il entreprit de batre tous les ennemis qui estoient dehors & se faire voye maugré tout le monde à la souveraineté de Rome, laquelle il voyoit avoir besoin d'un bon maistre, non pas de tant de petis seigneurs. Sa prevoyance admirable lui servoit de toutes ocurrences, n'ayant jamais esté frustré de chose qu'il ait entreprise, ains obtenant tousjours plus qu'il ne desiroit. Sa magnanimité pese plus que nulle autre vertu qu'on puisse remarquer en lui, qui est autant comme si on disoit que Cesar emporte à la balance tous les capitaines Grecs & Romains. Il s'est trouvé presques en toutes les batailles des guerres où il commandoit : n'a jamais esté batu qu'en ses lieutenans : car l'escarmouche en laquelle Pompeius eut une fois du meilleur ne vaut pas la peine d'en parler, puis qu'il ne sceut pas suivre sa victoire. Et c'est une adresse singuliere favorisée d'un heur très rare que parmi tant de coups donnez Cæsar n'en ait oncques receu. S'il a trouvé quelque faveur envers Crassus avant qu'aller à la guerre, cela ne lui doit point tour-

ner à blafme, veu qu'il a tousjours bien contenté fes amis, & mené à la raifon fes ennemis, quoi qu'ils entreprinfent contre lui.

XIX. Si la juftice acompagne la proüeffe d'Alexandre, s'il a ufé de moderation & de douceur en fes victoires, s'il fe monftre prudent en fes deffeins, que faudra-il dire de Cefar? la debonnaireté duquel eft tant prefchée que mefme on eftime cela avoir efté l'une des ocafions de fa mort. Ses paffe temps eftoient ferieux: & depuis qu'il commença de mettre la main aux afaires, il ne fe joüa plus qu'à bon efcient, fans perdre toutesfois fes heures de recreation & fes plaifans devis avec fes familiers. Mais au milieu de fes victoires, comment traite-il fes ennemis. C'eft une foudre de guerre qui renverfe tout ce qui lui ofe refifter, & ne touche point aux chofes qui font joug devant fon efort. Il eft fidele, & n'aprouvoit pas toutes fortes de moyens pour acquerir la victoire, encores que plus d'une fois il ait eu moyen de coudre (comme on dit) la peau du renard à celle du lion. Mais il fe fentoit encor du bon temps de fes predeceffeurs, combien qu'il ait dextrement donné le faut à la plufpart de fes ennemis, & ruiné les uns par les autres. Au contraire Alexandre tailla en pieces certains foldats Indiens qui lui avoient rendu une ville par compofition, & fe retiroient fur la fiance de l'apointement traité avec lui.

XX. L'ambition de Cesar estoit extreme, mais il la cachoit bien d'autre façon qu'Alexandre, qui au passage d'une riviere se laisse eschaper des mots tesmoignans assez qu'il cerchoit la loüange des Atheniens. Et les fausses inventions pour perpetuer la gloire de son nom ès Indes, descouvrent-elles pas de la vanité bien grossiere, & qui ne faisoit que haleter après ce qu'elle ne pouvoit obtenir ? Mais Cesar souhaitoit à bon escient, & touchoit au but de ses intentions. Sa prouësse est gracieuse à merveilles, sa douceur grave & vaillante : sa liberté si grande que plus lui coustoit la pensée de donner que le don mesme tant grand peut-il estre. Aussi n'amassoit-il point des richesses à la guerre, pour vivre puis après en delices à son plaisir : c'estoit un salaire de la vertu qu'il serroit, pour en recompenser les hommes de valeur, & laisser aux bons soldats un moyen de vivre honnestement chez eux, quand la vieillesse & les playes les contraindroient de poser les armes. Il ne se lassa jamais, non plus qu'Alexandre, de travail quelconque, & ne se donna pas tant de relasche, encores qu'il fust plus aagé, fort gresle & menu de corsage, & sujet au mal caduc : mais il s'endurcit contre cela par un continuel exercice de corps & d'esprit, acompagné d'une incroyable promptitude & diligence. Ayant laissé la Gaule & courant

après Pompeius à Brundusium il subjugua l'Italie en moins de trois semaines, revint de Brundusium à Rome, d'où il s'en alla au fond de l'Espagne, où il surmonta des difficultez extremes en la guerre contre Afranius & Petreius, & au long siege de Marseille. De là il s'en retourna en Macedoine, gaigna la journée de Pharsale, poursuivit Pompeius en Egypte laquelle il assujettit : puis vint en Syrie & au royaume de Pont, où il combatit Pharnaces : de là en Afrique où il défit Scipion & Juba, puis rebroussa encor par l'Italie en Espagne, où il vint à bout des fils de Pompeius. Or pesez maintenant avec cela les travaux, combats, conquestes & diligences d'Alexandre, puis dites rondement ce qui vous en semble : Cesar l'emporte de beaucoup. Les seules guerres des Gaules ont esté plus difficiles & dangereuses que toutes les conquestes de l'Asie & des Indes : car ce n'est ès passages des montagnes & rivieres mal gardées que se monstre l'adresse des hommes : c'est à dompter un ennemi cauteleux & puissant.

XXI. Mais, je vous prie, ces paroles de Cesar au maistre de la fregate, qui sans le conoistre le vouloit passer d'Apollonie à Brundusium, estoient-elles point plus enflées que la mer mesme ? Courage, mon ami, dit-il, pousse hardiement, car tu meines Cesar & sa fortune.

Et ce qu'il dit traversant le Rubicon pour entrer en Italie, à tout perdre n'y a qu'un coup perilleux, quel esprit descouvre cela ? Un esprit veritablement qui regarde delà la mort, & ne se soucie de rien que de l'execution de ses conseils. Si on remarque de l'adresse ès exploits d'Alexandre, qu'est-ce au prix de la prudence de Cesar ? coustumier de dire qu'il aimoit la victoire laquelle s'obtenoit plus par conseil que par force. Je sçai qu'Alexandre a esté orné de vertus excellentes, & taré de peu de vices aparens : qu'en cela il semble avoir barre sur Cesar & sur beaucoup d'autres des premiers en l'histoire Grecque & Romaine : combien que je ne puisse pas dissimuler aussi qu'il s'est laissé trainer par des flateurs & par des femmes avec, tesmoin ce qu'il fit à l'instigation de Laïs & de ses mignons : item, qu'il y avoit du vent en son fait : vices très dangereux en tous hommes, sur tout ès princes, & dont Cesar s'est garenti avec plus d'habilité.

XXII. Mais si on ameine en jeu le bon sens, l'esprit, le jugement, la conduite, le profond savoir, l'eloquence, la hardiesse, la grandeur de courage, l'asseurance plus qu'humaine au milieu des grands perils, les travaux, la diligence, la bonté, la douceur, la courtoisie, la largesse, & le bonheur de Cesar, il y aura bien à debatre. On lui objecte que d'entre les senateurs & autres

qui avoient tenu le parti de Pompeius, il a espargné ceux qui ne lui pouvoient pas beaucoup nuire, & a exterminé en Afrique nommément, les autres dont il pensoit ne pouvoir chevir. Mais Brutus, Cassius & ses adherans monstre que Cesar ne demandoit qu'à se porter gracieusement, si ses haineux l'eussent permis : & y a assez daparence que s'ils l'eussent suporté quelque peu davantage, les afaires ne fussent pas passées avec tant de violences comme elles firent après sa mort : ains l'estat de Rome eust esté mieux policé, & l'ambition de ce personnage ayant ateint son desir, se fust saoullée & abaissée de soi-mesme.

XXIII. Car ce qu'il se laissa aller aux flateries de Balbus & d'Antonius pour s'enorgueillir contre le senat, & afecter les marques de la dignité royale, estoient des boufées de ce mauvais vent que tels souflets dangereux entretenoient & augmentoient en son cœur. Or n'est-il pas excusable en cela, au contraire on ne sçauroit trop condamner ceste siene passion qui se descouvrit assez au premier voyage qu'il fit en Espagne, lors que passant par une meschante bourgade il preferoit le premier lieu en icelle au second de Rome. Elle acreut tousjours depuis en luy, regentant de si près toutes les autres, & possedant son ame d'une autorité si pleine qu'elle

l'emporta où elle voulut, & fit que ſans reſpect de ſa patrie ni de ſoi-meſme, il ne ceſſa de courir juſques à ce que ce furieux cheval ne le jetta par terre & lui rompit le col. Meſmes tant de victoires & rriomphes ne le convierent point à cercher repos, ains (comme Alexandre voltigeoit ſur l'Ocean, durant ſa derniere maladie & quelques heures avant ſa mort) il embraſſoit des plus grandes guerres & conqueſtes qu'auparavant. Ce qu'il fit en la reformation du calendrier, & l'entrepriſe de tant de baſtimens & ouvrages pour le public, monſtre que ceſt eſprit là eſtoit tousjours bandé. Quant à ſes voluptez, à l'aventure ne nous ſeroit-il pas ſeant d'en faire menrion, & vaut mieux avec ſilence & honte deplorer l'imperfection humaine, qu'en deſcrivant les perſonnes illuſtres contenter ceux qui ne ſont aiſes ſinon quand on repaiſt leur malignité. L'ambition dont il eſtoit infiniment bleſſé venant à combatre ceſte desbauche après les femmes lui fit bien toſt quiter la plaçe pour le maiſtriſer puis après entierement, au lieu que ſes plaiſirs ne lui firent jamais deſrober une minute d'heure, ni deſtourner un pas des ocaſions qui ſe preſentoient pour ſon agrandiſſement.

XXIV. Quant à ſa mort elle fut violente voirement, mais acheminée par ceux à la pluſpart

desquels il avoit donné la vie, & qui ne subsisterent pas long temps après lui. Vrai est qu'il l'atira par ses deportemens hautains : car rien ne defailloit à son heur que d'aimer sa cité, & continuer plus soigneusement qu'il ne fit à donner contentement au senat & au peuple, comme il avoit commencé après ses cinq triomphes, pardonnant à tous, eslevant en charges les uns & les autres, & redressant mesmes les statues de Pompeius. Or estant retombé en ce forcené desir d'estre encor plus grand, il irrita tant de personnes, que plusieurs executerent ce dont un seul ne fust pas aisement venu à chef. Mais encores a-il cela de plus qu'Alexandre, que sa mort fut vengée : au contraire la mere, les femmes & enfant d'Alexandre firent une très pauvre fin, son armée demoura comme un corps sans teste, & eut bonne grace celuy qui l'acomparoit au Cyclope Polipheme, quand Ulysses luy eut crevé son œil : ses capitaines & successeurs s'entremangerent par longues guerres. Quant à Cesar il demoura debout en la personne de son successeur Auguste, lequel ayant surmonté infinies dificultez establit une Monarchie, laquelle en despit d'un milion de tempestes, a duré plusieurs centtaines d'années : mesme le nom de Cesar par excellent privilege est demouré à ceux qui ont presidé après lui sur l'empire Romain, &

ſa vaillance a eſté, & encores aujourd'hui eſt deſirée de tous hommes qui par valeureux exploits deſirent acquerir à leur nom loüange & gloire immortelle.

XXV. Vous m'atendiez ici, lecteur, pour voir auquel des deux je donnerois preſeance : mais puis que le monde a eſté trop petit à l'un & à l'autre, ce ſeroit paſſer trop avant ſi je diſois reſoluement ce qui m'en ſemble. Puis que j'ay debatu pour l'autre : je me retire, & vous en laiſſe le jugement.

SOMMAIRE

DES VIES D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE.

La fable d'Ixion est le symbole des ambitieux. II. *Danger de l'ambition.* III. *Elle a poussé les Gracques à des excès qu'ils n'avoient pas prévu eux-mêmes.* IV. *Plutarque les met en parallèle avec Agis & Cléomène.* V. *Généalogie d'Agis.* VI. *Caractère vertueux d'Agis.* VII. *Nouveauté introduite à Sparte par Epitadée. Décadence de la discipline.* VIII. *Tentatives d'Agis pour ramener le goût de cette ancienne sévérité.* IX. *Il gagne sa mere.* X. *Intrigue de Léonidas contre le projet d'Agis.* XI. *Rétablissement de l'ancienne constitution proposé au sénat & au peuple.* XII. *Contestation entre Agis & Léonidas.* XIII. *Lysandre accuse & fait déposer le roi Léonidas.* XIV. *Agis & Cléombrote chassent les nouveaux éphores qui avoient rétabli Léonidas. Celui-ci s'enfuit.* XV. *Agésilas élude le partage des terres.* XVI. *Agis est envoyé au secours des Achéens contre les Étoliens.* XVII. *Léonidas remonte sur le trône.* XVIII. *Admirable conduite de Chelonis, femme de Cléombrote.* XIX. *Cléombrote va en exil, sa femme le suit.* XX. *Perfidie d'Ampharès, qui livre Agis à ses ennemis.* XXI. *Il est étranglé en prison.* XXII. *Sa*

mere

mere & sa grand'mere étranglées auprès de lui. XXIII. *Horreur que cette cruauté inspire aux Lacédémoniens.* XXIV. *Léonidas fait épouser à son fils Cléomène la femme d'Archidame, frere d'Agis.* XXV. *Caractere de Cléomène.* XXVI. *Cléomène se propose d'exécuter le projet d'Agis.* XXVII. *Premiere campagne de Cléomène.* XXVIII. *Il présente la bataille aux Achéens. Aratus n'ose l'accepter.* XXIX. *Il bat les Achéens, & prend la ville de Mantinée.* XXX. *Il fait revenir Archidame, frere d'Agis; mais les éphores le tuent.* XXXI. *Il remporte une grande victoire sur les Achéens.* XXXII. *Il mène à une expédition tous ceux des Spartiates qu'il croyoit les plus opposés à ses projets.* XXXIII. *Il fait tuer les éphores.* XXXIV. *Discours de Cléomène au peuple pour l'engager à accepter le rétablissement des loix de Lycurgue.* XXXVI. *Il les rétablit en effet.* XXXVII. *Il fait le dégât sur les terres des Mégalopolitains.* XXXVIII. *Réputation de Cléomène parmi les Grecs.* XXXIX. *Frugalité de sa table.* XL. *Il bat les Achéens.* XLI. *Négociation commencée entre Cléomène & les Achéens.* XLII. *Aratus appelle les Macédoniens en Achaïe.* XLIII. *Bassesse de la conduite d'Aratus vis-à-vis d'Antigonus.* XLIV. *Aratus fait rompre la négociation commencée avec Cléomène.* XLV. *Celui-ci déclare la guerre aux Achéens. Prend Pallène & Argos.* XLVI. *Grande idée que*

l'on conçoit de Cléomène & des Lacédémoniens. XLVII. *Cléone, Phliunte, Corinthe s'allient avec Cléomène.* XLVIII. *Il arrête Antigonus au pas des montagnes Oniennes.* XLIX. *Révolte d'Argos.* L. *Cléomène la reprend, & est forcé de se retirer par l'arrivée d'Antigonus.* LI. *Mort d'Agiatis, femme de Cléomène.* LII. *Générosité de Cratésiclea, mere de Cléomène.* LIII. *Il surprend la ville de Mégalopolis.* LIV. *Il offre aux Mégalopolitains de la leur rendre, à condition de faire alliance avec Sparte.* LV. *Sur leur refus, il livre la ville au pillage.* LVI. *Il ravage le territoire d'Argos.* LVII. *Il entre par bravade dans Argos.* LVIII. *Le défaut d'argent ruine les affaires de Cléomène.* LIX. *Bataille de Sellasie.* LX. *Cléomène est défait par la trahison de Demoteles.* LXI. *Il s'embarque après avoir conseillé aux Spartiates de se rendre à Antigonus.* LXII. *Antigonus traite fort humainement la ville de Sparte.* LXIII. *Therycion propose à Cléomène de finir leurs jours par une mort volontaire.* LXIV. *Réponse de Cléomène qui traite le suicide de lâcheté.* LXV. *Comment Ptolémée reçoit & traite Cléomène.* LXVI. *Changement des affaires de Cléomène en Egypte.* LXVII. *Il demande qu'on le laisse aller avec ses amis.* LXVIII. *Nicagoras accuse Cléomène d'une conspiration. On l'enferme dans une maison.* LXIX. *Cléomène prend avec ses amis la résolution de se mettre en liberté.* LXX.

Comment ils exécutent leur projet. LXXI. *Mort volontaire de Cléomène & de ses amis.* LXXII. *Mort de la mere & des enfans de Cléomène.* LXXIII. *Mort de la femme de Pantée.* LXXIV. *Superstition des Egyptiens occasionnée par la vue d'un serpent entortillé autour du cou de Cléomène.*

Depuis la 130e olympiade environ, jusqu'à la seconde année de la 140e, avant J. C. 219.

AGIS ET CLEOMENES.

Ce n'eſt pas ſans propos ny ſans apparence, que quelques uns ont eſtimé la fable d'Ixion avoir eſté compoſée à l'encontre des ambitieux, qu'il eut affaire à une nuée, penſant que ce fuſt la deeſſe Juno, & que de ceſt embraſſement les Centaures en furent engendrez : car tout ainſi les ambitieux embraſſans la gloire, comme une image de la vraye vertu, ne font jamais acte qui ſoit entierement pur & net, ny ne ſe reſſemblent point conſtamment en leurs faicts : ains produiſent des effects, où il y a tousjours quelque baſtardiſe & quelque meſlange parmy, ſelon la diverſité des vents qui les pouſſent, ores eſtant incitez par envie ou par jalouſie, ores par le deſir de plaire à une commune, ne plus ne moins que les paſteurs diſent en une tragedie de Sophocles, parlans de leurs trouppeaux de beſtes,

> Nous leur ſervons, quoy que maiſtres ſoyons,
> Et ſans parler fault que nous les oyons.

Cela veritablement ſe peult auſſi dire de ceulx, qui au gouvernement de la choſe publique n'ont autre but, que s'accommoder aux appetits & aux affections du commun peuple : pource que

à la verité ilz servent & obeissent en tout & par tout, à fin d'avoir le tiltre & l'apparence seule de magistrats & de gouverneurs, ne plus ne moins qu'en une navire les mattelots qui sont sur la prouë, voyent ce qui est devant, mieulx que ne font les pilotes qui manient le timon en la pouppe, & neantmoins se retournent tousjours vers eulx, & font ce qu'ilz leur commandent : ainsi ceulx qui en leur gouvernement ne visent à autre but qu'à la gloire, sont ministres esclaves de la commune, & n'ont que le nom seulement de gouverneurs. Or celuy qui seroit entierement & parfaittement homme de bien, n'appeteroit jamais gloire quelconque, sinon entant qu'elle luy donneroit passage à pouvoir executer de grandes choses, d'autant que lon se fieroit plus en luy.

II. Bien est il vray qu'il fault permettre à un jeune homme de gentille nature, convoiteux d'honneur, qu'il se glorifie & se plaise un peu en son bien faire, pource que, comme dit Theophrastus, les vertus boutent & florissent en cest aage là, & prenent pied ferme par les louanges que lon leur donne, puis vont en augmentant & croissant à mesure que le sens & le courage leur croist. Mais le trop estant de soy mesme par tout ailleurs dangereux, est pestilent & mortel ès ambitions de ceulx qui s'entremettent du gouvernement des

affaires : car s'ilz ont grande puissance, il leur fait commettre des faultes manifestement furieuses, & commettre des actes de gens forcenez, pource qu'ilz veulent, non que l'honneur procede de la vertu, ains qu'il soit la vertu mesme : là où il fauldroit qu'ilz dissent au peuple ce que Phocion respondit une fois à Antipater, lequel luy vouloit faire faire quelque chose qui n'estoit point honeste : « Tu ne sçaurois, luy dit » il, avoir Phocion pour amy & pour flatteur en» semble ». Ainsi ne pouvez vous avoir un qui vous soit maistre & valet, ne qui vous commende & vous obeïsse ensemble : autrement il est force qu'il adviene l'inconvenient qui est en la fable du serpent, duquel la cueuë vint un jour à quereller contre la teste, disant qu'elle vouloit à son tour aller devant, non pas tousjours demourer derriere. Ce que luy estant ottroyé par la teste, elle s'en trouva très mal elle mesme, ne sachant pas comment ne par où il falloit cheminer, & si fut encore cause que la teste fut toute dechirée, estant contrainte de suyvre contre nature une partie qui n'avoit ny veuë, ny ouye, pour se pouvoir conduire. Nous voyons le mesme estre advenu à plusieurs, qui au gouvernement de la chose publique ont voulu faire toutes choses au gré de la multitude : car s'estans une fois attachez à ce joug de servitude,

de vouloir en tout & par tout aggreer à la commune, qui bien souvent s'esmeut temerairement & sans raison quelconque, ilz n'ont sceu puis après retirer, ny retenir & arrester la fureur & temerité du peuple.

III. Or ce qui m'a fait entrer en ce discours à l'encontre de l'ambition & vaine gloire populaire, ce a esté la consideration de la grande puissance qu'elle a, quand j'ay bien eu consideré les accidents de Tiberius & de Gaius Gracques, lesquelz estans tous deux fort bien nez, ayans esté très bien nourriz, & estans venus au maniement des affaires de la chose publique en bien bonne intention, furent neantmoins tous deux à la fin perdus, non tant par demesurée convoitise d'honneur, que par crainte de deshonneur, laquelle ne procedoit encore que de grand & noble cueur: car ayans receu du peuple plusieurs demonstrations d'amitié & de bienvueillance, ilz eurent honte de demourer, par maniere de dire, redevables, & tascherent à l'envy à surmonter les honneurs que le peuple leur faisoit, par nouvelles inventions & nouvelles ordonnances, qu'ilz mettoyent en avant au profit & avantage de la commune: & la commune aussi de son costé les honoroit de tant plus, qu'ilz s'esforceoyent de luy gratifier. Ainsi par egale ambition, s'enflammans les uns les

autres, eulx à gratifier de plus en plus au menu peuple, & le menu peuple à les honorer, ilz ne se donerent de garde qu'ilz se trouverent enveloppez en des affaires, où ilz ne pouvoyent plus dire [1] ce commun proverbe,

> Bien que de soy ne soit la chose honneste,
> Le desister seroit jà deshoneste.

Ce que tu pourras toy mesme aiséement juger par la nue exposition de l'histoire.

IV. Nous leur comparons deux autres hommes populaires, tous deux roys de Lacedæmone, Agis & Cleomenes, lesquelz voulans augmenter la puissance & authorité du commun peuple, aussi bien que les deux Romains, & remettre sus le juste & honeste gouvernement de la chose publique Lacedæmoniene, qui ja de long temps estoit hors d'usage, encoururent semblablement la haine des grands, qui ne vouloyent rien perdre ny diminuer de leur avarice accoustumée. Vray est que les deux Laconiens n'estoyent pas freres, mais ilz suyvirent tous deux une mesme

[1] Cette phrase, où il manque peut-être quelque chose, a fort embarrassé les savans. On la rendroit claire, en écrivant : ils ne pouvoient plus *que* dire ce commun proverbe, &c. Ce qui signifieroit que s'étant laissé engager plus loin qu'ils n'auroient voulu, ils pousserent leur pointe contre leur sentiment intérieur, par la mauvaise honte de reculer.

& toute ſemblable forme de gouvernement, lequel commencea en ceſte maniere.

V. Depuis qu'une fois la convoitiſe d'amaſſer or & argent ſe fut coulée dedans la ville de Sparte, & qu'avec la poſſeſſion de la richeſſe ſuyvit auſſi l'avarice & la chicheté, & avec l'uſage les voluptez & les delices, Sparte ſe trouva incontinent deſtituée de pluſieurs grandes & honorables preeminences, & demoura long temps indignement ravallée & rabaiſſée, juſques à ce que Agis & Leonidas vindrent à regner, eſtant Agis de la maiſon des Eurytionides [1], filz de Eudamidas ſixieme en droitte ligne après Ageſilaus, qui avoit eſté le plus grand homme & le plus puiſſant de toute la Grece en ſon temps: car Ageſilaus eut un filz nommé Archidamus, qui fut desfait par les Meſſapiens devant une ville d'Italie qui s'appelle Mandonium. Ceſtuy Archidamus laiſſa deux filz, Agis l'aiſné, & Eudamidas puiſné, qui fut roy, ayant ſon frere Agis eſté tué devant la ville de Megalopolis par Antipater, ſans qu'il euſt engendré aucuns enfans. Ceſtuy laiſſa un fils qui eut nom Archidamus, & Archidamus un autre Eudamidas, & Eudamidas Agis, duquel nous eſcri-

[1] Voyez la ſuite des rois de Sparte aux Obſervations ſur le tome XV, p. 464, & les Obſervations ſur le tome XVI, p. 528 juſqu'à 532.

vons present. Leonidas aussi filz de Cleonymus estoit de l'autre maison royale des Agiades [1], huitieme en droitte ligne après Pausanias celuy qui desfeit en bataille Mardonius le lieutenant du roy de Perse devant la ville de Platæes : car ce Pausanias eut un filz qui fut nommé Plistonax, Plistonax un autre Pausanias, lequel s'en fouit de Sparte en la ville de Tegée, & au lieu de luy fut roy son filz aisné Agesipolis, lequel estant mort sans enfans, Cleombrotus son frere puisné luy succeda au royaume. Ce Cleombrotus eut deux fils, un autre Agesipolis & Cleomenes, desquelz Agesipolis ne fut pas long temps roy, & n'eut aucuns enfans : mais son frere Cleomenes, qui fut roy après luy, en eut deux, Acrotatus l'aisné qui mourut son pere vivant encore, & Cleonymus le puisné qui le survescut, & neantmoins ne fut point roy, ains le fut son nepveu Areus filz d'Acrotatus. Cestuy Areus mourut devant la ville de Corinthe, & son filz qui fut un autre Acrotatus luy succeda au royaume, qui mourut aussi en bataille devant la ville de Megalopolis, où il fut desfait par le tyran Aristodemus, & laissa sa femme enceinte, laquelle depuis son trespas accoucha d'un filz, duquel Leonidas filz de Cleo-

[1] Voyez la suite des rois de Sparte aux Observations sur le tome XV, p. 464.

nymus eut la tutelle, & estant son pupille mort en bas aage, la succession du royaume par ceste mort luy escheut à luy mesme: mais ses meurs ne furent jamais aggreables ny convenables à ses citoyens. Car encore que par la corruption universelle de toute la chose publique, tous les citoyens egalement eussent ja fourvoyé, si est ce qu'en cestuy Leonidas y avoit plus notable dissolution, & plus apparente torse & devoyement de l'ancienne façon de vivre des Lacedæmoniens, qu'en nul autre, comme en celuy qui avoit longuement hanté ès maisons des princes & satrapes, & qui avoit suyvy la cour de Seleucus, dont il avoit apporté mal à propos la pompe, & l'orgueil duquel on use en ces cours là, en la Grece, là où les loix & la raison dominent.

VI. Mais Agis au contraire surpassa en gentillesse de nature, & en grandeur de courage, non seulement ce Leonidas là, mais aussi tous les autres presque, qui avoyent regné en Sparte depuis le grand Agesilaus, de maniere que n'estant pas encore arrivé à l'aage de vingt ans, & ayant esté nourry opulentement entre les delices & voluptueuses superfluitez de deux femmes, Agesistrata sa mere, & Archidamia son ayeule, qui avoyent plus d'or & d'argent comptant, que nulz autres Lacedæmoniens, com-

mencea neantmoins incontinent à se roidir à l'encontre des voluptez, & contre la curiosité de se rendre principalement agreable par la grace de sa beauté, ostant tout parement & tout embellissement d'alentour de sa personne, fuyant toutes delices, & se despouillant de toute superfluité, jusques à faire gloire d'aller simplement vestu d'une pauvre meschante cappe, & à regretter le manger, le laver, & tout le reste de la regle de vivre de l'anciene discipline Laconique, disant publiquement qu'il ne vouldroit point estre roy, si n'estoit pour l'esperance de remettre un jour sus ceste forme de vivre par le moyen de l'authorité royale.

VII. Or avoit commencé à se corrompre & gaster ceste discipline dès lors presque, que les Lacedæmoniens ayans ruiné la puissance des Atheniens, s'estoyent remplis d'or & d'argent : mais neantmoins estant tousjours demouré le nombre des parts & portions des heritages que Lycurgus avoit instituées, & ayant tousjours de main en main le pere laissé à son filz la siene, cest ordre & ceste egalité s'estant aucunement maintenue, avoit preservé la chose publique de plusieurs autres faultes & erreurs, jusques à ce qu'il y eut un personnage d'authorité nommé Epitadeus, homme rebours, fier & superbe de nature, lequel estant en office d'ephore, vint

à avoir debat à l'encontre de ſon propre filz, ſi aſpremeut, qu'en haine de luy il meit en avant une loy & ordonnance, qu'il fuſt loiſible à un chacun de donner ſon heritage & ſon bien dès ſon vivant, ou bien après ſa mort par teſtament, à qui lon vouldroit. Celuy là propoſa ceſte ordonnance pour ſatisfaire à un ſien particulier courroux, & les autres l'accepterent pour ſervir à leur avarice, qui fut cauſe de renverſer & abolir une très belle inſtitution : car les riches commencerent alors à acquerir de tous coſtez, en deboutant les vrais heritiers des ſucceſſions qui leur appartenoyent : par ce moyen eſtant l'opulence en peu de temps coulée ès mains de petit nombre de gens, il y eut auſſi toſt une grande pauvreté en la ville de Sparte, qui fut cauſe d'y faire ceſſer tous exercices honeſtes & liberaux, & d'y introduire les mechaniques, avec envie & haine à l'encontte de ceulx qui poſſedoyent les biens, de maniere qu'il n'y demoura pas plus de ſept cents naturelz Spartiates en tout, & de ceulx là encore n'y en avoit il pas plus de cent qui poſſedaſſent des terres & heritages : tout le reſte eſtoit un amas de peuple ſouffreteux qui ſe tenoit en la ville, ſans y avoir degré d'honneur quelconque, allant mal vouluntiers & laſchement à la guerre contre les ennemis de dehors, & n'attendant autre choſe que

quelque occasion de remuer & changer tout au dedans.

VIII. Pourtant Agis estimant que ce seroit une belle chose, comme à la verité elle l'eust esté, de repeupler la ville, & y ramener l'anciene egalité, alloit sondant les cueurs & les vouluntez des hommes, & trouva contre son esperance, que les jeunes furent ceulx qui plus tost y presterent l'oreille, & se rengerent du costé de la vertu, en changeant facilement, & tournant, ne plus ne moins qu'un habillement, leur maniere de vivre pour recouvrer liberté : mais la plus part des vieux, comme ceulx qui estoyent envieilliz en la corruption, craignoyent de retourner à l'austerité des ordonnances de Lycurgus, comme un esclave fugitif qui tremble de peur quand on le remene devant son maistre : au moyen dequoy ilz tensoyent Agis quand il venoit à deplorer & à lamenter devant eulx la malheureté de l'estat present, & à regretter l'honneur & la dignité anciene que Sparte avoit euë par le passé, excepté Lysander filz de Lybis, & Mandroclidas filz de Ecphanes, & encore Agesilaus, qui tous approuverent grandement son intention, & l'enhorterent de la poursuyvre vivement. Ce Lysander estoit le mieux estimé & le plus honoré personnage qui fust en toute la ville : Mandroclidas le plus advisé pour

bien conduire une menée qui fust en toute la Grece, & si estoit son astuce & sa finesse accompagnée de hardiesse : Agesilaus estoit oncle du roy, homme eloquent, mais au demourant voluptueux & avaricieux, & ce qui plus, à ce que lon voyoit au dehors, le poulsoit & l'encourageoit de favoriser ceste entreprise, estoit son filz Hippomedon, qui s'estoit fort bien porté à la guerre en plusieurs batailles, & qui pouvoit beaucoup pour l'amitié que luy portoyent les jeunes hommes : mais la vray cause secrette qui plus l'induisit à entrer en la conspiration, fut la multitude grande de ses debtes, dont il esperoit se descharger en remuant l'estat de la chose publique.

IX. Si tost donques qu'Agis eut gaigné celuy là, il essaya d'attirer aussi par son moyen sa mere, qui estoit sœur dudict Agesilaus, & femme qui pouvoit beaucoup pour le grand nombre qu'elle avoit d'amis, de serviteurs, d'obligez & de debteurs en la ville, par le moyen desquelz elle manioit à sa voulunté une bonne partie des affaires de la chose publique : luy en ayant donque ouvert le propos, elle s'en estonna du commencement, & luy dit qu'il se teust s'il estoit sage, & se deportast de mettre en sa fantasie des choses qui n'estoyent ne possibles ny utiles : mais quand Agesilaus luy eut un peu remonstré

la belle chofe que ce feroit, & comme elle fe pouvoit bien conduire à chef avec une utilité très grande, & que le roy Agis commencea à la preffer inftamment de prieres, qu'il luy pleuft quitter vouluntairement fa richeffe, pour acquerir gloire & honneur à fon filz, luy alleguant qu'il ne pourroit jamais arriver à eftre egal aux autres roys en chevance & en avoir, attendu que les ferviteurs & facteurs feulement des roys Seleucus & Ptolomæus, avoyent plus de biens que n'en eurent jamais tous les roys de Sparte enfemble : mais fi par temperance, magnanimité & continence furmontant leurs delices, il venoit à remettre les Lacedæmoniens en communaulté & egalité, comme ilz fouloyent eftre ancienement, il acquerroit la gloire & le renom d'un veritablement grand prince & grand roy. Alors ces remonftrances ouyes, les dames emeues & encouragées de voir fi grande magnanimité en ce jeune homme, commencerent à changer d'opinion, & furent foudainement, comme par infpiration divine, fi efprifes de l'amour de vertu, qu'elles fe meirent elles mefmes à inciter & hafter Agis, & envoyerent querir leurs amis pour les prier & admonefter de favorifer à fon entreprife, &, qui plus eft, en parlerent auffi aux autres dames, fachant bien que de tout temps les Lacedæmoniens

niens croyent & deferent beaucoup à leurs femmes, leurs permettans de s'enquerir & ſe meſler plus avant des affaires de la choſe publique, qu'à eulx meſmes en leurs maiſons des affaires domeſtiques.

X. Or fault il noter que la plus part de la richeſſe de Lacedæmone eſtoit pour lors entre les mains des femmes, ce qui rendit l'entrepriſe plus difficile : car les femmes y reſiſterent, non ſeulement pource que par icelles elles venoyent à perdre leurs delices, ès quelles, pour n'avoir pas cognoiſſance du vray bien, elles conſtituoyent leur felicité : mais auſſi par ce qu'elles voyoyent que l'honneur qu'on leur faiſoit, & la puiſſance & authorité qu'elles avoyent à cauſe de leurs richeſſes, leur venoyent à eſtre retrenchées de tout poinct : à l'occaſion dequoy en s'addreſſant à Leonidas, elles l'admoneſterent de reprendre Agis, comme eſtant plus aagé que luy, & d'empeſcher ce qu'il avoit entrepris de faire. Leonidas avoit bien bonne envie de favoriſer aux riches : mais craignant le commun peuple, qui ne demandoit autre choſe que la mutation, il n'ozoit pas luy reſiſter ouvertement, ains faiſoit ſoubz main tout ce qu'il pouvoit pour rompre & empeſcher ſes deſſeings, en tenant propos avec les officiers de la ville, & calumniant Agis envers eulx, leur donnant à enten-

dre qu'il offroit aux pauvres les biens des riches, le departement des heritages, & abolition de toutes debtes, pour salaire de luy mettre la tyrannie en main, & que par ce moyen il s'alloit acheptant à luy mesme plusieurs satellites, non pas plusieurs citoyens à la ville de Sparte.

XI. Ce nonobstant Agis ayant fait eslire Lysander ephore, proposa incontinent au conseil & meit en avant son ordonnance, de laquelle les articles principaux estoyent, « Que ceulx qui » devoyent, fussent entierement absouls de leurs » debtes : que le territoire de Lacedæmone fust » de rechef divisé en portions egales, de sorte » que depuis la vallée de Pallene [1] jusques au » mont de Taugetus, & aux villes de Mallea [2] » & de Selasia [3], il y eust quatre mille cinq cents » parts, & hors ces bornes là, qu'il y eust en » tout le reste autres quinze mille, lesquelles » seroyent distribuées aux circonvoisins, qui se- » royent idoines à porter armes, & les autres » aux naturelz Spartiates : le nombre desquelz se- » roit remply des peuples voisins & des estran-

[1] Pallène, ville d'Arcadie aux confins de la Laconie. Il y avoit une autre ville dans l'Achaïe, que la similitude de nom fait quelquefois confondre avec celle-ci; mais qui doit se nommer Pellène, selon le Scholiaste d'Apollonius.

[2] Malée est seulement un promontoire au sud de la Laconie.

[3] Sellasie près de la riviere d'Œnus, à l'orient d'été par rapport à Sparte.

» gers aussi, qui auroyent esté bien nourriz, & » qui se trouveroyent forts & dispos de leurs » personnes, & en aage pour bien servir : lesquelz puis après seroyent departis en quinze » convives, qui seroyent les uns de deux cents [1], » les autres de quatre cents hommes, & vi» vroyent selon la forme & regle de vivre que » leurs ancestres avoyent instituée & observée ». Ceste ordonnance estant mise en avant au senat, les senateurs se trouverent differents d'opinion là dessus : parquoy Lysander de luy mesme, sans attendre autres advis, assembla le grand conseil de tout le peuple : en laquelle luy mesme parla aux assemblez, & Mandroclidas & Agesilaus aussi, les prians de ne vouloir pas permettre que pour les delices d'aucuns particuliers en petit nombre, la dignité de Sparte demourast aneantie & esteincte : ains se vouloir souvenir des oracles des dieux, qui ancienement leur avoyent esté respondus, qu'ilz se donnassent soigneusement garde de l'avarice & convoitise d'avoir, qui seroit un jour la peste & ruine de leur estat : & semblablement aussi de celuy qui nagueres leur avoit esté apporté du temple de Pasiphaé [2] : car il y avoit un temple & un oracle

[1] Voyez les Observations.

[2] Pausanias l'appelle Paphia dans ses Laconiques, p. 276. Mais des savans prétendent qu'il faut lire en cet endroit Pasiphaé.

de Pasiphaé, auquel y avoit grand apport en la ville de Thalames [1]. Si disent aucuns que ceste Pasiphaé estoit l'une des filles d'Atlas, laquelle conceut & enfanta de Jupiter un filz nommé Hammon: les autres tienent que c'est Cassandra l'une des filles du roy Priam, qui mourut en ce lieu là, & fut surnommée Pasiphaé, pource qu'elle rendoit à tout le monde les oracles des choses à advenir. Mais Phylarchus [2] escrit que Daphné fille d'Amycla, fuyant Apollo qui la vouloit prendre à force, fut transmuée en un laurier, & honorée par Apollo du don de prophetie: si disoyent que les oracles de ce dieu leur commandoyent que les Spartiates retournassent de rechef à estre tous egaux, comme il avoit esté ordonné par les loix de Lycurgus.

XII. Quand tous les autres eurent parlé, le roy Agis le dernier se tira en avant, lequel après peu d'autres paroles dit, qu'il contribuoit à ceste reformation de la chose publique, qu'il vouloit remettre sus, de très grandes contributions: car premierement il mettoit en commun tous ses heritages, qui estoyent grands tant en terres la-

[1] Au couchant de la Laconie, vers la Messenie.

[2] Il vivoit du temps de Ptolémée Evergète I, & de son successeur Philopator; & par conséquent du tems de cet Agis même & de Cléomène. Il fut auteur de divers ouvrages historiques & mythologiques. On ignore sa patrie.

bourables qu'en pafturages : & davantage fix cents talents [1] en argent comptant, & qu'autant en feroyent fa mere, fon ayeule & fes parents & amis, qui eftoyent tous les plus riches des Spartiates. Ce qu'entendant le peuple s'efmerveilla grandement de la magnanimité de ce jeune roy, & en fut merveilleufement aife, difant que depuis trois cents ans il n'y avoit eu roy digne de Sparte que luy : mais Leonidas au contraire s'esforcea lors de tout fon pouvoir de luy refifter, difcourant en foy mefme que fi l'entreprife d'Agis avoit lieu, il feroit contrainct faire de mefme luy, & fi ne luy en fcauroit on pas mefme gré qu'à luy, pource que tous Spartiates egalement feroyent contraincts de mettre leurs biens en commun, mais l'honneur en demoureroit à celuy qui auroit commencé : fi demanda publiquement à Agis, s'il eftimoit Lycurgus avoir efté homme de bien. Agis luy refpondit que ouy : « Et où as tu veu, repliqua adonc Leo-
» nidas, qu'il ait jamais aboly les contraux des
» debtes, ou qu'il ait receu des eftrangers au
» nombre des bourgeois de Sparte ? veu que
» à l'oppofite il n'eftima point que fa chofe pu-
» blique peuft eftre faine, finon que tous ef-
» trangers en fuffent entierement bannis ». Agis

[1] Trois cents foixante mille efcus. *Amyot.* 2,801,250 liv. de notre monnoie.

à cela redoubla, disant qu'il ne s'esbahissoit pas si Leonidas ayant esté nourry en païs estranger, & ayant pris femme en cour de satrape, ignoroit les ordonnances de Lycurgus, lequel chassant hors de sa ville l'or & l'argent, en chassa aussi le devoir & le prester. Et quant aux estrangers, il haïssoit ceulx qui ne se vouloyent renger aux meurs, coustumes & façons de vivre qu'il introduisoit, & estoyent ceulx là qu'il chassoit, non qu'il voulust mal à leurs personnes, mais pource qu'il craignoit leurs meurs & leur maniere de vivre, de peur que se meslans parmy ses citoyens ilz ne leur apportassent & engendrassent un desir de vivre mollement & delicieusement, avec une convoitise de s'enrichir : car au demourant Terpander, Thales & Pherecydes, qui tous estoyent estrangers de nation, furent jadis singulierement aimez, honorez & reverez en Sparte, pour autant qu'ilz chantoyent en leurs escripts, les mesmes choses que Lycurgus establissoit en ses loix : & toy mesme loues Ecprepes [1] de ce, que estant ephore il couppa avec une hache les deux chordes que Phrynis le musicien avoit adjoustées à la cythre de plus que les sept ordinaires, & aussi semblablement ceulx qui en feirent autant à Timo-

[1] Il est nommé Emérépès dans les Apophthegmes des Lacédémoniens, ch. XXIX, T. XVI, p. 53.

theus : & neantmoins tu me blaſmes de ce que je veux oſter de Sparte la ſuperfluité, les delices, la pompe & l'orgueil, comme ſi ces perſonnages là n'euſſent pas voulu de loing obvier à ce que ceſte ſuperfluité & ce trop en la muſique ne procedaſt juſques à telle corruption de vie & de meurs des hommes, que l'inegalité deſmeſurée & diſproportionnée entre les citoyens rendiſt la cité deſcordante & mal convenante avec ſoymeſme.

XIII. Depuis ceſte contention le commun peuple ſuyvit Agis, & les riches ſe rengerent du coſté de Leonidas, le prians & admoneſtans de ne les point abandonner : & par prieres & remonſtrances feirent tant envers les ſenateurs, deſquelz l'authorité principalement conſiſte à conſulter & digerer les matieres avant qu'elles puiſſent eſtre propoſées au peuple, qu'ilz gaignerent ce poinct, que l'ordonnance fut reboutée par une voix de plus tant ſeulement. Parquoy Lyſander eſtant encore en ſon magiſtrat, ſe meit à pourſuyvre Leonidas en juſtice par une anciene loy, laquelle defendoit que un de la race d'Hercules ne peuſt eſpouſer femme eſtrangere ny en engendrer des enfans legitimes, & qui eſtabliſſoit peine de mort contre ceulx qui ſortoyent de Sparte pour aller demourer ailleurs : & en ſuſcita d'autres, auſquelz il enſeigna de tenir ces langages, pendant

que luy avec ses compagnons observeroit le signe du ciel : ce qui estoit une telle coustume : De neuf en neuf ans les ephores choisissant une nuict que le ciel fust fort clair & net, & qu'il ne feist point de lune, se seoyent en quelque lieu à descouvert, regardans contre mont vers le ciel, & s'ilz appercevoyent aucune estoile qui saultast d'un endroit du ciel à un autre, ilz mettoyent leurs roys en justice, comme ayans commis quelque peché à l'encontre des dieux, & les suspendoyent de leur royauté, jusques à ce qu'il fust venu ou de Delphes ou d'Olympe, quelques oracles qui les restituassent. Lysander donques disant qu'il avoit veu & observé le signe d'un astre volant, appella Leonidas en justice, & produisit des tesmoings contre luy, comme il avoit espousé une femme Asiatique, que l'un des lieutenans du roy Seleucus luy avoit baillée en mariage, & qu'il en avoit eu deux enfans : mais que depuis sa femme le haïssant & ne voulant plus de luy, il s'en estoit retourné contre sa voulunté au païs, où il s'estoit emparé de la royaulté à faulte d'autre hoir legitime qui la pretendist, & par mesme moyen en commenceant ce procès il meit en teste à son gendre Cleombrotus, lequel estoit aussi de la race royale, de quereller la royaulté. Leonidas craignant l'issue de ce procès, s'alla jetter en franchise au temple de Juno

surnommée Chalceœcos, & sa fille aussi, abandonnant Cleombrotus son mary. Si fut Leonidas adjourné à comparoir en personne : & ne l'ayant voulu faire, fut par sentence privé de la royaulté, laquelle fut baillée à Cleombrotus.

XIV. En ces entrefaittes Lysander sortit hors de son magistrat, estant son temps expiré : & les nouveaux ephores qui luy succederent, releverent Leonidas, & accuserent Lysander & Mandroclidas de ce que contre les loix ilz avoyent voulu faire abolir les contraux des debtes, & faire de rechef repartir les terres & heritages. Eulx se voyans appellez en justice, suaderent aux deux roys, que s'entendans ensemble ilz ne feissent plus compte des decrets & ordonnances de ces ephores, alleguans que ce magistrat là n'estoit venu à avoir authorité sinon par la dissension des deux roys, à fin qu'ilz donnassent leurs voix à celuy des roys qui auroit plus saine opinion, quand l'autre se voudroit obstiner contre ce qui estoit le plus expedient : mais quand les deux roys s'accorderoyent, qu'il leur estoit loisible de faire tout ce qu'ilz voudroyent, sans que personne les peust empescher ; & que c'estoit contrevenir aux loix, que de resister aux roys, attendu que de droit il ne leur appartenoit autre prerogative, sinon de arbitrer & decider quand il advenoit quelque

different entre eulx, non pas les aller contreroller quand ilz feroyent d'accord. A quoy les deux roys adjouftans foy, s'en allerent enfemble fur la place accompagnez de leurs amis, & feirent lever les ephores de leurs fieges, & en meirent d'autres en leur place, defquelz l'un fut Agefilaus: oultre cela ilz armerent un bon nombre de jeunes hommes, & tirerent les prifonniers hors des prifons : ce qui effroya fort leurs adverfaires, lefquelz penferent incontinent qu'ilz euffent propofé de faire mourir beaucoup de gens : mais ilz ne feirent tuer perfonne : ains au contraire comme Agefilaus vouluft faire tuer Leonidas, lequel s'en fuyoit en la ville de Tegée, & euft envoyé gens fur le chemin pour l'attendre & executer cefte volunté, Agis en ayant fenty le vent, y envoya d'autres hommes, dont il fe fioit, qui accompagnerent Leonidas & le menerent à fauveté jufques dedans Tegée.

XV. Ainfi eftant leur entreprife bien acheminée, n'y ayant perfonne qui ozaft lever la tefte contre eulx pour les empefcher, un feul homme Agefilaus renverfa tout, & gafta une très belle & très Laconique ordonnance par un très infame vice, qui fut fon avarice & convoitife d'avoir. Car ayant beaucoup de terres & des meilleures du païs, & devant auffi beaucoup d'argent, il ne pouvoit payer fes debtes, ny ne

vouloit laiſſer ſes terres : à raiſon dequoy il donna à entendre à Agis que s'ilz attentoyent de faire l'un & l'autre tout enſemble, ilz ſuſciteroyent un grand trouble & dangereuſe combuſtion en la cité : mais que s'ilz gaignoyent ceulx qui poſſedoyent des terres, en mettant en avant pour le commencement l'abolition des debtes ſeulement ilz recevroyent puis après plus facilement ſans dire mot au contraire le departement des terres. Lyſander en fut bien d'advis, l'un & l'autre eſtant deceu par la malice d'Ageſilaus. Si feirent commandement à tous creanciers, qu'ilz euſſent à apporter ſur la place, tous papiers, ſchedules & lettres obligatoires, que les Lacedæmoniens appellent claria, & en faiſant un monceau, meirent le feu dedans. Quand les creanciers & ceulx qui faiſoyent meſtier de preſter argent à uſure, en veirent la flamme en l'air, ilz s'en allerent en leurs maiſons fort mal contents : mais Ageſilaus en ſe mocquant d'eulx, dit qu'il n'avoit jamais veu plus beau ne plus clair feu.

XVI. Le peuple demandoit au ſurplus que le departement des terres ſe feiſt tout quant & quant : & les roys le vouloyent auſſi : mais Ageſilaus y faiſant naiſtre tousjours quelques empeſchemens, & alleguant quelques excuſes tiroit la choſe en longueur, juſques à ce qu'il advint une occaſion, qu'il fallut qu'Agis allaſt à

la guerre, ayans les Achæïens envoyé demander le secours, que ceulx de Lacedæmone estoyent tenus de leur fournir par les capitulations de la ligue qu'ilz avoyent avec eulx, à cause que lon attendoit de jour à autre, que les Ætoliens entrassent par les terres des Megariens dedans le païs du Peloponese : pour à quoy obvier, Aratus capitaine general des Achæïens avoit assemblé son armée, & avoit escrit aux ephores qu'ilz envoyassent leur secours : & eulx despescherent incontinent le roy Agis, voyans mesmement l'affection & la bonne voulunté de ceulx qui estoyent deputez pour aller à celle guerre soubz luy, la plus part jeunes hommes & pauvres qui se voyoyent deschargez de la crainte de leurs debtes, & esperoyent que lon leur departiroit les terres aussi tost comme ilz seroyent de retour de ce voyage : à raison dequoy ilz se monstroyent merveilleusement bien deliberez & obeïssans au roy Agis : tellement que les villes par où ilz passoyent les consideroyent avec admiration grande, voyans comme ilz traversoyent tout le Peloponese d'un bout à autre doulcement, sans faire desplaisir ny dommage à personne, & presque sans mener bruit quelconque, en maniere de parler. Si alloyent les Grecs discourans en eulx mesmes, comment il devoit donques au pris faire bon voir l'armée de Lacedæmone an-

cienement, quand ilz avoyent pour capitaines un Agesilaus, un Lysander, ou un Leonidas, veu que tous ceulx qui lors estoyent en l'armée qui passoit, obeïssoyent si promptement à Agis, qui estoit à peu près le plus jeune homme de tout son camp, lequel faisant gloire de se passer de peu, d'aimer à beaucoup travailler, & à n'estre point ny vestu ny armé plus sumptueusement qu'un privé soudard, en estoit bien regardé, loué & aimé de la commune : mais les riches ne prenoyent point de plaisir à celle nouvelleté qu'il introduisoit, craignans que cela ne donnast occasion aux autres peuples de se mouvoir aussi, & d'en vouloir autant faire en leur endroit. Agis donques attaignit le camp d'Aratus près la ville de Corinthe, sur le poinct qu'il consultoit s'il devoit donner la bataille à l'ennemy, ou non : & en ce conseil monstra Agis une voulunté bien deliberée, & une hardiesse non temeraire ny furieuse : car il dit qu'il estoit d'advis que lon devoit combatre, & ne laisser point entrer la guerre plus avant, en abandonnant l'entrée du Peloponese : toutefois qu'il feroit ce qu'Aratus eliroit pour le meilleur, à cause qu'il estoit plus ancien & capitaine general des Achæïens, ausquelz il n'estoit pas venu pour commander, ains pour leur aider & pour les secourir. Toutefois Baton Sinopien escrit qu'il ne voulut pas com-

batre, quoy qu'Aratus le voulust : mais il n'avoit pas leu ce qu'Aratus mesme a laissé par escript pour sa justification & defense, là dessus alleguant que les laboureurs ayans jà recueilly & serré la plus grand part des fruicts de la terre, il estima qu'il valoit mieulx laisser entrer les ennemis, que de hazarder la bataille, où il estoit question de la perte de tout le Peloponese, & que pour ceste cause il donna congé à tous les alliez, & rompit son armée.

XVII. Ainsi se retira Agis aussi, fort estimé de tous ceulx qui furent en ce camp, estans ja les affaires fort brouillez & troublez en la ville de Sparte : car Agesilaus estant ephore, & se sentant delivré de la crainte qui le tenoit bas auparavant, n'espargna ny ne laissa à commettre crime quelconque, prouveu qu'il luy en vinst argent : car entre autres choses, il feit ceste année là payer oultre le devoir les tailles & tributs deuz au public pour treze mois, en y adjoustant le trezieme, sans que l'ordre du temps ny la revolution ordinaire des ans le requist. Au moyen dequoy, voyant qu'il estoit haï de tout le monde, & craignant ceulx à qui il faisoit tort, il entretenoit des soudards portans espées qui l'accompagnoyent, & luy servoyent de garde quand il alloit au palais. Quant aux deux roys, il ne faisoit compte de l'un, & de l'autre il

vouloit que lon pensast qu'il en feist cas, plus à cause de la parenté qu'il avoit avec luy, que pour la royale dignité, & si sema un bruit, qu'il seroit encore ephore l'année ensuyvant : au moyen de quoy ses malveuillans se bandant ensemble premier que cela se feist, & se hazardans au peril, ramenerent à vive force tout ouvertement Leonidas de Tegée pour le remettre en sa royaulté : ce que le commun peuple mesme fut bien aise de voir : car ilz estoyent mal contents de se voir abuzez, en ce que lon ne faisoit pas le departement des terres, comme lon leur avoit promis : & quant à Agesilaus, son filz Hippomedon estant bien voulu de tout le monde pour sa vaillance, feit taut par ses prieres envers le peuple, qu'il le sauva, & le tira hors du danger.

XVIII. Mais quant aux deux roys, Agis se jetta en franchise dedans le temple de Juno Chalcecœcos, & Cleombrotus en celuy de Neptune : car il sembloit que Leonidas luy en voulust plus qu'il ne faisoit à Agis : tellement qu'il laissa Agis pour aller contre luy, accompagné de gens de guerre : si luy reprocha, quand il fut près de luy, que combien qu'il fust son gendre, il l'avoit neantmoins espié, pour le priver de sa royaulté, & l'avoit chassé de son païs. A quoy Cleombrotus ne sachant que respondre, se teint asseis sans luy rien repliquer : mais Chelonis sa femme,

fille de Leonidas, qui paravant s'eſtoit ſentie oultragée du tort que lon faiſoit à ſon pere, & s'eſtoit ſeparée d'avec ſon mary Cleombrotus, qui avoit uſurpé la royaulté ſur luy, pour aller ſervir ſon pere en ſon adverſité, & tant comme il fut en franchiſe, ſe rendit auſſi ſuppliante comme luy, puis quand il s'en fut allé à Tegée, demoura tousjours portant le dueil, indignée à l'encontre de ſon mary : mais lors au contraire changeant ſon courroux avec la fortune, ſe rendit auſſi ſuppliante avec ſon mary, ſe ſeant auprès de luy, & le tenant entre ſes bras, ayant au deſſoubz d'elle ſes deux petits enfans, l'un d'un coſté & l'autre d'un autre : tellement que tous les aſſiſtens s'en eſmerveilloyent, & ploroyent par compaſſion de voir la debonnaireté & charité de ceſte dame, laquelle monſtrant ſon veſtement de dueil & ſes cheveux eſpars ſans ornement quelconque, ſe prit à dire, « Ce » n'eſt point la pitié que j'ay de Cleombrotus, » qui me fait prendre ceſt habit ny ceſte con- » tenance, mon pere, ains eſt le dueil qui a » tousjours demouré avec moy, & que j'ay con- » tinuellement porté depuis le commencement » de tes maulx, quand tu fus chaſſé en exil : » lequel donques des deux doy-je plus toſt faire » maintenant, ou continuer de vivre en dueil & » porter ce piteux accouſtrement, ores que tu es venu

» venu au dessus de tes ennemis, & es restitué
» en ta royaulté, ou bien vestir un accoustrement
» royal & robbe de parement, voyant que tu
» veux occire le mary, auquel tu m'as donnée
» fille en mariage? lequel s'il ne te peult mouvoir
» à pitié, & obtenir de toy mercy par les larmes
» de sa femme & de ses enfans, souffrira encore
» une plus dure peine de son mauvais conseil,
» que celle que tu luy veux faire souffrir, c'est
» qu'il verra sa femme, laquelle il aime plus
» cherement que chose de ce monde, mourir
» devant luy: pource qu'autrement, comme
» pourrois-je ny avec quel front me trouver en
» la compagnie des autres honestes dames, quand
» je n'auray onques peu emouvoir à pitié ny mon
» pere en priant pour mon mary, ny mon mary
» en priant pour mon pere, & que je me voy
» née pour estre & fille & femme tousjours mal-
» heureuse & mesprisée des miens? Mais quant
» à mon mary, s'il avoit aucune raison apparente
» de faire ce qu'il feit, je la luy ostay en me
» rengeant de ton costé, & protestant contre luy
» du tort qu'il te faisoit: & au contraire tu
» luy donnes honneste couverture d'excuser sa
» faulte, faisant paroir que la royau té soit chose
» si desirable & si grande, qu'il soit loisible de
» tuer ses gendres, & ne faire aucun compte de
» ses propres enfans pour l'amour d'elle ».

XIX. Chelonis en faisant ces regrets & lamentations, meit son visage dessus la teste de Cleombrotus, & jetta ses yeux enfoncez de douleur, & fondus à force de larmoyer, devers les assistens : parquoy Leonidas, après avoir un peu communiqué avec ses amis, commanda à Cleombrotus qu'il se levast de là, & qu'il s'en allast hors de la ville en exil, priant sa fille qu'elle voulust demourer pour l'amour de luy, & n'abandonner point son pere qui l'avoit tant aimée, que pour l'amour d'elle, il avoit sauvé la vie à son mary : mais, quoy qu'il dist, il ne la sceut induire à vouloir ce faire, ains se levant quant & son mary, luy tendit l'un de ses enfans, & prit elle mesme l'autre entre ses bras : puis ayant fait son oraison devant l'autel de la deesse [1], s'en alla en exil avec luy ; de maniere que si Cleombrotus n'eust eu le jugement depravé par ambition & vaine gloire, il eust deu estimer que ceste exil luy estoit plus grand heur pour sa femme telle qui l'accompagnoit, que n'estoit la royaulté mesme sans elle.

XX. Ainsi Leonidas ayant chassé Cleombrotus hors de la ville, & au lieu des premiers ephores qu'il deposa, en ayant substitué d'autres, se meit incontinent à penser les moyens

[1] Lisez : du dieu. On a vu au commencement du chapitre XVIII que Cléombrote s'étoit réfugié dans le temple de Neptune.

comment il pourroit avoir Agis : si tascha de luy persuader premierement qu'il sortist de la franchise du temple où il estoit, & qu'il s'en allast avec luy à seureté exercer sa royaulté, luy donnant à entendre que ces citoyens luy avoyent pardonné tout le passé, à cause qu'ilz cognoissoyent bien qu'il avoit esté deceu & circunvenu par Agesilaus, comme jeune homme desireux d'honneur qu'il estoit. Toutefois pour cela Agis ne bougeoit point de sa franchise, ains avoit pour suspect tout ce que l'autre luy alleguoit : au moyen dequoy Leonidas se deporta de tascher à l'attirer & l'abuzer par belles paroles : mais Amphares, Demochares & Arcesilaus alloyent souvent le visiter & deviser avec luy, tant que quelquefois ilz le menoyent jusques aux estuves : puis quand il s'y estoit estuvé & lavé, ilz le ramenoyent dedans la franchise du temple, car ilz estoyent tous ses familiers. Mais Amphares ayant de nagueres emprunté d'Agesistrate quelques precieux meubles, comme tapisseries & vaisselle d'argent, entreprit de le trahir, luy, sa mere & son ayeule, soubz esperance que ces meubles qu'il avoit empruntez luy demoureroyent. Et dit on que ce fut luy, qui plus que nul autre presta l'oreille à Leonidas, & incita & irrita les ephores, du nombre desquelz il estoit, alencontre de luy. Comme doncques Agis

euſt accouſtumé de ſe tenir tousjours le reſte du temps dedans le temple, excepté que quelquefois il alloit juſques aux eſtuves, ils propoſerent de le ſurprendre quand il feroit hors de la franchiſe. Si eſpierent un jour qu'il s'eſtoit eſtuvé, & ainſi qu'ilz avoyent accouſtumé luy allerent au devant, & le saluerent, faiſans ſemblant de le vouloir reconvoyer, en deviſant & raillant avec luy, comme avec un jeune homme duquel ils ſe tenoyent fort familiers : mais quand ilz furent à l'endroit du deſtour d'une rue traverſante qui alloit à la priſon, Amphares mettant la main ſur luy, pource qu'il eſtoit en magiſtrat, luy dit, « Je te fais priſonnier, Agis, » & te mene devant les ephores pour rendre » compte & raiſon de ce que tu as innové en » l'eſtat de la choſe publique ». Et lors Demochares qui eſtoit grand & puiſſant homme, luy jetta auſſi toſt ſa robbe à l'entour du col & le tira par devant, les autres le pouſſoyent par derriere, comme ilz avoyent conſpiré entre eulx. Ainſi n'y ayant perſonne auprès d'eulx qui peuſt ſecourir Agis, ilz feirent tant qu'ilz le trainnerent en priſon, & incontinent y arriva Leonidas avec bon nombre de ſoudards eſtrangers, qui environnerent la priſon par le dehors.

XXI. Les ephores entrerent dedans & envoyerent querir ceux du ſenat, qu'ilz ſçavoyent

bien estre de mesme voulunté qu'eulx : puis commanderent à Agis comme par forme de procès, de dire pour quelle cause il avoit fait ce qu'il avoit remué en l'administration de la chose publique. Le jeune homme se prit à rire de leur simulation : & adonc Amphares luy dit qu'il n'estoit pas temps de rire, & qu'il falloit qu'il payast la peine de sa folle temerité. Un autre ephore faisant semblant de luy favorizer & de luy monstrer un expedient pour eschapper de ceste criminelle procedure, luy demanda s'il avoit pas esté seduict & contrainct à ce faire par Agesilaus & par Lysander. Agis respondit qu'il n'avoit esté induit ne forcé de personne : mais qu'il l'avoit fait seulement pour ensuyvre l'ancien Lycurgus, ayant voulu remettre la chose publique au mesme estat, que luy jadis l'avoit ordonnée. Le mesme ephore luy demanda s'il se repentoit pas de ce qu'il en avoit fait. Le jeune homme respondit franchement, qu'il ne se repentiroit jamais de chose si sagement & si vertueusement entreprise, encore qu'il veist la mort toute certaine devant ses yeux. Alors ilz le condamnerent à mourir, & commanderent aux sergens de le mener en la Decade [1], qui est un certain lieu de la prison, là où lon estran-

[1] Plusieurs savans croient qu'il faut lire : la Céade, nom connu de la prison de Sparte.

gle ceulx qui sont condamnez à mourir par justice. Et Demochares voyant que les sergens n'osoyent mettre la main sur luy, & que semblablement les soudards estrangers refuyoyent & avoyent en horreur une telle execution, comme chose contraire à tout droit divin & humain, de mettre la main sur la personne d'un roy, en les menaçant & leur disant injure, trainna luy mesme Agis dedans celle chartre : car plusieurs avoyent desjà entendu sa prise, & y avoit ja grand tumulte à la porte de la prison, & force lumieres & torches, & y accoururent aussi tost la mere & l'ayeule d'Agis, qui crioyent & requeroyent que le roy de Sparte peust au moins avoir justice, & que son procès luy fust fait par ses citoyens. Cela fut cause de faire haster & precipiter son execution, pource que ses ennemis eurent peur que lon ne le recourust par force la nuict d'entre leurs mains, s'il y arrivoit encore plus de gens. Ainsi estant Agis mené à la fourche, apperceut en allant l'un des sergens qui ploroit & se tourmentoit, auquel il dit, « Mon amy, ne te tourmente point pour pitié » de moy : car je suis plus homme de bien, » que ne sont ceux qui me font mourir si mes- » chamment & si malheureusement » : & en disant ces paroles bailla voluntairement son col au cordeau.

XXII. Cependant Amphares fortit à la porte de la prison, là où il trouva Agesistrata mere d'Agis, qui se jetta à ses pieds, & luy la relevant comme pour la familiarité & amitié qu'il avoit euë avec elle, luy dit, que lon ne feroit force ne violence aucune à Agis, & qu'elle le pouvoit aller voir si bon luy sembloit : elle pria que lon laissast donques entrer sa mere quant & elle. Amphares respondit que rien ne l'empeschoit, & ainsi les meit dedans toutes deux, faisant refermer les portes de la prison après elles. Mais entrées qu'elles furent, il bailla aux sergens Archidamia la premiere à executer, laquelle estoit fort anciene, & avoit vescu jusques à son extreme vieillesse en plus grand honneur & plus de dignité, que nulle autre dame de la ville. Celle là executée, il commanda à Agesistrata d'entrer après, & elle voyant le corps de son filz mort estendu, & sa mere encore pendue au gibet : aida elle mesme aux bourreaux à la despendre, & l'estendit au long du corps de son filz : & après l'avoir accoustrée & couverte, se jetta par terre auprès du corps de son filz, & en le baisant au visage, « Helas! dit » elle, ta trop grande bonté, doulceur & cle» mence, mon filz, sont cause de ta mort & » de la nostre ». Adonc Amphares qui regardoit de la porte ce qui se faisoit au dedans, oyant ce

qu'elle disoit, entra sur ce poinct & luy dit en cholere, « Puis que tu as esté consentante du » faict de ton filz, tu souffriras aussi mesme peine » que luy ». Lors Agesistrata se relevant pour estre » estranglée, « Au moins, dit elle, puisse cecy » profiter à Sparte ».

XXIII. Ce cas estant divulgué par la ville, & les trois corps emportez hors la prison, la crainte des magistrats ne peut estre si grande, que les citoyens de Sparte ne monstrassent evidemment qu'ilz en estoyent fort desplaisans, & qu'ilz ne haïssent de mort Leonidas & Amphares, estimans qu'il n'avoit oncques esté commis un si cruel, si malheureux ne si damnable forfaict en Sparte, depuis que les Doriens estoyent venus habiter au Peloponese : car les ennemis mesme en bataille ne mettoyent pas vouluntiers les mains sur les roys des Lacedæmoniens, ains s'en destournoyent s'il leur estoit possible, pour la crainte & reverence qu'ilz portoyent à leur majesté, de sorte qu'en tant de batailles, que les Lacedæmoniens avoyent euës à l'encontre des Grecs, il n'y en eut oncques que Cleombrotus, avant le temps de Philippus, qui fut tué d'un coup de javeline en la journée de Leuctres [1]. Il est vray que les Messeniens

[1] La seconde année de la cent deuxieme olympiade, avant J. C. 371. C'est Cléombrote premier.

tienent que leur Aristomenes tua aussi Theopompus : mais les Lacedæmoniens disoyent qu'il l'avoit seulement blecé : toutefois en cela il y a quelque diversité d'opinions : mais bien est il certain que cest Agis fut le premier des roys que les ephores feirent mourir, pour avoir voulu faire de très belles choses & très convenables à la gloire & dignité de Sparte, estant en l'aage, en laquelle quand les hommes faillent, encore leur pardonne lon, & ayans eu ses amis plus juste occasion de se plaindre de luy, que non pas ses ennemis, pource qu'il sauva la vie à Leonidas, & se fia aux autres, comme la plus doulce & la plus humaine creature du monde qu'il estoit.

XXIV. Ayant doncques esté Agis ainsi executé, Leonidas ne fut pas assez habile pour surprendre aussi Archidamus son frere, car il s'en fouit incontinent : mais il feit emmener par force sa femme hors de sa maison avec un petit enfant qu'elle avoit de luy, & la feit espouser à son filz Cleomenes, combien qu'il ne fust pas encore en aage de marier, de peur que ceste jeune dame ne fust remariée ailleurs, pource qu'elle estoit heritiere d'une grande & riche maison, estant fille de Gylippus, nommée Agiatis, oultre ce qu'elle estoit la plus belle jeune dame qui fust pour lors en toute la Grece, la plus

honeste & la mieulx conditionnée : pourtant feit elle tout ce qui luy fut possible, pour n'estre point forcée : toutefois estant à la fin mariée avec Cleomenes, elle eut tousjours Leonidas en haine mortelle : mais elle se monstra bonne & amiable envers son jeune mary, lequel aussi incontinent qu'il l'eut espousée en fut amoureux, & par une compassion luy sceut bon gré de l'amour qu'elle portoit encore à son premier mary, & de l'amiable souvenance qu'elle avoit de luy, de maniere que bien souvent il l'en mettoit luy mesme en propos, luy demandant comme les choses estoyent passées, & prenoit plaisir à luy ouir racompter quelle intention & quelle voulunté avoit euë Agis.

XXV. Car Cleomenes estoit bien autant desireux d'honneur, & avoit bien le cueur aussi hault comme Agis, & n'estoit pas moins bien né à la temperance & à la simplicité & suffisance de peu, que luy : mais il n'avoit pas celle bonté trop reservée, & ceste trop grande doulceur, que l'autre avoit : ains se trouvoit en son naturel un petit aguillon de cholere davantage, & une vehemence de vouloir mettre à execution ce qu'il trouvoit honeste : si luy sembloit bien qu'il estoit plus desirable & plus honeste, pouvoir venir au dessus de ceulx, ausquelz il avoit à faire, de leur consentement & bon gré, mais encore

eſtimoit il honeſte d'en venir au deſſus comment que ce fuſt, vouluſſent ou non, en les forceant de ſe renger à ce qui eſtoit le meilleur. Et ne luy plaiſoit point l'eſtat de la ville de Sparte, voyant que les citoyens s'alloyent aneantiſſant par oyſiſveté & voluptez, & que le roy laiſſoit aller tous les affaires comme ilz pouvoyent, prouveu que lon ne l'empeſchaſt point de vivre à ſon plaiſir en ſes delices, ſans rien faire, de ſorte que perſonne n'y ayant ſoing du public, chacun tiroit tout ce qu'il pouvoit au profit particulier de ſa maiſon : au demourant, de faire exercer les jeunes enfans, de les nourrir à la temperance, d'introduire une egalité & une reformation de vie, il n'eſtoit pas ſeulement ſeur d'en parler, attendu qu'Agis avoit de freſche date eſté mis à mort pour ceſte occaſion. Lon dit davantage que Cleomenes encore jeune garſon avoit ouy quelques diſcours de la philoſophie, quand le philoſophe Sphærus natif du païs de Boriſthenes paſſa par le païs de Lacedæmone, où il s'eſtoit affectueuſement arreſté à inſtruire les jeunes garſons & les jeunes hommes : c'eſtoit l'un des premiers & principaulx diciples de Zenon le Citien, & prit plaiſir à conſiderer & aimer la generoſité du naturel de Cleomenes, & à luy eſchauffer encore davantage le deſir qu'il avoit de ſe faire valoir & renommer : car comme lors

dit, que l'ancien Leonidas interrogué quel poëte luy sembloit Tyrtæus, respondit, « Bon pour » flater & attraire les cueurs des jeunes gens », pource que par telz vers, estans comme remplis de divine inspiration, quand ilz venoyent puis après aux batailles, ilz se jettoyent la teste baissée dedans les perilz, sans en rien espargner leurs personnes : aussi les raisons des philosophes stoïques ont bien ne sçay quoy de dangereux pour les natures fortes & vigoureuses, qui les induit quelquefois à temerité : mais quand elles vienent à s'imprimer en un naturel grave, doulx & reposé, c'est lors que plus elles monstrent & produisent ce qu'elles ont de bon fruict.

XXVI. Estant doncques Leonidas pere de Cleomenes venu à mourir, & luy à succeder à la royaulté, voyant que les habitans de Sparte estoyent de tout poinct corrompus, par ce que les riches n'entendoyent qu'à leurs particuliers plaisirs ou profits, & ne se soucioyent point du public : & que les pauvres ayans assez affaire à vivre en leurs maisons, n'alloyent point guayement ny de bon courage à la guerre, & ne leur chaloit de la nourriture des enfans : que luy n'avoit que le nom de roy, mais que toute l'authorité estoit en la main des ephores, il luy prit dès son advenement à la royaulté, envie de remuer & changer l'estat de la chose publique :

& ayant un sien amy Xenares, lequel avoit autrefois esté amoureux de luy, ce que les Lacedæmoniens appellent Empnistai, comme qui diroit, estre inspiré, il commencea à sonder son vouloir, en luy demandant quel roy luy sembloit avoir esté Agis, & par quelle maniere & avec qui il estoit entré au chemin qu'il avoit suyvy. Xenares du commencement n'estoit point mal content de rememorer ces choses, & luy racomptoit comme tout estoit passé: mais quand il apperceut que Cleomenes se passionnoit extremement & s'affectionnoit oultre mesure à ceste nouvelleté d'Agis, & qu'il en vouloit ouir le recit trop souvent, il l'en reprit & l'en tensa en cholere, comme n'estant pas sage, & finablement se deporta du tout de luy en parler, & mesme de retourner le visiter, sans toutefois en descouvrir la cause à personne, disant seulement à ceulx qui la luy demandoyent, que luy mesme la sçavoit bien: parquoy l'ayant ce Xenares ainsi rebuté, & pensant qu'il trouveroit les autres tout de mesme, il resolut d'en inventer les moyens luy tout seul à part soy: & pensant qu'il luy seroit plus facile de remuer les choses en temps de guerre qu'en temps de paix, il meit la ville de Sparte en pique avec la communaulté des Achaïens, lesquelz donnerent eulx mesmes les premiers occasions de se plaindre d'eulx.

XXVII. Car Aratus ayant la principale authorité en leur conseil, avoit tousjours tendu dès son commencement à joindre en une ligue tous les habitans du Peloponese, & estoit cela le seul but où visoyent tous ses travaux en guerre, & toutes ses prattiques & menées en paix, estimant qu'il n'y avoit autre moyen pour faire que les ennemis du dehors ne les peussent aucunement offenser : & y ayant desja rengé presque tous les autres peuples, il ne luy restoit plus que les Eliens, les Lacedæmoniens, & quelques uns des Arcadiens qui marchoyent soubz les Lacedæmoniens. Si tost doncques que le roy Leonidas fut decedé, il commencea à harceler les Arcadiens, & à les irriter, mesmement ceulx qui confinent aux Argiens, pour sonder que vouldroyent dire les Lacedæmoniens, ne faisant point de compte de Cleomenes, pource qu'il estoit encore jeune, & n'avoit aucune experience de la guerre : à raison dequoy les ephores de Lacedæmone l'envoyerent premierement saisir le temple de Minerve qui est près la ville de Belbine [1], pource que c'est une entrée du païs de la Laconie, mais le lieu estoit lors en querelle entre les Megalopolitains & les Lacedæmoniens. Cleomenes s'en saisit, & le fortifia : dequoy Aratus ne feit point autrement

[1] D'autres écrivent Blémine, Bélamine, &c. Elle avoit fait partie de l'Arcadie, à qui elle avoit été enlevé par les Lacédémoniens.

de plainte, mais une nuict partant avec son armée alla courir sus à ceulx de Tegée [1] & d'Orchomene [2] : toutefois les traistres qui avoyent intelligence avec luy, eurent peur quand ce vint à mettre leur trahison à execution. Ainsi s'en retourna Aratus sans rien faire, pensant que lon n'auroit rien sceu de sa saillie : mais Cleomenes par mocquerie luy escrivit comme à son amy, luy demandant où il menoit l'autre nuict son armée : Aratus luy rescrivit que ayant entendu qu'il vouloit fortifier Belbine, il estoit sorty pour l'en engarder. Cleomenes renvoya de rechef vers luy, & luy manda qu'il le croyoit fermement, mais qu'il le prioit bien fort de luy rescrire, si d'adventure il n'y avoit quelque interest, pour quelle cause il faisoit doncques porter des eschelles & des flambeaux après luy. Aratus se prit à rire de ceste attainte de mocquerie, & demanda quel estoit ce jeune homme. A quoy Democritus Lacedæmonien banny de son païs luy respondit : « Il est tel, que je t'advise si tu as à entreprendre » quelque chose contre les Lacedæmoniens, qu'il » fault que tu te hastes avant que les ergots soyent » venus à ce jeune poulet ».

[1] Grande ville d'Arcadie près de l'Alphée, à une journée environ de chemin de l'Eurotas, sur la route de Mégalopolis à Argos.

[2] Aussi en Arcadie, près de Tégée & de Mégalopolis, comme le fait l'indique.

XXVIII. Depuis estant à la campagne dedans le païs d'Arcadie avec peu de gens de cheval & trois cents hommes de pied seulement, les ephores luy manderent qu'il s'en retournast, craignans la guerre : mais il ne fut pas si tost retourné à Sparte, que Aratus luy prit à son dos la ville de Caphyes [1], au moyen dequoy les ephores le renvoyerent de rechef incontinent, où il prit la place de Methydrium [2], & courut tout le plat païs d'Argos. Si sortirent les Achæïens alencontre de luy avec une armée de vingt mille hommes de pied & de mille chevaux, soubs la conduitte d'Aristomachus, & s'entrerencontrerent près la ville de Palantium [3], là ou Cleomenes luy presenta la bataille : mais Aratus craignant la hardiesse de ce jeune homme, ne voulut pas permettre que le capitaine hazardast la bataille, ains se retira, dont il fut injurié par les Achæïens, mocqué & mesprisé des Lacedæmoniens, lesquelz n'estoyent pas en tout plus de cinq mille combatans : parquoy le cueur en estant creu à Cleomenes, & parlant plus bravement à ses citoyens, il leur ramenoit

[1] Dans l'Arcadie, près d'Orchomène du Péloponèse, qu'il ne faut pas confondre avec Orchomène de Béotie.

[2] L'une des villes dont la réunion formoit la cité de Mégalopolis.

[3] Ville d'Arcadie qui tiroit son nom de Pallas, bisayeul d'Evandre. Il faut donc écrire Pallantéum. Voyez Virg. Æn. L. VIII, v. 54.

en

en memoire un mot de quelqu'un de leurs anciens roys qui souloit dire, que les Lacedæmoniens ne demandoyent jamais combien estoyent les ennemis, mais là où ilz estoyent.

XXIX. Quelque temps après les Achæïens faisans la guerre aux Eliens, Cleomenes les alla secourir, & attaignit l'armée des Achæïens près le mont de Lyceum [1] ainsi comme ilz s'en retournoyent desjà : si les effroya de telle sorte, qu'ilz se meirent en roupte, en tua un grand nombre, & en prit beaucoup de prisonniers, tellement que le bruit courut incontinent par toute la Grece que Aratus luy mesme y estoit mort, & usant sagement de l'occasion que luy donnoit ceste roupte, s'en alla droit à la ville de Mantinée [2], sans que personne s'en doubtast, & l'ayant surprise au desprouveu, meit bonne garnison dedans pour la tenir.

XXX. Mais les Lacedæmoniens ayans les cueurs faillis, & resistans à ces entreprises, pource qu'il les vouloit à tout propos mener à la guerre, il luy prit envie d'envoyer querir Archidamus frere d'Agis estant à Messene, auquel appartenoit le droit de la royaulté de l'autre maison royale de Sparte, cuidant que la puissance des ephores en viendroit à estre de

[1] Montagne d'Arcadie.

[2] Au midi de l'Arcadie, près les confins de la Laconie.

tant plus affoiblie, quand celle des deux roys ensemble leur feroit contrepois : dequoy s'appercevans ceulx qui avoyent fait mourir Agis, & craignans qu'ilz ne fussent avec le temps punis de ceste execution, si une fois Archidamus retournoit, ilz le receurent bien secrettement en la ville, & aiderent à le faire revenir, mais si tost qu'il y fut, le feirent aussi mourir, soit que ce fust au desceu de Cleomenes, ainsi comme Phylarchus l'escrit, ou bien de son consentement, s'estant depuis laissé induire par ses amis à le leur abandonner : car il est bien certain que la plus part de la coulpe en fut rejettée sur eulx, pource qu'il sembla qu'ilz eussent forcé Cleomenes à ce faire.

XXXI. Toutefois ayant resolu de remuer, au plus tost qu'il luy seroit possible, l'estat de Sparte, il feit tant par argent envers les ephores, qu'il les induisit à luy decerner un voyage : & si attira plusieurs autres des citoyens à sa devotion par le moyen de sa mere Cratesiclea, laquelle luy fournissoit argent tant comme il vouloit, & luy aidoit à se poulser en avant, jusques à prendre mary qui estoit le premier homme de Sparte en authorité & en reputation, pour servir aux desseins de son filz, combien qu'elle n'eust point autrement de voulunté de soy remarier. Ainsi Cleomenes menant son armée

aux champs ; prit une place dedans le territoire de Megalopolis, appellée Leuctra[1] : & les Achæïens estans promptement venus au secours soubs la conduitte d'Aratus, il y eut bataille donnée tout joignant la ville mesme, où il eut du pire en une partie de son armée : mais toutefois Aratus ne voulut pas souffrir que les Achæïens passassent une grande & profonde fondriere qu'il y avoit pour le poursuyvre, ains feit sonner la retraitte, dequoy Lysiadas Megalopolitain se courrouceant, feit neantmoins picquer oultre les gens de cheval qu'il avoit soubs luy, & en chassant ne se donna garde qu'il se trouva en un lieu plein de vignes, de murailles & de fosses, où il fallut qu'il escartast ses gens, encore n'en pouvoit il sortir. Ce que voyant Cleomenes, envoya ses Tarentins, qui estoyent chevaux legers, & ses Candiots contre luy, par lesquelz Lysiadas en combatant vertueusement fut porté mort par terre. Cela feit reprendre courage aux Lacedæmoniens, de maniere que avec grands cris ilz retournerent charger les Achæïens par telle fureur, qu'ilz meirent toute leur armée entierement en roupte, & y mourut sur le champ grand nombre de leurs gens, les corps desquelz Cleomenes à leur requeste leur rendit pour leur donner sepulture : mais il feit

[1] Dans Polybe ce lieu est appellé Laodicies.

enlever celuy de Lysiadas, qu'il revestit d'une robbe de pourpre, & luy mettant une couronne sur la teste, l'envoya en ce parement, jusques aux portes mesmes de la ville de Megalopolis. C'est celuy qui avoit quitté la tyrannie qu'il tenoit en sa ville, en rendant la liberté à ses citoyens, & qui avoit joinct Megalopolis à la ligue & communaulté des Achæïens.

XXXII. Depuis ceste desfaitte Cleomenes ne pensa plus qu'à toutes choses grandes, s'estant persuadé que s'il pouvoit ordonner les affaires de Sparte ainsi comme il desiroit, il viendroit puis après facilement à bout des Achæïens. Si remonstra au mary de sa mere Megistonus, qu'il se falloit despestrer des ephores, & faire mettre en commun tous les heritages des Spartiates, & puis quand ilz seroyent egaux en biens, les exciter lors à vouloir recouvrer la principauté de toute la Grece, comme l'avoyent anciennement tenue leurs predecesseurs : à quoy Megistonus s'estant accordé, il prit encore deux ou trois de ses amis. Or estoit il advenu environ ce temps la, que l'un des ephores couché dedans le temple de Pasiphaé, avoit eu en dormant un merveilleux songe : car il luy fut advis, que au parquet où les ephores avoyent accoustumé de tenir leur audience, il n'y avoit qu'une seule chaire, & que les autres quatre en avoyent esté

oftées : dequoy luy s'esmerveillant, entendit une voix en sortant du temple, disant que cela estoit le plus expedient pour la ville de Sparte. L'ephore racompta ceste vision le lendemain à Cleomenes, lequel en fut un peu troublé du commencement, pensant qu'il luy comptast cela pour sonder ce qu'il avoit sur le cueur, ayant senty quelque vent de sa deliberation : mais quant il se fut persuadé que l'autre ne luy mentoit point, alors il s'en asseura & confirma encore davantage : & menant quant & luy tous ceulx des Spartiates, qu'il pensoit bien devoir estre contraires à l'execution de son entreprise, il alla prendre Heræa & Alsæa[1] ville des Achæïens, envictuailla Orchomene, & s'alla camper devant la cité de Mantinée : brief, il lassa & travailla tant les Lacedæmoniens, en leur faisant ainsi faire çà & là de longues traittes, que finablement ilz le prierent de les laisser un peu reposer en Arcadie, & ce pendant luy mesme avec les estrangers qu'il avoit s'en retourna droit à Sparte, ayant par le chemin communiqué sa deliberation à ceulx de qui plus il se fioit, & marcha tout à l'aise, à celle fin qu'il surprist les ephores ainsi comme ilz seroyent à table pour soupper.

[1] Villes d'Arcadie, soumises aux Achéens ; celle-ci est appellée Asée par Pausanias ; c'est vraisemblablement celle que Pline nomme Alée.

XXXIII. Quand il fut tout près de la ville, il envoya devant Euryclidas en la salle des ephores, comme pour leur dire quelque nouvelle du camp de par luy : après lequel il feit aller aussi Thericion & Phœbis, & deux autres qui avoyent esté nourris avec luy, que les Lacedæmoniens appelloyent les Samothraciens, menans quant & eulx petit nombre de soudards, tous lesquelz, ainsi comme Euryclidas parloit encore à eulx, se jetterent les espées nues aux poings dedans la salle des ephores, & commencerent à frapper sur eulx. Agesilaus fut le premier attainct, lequel estant tumbé par terre au premier coup feit semblant d'estre mort, mais ne l'estanr pas il se coula tout bellement hors de la salle, & gaigna secrettement une petite chappelle qui est sacrée à la peur, laquelle souloit tousjours estre fermée, mais lors d'adventure elle se trouva ouverte, & se jettant dedans ferma la porte sur luy. Les autres quatre ephores furent occis en la place, & plus de dix autres qui se voulurent entremettre de les secourir : car au demourant ilz ne tuerent personne de ceulx qui ne bougerent point, ny n'empescherent ceulx qui voulurent sortir de la ville : ains, qui plus est, pardonnerent à Agesilaus, qui le lendemain sortit de la chappelle de la Peur. Car il y a en la ville de Sparte un temple dedié non

seulement à la peur, mais aussi à la mort, & un autre au ris, & à beaucoup d'autres telles passions de l'ame: & honoroyent la peur, non comme lon fait les mauvais esprits, pour les destourner, estimans que ce fust chose nuisible & dommageable, ains pource qu'ilz croyoyent qu'il n'y a rien qui maintiene mieulx une chose publique que fait la peur : à raison dequoy les ephores à l'entrée de leur magistrat, ainsi comme escrit Aristote, faisoyent proclamer, que tous Spartiates eussent à faire raire leurs mentons, & à penser d'obeïr aux loix, à fin qu'ilz ne leur fussent rudes. Et faisoyent, à mon advis, faire ceste proclamation des moustaches pour accoustumer les jeunes hommes à obeïr à leurs superieurs jusques aux moindres choses : & me semble que les anciens ont estimé la prouesse & hardiesse n'estre point une privation de peur, ains plus tost une peur d'avoir blasme & reproche, & une crainte de deshonneur, pource que ordinairement ceulx qui ont plus de peur de transgresser les loix, sont les plus asseurez à l'encontre de l'ennemy, & ne se soucient point d'endurer tous maulx ceulx qui redoubtent d'avoir reproche : & pource parla sagement celuy qui dit premierement,

La peur tousjours accompagne la honte.

Aussi fait Homere dire à Helene en un passage, parlant au roy Priam,

> Certainement, cher seigneur & beaupere,
> Je te redoubte ensemble & te revere.

Et en un autre endroit parlant des soudards Grecs,

> Sans dire mot leurs chefz ilz redoubtoyent,

pource que ordinairement les hommes reverent ceulx qu'ilz craignent. Voylà pourquoy auprès de la salle des ephores estoit à Sparte la chappelle dediée à la Peur, ayans elevé l'authorité de leur magistrat, presque jusques à une puissance absoluë & souveraine.

XXXIV. Le lendemain donques Cleomenes à son de trompe bannit quatre vingts des citoyens de la ville, & feit abbatre les sieges & chaires des ephores, excepté une seule, laquelle il reserva à fin d'y seoir luy mesme pour donner audience. Puis faisant assembler le peuple, rendit raison de ce qu'il avoit fait : car il dit que Lycurgus mesla bien les senateurs avec les roys, & que la ville avoit ainsi esté regie long temps durant, sans avoir besoing d'autre magistrat : mais que depuis estant la guerre contre les Messeniens de longue durée, les roys distraicts & empeschez à ceste guerre, & ne pouvans eulx mesmes vacquer à ouïr & decider les affaires &

les differents des parties, choiſirent quelques uns de leurs amis, qu'ilz laiſſerent en la ville pour en cognoiſtre & juger en leur place, leſquelz furent nommez ephores, & continuerent longuement à eſtre ſeulement miniſtres des roys: mais depuis ilz s'eſtoyent petit à petit attribué à eulx meſmes la puiſſance ſouveraine, & avoyent uſurpé une juriſdiction à part pour eulx. En ſigne dequoy, diſoit il, vous voyez que encore juſques aujourdhuy, quand les ephores appellent le roy pour la premiere fois, il repugne à leur mandement, & pour la ſeconde auſſi, mais à la troiſieme il ſe leve & s'en va vers eulx: & qu'il ſoit vray, celuy qui le premier eſtendit la puiſſance & l'authorité des ephores, Aſteropus fut ephore pluſieurs ſiecles depuis l'inſtitution des roys: encore s'ilz ſe fuſſent voulu comporter doulcement & modereement, il euſt à l'adventure mieulx valu les endurer: mais de vouloir par une licence uſurpée ſupprimer les magiſtrats legitimement inſtituez de toute ancieneté, juſques à avoir banny aucuns des roys, & en avoir fait mourir d'autres ſans aucune forme de procès ny ordre quelconque de juſtice, & menacer ceulx qui deſirent encore revoir à Sparte le très beau & très ſainct gouvernement qui y ſouloit eſtre jadis, ce n'eſt pas, dit il, choſe que lon deuſt plus endurer.

XXXV. Or s'il euſt eſté poſſible d'exterminer de Sparte ſans meurtre ces peſtes de la choſe publique que l'on y a apporté de dehors, j'entends les delices, la ſuperfluité, l'opulence, les debtes, les uſures, & encore d'autres plus ancienes, la pauvreté & la richeſſe, il ſe fuſt eſtimé le plus heureux roy, qui euſt onques eſté, comme un medecin, qui ſans faire douleur auroit guary les maladies de ſon païs : mais s'il avoit eſté contraint de mettre la main au ſang, il avoit l'exemple de Lycurgus qui le devoit excuſer, lequel n'eſtant ny roy, ny autre magiſtrat, ains ſeulement citoyen privé prenant authorité de roy, eut bien la hardieſſe de venir ſur la place avec armes, de maniere que le roy, qui lors eſtoit Charilaus, en eſtant effroyé s'en fouit en la franchiſe des temples & des autelz: mais eſtant bon de nature, & aimant le bien & l'honneur de ſon païs, il ſe rengea bien toſt du coſté de Lycurgus, luy aidant à executer ce qu'il avoit entrepris, & approuva le changement du gouvernement de la choſe publique : par où il appert que Lycurgus en effect monſtra, qu'il eſt mal aiſé de remuer un gouvernement de choſe publique ſans force & ſans crainte, dont[1] il avoit uſé le plus ſobrement & le plus reſerveement qu'il luy avoit eſté poſſible, en oſtant & chaſ-

[1] Lui-même, Cléomène.

ſant ceulx qui repugnoyent au bien & au ſalut de Lacedæmone, remettant aux autres toutes les terres du païs à departir egalement en commun, & delivrant de debtes tous ceulx qui en eſtoyent obligez & chargez : & au ſurplus, qu'il vouloit faire une preuve & une election des eſtrangers, pour donner à ceulx qu'il cognoiſtroit plus gens de bien droit de bourgeoiſie Spartaine, à fin de conſerver la ville de Sparte & ſon territoire par force d'armes, à ce que deſormais nous ne voyons plus piller ne fourrager le païs de la Laconie par les Ætoliens & Eſclavons [1] à faulte de gens qui le puiſſent defendre.

XXXVI. Cela fait, il commencea le premier à mettre tous ſes biens en commun, & après Megiſtonus ſon beaupere, & conſecutivement chaſcun de ſes amis : puis feit faire le departement des terres, & ſi ordonna une portion à chaſcun des bannis, que luy meſme avoit chaſſez en exil, promettant qu'il les recevroit tous en la ville quand les choſes ſeroyent raſſiſes, & qu'elles auroyent pris pied : & ayant remply le nombre des citoyens de Sparte de leurs plus honeſtes & plus vertueux voiſins, en feit quatre mille hommes de pied armez, leur en-

[1] Grec, les Illyriens, le long de la mer Adriatique, venant joindre la Macédoine. Mais cette dénomination eſt aſſez vague chez les anciens, & comprend une plus ou moins grande étendue de pays.

feignant à uſer de picques à deux mains au lieu de javelines à une main, & à porter le bouclier avec une bonne anſe forte, non point avec une courroye fermant avec une boucle. Puis ſe meit à ordonner de la nourriture & inſtitution des enfans, & à remettre l'anciene diſcipline que l'on appelle Laconique : à quoy le philoſophe Sphærus, qui eſtoit preſent, luy aida en pluſieurs choſes, tellement qu'en peu de temps les lieux des exercices pour la jeuneſſe, & les convives reprirent l'ordre qu'ilz ſouloyent avoir au temps paſſé, & ſe rengerent la plus part des habitans d'eulx meſmes vouluntairement à la forme anciene Laconique de vivre, & peu y en eut qui le feiſſent par contrainte, puis à fin que le nom de la monarchie, s'il n'y avoit qu'un ſeul roy, ne les meſcontentaſt, il declara ſon frere Euclidas roy comme luy. Il n'y eut jamais à Sparte deux roys d'une meſme maiſon tout enſemble, que ceſte fois là.

XXXVII. Au demourant eſtant adverty que les Achæïens & Aratus avoyent opinion qu'il n'ozeroit ſortir du païs de la Laconie, n'y eſtans pas ſes affaires bien aſſeurez, veu le grand remuement qu'il avoit fait à Sparte, ny eſloigner la ville & la laiſſer chancellant & flottant en ſi grand branſle, il eſtima qu'il luy feroit utile & honorable, de faire cognoiſtre par effect le bon

vouloir & la prompte affection de ſon armée. Si entra en armes dedans les rerres des Megalopolitains, là où il amaſſa grande quantité de butin, & y feit un grand gaſt de païs, & après tout, ayant ſurpris quelques joueurs de farces & d'inſtruments de muſique qui venoyent de Meſſene, il feit dreſſer un eſchaffault dedans les terres meſmes des ennemis, propoſa un ptix de quatre cents eſcus auſdicts joueurs & muſiciens, & fut tout un jour à les voir jouer, non pour plaiſir qu'il y priſt, mais pour plus faire de deſpit à ſes ennemis, & leur faire voir de combien il eſtoit plus puiſſant qu'eulx, en leur jouant un tel tour de mocquerie & de meſpris. Car autrement de toutes les armées des Grecs ou des roys qui eſtoyent en la Grece, il n'y avoit que celle de Sparte ſeule, où il n'y euſt point de ſuitte de farceurs, baſteleurs, joueurs de gobelets & de tours de ſouppleſſe, de baladines & de meneſtrieres : car leur camp eſtoit ſeul pur & net de toute diſſolution, de toute gaudiſſerie, & de toute inſolence, pource que le plus ſouvent les jeunes hommes y paſſoyent leur temps à s'exerciter aux exercices de la perſonne, ou bien à en apprendre les addreſſes, & les vieux à les enſeigner : & ſi quelquefois ilz ſe trouvoyent de loiſir, leurs jeux eſtoyent de deviſer plaiſamment enſemble, & de s'en-

tredonner les uns aux autres des attaintes de rencontres courtes & aguës à la Laconiene. Et quant à l'utilité que telle maniere de jouer leur apportoit, nous l'avons escrit plus amplement en la vie de Lycurgus.

XXXVIII. Mais lors Cleomenes estoit le maistre qui enseignoit & monstroit à tous, proposant sa vie en veuë de tout le monde comme un mirouer & un exemple de temperance, où il n'y avoit que toute simplicité, sobrieté, rien de delicat ny de superflu, ny rien davantage que le moindre soudard de tout le camp : ce qui luy servit beaucoup quant aux affaires de la Grece. Car les Grecs qui alloyent pour negocier ou parler aux autres roys, ne s'esmerveilloyent pas tant de leur opulence & richesse, comme ilz detestoyent & haïssoyent leur orgueil & leur arrogance, tant ilz parloyent fierement & superbement à ceulx qui avoyent à traitter de quelque affaire avec eulx : & au contraire, quand ilz alloyent devers Cleomenes, qui estoit roy comme eulx, & qui tel se nommoit, n'y trouvans des robbes de pourpre ny autres habillemens sumpteux, ny des licts & littieres richement accoustrez, ny un prince qui negociast par entremise d'une infinité de messagers, d'huissiers, & quelquefois par petits buletins, encore avec difficulté grande, & grande peine, ains voyans que

luy mesme leur venoit au devant avec une simple robbe pour les recueillir, deviser avec eulx, & despescher les affaires, pour lesquelz ilz estoyent venus, gayement & humainement : cela les attiroit & gaignoit leurs cueurs à merveilles, de sorte qu'ilz s'en retournoyent avec ceste opinion de dire, qu'il estoit seul des roys digne du sang & de la race d'Hercules.

XXXIX. Quant au traittement de sa table ordinaire, il estoit fort simple, fort estroit, & fort sobre à la Laconiene, à trois licts seulement : mais si d'adventure il festoyoit quelques ambassadeurs & quelques siens hostes qui le fussent venu voir, il y adjoustoit deux autres licts, & avoyent ses valets soing que la table fust un peu mieulx servie, non point de saulses ny de patisserie ou de confitures, ains seulement qu'il y eust de la viande davantage, & de quelque meilleur vin que l'accoustumé : car il tensa une fois l'un de ses amis, pource que donnant à soupper en son logis à quelques siens hostes & amis, il ne leur avoit donné que du brouet noir & du gros pain seulement, comme lon leur servoit en leurs convives ordinaires : « Car il ne » fault pas, disoit il, en cela, mesmement quand » il y a des estrangers, observer trop estroitte- » ment à la rigueur la discipline Laconique » : puis quand la table estoit ostée, on apportoit une

autre petite table à trois piedz, dessus laquelle on mettoit une tasse de cuyvre pleine de vin, & deux couppes d'argent tenans deux cheoppines chacune, & quelques autres pots d'argent aussi, mais en petit nombre, où il beuvoit qui vouloit, car personne n'y estoit semond à boire contre sa voulnnté, & ne s'y jouoit ny ne s'y chantoit aucune chose pour donner plaisir à l'ouye, aussi n'en estoit il point de besoing : car luy mesme entretenoit toute la compagnie, partie en demandant, & partie en comptant quelque plaisante chose, de sorte que la gravité de ses propos n'estoit point sans plaisir, mais aussi en leur grace & gayeté n'y avoit point de dissolution. Car il estimoit les moyens de prendre & gaigner les hommes par appasts de presents d'argent, comme faisoyent les autres princes & roys, grossiers, sans artifice, & pleins d'injustice : mais le plus honeste, le plus gentil, & le plus royal moyen luy sembloit, de les attraire par courtoisie de plaisant entretien & de devis, ès quelz il y eust grace & foy tout ensemble, ayant opinion qu'il n'y avoit autre different entre l'amy & le mercenaire, sinon que l'un s'acqueroit & s'entretenoit par doulceur de nature & par bon entretien, & l'autre se prenoit par argent.

XL. Les premiers donques qui le meirent dedans leur ville, furent les Mantiniens, qui

luy

luy ouvrirent les portes une nuict, & luy aidans à chasser la garnison des Achæïens, se livrerent eulx mesmes entre ses mains : & luy leur rendant leurs loix & la liberté de gouverner la chose publique à leur mode, le jour mesme s'en alla à Tegée. Peu de temps après, faisant le tour par l'Arcadie, il alla descendre à Pheres en Arcadie, tendant à l'un des deux, ou à donner la bataille aux Achæïens, ou bien à mettre Aratus en leur male grace, pour luy avoir abandonné le plat païs à courir & piller : car il est bien vray que Hyperbatas estoit pour lors general des Achæïens, mais Aratus avoit toute l'authorité. Parquoy estans les Achæïens sortis au champ, avec tout leur peuple en armes, & ayans planté leur camp à Dymes, près le temple[1] de Hecatombœum, Cleomenes tirant celle part, alla loger entre la ville de Dymes qui luy estoit contraire, & le camp de ses ennemis : ce que aucuns ne trouvoyent pas trop sagement fait : mais à force de harasser les Achæïens & les provoquer hardiment, il les contraignit à la fin de venir à la bataille, là où il les desfeit, & meit toute leur armée en roupte, en laquelle il en fut tué un grand nombre sur le champ, & y en eut aussi beaucoup de prisonniers. Au

[1] Temple, n'est point dans le grec ; & d'après Polybe, il paroît que c'est le nom d'un petit canton.

partir de là, il alla aſſaillir la ville de Langon, dont il chaſſa la garniſon des Achæïens, & la rendit aux Eliens. Ainſi eſtans les Achæïens fort au bas, Aratus qui avoit accouſtumé d'eſtre tousjours [1] ou à tout le moins de deux ans l'un eſleu capitaine general, refuza la charge, combien que les Achæïens l'y appellaſſent nommeement & l'en priaſſent : ce qui ne fut pas bien fait à luy, d'abandonner la conduitte du timon à un autre, lors que la tourmente eſtoit la plus violente.

XLI. Au moyen dequoy les Achæïens envoyerent ambaſſadeurs devers Cleomenes pour faire paix, auſquelz il ſembla avoir donné aſſez dure reſponſe : mais depuis il en envoya d'autres devers eulx, par leſquelz il leur manda qu'ilz luy cedaſſent la principaulté de la Grece ſeulement, & que de toutes autres choſes il n'auroit au demourant point de querelle ny de debat avec eulx : ains leur rendroit incontinent les places & les priſonniers qu'il avoit pris ſur eulx. Les Achæïens furent bien aiſes d'appointer avec ces conditions, & feirent entendre à Cleomenes, qu'il ſe trouvaſt en la ville de Lerne, là où ilz devoyent tenir une generale aſſemblée de conſeil pour en conclurre. Mais il advint que s'eſtant

[1] Ceci eſt très éloigné du texte, qui ſignifie : qu'Aratus étoit toujours alternativement préteur, de deux années l'une.

eſchauffé en y allant, & ayant beu de l'eau froide trop chaud & rendu grande quantité de ſang, il devint ſi fort enroué qu'il ne peut pas parler : parquoy il renvoya aux Achæïens les principaux de leurs priſonniers, & remettant l'aſſemblée à un autre temps, s'en retourna en Lacedæmone.

XLII. Cela ſeul fut occaſion de ruiner les affaires de la Grece, laquelle autrement eſtoit encore pour ſe relever & ſe delivrer de l'arrogance & de l'avarice des Macedoniens : car Aratus, fuſt ou pour crainte & deffiance qu'il euſt de Cleomenes, ou pour envie qu'il portaſt à ſa gloire, de le voir ainſi avoir proſperé ſi grandement & en ſi peu de temps, eſtimant que ce luy ſeroit trop grande honte, après avoir tenu l'eſpace de trente ans la principaulté de la Grece, que ce jeune homme s'eſtant venu jetter à la traverſe luy oſtaſt ainſi ſa gloire & la puiſſance qu'il avoit luy meſme acquiſe & tenue ſi long temps, il eſſaya premierement de divertir les Achæïens de faire ceſt appointement : mais à la fin voyant qu'ilz ne luy vouloyent point preſter l'oreille, pour la crainte qu'ilz avoyent de la hardieſſe & promptitude de Cleomenes, joinct qu'ilz eſtimoyent la demande de Cleomenes juſte & raiſonnable, attendu qu'ilz vouloyent remettre les affaires du Peloponeſe en l'eſtat qu'ilz avoyent

esté ancienement, alors il se tourna à mener une prattique qui n'estoit bien seante à nul homme Grec, mais estoit très infame à luy principalement, & très indigne des beaux & bons actes qu'il avoit faits auparavant : ce fut d'appeller & mettre Antigonus dedans la Grece, & emplir tout le Peloponese de Macedoniens en sa vieillesse, lesquelz il en avoit luy mesme chassez en sa jeunesse, ayant osté des mains de leur garnison la forteresse de Corinthe, & ayant tousjours esté suspect & ennemy des roys, mesmement d'Antigonus, duquel il avoit autrefois dit tous les maulx qui s'en pouvoyent dire, comme il appert par les commentaires & memoires de ses faicts qu'il a laissez, & ayans luy mesme escrit qu'il avoit beaucoup travaillé, & s'estoit exposé à beaucoup de dangers, pour delivrer la ville d'Athenes de la garnison des Macedoniens.

XLIII. Et neantmoins il les amena depuis luy mesme par la main en son païs, & les feit entrer jusques en son foyer propre avec les armes, voire jusques aux chambres & cabinetz des dames, ayant à desdaing qu'un prince descendu de la race d'Hercules, & roy de Sparte, qui vouloit reduire l'estat de la chose publique corrompu, ne plus ne moins qu'un instrument de musique desaccordé, à ce bel accord de l'anciene & sobre discipline & vie Dorique, instituée par Lycurgus,

fust appellé en ses tiltres capitaines general des Sicyoniens & des Triccæïens [1] : & en fuyant ceulx qui se contentoyent de manger du gros pain, & se vestir de grosses cappes de bureau, & qui vouloyent oster toute richesse (ce qui est le principal poinct, dont on accusoit Cleomenes) & remedier à la pauvreté, il s'alla soubmettre luy & toute l'Achaïe à un diademe royal, à une robbe de pourpre, & à des mandemens fiers & superbes des Macedoniens, de peur que lon ne pensast que Cleomenes luy peust commander : & si eut bien le cueur de faire des sacrifices à Antigonus, de chanter des hymnes à son honneur, avec des chappeaux de fleurs sur sa teste, ne plus ne moins que si c'eust esté un dieu, là où c'estoit un homme qui avoit tous les poulmons pourriz. Toutefois ce que nous en escrivons en cest endroit, n'est pas tant pour accuser Aratus, qui en plusieurs belles choses s'est monstré grand personnage & digne de la Grece, comme pour compassion que nous avons de l'imbecillité de nostre nature humaine : laquelle ne peut faire qu'encore en personnages douez de conditions si excellentes & de vertus si eminentes, le devoir d'honneur y soit entierement accomply, sans qu'il y ait rien à redire.

XLIV. Estans doncques les Achæïens allez en

[1] Voyez les Observations.

Argos, où se devoit de rechef tenir l'assemblée du conseil de toute leur ligue, & y estant aussi descendu Cleomenes partant de Tegée, chascun estoit en grande esperance qu'il en deust sortir une bonne paix : mais Aratus qui estoit jà d'accord des principaulx poincts & articles de sa capitulation avec Antigonus, craignant que Cleomenes par belles paroles ou par force ne feist accorder tout ce qu'il voudroit à la commune, luy manda qu'il entendoit qu'il n'entrast que luy seul dedans la ville, & que pour seureté de sa personne on luy bailleroit trois cents ostages ; ou bien s'il ne vouloit point esloigner son armée, que lon luy donneroit audience en conseil hors de la ville dedans le parc aux exercices, qui s'appelle Cyllarabium [1]. Cleomenes ceste response ouye, dit qu'on luy faisoit tort, pource que lon le devoit advertir dès le commencement, premier qu'il se meist en chemin, non pas lors qu'il estoit venu jusques à leurs portes, monstrer qu'ilz se deffiassent de luy, & le renvoyer sans rien faire : si en escrivit une lettre missive au conseil des Achæïens, laquelle ne contenoit presque autre chose qu'une accusation continuelle d'Aratus : de l'autre costé aussi, Aratus parlant à l'assemblée du peuple dit plusieurs paroles injurieuses à l'encontre de luy.

[1] On le trouve dans Plutarque écrit ailleurs Cylarabis & Cyllabaris. Le vrai nom est Cyllarabis.

XLV. Parquoy Cleomenes partant de là en diligence, envoya par un herault denoncer la guerre aux Achæïens, non point en la ville d'Argos, mais en celle d'Ægion [1], comme l'escrit Aratus, à fin de les surprendre avant qu'ilz peussent estre prests. Si y eut adonc un grand trouble en toute la ligue des Achæïens, de maniere que plusieurs villes s'en voulurent departir & se rebeller, à cause que le menu populaire esperoit le departement des terres, & l'abolition de debtes. Et les nobles en beaucoup de lieux se faschoyent d'Aratus, & y en avoit mesmes aucuns courroucez contre luy, & qui le haïssoyent pource qu'il vouloit mettre les Macedoniens dedans le Peloponese. A raison dequoy Cleomenes se confiant en toutes ces choses, entra en armes dedans la province de l'Achaïe, là où d'arrivée il prit la ville de Pallene [2] de primsault, & en chassa la garnison qui estoit dedans pour les Achæïens, & puis gaigna aussi Pheneum [3] & Pentelium : & comme les Achæïens craignans une trahison qui se menoit ès villes de Corinthe & de Sicyone, y eussent envoyé leur chevalerie qui estoit en Argos, pour garder ces villes là, & eulx ce pendant en Argos

[1] Ville d'Achaïe au nord du Peloponèse, près du golfe de Corinthe, à l'ouest de Sicyone.

[2] Entre Sicyone & Ægium, mais un peu plus au nord, à deux lieues & demie du golfe.

[3] Phénée, ville d'Arcadie.

s'amusassent à celebrer la feste des jeux Nemées, Cleomenes pensant ce qui estoit vray, que s'il tiroit droit à Argos, il trouveroit la ville pleine de peuple venu à la feste pour voir l'esbatement des jeux, & que les assaillant ainsi au desprouveu, il les mettroit en grand trouble & grand effroy, il mena la nuict son armée jusques tout contre les murailles de la ville d'Argos, & de primsault se saisit du quartier qui s'appelle Aspis, au dessus du theatre, lieu fort d'assiette & malaisé à approcher.

XLVI. Cela effroya tellement le peuple qui estoit dedans la ville, qu'il n'y eut homme qui s'ozast mettre en defense, ains receurent garnison, & donnerent vingt ostages, promettans estre de lors en avant bons alliez & confederez des Lacedæmoniens soubs sa charge & conduitte, ce qui ne luy fut pas petit accroissement de reputation & de puissance : car les anciens roys de Lacedæmone pour quelque peine qu'ilz y employassent, n'avoyent jamais peu gaigner asseureement la ville d'Argos : & Pyrrhus l'un des plus grands & plus vaillans capitaines qui fut onques, y estant entré par force ne la peut tenir, ains y mourut & y perdit la plus part de son armée, dont chascun à bon droit, admiroit grandement la prompte vivacité & vehemence de Cleomenes, de sorte que ceulx qui paravant s'estoyent mocquez de luy, quand il disoit qu'il vouloit imiter Solon &

Lycurgus, en egalant les biens de ſes citoyens, & aboliſſant toutes debtes, ſe perſuaderent alors entierement que cela eſtoit la cauſe veritable du grand changement que lon voyoit au courage des Spartiates : car auparavant ilz eſtoyent ſi abaſtardis, & avoyent ſi peu de moyen & de courage de ſoy defendre, que les Ætoliens eſtans entrez en armes dedans la Laconie, en emmenerent pour une fois cinquante mille eſclaves, & y eut un des plus vieulx Spartiates qui dit alors, que les ennemis leur avoyent fait un grand plaiſir, de deſcharger le païs de la Laconie d'une ſi peſante charge : & peu de temps entredeux, quand ilz commencerent à reprendre la trace de celle anciene diſcipline de Lycurgus, comme ſi luy meſme euſt eſté preſent à les remettre en train, ilz monſtrerent de grandes preuves de vaillance & de prouelſe, & d'obeïſſance à leurs ſuperieurs, regaignans la principaulté de la Grece, & recouvrans tout le païs du Peloponeſe.

XLVII. Depuis la ſurpriſe d'Argos ſe rendirent auſſi tout d'une tire à Cleomenes les villes de Cleones [1] & de Phliunte [2]. Aratus ce pendant

[1] Ville de l'Argolide ſur le chemin d'Argos à Corinthe.

[2] Dans la partie de l'Achaïe, diſtinguée ſous le nom de Sicyonie, entre Sicyone & Cléones. Car le Philiunte que Ptolémée place auprès de Nauplie dans l'Argolide, devoit être fort peu de choſe, puiſque Strabon n'en parle pas en faiſant la deſcription des lieux voiſins de Nauplie.

estoit à Corinthe, là où il informoit & enqueroit à l'encontre de ceulx qui estoyent suspects de Laconiser, c'est à dire, de favoriser au party des Lacedæmoniens, & luy estant ceste nouvelle venue, il s'en trouva bien estonné, sentant bien que la ville mesme de Corinthe inclinoit fort du costé de Cleomenes, & que les Achæïens se vouloyent retirer en leurs maisons. Si feit semblant de faire appeller les citoyens de Corinthe en conseil, & ce pendant se coula jusques à l'une des portes de la ville, là où luy estant amené un cheval, il monta dessus & s'en fouyt à bride abbatue à Sicyone. Quoy entendu, les Corinthiens s'en coururent, à l'envy les uns des autres à qui plus tost y seroit, devers Cloemenes en Argos, pour luy porter ceste nouvelle, en si grande haste que les chevaulx en creverent, ainsi comme Aratus luy mesme a escrit : mais Cleomenes les tensa de ce qu'ilz l'avoyent laissé eschapper, & qu'ilz ne l'avoyent pas arresté. Toutefois il dit que Megistonus vint par devers luy de la part de Cleomenes, pour le prier de luy livrer le chasteau de Corinthe, où il y avoit une grosse garnison des Achæïens, moyenant une bonne somme d'argent qu'il luy offroit. Aratus luy feit response, qu'il ne tenoit pas les affaires en sa main, mais que plus tost les affaires le tenoyent luy mesme.

XLVIII. Au reste Clomenes partant de la ville d'Argos gaigna les Trœzeniens, les Epidauriens, & les Hermioniens : puis arriva à Corinthe, là où il feit incontinent enceindre la forteresse de trenchées & de pallis, & envoyant querir les amis & entremetteurs des affaires d'Aratus, leur commanda qu'ilz prissent sa maison & ses biens pour les luy garder diligemment, & renvoya de rechef Tritymallus [1] Messenien devers luy, le priant de vouloir à tout le moins consentir que ceste forteresse fust gardée par les Achæïens & par les Lacedæmoniens ensemble, luy promettant particulierement le double de la pension que luy donnoit le roy Ptolomæus [2] : à quoy Aratus ne voulut condescendre, ains envoya son propre filz à Antigonus avec les autres ostages, & si suada aux Achæïens de luy livrer le chasteau de Corinthe entre ses mains : quoy entendu, Cleomenes entrant en armes sur les terres de Sicyone, courut & pilla tout le plat païs, & prit en don les biens d'Aratus, que ceulx de Corinthe par decret public luy donnerent. Et comme desja Antigonus eust passé le mont de Gerania [3] avec une grosse & puissante armée, il ne fut pas d'advis de remparer l'en-

[1] Dans la Vie d'Aratus celui que Cléomène envoie, est nommé Tripylus.

[2] Evergète I.

[3] Entre Mégare & Corinthe.

coulure du destroit par lequel on entre au dedans du Peloponese, ains de fortifier & murer les pas des montagnes Onienes [1], & en faisant teste aux Macedoniens à chascun d'iceulx, pour les garder & defendre, les y faire consumer par long traict de temps, plus tost que de combattre en bataille rengée contre une armée qui estoit de longue main bien aguerrie. Suyvant lequel advis il meit Antigonus en grande perplexité, pource qu'il n'avoit pas fait de bonne heure provision de vivres, & si n'estoit pas chose facile de gaigner le passage à force, y estant Cleomenes arresté de pied ferme pour le garder : bien essaya il de se couler au dedans à la desrobbée par le port de Lechæum [2], mais il en fut rebouté, & y perdit quelque nombre de ses gens : au moyen dequoy Cleomenes & ses gens soy confians en cest avantage, se meirent à soupper : & Antigonus se desesperoit de se voir reduit par la necessité à des partis fort mal aisez à executer : car il deliberoit de se retirer sur le chef où est assis le temple de Juno, & de là passer son armée par mer sur des vaisseaux en la ville de Sicyone, à quoy il falloit un long temps & un grand appareil.

XLIX. Mais sur le soir il arriva devers luy

[1] Près de Corinthe, entre le château de Soligie & Cenchrées, l'un des ports de Corinthe, à l'orient, sur le golfe Saronique.

[2] Autre port de Corinthe, à l'occident, sur le golfe de Crissa.

quelques Argiens amis d'Aratus, lesquelz venans d'Argos par mer, luy apporterent nouvelles comme les Argiens s'estoyent rebellez contre Cleomenes. Celuy qui avoit prattiqué ceste rebellion, estoit un nommé Aristoteles, lequel n'eut pas grande peine à y induire le peuple estant mal content de ce que Cleomenes n'avoit pas donné abolition des debtes, ainsi comme ilz avoyent esperé. Parquoy Aratus avec mille cinq cents hommes que luy bailla Antigonus, s'en alla par mer à Epidaure: mais Aristoteles n'attendit pas son arrivée : ains avec ceulx de la ville, alla assaillir la garnison des Lacedæmoniens qui tenoit le chasteau, & luy aida Timoxenus avec les Achæïens venus de Sicyone : dont Cleomenes estant adverty environ le second guet de la nuict, envoya incontinent querir Megistonus, & luy commanda en cholere qu'il s'en allast promptement secourir leurs gens qui estoyent en Argos : pource que c'estoit luy qui plus avoit asseuré Cleomenes de la foy des Argiens, & qui l'avoit gardé qu'il ne chassast hors de la ville ceulx qu'il tenoit pour suspects. Ainsi l'ayant despesché soudainement avec deux mille hommes, il entendoit ce pendant à Antigonus, & reconfortoit le mieulx qu'il pouvoit ceulx de Corinthe, leur donnant à entendre que ce n'estoit rien qu'une mutinerie de petit nombre de

gens, qui estoit survenue en Argos. Mais comme Megistonus estant entré dedans y eust luy mesme esté occis en combatant vaillamment, & que la garnison des Lacedæmoniens se trouvant fort pressée, eust par plusieurs messages envoyé devers Cleomenes le soliciter de leur envoyer vistement du secours, luy craignant que ses ennemis se saisissans d'Argos & luy clouans les passages, n'allassent sans danger courir & fourrager le païs de la Laconie, & assieger la ville mesme de Sparte, attendu qu'elle estoit totalement vuide de gens de defense, il emmena son armée arriere de Corinthe, de laquelle il fut incontinent privé, pource qu'il n'eut pas plus tost le dos tourné, que Antigonus y entra, qui laissa bonne garnison dedans.

L. Arrivé que fut Cleomenes devant Argos, il essaya de monter par dessus les murailles, & rallia son armée encore escartée du chemin qu'elle avoit fait, puis rompit les voultes & arceaux qui soustienent la place d'Aspis, par où il monta dedans la ville, & se joignit à ses gens qui resistoyent encore à ceulx de dedans, & se saisissant de quelques autres quartiers aussi avec des eschelles, vuida les rues si bien, que personne des ennemis n'y oza plus comparoir, à cause des Candiots & gens de traict qu'il y faisoit tirer : mais sur ces entrefaittes, il apper-

veut de loing Antigonus descendant des coustaux en la plaine avec ses gens de pied, & veit que desja les gens de cheval à la foule se jettoyent dedans la ville : alors desesperant de la pouvoir plus tenir, il rassembla tous ses gens, & descendant à sauveté au long de la muraille, se retira sans rien perdre, ayant en bien petit espace de temps conquis grand païs, & esté bien près de tenir tout entierement ce qui est dedans le Peloponese : mais aussi en ayant esté puis après bien tost deboutté totalement, pource que des alliez qui estoyent en son camp, les uns se retirerent incontinent à la premiere défaveur de la fortune, les autres bien tost après rendirent depuis leurs villes entre les mains d'Antigonus.

LI. Estans donques ses affaires de la guerre en tel estat, quand il fut de retour à Tegée avec le reste de son armée, sur le soir luy vindrent nouvelles de Lacedæmone, qui ne luy furent pas moins griefves que la perte de ses conquestes : car il fut adverty, comme sa femme Agiatis estoit decedée, laquelle il aimoit si cherement, qu'au plus fort de ses grandes prosperitez, il ne se pouvoit tenir qu'il ne feist souvent des courses jusques à Sparte pour l'aller voir. Si luy fut une griefve douleur & un grand crevecueur, comme lon peult penser, à luy qui

eſtoit jeune homme, d'avoir perdu une ſi belle & ſi honeſte jeune dame, dont il eſtoit tant amoureux : toutefois ſi n'en feit il point de honte à ſa magnanimité premiere, ne pour regret qu'il en euſt ne rabaiſſa point la haulteſſe de ſon courage, ains reteint tousjours la meſme voix, la meſme parole, la meſme contenance, & le meſme viſage qu'il avoit tousjours eu auparavant. Et ayant ordonné aux capitaines particuliers ce qu'ilz avoyent à faire, & prouveu à la ſeureté des Tegeates, le lendemain au poinct du jour il s'en alla à Sparte, là où ayant demené le dueil de la mort de ſa femme en ſon privé, avec ſa mere & ſes enfans, il ſe remeit auſſi toſt à penſer & prouvoir aux affaires publiques.

LII. Or avoit il envoyé devers Ptolomæus le roy d'Ægypte, qui luy promettoit bien de le ſecourir, mais il vouloit avoir en oſtage ſa mere & ſes enfans. Si demoura longuement ſans l'ozer deſcouvrir à ſa mere, de honte, & allant ſouvent devers elle expreſſement pour le luy expoſer, quand ce venoit à luy declarer il n'en ozoit ouvrir la bouche : tellement qu'elle meſme s'en doubta la premiere, & demanda à ſes plus familiers, s'il y avoit point quelque choſe que ſon filz ne luy ozaſt deſcouvrir : toutefois, à la fin ayant pris la hardieſſe de luy dire, elle s'en prit fort

fort à rire & luy dit, « Comment, est ce donc
» ce que tu as si souvent esté entre deux de me
» dire, & que tu n'as ozé? Mets moy, mets
» moy vistement dedans une navire & m'envoye
» là où tu verras que ce mien corps pourra plus
» servir au bien de Sparte, premier que vieil-
» lesse acheve de le consommer sans rien faire ».
Quand donques toutes choses furent apprestées
pour leur voyage, ilz allerent par terre jusques
au chef de Tænarus, accompagnez de l'exercite
en armes : & comme Cratesiclea fust preste à
monter dedans la navire, elle tira Cleomenes
à part au temple de Neptune, & en l'embras-
sant & baisant, sentit que le cueur luy souble-
voit & fendoit de regret & de douleur, si lui
dit : « Or sus, roy de Lacedæmone, que per-
» sonne n'apperçoyve quand nous serons hors
» de ce temple, que nous ayons ploré, ny fait
» chose aucune indigne de Sparte, car cela seul
» est en nostre puissance : au demourant les affai-
» res iront comme il plaira à dieu ». Ces paro-
les dittes, elle rasseit son visage & sa conte-
nance, puis s'en alla droit embarquer avec un
petit filz de Cleomenes, & commanda au pi-
lote qu'il feist voile incontinent : mais arrivée
qu'elle fut en Ægypte, elle fut advertie que le
roy Ptolomæus recevoit des ambassadeurs d'An-
tigonus, & estoit en termes d'appointement avec

luy. D'autre costé elle fut aussi advertie que les Achæïens solicitoyent Cleomenes de faire appointement avec eulx, mais qu'il n'ozoit y entendre, ny mettre fin à la guerre, sans le consentement de Ptolomæus, à cause de sa mere: à l'occasion dequoy elle luy escrivit, qu'il feist ce qu'il verroit estre le plus expedient pour le bien & l'honneur de Sparte, sans craindre de desplaire à Ptolomæus pour le regard d'une pauvre vieille & d'un petit enfant: tant se portoit vertueusement ceste dame ès adversitez de son filz.

LIII. Au reste, Antigonus ayant pris la ville de Tegée, & saccagé celles d'Orchomene & de Mantinée, Cleomenes se voyant reduit à defendre la Laconie seulement, affranchit tous les Ilotes, qui sont les esclaves de Lacedæmone, prouveu qu'ilz peussent payer cinquante escus [1], dont il amassa jusques à la somme de trois cents mille escus [2], & arma deux mille de ces esclaves affranchis à la Macedoniene, pour faire teste à la trouppe des Leucaspides, c'est à dire, boucliers blancs d'Antigonus: puis luy vint en l'entendement de tenter une entreprise grande, & de laquelle personne ne se fust jamais doubté. La cité de Megalopolis estoit pour lors grande, & de rien moindre ne moins puissante que celle

[1] Grec, cinq mines, 389 liv. 1 s. 9 d. de notre monnoie.

[2] Grec, cinquante talens, 233,437 liv. 10 s. de notre monnoie.

de Sparte, & si avoit encore le secours de la communaulté des Achæïens & d'Antigonus, qui estoit tousjours à ses costez, & que les Achæïens avoyent, ce sembloit, appellez à la poursuitte & à l'instance des Megalopolitains principalement. Cleomenes se meit en fantasie de l'aller ravager, (car il n'est rien à quoy ressemble mieulx la soudaineté de cest exploit, dont personne ne se fust jamais douté, qu'à un ravage). Si commanda à ses gens de prendre des vivres pour cinq jours, & se meit aux champs tirant vers Selasie, comme s'il eust voulu aller au dommage des Argiens : mais de là il tourna tout court sur les terres des Megalopolitains, & ayant souppé près de Rœtium [1], prit incontinent son chemin droit vers la ville mesme passant par Elicunte [2] : puis quand il en fut assez près, il envoya devant en diligence Panteas avec deux bendes de Lacedæmoniens, luy enjoignant de se saisir d'un certain pan de muraille entre deux tours, qu'il sçavoit estre le plus desert endroit & le plus mal gardé de toute la ville : & luy avec le reste de l'armée marchant tout bellement après, Panteas trouva non seulement ce

[1] Vraisemblablement Zætium, petite ville obscure, absorbée par Mégalopolis.

[2] Vraisemblablement aussi Hélissunte, ville du même genre & dans le même cas.

quartier là, mais grande partie de la muraille sans garde ny defense quelconque. Si en occupa de primsault une partie, & se meit à en abbatre une autre, mettant à l'espée autant de gardes qu'il en trouva, jusques à ce que Cleomenes arriva, lequel fut dedans avec toute son armée, premier que les Megalopolitains en sceussent rien. Toutefois la surprise estant à la fin divulguée par la ville, les uns des citoyens s'en fouyrent soudainement avec ce qu'ilz peurent prendre de leurs biens à la haste de cest effroy : les autres se rengerent ensemble avec leurs armes, pour cuider faire teste à l'ennemy : mais pour quelque effort qu'ilz feissent de s'attacher à eulx, & de les combatre, ilz ne peurent neantmoins venir à bout de les rechasser hors de la ville : bien donnerent ilz moyen & loisir aux fuyans de se retirer à sauveté, de sorte qu'il n'y demoura pas plus de mille personnes : car tous les autres se retirerent avec leurs femmes & leurs enfans dedans la ville de Messene : aussi se sauva la plus part de ceulx qui feirent teste & qui combatirent, & y en eut bien peu de pris, entre lesquelz furent Lysandridas & Thearidas, les deux plus nobles & plus puissans hommes qui fussent entre les Megalopolitains.

LIV. A l'occasion dequoy si tost que les soudards les eurent pris, ilz les menerent à

Cleomenes : & Lyſandridas incontinent qu'il l'adviſa de tout loing, luy cria, « Tu as aujour» dhuy, Sire roy des Lacedæmoniens, le moyen » de faire un acte encore plus grand & plus » royal que celuy que tu as executé, & qui te » donnera une plus glorieuſe renommée ». Cleomenes ſe doutant bien de ce qu'il luy vouloit dire, luy demanda, « Et qu'eſt ce que tu veux » dire, Lyſandridas ? car ja ne me conſeilleras » tu pas que je vous rende ceſte ville. Mais c'eſt, » luy reſpliqua Lyſandridas, ce dont je te veux » advertir, que tu ne la deſtruiſes point, ains » que plus toſt tu la rempliſſes d'amis & alliez, » qui te ſeront cy après loyaux & fideles : ce » que tu feras en rendant aux Megalopolitains » leur ville, & en preſervant un ſi grand peuple » qui en eſt ſorty ». Cleomenes demoura une eſpace ſans dire mot à cela, puis reſpondit, « Il » eſt bien mal aiſé de pouvoir croire & s'aſſeurer » de cela : toutefois vainque touſjours endroit » nous l'honneur, plus toſt que le profit ». Ces paroles dittes, il envoya incontinent un herault devers ceulx qui s'en eſtoyent fouis à Meſſene : par lequel il leur feit entendre qu'il eſtoit preſt de leur rendre leur ville prouveu qu'ilz vouluſſent devenir bons alliez & confederez des Lacedæmoniens, en abandonnant l'alliance des Achæïens : mais Philopœmen ne voulut pas, &

empeſcha qu'ilz n'acceptaſſent ceſte gracieuſe & humaine offre de Cleomenes, ne qu'ilz ſe departiſſent de l'alliance des Achæïens, diſant que Cleomenes, ne leur vouloit pas rendre leur ville, ains vouloit avoit les habitans & la ville tout enſemble. Et à ceſte cauſe chaſſa Thearidas & Lyſandridas hors de Meſſene, qui conduiſoyent ceſte prattique. C'eſt celuy Philopœmen, qui depuis fut le premier homme des Achæïens, & qui acquit une très grande gloire entre les Grecs, ainſi comme nous avons eſcrit particulierement en ſa vie.

LV. Ce qu'eſtant rapporté à Cleomenes qui juſques à là avoit eſpargné la ville & conſervé en ſon entier, ſans que lon y euſt touché à rien, ne pris la moindre choſe du monde : alors il en entra en ſi grande cholere & s'en irrita ſi aigrement, qu'il abandonna aux ſoudards les biens à piller, feit tranſporter à Sparte les tableaux, images & peintures, & ruina ou gaſta les plus beaux quartiers de la ville : puis s'en retourna à la maiſon, craignant Antigonus & les Achæïens : leſquelz neantmoins ne feirent rien : car ilz tenoyent d'adventure lors leur conſeil en la ville de Ægium, là où Aratus eſtant monté ſur la tribune aux harengues demoura longuement, tenant un pan de ſa robbe au devant de ſes yeux, dequoy toute l'aſſemblée s'eſmerveillant, luy commanda de

dire qu'il avoit : « Et adonc il respondit, Mega-
» lopolis a esté prise, ruinée & destruicte par
» Cleomenes ». Les Achæiens effroyez de la
soudaineté & perte grande de cest inconvenient,
rompirent aussi tost l'assemblée de ce conseil, &
Antigonus y cuida aller au secours, mais il ne
sceut jamais tirer à temps ses gens hors des
garnisons où il les avoit departiz pour hyverner,
& leur contremanda qu'ilz ne bougeassent : mais
luy s'en alla en la ville d'Argos, accompagné de
petit nombre de gens de guerre.

LVI. Et pourtant la seconde entreprise &
saillie de Cleomenes semble de prime face faitte
d'une temerité furieuse & forcenée : mais elle fut
entreprise & executée d'un bon sens, & avec
une grande provoyance, ainsi comme l'a des-
critte Polybius. Car sçachant que les gens de
guerre Macedoniens estoyent espars çà & là par
les garnisons, & que Antigonus passoit son hyver
en Argos, avec quelque nombre de gens de
pied estrangers, & sa maison seulement, il entra
en armes sur les terres des Argiens, faisant ce
discours que ou Antigonus meu de honte sortiroit
aux champs, & que là il le desferoit, ou s'il
n'ozoit sortir, au moins le mettroit il en la male
grace & mauvaise opinion des Argiens : lesquelz
voyans que lon destruisoit leur païs, & que lon
y pilloit & gastoit tout, perdoyent patience, &

s'amassoyent devant la porte du logis d'Antigonus, crians qu'il sortist en campagne pour combatre, ou qu'il cedast la principaulté de la Grece & la charge de capitaine, à ceulx qui estoyent plus vaillans que luy. Mais Antigonus comme capitaine meur & sage, estimant que c'estoit deshonneur de se hazarder temerairement & ne se tenir pas bien sur ses gardes, non pas estre injurié par estrangers, ne sortit point aux champs, ains persista tousjours en sa resolution. Au moyen dequoy Cleomenes ayant mené son armée jusques au plus près des murailles d'Argos, & ayant ruiné, pillé & gasté tout à l'environ, sans aucun danger, s'en retourna à la maison.

LVII. Quelque temps après il fut adverty qu'Antigonus estoit venu jusques à Tegée, pour de là entrer sur le païs de la Laconie, & luy s'en alla par un autre chemin avec son armée, sans que les ennemis s'en apperceussent, de maniere que au poinct du jour on fut tout esbahy, que lon le veit tout près de la ville d'Argos, qui destruisoit tout le plat païs, non point en siant les bledz avec des faucilles ou des espées, comme font les autres, ains les batant & foulant avec de longues perches faittes en forme de rancons, de sorte que les soudards en passant leur chemin, sans peine, ne faisans que se jouer abbatoyent & renversoyent tous les bledz. Quand ilz furent au

faulsbourg où eſt le parc aux exercices, qui s'appelle Cyllabaris, il y eut des ſoudards qui voulurent y mettre le feu, mais Cleomenes les en garda, leur remonſtrant que ce qu'il avoit fait à Megalopolis eſtoit plus par cholere que par devoir. Quant à Antigonus il s'en retourna premierement tout court, comme pour aller droit en Argos : mais depuis s'eſtant raviſé, il ſaiſit tout les cimes des couſtaux & montagnes d'alentour : dequoy Cleomenes faiſant ſemblant de ne tenir compte, envoya par des heraults demander les clefs du temple de Juno, & qu'il ſe retireroit après y avoir ſacrifié : & ainſi s'eſtant joué & mocqué d'Antigonus, après avoir ſacrifié à la deeſſe, au deſſoubs du temple qui eſtoit fermé, il envoya ſon armée à Phliunte, & de là, ayant dechaſſé la garniſon qui eſtoit dedans Ologunte, alla paſſer au long de la ville d'Orchomene, ayant non ſeulement aſſeuré & encouragé grandement ſes citoyens, mais auſſi acquis envers les ennemis meſmes reputation de très grand homme de guerre, & digne d'avoir de grands affaires en main. Car il n'y avoit celuy qui ne jugeaſt que c'eſtoit bien œuvre de grande magnanimité & de grande ſuffiſance & maiſtriſe en l'art militaire, qu'avec les forces d'une ſeule ville faire & ſoutenir la guerre contre toute la puiſſance du royaulme de Macedoine, contre tous

les peuples du Peloponese, & contre les finances d'un puissant roy, & ce pendant garder que non seulement il ne fust aucunement touché au païs de la Laconie, ains au contraire aller endommager ceulx des ennemis, & prendre sur eulx tant & de si grosses villes.

LVIII. Mais celuy qui dit premierement, que l'argent estoit le nerf des affaires, le dit, à mon advis, principalement pour le regard des affaires de la guerre. Et Demades l'orateur, comme un jour les Atheniens commandassent que lon tirast en diligence des galeres de l'arcenal en la mer, & qu'on les armast promptement, combien qu'ilz n'eussent point d'argent: celuy, dit il, qui guide la prouë, doibt descouvrir & fonder devant [1]. Et dit on que l'ancien Archidamus, comme les peuples alliez & confederez de Lacedæmone requissent au commencement de la guerre Peloponesiaque, que lon taxast combien chascun auroit à contribuer, leur respondit, « La » guerre ne se nourrit pas à prix certain & » arresté ». Car tout ainsi comme entre les combatans ès jeux de prix, ceulx qui de longue main ont par continuelz exercices endurcy & enforcé

[1] Aucuns vieux exemplaires lisent, τοῦ πρωράτου φυράσαι, qui est le sens, que nous avons suyvy. Autre lisent, τῆς πρώρας τὸ φυράσαι, c'est à dire, le paistrir va devant la proue, qui est bon aussi, & plus aigu que l'autre, comme qui diroit, il faut du biscuit devant que s'embarquer. *Amyot.*

leurs corps, abbattent tousjours avec le temps, & gaignent ceulx qui n'ont rien que l'art & l'agilité de l'adreſſe & de l'eſcrime : auſſi Antigonus qui avec la puiſſance d'un grand royaulme ſouſtenoit la deſpenſe de ceſte guerre, laſſa & desfeit à la fin Cleomenes, par ce qu'il ne pouvoit plus fournir la paye aux eſtrangers qu'il avoit à ſa ſoude, ny nourrir meſme ſes citoyens : car au reſte le temps faiſoit certainement pour luy, à cauſe que les affaires qui ſurvindrent à Antigonus dedans ſon royaulme, le rappelloyent à la maiſon. Pource que les Barbares qui en ſont voiſins, couroyent & pilloyent toute la Macedoine, meſmement les haults Eſclavons qui lors y eſtoyent deſcendus avec groſſe puiſſance, à raiſon dequoy les Macedoniens ſe trouvans pillez de tous coſtez, envoyerent en diligence rappeller Antigonus.

LIX. Et ſi les lettres luy euſſent eſté apportées un peu devant la bataille, comme elles le furent après, il s'en fuſt auſſi toſt allé, & euſt abandonné les Achæïens : mais la fortune qui a tousjours accouſtumé de decider les plus grandes choſes à un poinct près du but, monſtra lors un ſi grand poids & ſi grande efficace de l'occaſion, que incontinent après la bataille de Selaſie, en laquelle Cleomenes perdit ſon armée & ſa ville, arriverent les meſſagers qui

rappelloyent Antigonus : ce qui rendit de tant plus pitoyable la desconvenue de Cleomenes : car s'il eust reculé deux jours seulement à donner la bataille, il n'en eust plus esté de besoing, ains eust appointé avec les Achæïens à toutes telles conditions qu'il eust voulu, quand les Macedoniens s'en fussent allez : mais à faulte d'argent, n'ayant plus d'esperance qu'en ses armes, il fut contrainct de donner la bataille avec vingt mille combatans contre trente mille, ainsi comme escrit Polybius, là où il se monstra excellent capitaine, quant à luy, & ses citoyens aussi y feirent très vaillamment leur devoir, & les estrangers mesmes ne le feirent pas trop mal : mais il fut desfait par la façon des armes de ses ennemis & l'effort du bataillon des gens de pied Macedoniens.

LX. Toutefois Phylarchus dit qu'il y eut encore une trahison, qui fut la principale cause de sa desfaite, pource qu'Antigonus avoit ordonné aux Acarnaniens & aux Esclavons qu'il avoit en son ost, de se couler à la desrobbée au long de la poincte de l'armée, où estoit Euclidas frere de Cleomenes, pour l'envelopper par derriere, pendant que luy rengeoit le demourant de ses gens en bataille. Au moyen de quoy Cleomenes qui estoit monté sur un hault, pour voir la contenance de l'ennemy, ne voyant

point les armes des Acarnaniens & Esclavons, eust peur qu'Antigonus ne s'en voulust servir à quelque telle ruze de guerre. Si feit appeller Demoteles qui avoit la charge de la patrouille, qui est de rechercher & enquerir les choses secrettes, & luy commanda qu'il allast regarder comment se portoit le derriere de l'armée, & qu'il advisast de descouvrir bien tout à l'environ. Demoteles qui avoit, comme l'on dit, esté ja corrompu par argent, luy respondit, qu'il ne se souciast point de la queuë de son armée, pource que tout y estoit bien : & qu'il entendist seulement à forcer & rompre ceulx qu'il avoit en teste devant luy. Cleomenes se reposant sur ces paroles, marcha droit contre Antigonus, & feirent les naturelz Spartiates, qu'il avoit autour de luy, si grand effort, qu'ilz contraignirent de reculer le bataillon des Macedoniens bien un quart de lieuë en les poulsant & pressant tousjours à force : mais cependant Euclidas avec l'autre poincte de l'armée fut enveloppé par derriere, & Cleomenes se retournant & voyant la desconfiture s'escria tout hault, « Ha! » mon très cher frere, tu es perdu, tu es per- » du, mais au moins meurs tu en homme de » bien, & sera ta mort proposée pour exemple » de prouesse aux enfans, & chantée par les » dames de Sparte ». Ainsi estant Euclidas &

ses gens mis au fil de l'espée, ceulx qui les avoyent desfaicts coururent aussi tost sus à ceulx de l'autre poincte. Adonc Cleomenes voyant les siens effroyez de telle sorte, qu'ilz n'avoyent pas le courage d'arrester, il se sauva de vistesse. En ceste bataille mourut grand nombre de soudards estrangers, & tous les naturelz Lacedæmoniens, qui estoyent six mille, il ne s'en falloit que deux cents.

LXI. Quand Cleomenes fut arrivé à Sparte, il conseilla luy mesme aux citoyens qui le vindrent voir, qu'ilz se rendissent vouluntairement au vainqueur Antigonus, & au regard de luy, que s'il pouvoit faire aucune chose pour le bien & l'honneur de Sparte, fust en vivant ou en mourant, qu'il le feroit : & voyant les dames de la ville qui couroyent au devant de ceulx qui s'estoyent sauvez quant & luy, & les deschargeans de leurs armes leur presentoyent à boire, il entra dedans son logis, là où une jeune garse qu'il avoit prise en la ville de Megalopolis, & dont il s'estoit servy depuis la mort de sa femme, luy vint au devant comme elle avoit accoustumé, & le voulut refreschir, comme venant tout chauld de la bataille : mais il ne voulut ne boire, encore qu'il endurast soif extreme, ne se seoir, encore qu'il fust fort las : ains tout ainsi comme il estoit armé appuya sa main

contre une coulonne, & meit ſon viſage ſur ſon coulde, & aptès s'eſtre repoſé un peu de temps en ceſte ſorte, & avoir diſcouru en ſon entendement tous les partis qu'il pouvoit prendre, il s'en alla avec ſes amis au port de Gythium [1], là où il s'embarqua ſur des vaiſſeaux qu'il avoit expreſſement fait tenir tous preſts, & feit voile incontinent.

LXII. Bien toſt après entra Antigonus dedans la ville de Sparte, où il traitta humainement les habitans qu'il y trouva, & n'injuria ny n'oultragea point ſuperbement l'ancienne dignité de Sparte : ains leur ayant rendu leurs loix & leur gouvernement, après y avoir ſacrifié aux dieux pour leur rendre graces de ſa victoire, trois jours après y eſtre entré, il s'en partit, ayant nouvelles qu'il luy eſtoit ſurvenu une groſſe guerre en ſon royaume de la Macedoine, & que les Barbares luy pilloyent & couroyent tout ſon païs. Ja eſtoit il ſaiſy de la maladie dont il mourut à la fin, laquelle ſe termina en une phtiſe forte par un violent catarre : mais toutefois encore ne demoura-il point pour cela, ains ſe mainteint tousjours en vigueur, juſques à combatre pour ſes propres affaires, & à gaigner une très belle victoire, avec fort grand

[1] Petite ville au ſud de la Laconie, près l'embouchure de l'Eurotas : elle ſervoit de port à Sparte.

meurtre & occision des Barbares, pour puis après en mourir plus glorieusement : car il se deschira les poulmons & le dedans du corps encore plus qu'il n'estoit, à force de crier en l'ardeur du combat, ainsi comme il est vray semblable, & comme Phylarchus mesme l'escrit. Toutefois on compte par les escholes, qu'après la bataille gaignée, il se trouva si espris de joye, qu'en criant, O la belle journée ! il rendit grande quantité de sang par la bouche, & que là dessus une grosse fiebvre le saisit, dont il mourut. Voilà quant à Antigonus.

LXIII. Mais pour retourner à Cleomenes, partant de l'isle de Cythere [1], il alla poser l'ancre en une autre qui s'appelle Ægialia [2], de là où voulant traverser en la cité de Cyrene [3], il y eut l'un de ses amis nommé Therycion, qui aux affaires s'estoit tousjours monstré homme de grand cueur, & en son langage avoit aussi tousjours parlé haultement & bravement, & lors prenant à part Cleomenes, luy commencea à dire : « Nous » avons, sire roy, fouy la mort qui nous estoit » la plus honorable, de mourir en la bataille, » combien que paravant tout le monde nous eust

[1] Au dessous du promontoire du Peloponèse, appellé Malée.
[2] Ile située entre le Peloponèse & la Crète. Son vrai nom est Ægilie.
[3] En Afrique.

» ouy

» ouy dire, que jamais Antigonus ne passeroit
» au dessus du roy de Sparte, sinon qu'il fust
» morr estendu : mais au moins nous en reste-
» il encore une autre, qui, sans point de doub-
» te, est en vertu & en gloire seconde à la
» premiere. Où est ce que nous naviguons sans
» propos? pourquoy fuyons nous la mort? ou
» pourquoy l'allons nous chercher bien loing,
» quand elle est tout auprès de nous? Car si ce
» n'est point de honte ny de deshonneur à ceulx
» qui sont extraicts de la race de Hercules, de
» servir aux successeurs de Philippus & d'A-
» lexandre, gaignons le travail & le danger d'une
» longue navigation, en nous allant rendre en-
» tre les mains d'Antigonus, lequel vray-sem-
» blablement doibt estre meilleur que n'est Pto-
» lomæus, d'autant que les Macedoniens va-
» lent mieulx que les Ægyptiens : & si nous
» dedaignons estre commandez par ceulx qui
» nous ont vaincus en armes, pourquoy vou-
» lons nous donques faire nostre maistre celuy
» qui ne nous a point vaincus, en nous mons-
» trant au lieu d'un, inferieurs à deux, l'un
» Antigonus, que nous fuyons, & l'autre Pro-
» lomæus, à qui nous allons faire la cour? Pou-
» vons nous là dessus alleguer que nous allons
» en Ægypte pour le regard de ta mere qui y
» est? vrayement tu luy feras un beau & joyeux

» spectacle, quand elle monstrera aux dames
» de la cour de Ptolomæus son filz prisonnier
» & fugitif, au lieu qu'il souloit paravant estre
» roy. Ne vault il pas donques mieulx, pen-
» dant que nous voyons encore le païs de la
» Laconie, & que nous avons noz propres ar-
» mes en nostre puissance, nous delivrer nous
» mesmes de celle desfortune, & en ce faisant
» nous justifier envers ceulx qui sont morts à
» Selasie pour la defense de Sparte, plus tost
» que d'aller laschement perdre nostre temps
» en Ægypte, en attendant des nouvelles pour
» sçavoir qui Antigonus aura laissé pour son lieu-
» tenant & gouverneur en Lacedæmone »?

LXIV. Therycion ayant dit de semblables paroles, Cleomenes luy respondit, « Tu penses
» donques que ce soit à toy magnanimité que
» de chercher la mort, qui est l'une des plus
» faciles & plus aisées choses qui puisse advenir
» à l'homme, & celle qu'il a plus à comman-
» dement & à main toutes les fois qu'il luy
» plaist : & ce pendant, meschant que tu es,
» tu fuis d'une fuitte plus lasche & plus hon-
» teuse que la premiere. Car plusieurs vaillans
» hommes, autres que nous ne sommes, ont
» bien autrefois cedé à leurs ennemis, ou pour
» quelque accident de fortune qui leur a esté
» contraire, ou ayans esté forcez par plus grand

» nombre de gens : mais celuy qui se laisse aller
» & qui succumbe aux travaux & labeurs, ou
» aux blasmes & louanges des hommes, il fault
» qu'il confesse qu'il est vaincu par sa propre
» lascheté : car il ne fault pas que la mort que
» lon se donne vouluntairement soit pour fouir
» à faire des actes laborieux, ains fault que
» celle mort mesme soit un acte louable, pource
» que c'est honte de vouloir vivre ou mourir
» pour l'amour de soy mesme, comme tu m'en-
» hortes que je face maintenant, pour me ti-
» rer hors des travaux où nous sommes de pre-
» sent, sans faire autre acte quelconque, ny
» utile ny honorable : là où au contraire je suis
» d'advis que toy ne moy ne devons jamais
» abandonner l'esperance de servir encore quel-
» que jour à nostre païs : car là où toute espe-
» rance nous defaudra, alors nous sera il tous-
» jours assez aisé de mourir toutes & quantes
» fois que nous vouldrons ».

LXV. A cela Therycion ne repliqua rien, mais à la premiere occasion qu'il eut de se pouvoir un peu escarter de Cleomenes sur le rivage en se destournant le long de la marine, il se tua luy mesme. Et Cleomenes partant de ce mesme rivage, cingla tant qu'il arriva en Afrique, là où il fut conduit par les gens du roy jusques en la ville d'Alexandrie, & là Ptolomæus à la pre-

miere arrivée luy feit un recueil assez commun : mais depuis quand il eut un peu donné de preuve de son sens & entendement, & fait cognoistre que parmy la simplicité ronde de sa vie Laconique, il y avoit une grace gentille & une grandeur de courage qui ne faisoit point de honte à la noblesse haulte de son sang, ny ne fleschissoit point à la fortune, le roy commencea à le gouster davantage & à prendre plus de plaisir à sa compagnie, qu'à ceulx qui luy disoyent & faisoyent toutes choses pour le flatter & pour luy complaire : & adonc se repentit il à bon esciant d'en avoir paravant fait si peu de compte, & de l'avoir ainsi abandonné à Antigonus, lequel par sa desfaitte avoit grandement augmenté sa puissance & sa gloire. Si commencea lors à le reconforter par toutes les caresses & faveurs dont il se peut adviser, luy promettant qu'il le renvoyeroit avec vaisseaux & argent en la Grece, & qu'il le remettroit en son royaulme : & ce pendant luy ordonna pour son entretenement une pension de vingt & quatre talents [1] par an, desquelz il s'entretenoit luy & ses gens simplement & sobrement, & despendoit tout le demourant à recueillir & soustenir ceulx qui se retiroyent de la Grece en Ægypte.

LXVI. Mais de malheur ce vieil Ptolomæus,

[1] Quatorze mille escus. *Amyot.* 112,050 livres de notre monnoie.

avant qu'il peuft accomplir ce qu'il avoit promis à Cleomenes, de le renvoyer en la Grece; deceda, & depuis fa mort la cour eftant tumbée en toute diffolution, yvrongnerie & gouvernement de femmes, le faict de Cleomenes fut auffi mis à nonchaloir : car le jeune roy [1] eftoit tant perdu d'amour de femmes & de vin, que lors qu'il eftoit le plus fobre & en fon meilleur fens, les plus grands de fes affaires où plus il s'appliquoit, eftoyent faire feftes & facrifices; fonner d'un tabourin parmy fon palais pour affembler le monde, & faire du bafteleur & triacleur, ce pendant qu'une Agathoclea qui eftoit fon amie, & la mere d'elle, & un macquereau nommé Oenanthes gouvernoyent tous les principaulx affaires du royaulme. Toutefois encore à fon advenement à la couronne il fe fervit un peu de Cleomenes, pource qu'il craignoit fon frere Magas qui avoit credit entre les gens de guerre, à caufe du port que luy faifoit fa mere : au moyen dequoy il approchoit de luy Cleomenes, & l'appelloit en fon eftroit confeil, là où il deliberoit des moyens comment il pourroit faire mourir fon frere : ce que tous les autres du confeil luy confeilloyent, excepté Cleomenes qui luy diffuadoit fort, remonftrant que plus toft il valoit mieulx engendrer plufieurs au-

[1] Philopator.

tres freres au roy pour seureté de sa personne, & pour leur departir entre eulx les charges du royaulme. A quoy Sosibius, qui estoit celuy des mignons du roy qui avoit le plus grand credit & le plus d'authorité aux affaires, respondit, que tant comme Magas vivroit, les gens de guerre estrangers, qui estoyent à la soude du roy, ne luy seroyent point trop asseurez. Cleomenes luy repliqua, quant à cela qu'ilz ne s'en donnassent point de peine, pource que de ces estrangers là il y en avoit plus de trois mille Peloponesiens, lesquelz feroyent tout ce qu'il voudroit, & qu'ilz viendroyent promptement avec leurs armes par tout où il les manderoit, au moindre clin d'œil & signe de la teste qu'il leur feroit. Ceste parole sembla bien sur l'heure faire foy de la bonne affection qu'il portoit au roy, & de la puissance qu'il avoit : mais depuis, la lascheté de Ptolomæus luy augmenta sa deffiance, & comme il advient ordinairement, que ceulx qui ont faulte de sens, reputent le plus seur estre, redoubter toutes choses & soy deffier d'un chascun, la souvenance de ce propos rendit Cleomenes redoubtable à ceulx qui avoyent credit en cour, pource qu'il avoit authorité envers les soudards estrangers, & y en avoit plusieurs qui disoyent, « Voyez vous cestuy » cy, c'est un lion parmy des brebis ». Car à

la verité aussi sembloit il tel proprement aux gens du roy, quand ilz consideroyent ses façons de faire, comment il regardoit de travers sans faire semblant de rien, & avoit tousjours un œil à espier ce que lon y faisoit.

LXVII. Si se lassa à la fin de demander navires & armée : mais ayant nouvelles que Antigonus estoit mort, & que les Achæïens estoyent empeschez de la guerre contre les Ætoliens, de maniere que les affaires le desiroyent & l'appelloyent, estant tout le Peloponese en trouble & en combustion, il demanda que lon le laissast aller seulement luy seul avec ses amis : mais personne ne luy voulut accorder : car quant au roy, il n'en entendoit rien, pource qu'il estoit continuellement entre des femmes à danser, yvrogner, jouer & mommer : & quant à Sosibius, qui avoit la superintendence de tous les affaires, il estimoit d'un costé que de retenir Cleomenes contre sa voulunté il leur seroit malaisé, & si y auroit du danger : & d'autre costé aussi de le laisser aller, luy qui estoit homme adventureux, & personnage de grande entreprise, & qui avoit cogneu les vices & les faultes qui estoyent en leur gouvernement du royaulme, ce ne seroit pas trop seurement fait : car il n'y avoit ny dons ny presens qu'on luy sceust faire, qui le peussent addoulcir. Mais ne plus

ne moins que le bœuf ſacré, qu'ilz appellent en Ægypte Apis, encore qu'il ait à boire & à manger tout ſon ſaoul, & qu'il ſemble eſtre en grandes delices, deſire neantmoins tousjours ſa vie naturelle, & ſa liberté de courir & ſaulter à ſon plaiſir, & monſtre evidemment qu'il ſe faſche d'eſtre tousjours entre les mains du presbtre qui a charge de le garder : auſſi n'y avoit il rien ès delices de la cour qui pleuſt à Cleomenes, ains, comme dit Achilles en Homere,

> Il languiſſoit d'eſtre tenu en ſerre,
> Ne demandant que d'aller à la guerre.

LXVIII. Etant donques Cleomenes & ſes affaires en tel eſtat, il arriva en Alexandrie un Meſſenien nommé Nicagoras, qui le haïſſoit particulierement en ſon cueur, mais au dehors faiſoit ſemblant de l'aimer : car il luy avoit autrefois vendu un beau lieu de plaiſance, & n'en avoit pas receu l'argent, fuſt ou pource que Cleomenes n'euſt pas le moyen de luy payer, ou pource qu'il n'euſt pas le loiſir pour les guerres qui l'occupoyent. Un jour doncques que Cleomenes d'adventure ſe promenoit ſur la greve du port, il apperceut ce Nicagoras deſcendant d'une navire, qui ne faiſoit qu'arriver, & l'ayant recogneu, le ſalua amiablement, & luy demanda quelle occaſion l'amenoit lors en Ægypte. Ni-

cagoras luy ayant rendu bien amiablement aussi ſon ſalut, reſpondit, qu'il avoit amené de beaux chevaux de ſervice pour la guerre au roy. Cleomenes s'en prit à rire, & luy dit, « Il euſt mieulx » valu que tu euſſes amené de belles courtiſa- » nes, des baladines & des putains : car c'eſt » ce qui plus agrée maintenant au roy ». Nicagoras ſur l'heure feit ſemblant de rire, mais peu de jours après il luy vint ramentevoir le lieu qu'il luy avoit autrefois vendu, & le prier qu'à tout le moins lors il luy en vouluſt bailler l'argent, l'aſſeurant qu'il ne l'en euſt point encore importuné, n'euſt eſté qu'il avoit perdu à ſa marchandiſe. Cleomenes luy reſpondit qu'il n'avoit rien de reſte de la penſion qu'on luy donnoit : dont ce Nicagoras eſtant courroucé, s'en alla rapporter à Soſibius le traict de mocquerie qu'il luy avoit ouy dire contre le roy. Soſibius fut bien aiſe de l'avoir entendu : mais deſirant avoir encore plus grande occaſion d'irriter le jeune roy contre Cleomenes, il ſuada à Nicagoras d'eſcrire une lettre au roy contre lui, comme ayant conſpiré ſi le roy luy donnoit des vaiſſeaux, de l'argent & des gens de guerre, de ſe ſaiſir de la ville de Cyrene. Ce que Nicagoras feit : & ayant eſcrit la miſſive, feit voile : quatre jours après qu'il fut party, Soſibius porta la lettre au roy, comme s'il l'euſt receuë à l'heure. Et irrita tel-

lement le jeune roy, qu'il fut deslors ordonné que lon referreroit Cleomenes en une grande maison, où lon luy bailleroit son vivre ordinaire, comme de coustume, excepté que lon luy defendroit de sortir du logis.

LXIX. Cela desja fascha bien Cleomenes, mais encore eut il bien pire esperance de son affaire à l'advenir par un tel accident : il y avoit l'un des mignons du roy, qui s'appelloit aussi Ptolomæus filz de Chrysermus, lequel avoit tousjours auparavant devisé assez familierement avec Cleomenes, & avoyent pris une liberté & privaulté de parler librement de toutes choses ensemble. Cleomenes l'envoya un jour prier de venir parler à luy. Ptolomæus y alla, ou en devisant, il tascha de luy destourner toutes les suspicions qu'il avoit, & de luy excuser tout ce que le roy avoit fait en son endroit : puis quand ilz eurent assez devisé, il s'en retourna, ne prenant pas garde que Cleomenes le suyvoit & estoit derriere jusques à la porte, à laquelle Ptolomæus tensa bien asprement les gardes, de ce qu'ilz gardoyent si negligemment & si peu soigneusement une beste sauvage si furieuse, & si mal aisée à reprendre si une fois elle eschappoit. Cleomenes ouit ces paroles, & s'en retourna au dedans du logis sans que Ptolomæus eust apperceu qu'il fust derriere luy : & retourné qu'il fut,

compta à ſes amis ce qu'il avoit entendu & ouy. Parquoy tous adonc jettans en courroux le reſte qu'ilz avoyent de bonne eſperance, reſolurent de ſe venger du tort & de l'injure que leur faiſoit Ptolomæus, en mourant ainſi comme il appartenoit à des Spartiates, ſans attendre que lon les vinſt hacher en pieces comme moutons, après que lon les auroit longuement tenus en meue à l'engres. Pource que ce ſeroit une grande honte à Cleomenes après avoir refuzé d'appointer avec Antigonus, qui eſtoit homme de guerre & prince de faict, attendre le loiſir de ceſt autre roy baſteleur & triacleur, juſques à ce qu'il luy pleuſt laiſſer ſon tabourin, & rompre ſa danſe & ſa mommerie, pour le venir faire mourir.

LXX. Ayans prins ceſte reſolution entre eulx, le roy Ptolomæus alla d'adventure à la ville de Canobus [1], & eulx feirent premierement courir un bruit par Alexandrie, que le roy eſtoit en propos de le delivrer de priſon, & ſuyvant une couſtume que ces roys d'Ægypte avoyent quand ilz vouloyent eſlargir un priſonnier & le remettre en ſa pleine liberté, qu'ilz luy envoyoyent le ſoir de devant à ſoupper avec des preſens, les amis de Cleomenes ayans preparé pluſieurs

[1] Canope, à l'embouchure la plus occidentale du Nil, & qui portoit ſon nom.

telz presens, les luy envoyerent, en trompant les gardes, & leur donnant à entendre que c'estoit de la part du roy que lon les luy envoyoit: car Cleomenes mesme sacrifia aux dieux, & envoya à ses gardes bonne part des viandes que lon luy avoit envoyées de dehors, & souppa le soir en festin avec ses amis, ayans des chappeaux de fleurs sur leurs testes, & dit on, qu'il se hasta de executer ce qu'il avoit entrepris, plus tost qu'il n'eust fait autrement, pour avoir apperceu qu'il y avoit un de ses valets sachant leur conspiration, qui alloit hors du logis coucher avec une femme, dont il estoit amoureux, ayant peur qu'il ne descouvrist leur entreprise. Quand ce vint sur le midy, & qu'il veit que les gardes estans yvres dormoyent, il prit son saye sur son dos, & en ouvrant la cousture à l'endroit de l'espaule droitte se jetta hors la maison l'espée nue en la main avec ses amis accoustrez tout de mesme, qui estoyent treze en tout. Entre lesquelz y en avoit un nommé Hippotas, qui estoit boitteux, lequel sortit avec eulx bien delibereement à la premiere saillie: mais quand il veit que pour l'attendre ilz marchoyent trop bellement, il les pria qu'ilz le tuassent, & qu'ilz ne laissassent point à executer leur entreprise pour le regard d'un homme inutile. Toutefois ilz rencontrerent d'adventure un homme de la ville, qui passoit

ſur un cheval par devant la porte de leur logis : ilz le feirent deſcendre & monterent Hippotas deſſus, puis s'en allerent courans parmy les rues, crians au peuple, liberté, liberté : mais tout ce populaire n'avoit de vertu ſinon juſques à louer Cleomenes & à admirer ſa hardieſſe, car au demourant de le ſuyvre ou de luy porter faveur perſonne n'en eut le courage : & en courant par la ville ilz rencontrerent Ptolomæus, celuy que nous avons dit qui eſtoit filz de Chryſermus, ainſi comme il ſortoit du palais, & ſe ruerent trois ſur luy, qui le tuerent en la place. Il y avoit un autre Ptolomæus, qui avoit charge de garder la ville d'Alexandrie, lequel ayant ouy le bruit, s'en venoit vers eulx dedans une coche : ilz luy allerent à l'encontre, & ayans premierement fait eſcarter ſes ſatellites & archers, qui marchoyent devant luy, le tirerent à bas de deſſus ſon chariot & le tuerent auſſi : puis s'en allerent vers le chaſteau en intention de delivrer tous les priſonniers qui y eſtoyent & s'en ſervir : mais les geoliers qui en avoyent la garde, avoyent bien fermé & muny les priſons de ſorte que Cleomenes fut rebouté de ceſte entente.

LXXI. Au moyen dequoy il s'en alla errant çà & là par la ville, ſans que perſonne ſe joigniſt à luy, ne qui luy feiſt teſte auſſi, pource que tout le monde s'en fuyoit de peur devant luy : parquoy

à la fin après avoir bien couru, se retournant devers ses amis, il leur dit, « Ce n'est pas de » merveille si des femmes commandent à un si » lasche peuple, veu qu'il fuit ainsi sa liberté ». Si les pria qu'ilz voulussent doncques tous mourir aussi magnanimement, comme il appartenoit à ceulx qui avoyent esté nourriz avec luy, & à la dignité des belles choses qu'il avoit faittes. Et lors le premier qui se feit tuer fut Hippotas, lequel mourut d'un coup d'espée que luy bailla l'un des plus jeunes de la compagnie à sa requeste, puis chascun des autres se tua aussi consequemment après, facilement & sans rien craindre, excepté Panteus, celuy qui estoit entré le premier dedans la ville de Megalopolis: c'estoit un fort beau jeune homme de visage, & qui avoit fort bien esté nourry en la discipline Laconique, & mieulx qu'autre de son aage, aussi en avoit Cleomenes esté amoureux, qui luy commanda, que quand il le verroit tumbé mort & tous les autres aussi, que lors il se tuast le dernier: parquoy estans jà tous les autres gisans par terre, Panteus les alla tous revisiter les uns après les autres, & sonder avec la poincte de son espée, pour voir s'il y en avoit point quelqu'un qui ne fust pas encore mort, & comme ayant entre les autres picqué Cleomenes auprès du talon, il eust apperceu qu'il fronceoit encore le-

visage, il le baisa & s'asseit auprès de luy : puis quand il veit qu'il eut à faict rendu l'esprit, alors l'embrassant tout mort, il se tua luy mesme dessus luy.

LXXII. Cleomenes doncques ayant esté roy de Sparte l'espace de seize ans, & ayant esté tel personnage que nous l'avons descrit, acheva ses jours en ceste sorte : dequoy le bruit s'estant incontinent espandu par toute la ville, Cratesiclea sa mere, encore qu'elle fust au demourant femme magnanime, oublia neantmoins un peu lors sa generosité, pour l'excessive douleur qu'elle sentit de ce grand accident, & embrassant les enfans de Cleomenes se prit à lamenter : mais l'aisné des enfans, sans que personne s'en fust jamais doubté, trouva moyen de se despestrer de ses mains, & montant dessus la couverture de la maison, se jetta du hault en bas la teste la premiere, dont il fut tout froissé, mais il n'en mourut pas pourtant, ains fut emporté criant & se courrouceant de ce que lon ne le vouloit pas laisser mourir. Le roy Ptolomæus ayant entendu ceste nouvelle, commanda que lon pendist le corps de Cleomenes l'ayant devant [1] conroyé, &

[1] Κρεμάσαι καταβυρσώσαντας, le pendre après l'avoir deseché & conroyé. Autres vieux livres lisent καταμυρίσαντας, c'est à dire, l'ayant premierement embaumé, à fin qu'il demeurast plus longuement entier au gibet, comme estoit la façon des Ægyptiens de garder les corps. Diodore Sicilien. *Amyot.*

que lon feist mourir ses enfans, sa mere & toutes les femmes qui estoyent avec elle, entre lesquelles estoit la femme de Panteus, l'une des plus belles dames de son temps & de plus gentil cueur. Il n'y avoit gueres qu'ilz estoyent mariez ensemble quand ces malheurs leur advindrent, & estoit encore leur amour en sa plus grande chaleur : ses parents ne l'avoyent pas voulu laisser aller & s'embarquer avec son mary, ains l'avoyent enfermée pour la retenir à force : mais peu de temps après ayant trouvé moyen de recouvrer un cheval & quelque peu d'argent, elle s'en fouit une nuict, picquant à toute bride vers le port de Tænare, là où elle s'embarqua sur une navire qui pattoit pour aller en Ægypte, & s'en alla trouver son mary, avec lequel elle suporta doulcement & joyeusement le vivre hors de sa maison en païs estranger. Et lors que les sergens vindrent prendre Cratesiclea pour la mener mourir, elle la conduisit par dessous le bras, en luy aidant à porter sa robbe & la reconfortant, combien qu'elle ne fust point autrement estonnée pour l'apprehension de la mort, & qu'elle demandast seulement ceste grace, que lon la feist mourir devant ses petits enfans : toutefois quand ilz furent au lieu ou lon avoit accoustumé de faire telles executions, les bourreaux tuerent premierement les enfans devant ses yeux, & puis elle après,

laquelle

laquelle en si griefve angoisse de douleur ne dit autre parole sinon, « Helas ! mes enfans, où estes » vous allez » ?

LXXIII. Et la femme de Panteus estant grande & forte, ceignant sa robbe par dessus, accoustra & enveloppa les corps des autres à mesure qu'elles furent executées, de ce qu'elle peut recouvrer, sans dire un seul mot, ny monstrer aucun signe d'estre troublée : & finablement s'estant elle mesme accoustrée, & ayant avallé son vestement autour d'elle, sans vouloir souffrir qu'autre personne s'approchast d'elle ny la regardast, sinon le bourreau qui estoit ordonné pour luy coupper la teste, elle mourut aussi constamment que sçauroit faire le plus vertueux homme du monde, sans avoir besoing de personne qui couvrist son corps ny l'enveloppast après sa mort, tant elle fut soigneuse de garder, mesme à la fin, l'honesteté qu'elle avoit tousjours observée en sa vie, & retenant encore en mourant le soing de l'honneur, dont elle avoit tousjours muny son corps tant comme elle avoit vescu. Ainsi ces dames Lacedæmonienes en ceste piteuse tragædie ayans joué leur rolle à l'envy des hommes en leurs derniers jours, à qui plus magnanimement endureroit la mort, fournirent de preuve evidente, pour verifier que la vertu ne peult estre oultragée par la fortune.

LXXIV. Peu de jours après, ceulx qui estoyent ordonnez pour garder le corps de Cleomenes pendu en croix, apperceurent un fort grand serpent entortillé à l'entour de sa teste, qui luy couvroit tout le visage, de sorte que nul oiseau de proye n'en approchoit pour en manger, dont le roy entra en une superstition & frayeur, craignant d'avoir offensé les dieux : ce qui donna occasion aux femmes de sa cour de faire plusieurs sacrifices de purification pour nettoyer ce peché, se persuadans qu'ilz avoyent fait mourir un personnage bien voulu & aimé de la divinité, & qui avoit quelque chose de plus que homme. Les citoyens mesmes de la ville d'Alexandrie allans sur le lieu, luy faisoyent prieres & l'invocquoyent comme un demidieu, en le nommant filz des dieux, jusques à ce que les plus sçavans les osterent de cest erreur, en leur remonstrant que tout ainsi comme des beufz, quand ilz vienent à se pourrir, s'engendrent les abeilles : des chevaux, les mouches guespes : & semblablement des asnes, quand ilz vienent aussi à putrefaction, grouillent des escharbots : aussi les corps des hommes, quand la liqueur de la mouëlle vient à se fondre & à se figer ensemble au dedans, produisent des serpents : ce que les anciens ayans entendu & cogneu, ont choisi entre tous les animaux le dragon pour l'approprier à l'homme.

SOMMAIRE

DES VIES DE TIBERIUS

ET CAIUS GRACCHUS.

Du pere & de la mere des Gracques. II. *Succès de l'éducation que leur donna leur mere.* III. *Différences de caractere entre les deux freres.* IV. *Leur ressemblance.* V. *Mariage de Tiberius.* VI. *Campagnes de Tiberius sous Scipion Africain le jeune.* VII. *Il sert en qualité de questeur sous le consul Caius Mancinus contre les Numantins.* VIII. *Il fait avec eux un traité qui sauve l'armée Romaine.* IX. *Jugement prononcé par le peuple sur Mancinus & Tiberius relativement à ce traité.* X. *De l'usage d'affermer aux pauvres citoyens Romains les terres des ennemis vaincus, réunies au domaine. Comment les riches étoient venus à bout de les en évincer.* XI. *Tiberius entreprend de faire rendre ces terres aux pauvres citoyens.* XII. *Sagesse de sa loi.* XIII. *Discours dont il l'appuie.* XIV. *Le tribun Octavius s'oppose à la loi de Tiberius.* XV. *Tiberius propose une nouvelle loi, pour obliger tous ceux qui possédoient plus de terres que les anciennes ordonnances ne le permettoient, de les quitter.* XVI. *Autre loi de Tiberius qui suspen-*

doit tous magistrats de leurs fonctions jusqu'à ce que sa loi fût approuvée ou rejettée. XVII. *Il fait déposer Octavius du tribunat.* XVIII. *La loi de Tiberius pour la réduction des terres est reçue.* XIX. *Il met sa femme & ses enfants sous la protection du peuple.* XX. *Il propose une nouvelle loi pour ordonner de partager aux pauvres citoyens l'argent qui proviendroit de la vente de la succession d'Attalus.* XXI. *Question embarrassante que lui fait Titus Annius.* XXII. *Discours de Tiberius pour justifier la déposition d'Octavius.* XXIII. *Autres loix proposées par Tiberius.* XXIV. *Présages funestes pour Tiberius.* XXV. *Blossius l'encourage.* XXVI. *Fulvius Flaccus vient l'avertir qu'on avoit formé dans le sénat le dessein de le tuer.* XXVII. *Nasica sort du sénat pour aller tuer Tiberius.* XXVIII. *Mort de Tiberius.* XXIX. *Son corps est jetté dans le Tybre.* XXX. *Nasica est obligé de sortir de Rome ; il meurt à Pergame.* XXXI. *Ressentiment du peuple contre Scipion l'Africain.* XXXII. *Vie retirée de Caius après la mort de son frere.* XXXIII. *Comment Caius est engagé à marcher sur les traces de son frere.* XXXIV. *Il engage les villes de Sardaigne à fournir des vêtemens aux soldats Romains.* XXXV. *Il revient à Rome, & se justifie de l'accusation intentée contre lui à cause de son retour.* XXXVI. *Il est nommé tribun.* XXXVII.

Premieres loix proposées par Caius. XXXVIII. *Plusieurs autres loix proposées par Caius.* XXXIX. *Propositions sages & utiles faites par Caius au sénat.* XL. *Comment il fait construire des grands-chemins.* XLI. *Il est nommé tribun pour la seconde fois.* XLII. *Le sénat suscite Livius Drusus pour détruire le crédit de Caius en gagnant le peuple par des concessions outrées.* XLIII. *Réflexions sur cette conduite du sénat.* XLIV. *Caius nommé commissaire pour présider au rétablissement de Carthage. Mort de Scipion.* XLV. *Présages funestes. Caius retourne à Rome.* XLVI. *Il échoue en la demande d'un troisieme tribunat.* XLVII. *Un licteur du consul Opimius est tué par des gens du parti de Caius.* XLVIII. *Le peuple s'indigne de l'intérêt que le sénat montroit prendre à la vengeance de cette mort.* XLIX. *Le peuple fait la garde pendant la nuit autour de la maison de Caius.* L. *La femme de Caius le conjure de ne point aller à la place publique.* LI. *Mort de Fulvius.* LII. *Mort de Caius.* LIII. *Leurs corps sont jettés dans la riviere.* LIV. *Opimius meurt convaincu de s'être vendu à Jugurtha.* LV. *Honneurs rendus par le peuple à la mémoire des Gracques.*

Depuis l'an 591 jusqu'à l'an 633 de Rome, avant J. C. 121.

La comparaison de Tiberius & Caius avec Agis & Cléomènes.

TIBERIUS ET GAIUS GRACCI.

AINSI doncques estant l'histoire des deux Grecs exposée, il reste que nous escrivions aussi celle des deux Romains, en laquelle nous ne verrons pas de moindres inconveniens advenus à Tiberius & à Gaius, qui tous deux furent filz de Tiberius Graccus : lequel encore qu'il eust esté deux fois consul [1], & une fois censeur, & qu'il eust eu l'honneur de deux triumphes, avoit neantmoins plus de dignité & plus de gloire à cause de sa vertu seule, pour laquelle il fut estimé digne d'espouser Cornelia fille de Scipion, qui desfeit Annibal, après la mort du pere : combien que de son vivant il ne luy eust point esté amy, ains plustost adversaire & ennemy.

II. Lon dit qu'il trouva un jour dedans son lict une couple de serpens, & que les devins ayans consideré que vouloit signifier ce presage, luy defendirent de les tuer tous deux, & de les laisser aussi eschapper tous deux, mais ouy bien l'un seulement, luy asseurans que s'il faisoit mourir le masle, cela luy apporteroit la mort à luy mesme, & s'il tuoit la femelle, que

[1] L'an de Rome 577 & 591.

ce feroit à Cornelia. Tiberius doncques aimant fa femme, joinct qu'il eftimoit eftre plus raifonnable que luy mouruft premier qu'elle, attendu qu'il eftoit le plus vieil, & elle encore jeune, tua le mafle, & laiffa efchapper la femelle : mais il mourut auffi tantoft après, laiffant douze enfans vivans, lefquelz il avoit tous euz de Cornelia, laquelle après le trefpas de fon mary, prenant tout le foing de fa maifon & de fes enfans, fe monftra fi honefte, fi bonne envers fes enfans, & fi magnanime, que lon jugea Tiberius avoir fagement fait, d'avoir voulu mourir plus toft qu'une telle femme. Car eftant en fa viduité, le roy Ptolomeus luy voulut communiquer l'honneur du diademe royal, & la faire royne, la demandant à femme : mais elle le refuza, & perdit en fa viduité tous fes enfans, exceptée une fille, qu'elle donna en mariage au jeune Scipion Africain, & Tiberius & Gaius dont nous efcrivons prefentement, lefquelz elle nourrit & inftitua fi diligemment, qu'eftans devenus plus honeftes & mieulx conditionnez que nulz autres jeunes hommes Romains de leur temps, on eftima que la nourriture en valoit mieulx que la nature : mais tout ainfi comme ès images de Caftor & de Pollux on apperçoit ne fçay quoy de difference, qui fait cognoiftre que l'un valoit mieulx à la lucte,

& l'autre à la courſe : auſſi entre ces deux jeunes freres, parmy les autres grandes ſimilitudes qu'ilz avoyent, d'eſtre tous deux heureuſement nez à la proueſſe de leurs perſonnes, à la temperance, à la liberalité, aux lettres, & à la magnanimité, il ſourdit de grandes differences quant aux effectz & quant à leurs adminiſtrations en la choſe publique : & me ſemble qu'il vauldra mieulx les declarer premier que d'entrer plus avant en matiere.

III. En premier lieu doncques, quant à la forme du viſage, quant au regard & au mouvement de la perſonne, Tiberius eſtoit plus doulx & plus poſé, & Gaius plus vehement, de ſorte que l'un en harenguant ſe maintenoit conſtamment en une place : & l'autre fut le premier des Romains qui commencea à ſe promener par la tribune aux harengues en preſchant, & à tirer ſa robbe de deſſus ſon eſpaule : comme lon eſcrit de Cleon Athenien, qu'il fut le premier des orateurs qui ouvrit ſa robbe, & frappa ſur ſa cuiſſe en parlant. Davantage la parole de Gaius parmy la force perſuaſive qu'elle avoit, eſtoit terrible & pleine d'affections : & celle de Tiberius au contraire, plus doulce & plus attrayante à pitié, la diction propre & pure, & exquiſement bien ordonnée : & celle de Gaius figurée, embellie & fardée. La meſme difference ſe cog-

noissoit aussi en leur table & en leur despense ordinaire : car celle de Tiberius estoit simple & sobre : & celle de Gaius, à comparaison des autres Romains, estoit bien sobre & estroitte aussi, mais au regard de son frere il se trouvoit curieux, delicat & superflu, comme Drusus luy reprocha un jour, qu'il avoit achepté des [1] daulphins d'argent au prix de [2] douze cents cinquante drachmes pour chasque livre pesant. Et quant aux meurs & à leur inclination naturelle, suyvant la difference de leur langage, l'un estoit doulx & gracieux, l'autre violent & cholere, de sorte qu'en harenguant il se laissoit aller quelquefois à son courroux contre sa voulunté, jusques à haulser sa voix en un ton plus agu, à dire des injures, & à confondre son parler : mais pource qu'il se sentoit subject à semblables saillies, il y usa d'un tel remede. Il avoit un serviteur nommé Licinius, homme de bon entendement, qui avec un instrument de musique, dont lon enseigne à haulser & baisser les tons, se tenoit derriere luy quand il harenguoit : & quand il sentoit que sa voix esclattoit un peu trop, & par cholere sortoit hors de ton, il luy souffloit par derriere un ton doulx, au son duquel Gaius

[1] Autres lisent en ce lieu Δελφικὰς, c'est à dire, tables d'argent de l'ouvrage de Delphes. *Amyot.* De la forme du trepied de Delphes.

[2] Six vingts cinq escus. *Amyot.* 972 liv. 10 s. de notre monnoie.

ſe moderoit incontinent, relaſchant la vehemence de ſa cholere & de ſa voix, & ſe revenoit facilement. Voilà les differences qui eſtoyent entre eulx.

IV. Au demourant leur vaillance contre les ennemis, juſtice vers les ſubjects, ſoing & diligence ès charges de leurs offices, temperance & continence alencontre des voluptez, eſtoyent en tout & par tout ſemblables ès deux. Il eſt vray que Tiberius eſtoit plus aagé que ſon frere de neuf ans, ce qui fut cauſe que leur entremiſe du gouvernement de la choſe publique fut diviſée de temps, & l'une des principales occaſions pourquoy leurs entrepriſes ne ſuccederent pas, pource qu'ilz ne florirent pas en un meſme temps, ny ne peurent pas conjoindre leur puiſſance enſemble, laquelle ſi elle ſe fuſt rencontrée en un meſme temps, euſt eſté très grande, & à l'adventure invincible.

V. Il nous fault doncques eſcrire ſepareement de chaſcun, & premierement de celuy qui eſt l'aiſné, lequel dès l'iſſue de ſon enfance fut tant eſtimé, que tout incontinent on l'aſſocia au college des preſbtres, que lon appelle à Rome les augures, qui ont la charge de conſiderer les ſignes & preſages des choſes à advenir, plus pour ſa vertu que pour ſa nobleſſe, ainſi que monſtra le teſmoignage d'Appius Clodius, perſonnage

qui avoit esté consul [1] & censeur, & de telle dignité qu'il avoit esté declaré & nommé prince du senat, aussi avoit il plus d'authorité que nul autre de son temps. Et un jour comme tous les augures mangeassent ensemble, après avoir salué & caressé fort amiablement Tiberius, il le recercha luy mesme de vouloir espouser sa fille [2] : ce que Tiberius accepta bien vouluntiers, & fut sur l'heure mesme passé l'accord du mariage entre eulx : parquoy Appius retournant en son logis dès le sueil de la porte appella sa femme à haulte voix, criant : « Antistia, j'ay fiancé nostre fille » Clodia » : Dequoy elle s'emerveillant, « Dea, » dit elle, quel besoing estoit il de soy haster » & precipiter tant ? Qu'eusses tu peu faire » davantage, si tu luy eusses trouvé Tiberius » Graccus pour mary » ? Je n'ignore pas toutefois, que quelques uns ont attribué ceste histoire à Tiberius pere de ceulx cy, & à Scipion l'Africain : mais la plus part des historiens la met ainsi que nous l'escrivons à present : & Polybius mesme escrit, qu'après la mort de Scipion les parents assemblez choisirent Tiberius entre tous les autres jeunes hommes pour luy donner Cornelia en mariage, comme n'ayant esté ny fiancée ny promise à autre quelconque par son pere.

[1] L'an de Rome 611.

[2] Tiberius n'avoit alors que vingt ans.

VI. Tiberius doncques le jeune estant à la guerre en Afrique soubs le second Scipion [1], qui avoit sa sœur en mariage, & logeant avec luy soubs une mesme tente, cogneut incontinent la nature de son capitaine douée de plusieurs belles, bonnes & grandes parties pour attirer les cueurs des hommes à imiter & desirer ensuyvre sa vertu. Si devint en peu de temps le plus humble & plus obeïssant, & le plus vaillant de sa personne qui fust entre tous les jeunes hommes de son temps, tellement que ce fut le premier qui monta sur la muraille des ennemis, ainsi comme dit Fannius, affirmant y avoir monté quant & luy, & l'avoir secondé en cest acte de prouesse : au moyen dequoy, estant present il estoit fort aimé de tout le camp, & absent fort desiré & regretté de tout le monde.

VII. Après [2] ceste guerre il fut esleu quæsteur, & luy escheut par le sort d'aller à l'encontre des Numantins avec l'un des consulz Caius Mancinus, lequel n'estoit point mauvais homme, mais bien le plus mal fortuné & le plus malheureux capitaine que les Romains eussent : & neantmoins en fortune si contraire, & en si grand malheur reluisit

[1] L'an de Rome 607 & 608. Il avoit seize ans.

[2] Plusieurs années après. L'affaire dont il va être question, & le consulat de Mancinus, sont de l'an de Rome 617. Tiberius étoit dans sa vingt-sixieme année.

encore plus clairement, non seulement le bon ſens & la prouesse de Tiberius, mais, qui eſt encore plus emerveillable, la reverence & l'obeïſſance qu'il portoit à ſon ſuperieur, combien qu'il fuſt ſi travaillé & ſi troublé de ſes meſadventures, qu'il ne ſçavoit luy meſme, s'il eſtoit capitaine ou non. Car ayant eſté desfait & batu en de groſſes batailles, il ſe partit de nuict abandonnant ſon camp : ce que les Numantins ayans apperceu, ſaiſirent premierement ſon camp, puis coururent après les fuyans, là où donnans ſur la cueuë ilz en occirent les derniers, & envelopperent toute ſon armée, de ſorte qu'ilz la rengerent en lieux malaiſez, dont il n'y avoit aucun moyen d'eſchapper : parquoy Mancinus deſeſperant en pouvoir ſortir à force, leur envoya par un herault demander appointement, à quoy les Numantins feirent reſponſe qu'ilz ne ſe fieroyent à perſonne, ſinon à Tiberius ſeul, & luy manderent qu'il l'envoyaſt devers eulx, ayans pris ceſte affection en partie pour les vertus du jeune homme, à cauſe que lon ne parloit que de luy en toute celle guerre, & en partie auſſi, par la ſouvenance qu'ilz avoyent de ſon pere Tiberius, qui faiſant la guerre en Heſpagne, & y ayant ſubjugué pluſieurs nations, donna la paix à ceulx de Numance, laquelle il feit depuis ratifier & confirmer au peuple Romain.

VIII. Ainſi y fut envoyé Tiberius qui parla à eulx, & leur faiſant paſſer partie de ce qu'il vouloit, & auſſi leur accordant partie de ce qu'ilz demandoyent, arreſta la paix avec eulx, en quoy faiſant il ſauva aſſeureement la vie à vingt mille citoyens Romains, oultre les eſclaves & autres vouluntaires qui ſuyvoyent le camp ſans eſtre des bendes : mais au demourant les Numantins prirent & pillerent tous les biens qui eſtoyent demourez dedans le camp des Romains, entre leſquelz ſe trouverent les papiers où eſtoyent contenus les comptes de la charge de Tiberius touchant l'adminiſtration des deniers, leſquelz deſirant ſingulierement recouvrer, il s'en retourna à Numance avec deux ou trois de ſes amis ſeulement, combien que l'armée Romaine fuſt desja bien avant en chemin : & appellant les gouverneurs & officiers de la ville, les pria de luy faire rendre ſes papiers, à fin qu'il ne donnaſt point d'occaſion à ſes envieux & malvueillans de le calumnier, quand il ne pourroit rendre compte de ce qu'il auroit manié. Les Numantins furent bien aiſes de ceſte adventure, & le prierent d'entrer dedans leur ville : & comme il s'arreſtaſt tout debout à conſulter en ſoy meſme, s'il y devoit entrer ou non, les officiers de Numance s'approcherent de luy, & le prirent par la main, le ſupplians de croire qu'ilz n'eſtoyent plus enne-

mis, ains bons amis, & qu'il se voulust fier en eulx, de façon que Tiberius fut d'opinion de le faire, pour l'envie qu'il avoit de recouvrer ses papiers, & aussi pour la doubte qu'il faisoit d'irriter les Numantins s'il eust monstré qu'il se fust deffié d'eulx. Quand il fut dedans, ilz luy feirent appareiller à disner, & le prierent avec toute l'instance qu'il leur fut possible, de se vouloir seoir & manger un peu avec eulx, puis luy rendirent ses papiers, & davantage luy offrirent tout ce qu'il vouldroit de ce qui avoit esté pris par eulx dedans le camp des Romains, dequoy il ne voulut prendre chose quelconque, sinon l'encens dont il uza au sacrifice qu'il feit pour la chose publique : & cela fait, il prit congé d'eulx en les remerciant ; & s'en retourna.

IX. Quand il fut de retour, tout le faict de cest appointement fut grandement repris & blasmé, comme indigne & faisant deshonneur à la dignité de Rome : mais les parents & amis de ceulx qui avoyent esté en ceste guerre, faisans la plus grande partie du peuple, s'assemblerent à l'entour de Tiberius, disans que des faultes qui y avoyent esté laschement faittes, il s'en falloit addresser & prendre au consul, & au reste, que c'estoit luy qui avoit sauvé un si grand nombre de citoyens : toutefois ceulx qui estoyent marris de l'infamie de cest appointement, vouloyent

que lon feist comme avoyent autrefois fait leurs anceftres en cas pareil : car ilz renvoyerent leurs capitaines tous nuds aux ennemis, pource qu'ilz s'eftoyent contentez que les Samnites les despouillaffent & laiffaffent eschapper la vie fauve, & ne leur envoyerent pas feulement les capitaines en chef, ains auffi tous ceulx qui avoyent eu aucune charge en l'armée & qui avoyent confenty à la compofition, pour convertir fur leurs teftes tout le peché de la contravention au ferment qu'ilz avoyent prefté, & à l'appointement qu'ilz avoyent juré. Mais en cela fe monftra bien evidemment l'amour & bienvueillance que le peuple portoit à Tiberius : car il ordonna que le conful Mancinus feroit rendu[1] piedz & poings liez aux Numantins, & pardonna à tout le refte pour le regard de Tiberius : en quoy il m'eft bien advis que Scipion luy aida, qui eftoit pour lors le premier homme de la ville de Rome, & qui plus y avoit d'authorité, qui toutefois fut blafmé de ce qu'il n'avoit auffi fauvé le conful Mancinus, & fait confirmer l'appointement accordé aux Numantins, veu que ce avoit efté Tiberius fon amy & fon allié qui l'avoit traitté.

X. Ces plaintes pour la plus part procedoyent de l'ambition des amis de Tiberius, & de quel-

[1] L'an de Rome 618. Ce fut Mancinus lui-même qui propofa la loi ; mais les Numantins le renvoyerent.

ques

ques hommes de lettres, qui l'irritoyent & le mettoyent en picque à l'encontre de Scipion, laquelle toutefois ne proceda point jusques à haine declarée, ny n'en ensuyvit mal aucun : & me semble que Tiberius ne fust point tumbé ès inconveniens où il tumba depuis, si Scipion eust esté present quand il entreprit ce qu'il meit en avant : mais il estoit desja à la guerre devant Numance [1], quand Tiberius commencea à proposer ses edicts pour une telle occasion : quand les Romains ancienement avoyent vaincu quelques uns de leurs voisins, pour l'amende ilz leur ostoyent bien souvent une portion de leurs terres, dont partie se vendoit au profit de la chose publique, & partie se joignoit au domaine, qui se bailloit puis après à ferme ou à rente aux pauvres citoyens qui n'avoyent point d'heritages, en payant un bien peu de rente tous les ans : mais les riches commencerent à haulser la rente & à en debouter par ce moyen les pauvres : à l'occasion dequoy fut faitte une ordonnance, qu'il ne fust loisible à citoyen Romain de tenir plus de cinq cents arpents de terre. Ceste ordonnance refrena pour un peu de temps l'avarice des riches, & aida aux pauvres qui demouroyent aux champs sur les terres qu'ilz avoyent prises à ferme de la chose publique, & vivoyent de ce que eulx ou

[1] L'an de Rome 620 & 621.

leurs anceſtres en avoyent eu dès le commencement : mais par laps de temps leurs voiſins riches, ſoubs noms de perſonnes ſuppoſées trouvoyent moyen de transferer en eulx les arrentemens, & à la fin ſans plus deſguiſer rien, en teindrent eulx meſmes publiquement & notoirement en leur nom la plus grande partie, de maniere que les pauvres en eſtans ainſi deboutez, n'alloyent plus de bon courage à la guerre, ny ne ſe foucioyent plus de nourrir & elever des enfans, tellement qu'en peu de temps l'Italie ſe fuſt trouvée depeuplée d'hommes de libre condition, & remplie de Barbares & d'eſclaves, par leſquelz les riches faiſoyent labourer les terres, dont ilz avoyent chaſſé des citoyens Romains : auquel inconvenient eſſaya de prouveoir & de remedier Caius Lælius l'amy de Scipion, mais pource que les gros de la ville luy furent à ce contraires, craignant qu'il n'en ſortiſt autre effect que une ſedition civile, il s'en deporta : & pour ceſte cauſe fut ſurnommé Lælius le ſage ou le ſçavant : car il ſemble que ce mot Sapiens ſignifie l'un & l'autre.

XI. Toutefois Tiberius, auſſi toſt qu'il fut eſleu tribun du peuple [1], ſe meit incontinent ſur ſes briſées à la ſuſcitation, ainſi que la plus part des hiſtoriens eſcrit, de Diophanes rhetoricien,

[1] L'an de Rome 621.

& de Blossius philosophe, qui le poulserent à ce faire, Diophanes estant banny de la ville de Mitylene, & Blossius natif de l'Italie en la ville de Cumes, ayant esté disciple & familier d'Antipater de Tarse à Rome mesme, où il luy feit l'honneur de luy dedier quelques siennes compositions de la philosophie. Aucuns en accusent aussi leur mere Cornelia, laquelle leur reprochoit que les Romains l'appelloyent encore belle mere de Scipion, non pas mere des Gracques. Les autres veulent dire que ce fut un Spurius Posthumius, compagnon de Tiberius & son concurrent en la gloire d'eloquence : pource que Tiberius à son retour de la guerre le trouvant fort avancé devant luy en honneur & reputation, & bien estimé de chascun, le voulut surmonter en attentant ceste hardie entreprise, & qui estoit de très grande expectation. Mais son frere mesme Gaius en un sien livre a escrit, que comme il alloit à la guerre de Numance, en passant par la Thoscane il trouva le païs presque desert; & ceulx qui y labouroyent la terre ou y gardoyent les bestes, pour la plus part esclaves Barbares, venus de païs estrange : à l'occasion dequoy deslors il se meit en teste l'entreprise de conduire cest œuvre à chef, qui fut cause d'infinis maulx à leur maison : mais, quand tout est dit, ce fut le peuple mesme qui plus enflamma

ſa convoitiſe d'honneur, & haſta ſa deliberation, l'invitant à y entrer par eſcritteaux que lon trouvoit par tout contre les murailles, ès portiques, ſur les ſepultures, ès quelz on le prioit de vouloir faire rendre aux pauvres citoyens Romains, les terres appartenantes à la choſe publique.

XII. Toutefois encore ne feit il pas ſeul de ſa teſte l'edict, ains le feit avec le conſeil des premiers hommes de la ville en vertu & en reputation, entre leſquelz eſtoyent Craſſus le ſouverain pontife, Mutius Scævola le juriſconſulte, qui lors eſtoit conſul [1], & Appius Claudius ſon beaupere : & ſi ſemble que jamais ne fut faite loy ſi doulce ne ſi gracieuſe, que celle là qu'il propoſa contre une ſi griefve injuſtice & ſi grande avarice : car ceulx qui devoyent eſtre punis de ce qu'ilz avoyent contrevenu aux loix, & à qui lon devoit oſter par force les terres qu'ilz tenoyent injuſtement contre les ordonnances expreſſes de Rome, & leur en faire payer l'amende, il voulut que ceulx là fuſſent rembourſez par le public de ce que les terres qu'ilz tenoyent illicitiment pouvoyent valoir, & qu'elles fuſſent remiſes ès mains des pauvres bourgeois qui n'en avoyent point, & qui avoyent beſoing de aide pour vivre.

[1] L'an de Rome 621.

XIII. Et combien que la reformation que son edict introduisoit fust ainsi gratieuse, le peuple neantmoins se contentoit, en oubliant tout le passé, que pour l'advenir au moins on ne luy feist plus de tort : mais les riches & ceulx qui se sentoyent bien heritez, haïssoyent l'edict pour leur avarice, & par un despit & une opiniastreté de ne vouloir point ceder, en vouloyent mal de mort à celuy qui l'avoit proposé, taschans à en divertir & desgouster le peuple, en disant que Tiberius introduisoit un nouveau departement des heritages, pour mettre la chose publique en combustion & renverser tout sans dessus dessoubs : mais ilz n'y gaignoyent rien, pource que Tiberius defendant ceste cause, qui de soy mesme estoit bonne & juste, avec une eloquence qui en eust peu prouver & justifier une mauvaise, estoit invincible, & n'y avoit personne qui le peust refuter ny soustenir, quand il venoit à discourir & à deduire en faveur des pauvres citoyens Romains, estant rout le peuple espandu au devant de la tribune aux harengues, « Que » les bestes sauvages qui estoyent par l'Italie » avoyent à tout le moins leurs gistes, leurs » tesnieres, & leurs cavernes où elles se reti- » royent : là où les hommes qui combatoyent » & mouroyent pour icelle, n'y avoyent chose » quelconque, sinon l'air & la lumiere, ains

» estoyent contraincts d'aller errans çà & là avec
» leurs femmes & leurs enfans, sans sejour &
» sans maison où ilz se peussent heberger : de
» sorte que les capitaines (disoit il) mentent
» ordinairement, quand pour encourager les
» soudards, ilz les prient & admonestent de
» combatre vaillamment pour les sepultures, les
» temples & les autelz d'eulx & de leurs prede-
» cesseurs : car il n'y a pas un de tant de pauvres
» bourgeois Romains, qui sçeust monstrer ny
» un autel domestique, ny une sepulture de ses
» ancestres : ains vont les pauvres gens à la
» guerre combatre & mourir pour les delices,
» la richesse & superfluité d'autruy : & les appelle
» lon à faulses enseignes seigneurs & dominateurs
» de la terre habitable, là où ilz n'ont pas un seul
» poulce de terre qui soit à eulx.

XIV. Ces paroles & autres semblables prononcées avec gravité grande & une compassion veritable, emouvoyent tellement le commun peuple, & le ravissoyent hors de soy, qu'il n'y avoit personne des adversaires qui le peust soustenir : parquoy laissans le contredire & refuter par raison, ilz se tournerent devers Marcus Octavius, l'un des compagnons de Tiberius en l'office de Tribun du peuple. C'estoit un jeune homme sage, posé & rassis de sa nature, familier amy de Tiberius, tellement que la premiere

fois que lon s'addressa à luy, pour le faire opposer à l'enterinement & confirmation de cest edict, il s'en excusa, pour le regard de la familiarité & amitié qu'il avoit avec Tiberius. Mais à la fin comme forcé par la multitude & l'authorité de tant de gros personnages qui l'en pressoyent, il resista à Tiberius, & s'opposa à son ordonnance : ce qui estoit suffisant pour la rompre : car s'il y a un seul Tribun qui empesche & qui contredise, encore que tous les autres consentent, il l'emporte, & ne peuvent tous les autres ensemble rien faire, s'il y a un seul opposant.

XV. Dequoy Tiberius s'estant irrité, se deporta de mettre en avant ceste premiere loy gratieuse, & par despit en remeit une autre plus aggreable au menu peuple, & plus aspre alencontre des riches, par laquelle il vouloit que ceulx qui tenoyent des terres en plus grande quantité que ne permettoyent les ancienes ordonnances, fussent contraincts d'en vuider promptement leurs mains : sur quoy il avoit tous les jours ordinairement de grandes altercations en la tribune aux harengues alencontre d'Octavius, ès quelles combien que l'un contestast alencontre de l'autre avec une vehemence d'affection, & avec une obstination extreme, si ne dirent ilz jamais une seule mauvaise parole l'un

contre l'autre, ny ne leur eschappa jamais en quelque cholere qu'ilz fussent, un mot qui touchast l'honneur de son compagnon : par où il appert, que l'estre bien né & bien nourry, modere & arreste l'entendement de l'homme, non seulement ès choses de plaisir, le gardant d'oultre passer les bornes d'honneur ny en faict ny en dict, mais aussi en courroux, & ès plus ardentes ambitions & convoitises d'honneur.

XVI. Auquel propos Tiberius voyant que sa loy touchoit entre autres à Octavius, à cause qu'il tenoit beaucoup des terres publiques, le pria à part de ne plus debatre contre luy, promettant luy rendre du sien propre la valeur des terres qu'il seroit contrainct de lascher, combien qu'il ne fust pas autrement des bien riches : mais Octavius n'en ayant voulu rien faire pour ses prieres, il meit adonc en avant un edict que tous magistrats cessassent toute jurisdiction & tout exercice de leur estat, jusques à ce que sa loy eust esté ou approuvée ou reprouvée par les voix du peuple : & si seella luy mesme de son propre cachet les portes du temple de Saturne, où estoyent les coffres de l'espargne, à fin que les quæsteurs ou tresoriers n'y peussent ce temps pendant rien prendre ny rien mettre, imposant de grosses amendes aux præteurs & autres magistrats ayans jurisdiction ordinaire, qui con-

treviendroyent aucunement à son edict : de maniere que tous les officiers craignans d'encourir ceste peine, laisserent l'exercice de leur jurisdiction. A l'occasion dequoy, les riches qui avoyent grand nombre d'heritages changerent de robbes, se promenans par la place avec une chere dolente, & triste contenance, & espierent secrettement de le surprendre, ayans attiltré gens pour l'occire, qui fut cause que luy mesme au veu & sceu de tout le monde, porta aussi dessoubs sa robbe longue une sorte de courte dague dont usent les brigands, que les Latins appellent proprement dolon. Quand le jour prefix fut escheu pour proceder à l'enterinement & publication de son edict, Tiberius appella le peuple pour donner ses voix, & les riches ravirent à force les vases où se mettoyent les buletins des voix, de maniere que les choses estoyent pour tomber en grand trouble & grande confusion, pource que Tiberius y pouvoit estre le plus fort en nombre d'hommes, qui ja s'assembloyent autour de luy pour cest effect, n'eust esté que Manlius & Fulvius tous deux personnages de dignité consulaire, s'addresserent à luy en le priant les mains joinctes, & les larmes aux yeux, qu'il s'en voulust deporter. Tiberius tant pource qu'il voyoit qu'il y avoit danger de quelque grand inconvenient, qui estoit pour advenir tout promptement, que

pour la reverence auſſi qu'il portoit à deux ſi notables perſonnes, ſe reteint un peu, leur demandant qu'ilz vouloyent donques qu'il feiſt: ilz reſpondirent qu'ilz n'eſtoyent pas ſuffiſans pour le conſeiller en affaire de ſi grande conſequence, mais qu'ilz le prioyent de vouloir remettre le tout à la deliberation du ſenat: ce qu'il leur accorda ſur l'heure.

XVII. Mais depuis voyant que le ſenat aſſemblé là deſſus ne concluoit rien, à cauſe que les riches y avoyent trop d'authorité, alors il ſe meit à pourſuyvre une autre choſe qui n'eſtoit ny honeſte ny legitime, c'eſtoit de faire priver & depoſer Octavius de ſon magiſtrat, ſçachant bien qu'il ne viendroit jamais à bout autrement de faire authorizer ſon decret: mais premier que de ce faire, il le pria publiquement devant tout le peuple avec très gratieuſes paroles, en luy touchant en la main, qu'il ſe vouluſt departir de ſon oppoſition, & faire ce plaiſir au peuple, qui le requeroit de choſe juſte & raiſonnable, & qui demandoit ceſte recompenſe bien petite au lieu de tant de peines & de travaux qu'il enduroit pour la choſe publique. Octavius rejetta toutes ſes prieres: & adonc Tiberius dit tout hault, qu'eſtans tous deux en magiſtrat d'authorité pareille & de puiſſance egale, contraires l'un à l'autre en choſe de ſi grande importance, il eſtoit

impossible que ce different à la fin se vuidast sans guerre civile, & qu'il ne voyoit remede aucun à cest inconvenient, sinon que l'un d'eux fust deposé de son magistrat, & dit à Octavius qu'il le meist en jeu le premier, & qu'il descendroit bien vouluntiers du tribunal, & se rendroit homme privé, si ainsi plaisoit au peuple. Octavius n'en voulut rien faire : & Tiberius luy repliqua qu'il le feroit donques contre luy, s'il ne changeoit d'advis après avoir eu temps d'y penser : & à tant feit rompre l'assemblée du peuple pour ce jour là. Le lendemain s'estant le peuple rassemblé, Tiberius montant dessus la tribune, essaya de rechef de persuader à Octavius qu'il se deportast : mais à la fin, voyant qu'il ne le pouvoit divertir aucunement, il meit la chose aux voix du peuple, s'il luy plaisoit que Octavius fust deposé de son magistrat. Or y avoit il trente & cinq lignées du peuple, desquelles les dixsept avoyent ja donné leurs voix contre luy, & n'en falloit plus que une seule pour le faire destituer : parquoy il feit un peu surseoir la procedure sur ce poinct, & supplia encore de rechef Octavius en l'embrassant devant tout le peuple, avec toute l'instance de prieres que lon sçauroit faire, qu'il ne voulust point par opiniastreté, souffrir que une telle honte luy fust faitte, d'estre publiquement destitué de son estat, ny estre aussi cause qu'on luy

peuſt imputer qu'il euſt eſté miniſtre d'un ſi piteux acte. Lon dit que Octavius en ceſt endroit fut un peu emeu & attendry de ſes prieres, & qu'ayant les larmes aux yeux, il demoura aſſez longuement ſans reſpondre : mais quand il jetta ſes yeux devers les riches & poſſeſſeurs de terres qui eſtoyent enſemble en groſſe trouppe, il eut à mon advis honte & peur d'eſtre mal voulu & mal eſtimé d'eulx, & aima mieulx prendre genereuſement le hazard de ſa deſtitution, diſant à Tiberius qu'il feiſt ce qu'il voudroit. Ainſi eſtant ſon abrogation paſſée & authorizée par les voix du peuple, Tiberius commanda à l'un de ſes ſerfs affranchis, qu'il le tiraſt à bas hors de la tribune aux harengues : car il ſe ſervoit de ſes affranchis au lieu de ſergens. Cela rendit la choſe encore plus pitoyable de voir tirer ainſi ignominieuſement Octavius à force : &, qui plus eſt, la commune luy voulut courir ſus, mais les riches accoururent à ſon aide, qui empeſcherent que lon ne l'oultrageaſt davantage : & luy ſe ſauva de viſteſſe tout ſeul, ayant ainſi eſté reſcoux de la fureur du peuple : mais un ſien ſerviteur fidele qui ſe mettoit au devant pour luy ſauver les coups, y eut les yeux crevez contre la voulunté de Tiberius, lequel y accourut à grande haſte, quand il en entendit le bruit.

XVIII. Cela fait, l'edict touchant les terres

publiques fut adonc paſſé & confirmé, & eſleut on trois commiſſaires pour en faire l'inquiſition & la diſtribution. Les commiſſaires furent Tiberius luy meſme, Appius Clodius ſon beaupere, & Gaius Graccus ſon frere, qui n'eſtoit pas pour lors dedans Rome, ains eſtoit au camp devant la ville de Numance ſoubs Scipion l'Africain. Ces choſes furent faittes paiſiblement par Tiberius, ſans que perſonne luy ozaſt plus aller alencontre : & qui plus eſt, il feit ſubſtituer au lieu d'Octavius non une perſonne de qualité, ains ſeulement un de ſes ſuyvans & dependans qui s'appelloit Mutius, dont les riches & les nobles eſtoyent grandement indignez contre luy, & redoubtans ſon accroiſſemenr, faiſoyent au ſenat tout ce qui eſtoit en eulx pour luy faire deſpit & honte : car il demanda qu'on luy baillaſt une tente aux deſpens du public, quand il iroit par les champs pour proceder au departement des terres, comme lon faiſoit aux autres qui alloyent bien ſouvent en de beaucoup moindres commiſſions. Ilz la luy refuzerent tout à plat, & pour ſa deſpenſe ordinaire luy taxerent par jour neuf oboles [1], à

[1] Ce ſont environ cinq ſols & demy. *Amyot.* 1 liv. 3 ſ. 4 d. $\frac{3}{8}$ de notre monnoie, l'obole valant 2 ſ. 7 d. $\frac{3}{8}$ de notre monnoie, ce qui donne pour la drachme, qui vaut ſix oboles ſelon Pline, 15 ſ. 6 d. $\frac{3}{4}$, ſuivant l'eſtimation que nous avons ſuivie; & 3 d. $\frac{9}{80}$ pour le chalque, dont dix faiſoient une obole, ſelon le même Pline.

la suscitation de Publius Nasica, lequel se declara en ce faict son ennemy à toute oultrance, pource qu'il possedoit grande quantité des terres publiques, & estoit fort marry de se voir contrainct à force d'en vuider ses mains.

XIX. Mais le peuple à l'opposite s'en irritoit & enflammoit encore davantage contre les riches : tellement qu'estant mort soudainement un des amis de Tiberius, sur le corps duquel, aussi tost qu'il fust trespassé, il apparut de bien mauvais signes, la commune accourut à son enterrement, criant tout hault que lon l'avoit empoisonné, & chargeans le lict sur leurs espaules assisterent au feu de ses funerailles, là où se descouvrirent aucuns indices, qui feirent penser qu'ilz n'estoyent pas hors de propos de presumer qu'il y eust eu du poison, pource que le corps se creva, dont il sortit une quantité d'humeurs corrompues qui esteignirent le feu, de maniere qu'il en fallut apporter d'autre, lequel encore ne se voulut point prendre ny brusler, jusques à ce que lon fut contraint de transporter le corps ailleurs, là où lon eut beaucoup d'affaires à l'allumer. Ce que voyant Tiberius, pour plus encore mutiner la commune, se vestit de dueil, & apportant ses enfans en public, supplia le peuple de les vouloir avoir pour recom-

mandez eulx & leur mere, comme ja desesperant quant à luy de son salut.

XX. Environ ce temps deceda Attalus surnommé Philopater [1], & Eudemus Pergamenien apporta son testament à Rome, par lequel il instituoit le peuple Romain son heritier : parquoy Tiberius pour tousjours se mettre de plus en plus en la bonne grace de la commune, meit incontinent en avant un ediɛt, que l'argent comptant qui proviendroit de la succession de ce roy fust distribué entre les pauvres citoyens, ausquelz escherroit d'avoirpart au de partement des terres communes, pour eulx meubler & se prouvoir des choses necessaires à labourer la terre. Au demourant, quant aux villes qui estoyent du royaume d'Attalus, il dit qu'il n'appartenoit point au senat d'en rien ordonner, & que c'estoit à faire au peuple à en disposer, & que luy mesme le proposeroit. Cela fut cause de le faire encore haïr davantage du senat, & y eut un senateur nommé Pompeius, qui se dressant en piedz dit qu'il estoit prochain voisin de Tiberius, & que pour ce voisinage il sçavoit comme le Pergamenien Eudemus luy avoit donné l'un des bendeaux royaux du roy Attalus, avec une robbe de pourpre, en signifiance qu'il devoit un jour estre roy de Rome : & Quintus Metellus luy

[1] Qui étoit monté sur le trône l'an de Rome 616.

reprocha, que son pere estant censeur, quand les Romains ayans souppé en ville retournoyent après soupper en leurs maisons, ilz esteignoyent leurs torches & flambeaux, de peur qu'il ne semblast, si on les veoit retourner, qu'ilz demourassent trop tard ès compagnies & ès bancquets : là où, au contraire, les plus seditieux & plus necessiteux du menu populaire esclairoyent à son filz, & luy faisoyent compagnie quand il alloit par la ville toute la nuict.

XXI. Or y avoit il lors un nommé Titus Annius, homme qui n'estoit ne bon ny honeste, mais on le tenoit pour un grand argueur & pour homme nompareil à subtilement interroguer & cautement respondre : celuy là provoqua Tiberius à compromettre alencontre de luy, s'il vouloit dire qu'il n'eust pas imprimé une note d'infamie à un sien compagnon, en un magistrat qui par les loix Romaines devoit estre sainct & de tout poinct inviolable. Le peuple prit ceste provocation à courroux, & Tiberius se tira aussi tost en avant, & ayant fait assembler le peuple, commanda que lon amenast cestuy Annius, auquel il vouloit faire faire le procès sur le champ : mais luy se sentant de beaucoup inferieur à Tiberius en dignité & en eloquence, recourut à ses subtilitez de finement interroguer un homme pour le prendre par sa parole, priant Tiberius,

Tiberius, avant que d'entrer en son accusation, qu'il luy voulust premierement respondre à une seule demande qu'il luy feroit. Tiberius luy permeit de demander ce qu'il vouldroit : & leur estant donné silence, Annius luy demanda, « Si » tu me voulois diffamer & injurier, & que » j'appellasse l'un de tes compagnons à mon aide, » lequel se levast pour me secourir, & que tu » en fusses despit, luy vouldrois tu pour cela » oster son magistrat » ? Lon dit que Tiberius à ceste interrogatoire demoura si confus, que combien qu'il fust l'un des plus prompts à parler & des plus asseurez à harenguer de son temps, ce neantmoins il demoura tout muet sans pouvoir rien respondre, & pour ceste cause rompit l'assemblée sur l'heure mesme.

XXII. Et depuis cognoissant qu'entre tous ses actes, la deposition d'Octavius sembloit, non seulement aux nobles, mais aussi au commun populaire, issue d'une passion trop devoyée de raison, pource qu'il sembloit qu'il eust abbatu & avillé la dignité des tribuns du peuple, qui jusques à ce temps là avoit esté tenue si grande & si honorable : parquoy pour s'en justifier il feit une harengue au peuple, de laquelle il ne sera point impertinent d'extraire & mettre en cest endroit aucuns arguments, à fin que de là on puisse estimer, quelle estoit la force, la

richesse & vehemence de son eloquence. Car il dit, « Que le tribunat estoit voirement sa-
» cré, sainct & inviolable, à cause qu'il estoit
» particulierement devoué à la protection du peu-
» ple, & estably pour procurer son bien : mais
» si au contraire il se trouve qu'il face tort au
» peuple, il retrenche sa puissance, & luy oste
» le moyen de declarer sa voulunté par ses voix,
» alors il se prive soy mesme des privileges &
» prerogatives de son estat, en ne faisant pas
» ce, pourquoy telles preeminences luy ont esté
» premierement baillées : autrement il faudroit
» doncques endurer qu'un tribun, si bon luy
» sembloit, demolist le Capitole & meit le feu
» en l'arcenal, & toutefois quand bien il feroit
» tous ces excès là, encore seroit il tribun du
» peuple pour le moins mauvais : mais quand
» il tasche à oster l'authorité & la puissance du
» peuple, alors il n'est plus aucunement tribun.
» Ne seroit-ce doncques pas chose de tout poinct
» hors d'apparence de raison, que le tribun peust
» emmener en prison, toutes & quantes fois
» que bon luy semble, un consul, & que le
» peuple ne peust oster à un tribun la puissance
» que luy donne le magistrat, quand il en vou-
» droit user au prejudice de celuy qui la luy a
» donnée? car c'est le peuple qui eslit autant le
» consul que le tribun. Davantage la dignité

» royale, pource qu'elle comprend souveraine-
» ment en soy l'authorité & la puissance de toutes
» sortes de magistrats ensemble, est consacrée
» avec très grandes & très sainctes cerimonies,
» comme approchante fort près de la divinité :
» & neantmoins le peuple chassa le roy Tarquin,
» pource qu'il usoit violentement de son autho-
» rité, & pour l'injustice d'un seul homme, le
» magistrat le plus ancien, & celuy qui avoit
» fondé Rome, fut aboly. Et qu'y a il en toute
» la ville de Rome qui soit si sainct ne si ve-
» nerable, que sont les religieuses Vestales, les-
» quelles ont charge de conserver & entretenir le
» feu eternel? & toutefois si aucune d'elles est con-
» vaincue d'avoir forfait à son honneur, elle est
» ensevelie en terre toute vive : & quand elles
» vienent à mesprendre contre les dieux, elles
» perdent toute la franchise qu'elles ont pour
» la reverence du service des dieux. Aussi n'est
» il doncques point raisonnable qu'il jouïsse de
» la franchise qu'il a pour defendre le peuple,
» quand luy mesme l'offense : car il veult abo-
» lir la puissance dont il tient la siene. Et s'il
» a esté esleu tribun, pource qu'il s'est trouvé
» que la plus part des lignées du peuple l'ont
» esleu pour tel, comme n'est il plus juste qu'il
» en soit privé, pource que toutes les lignées
» ensemble l'en ont declaré indigne, & l'ont

» destitué ? Il n'est rien si sainct ne si inviolable
» que sont les choses offertes, données & con-
» sacrées aux dieux : & toutefois jamais il ne
» s'est trouvé personne qui ait voulu defendre
» au peuple de s'en servir, de les remuer &
» transporter de lieu à autre toutes & quantes
» fois qu'il luy à pleu : par ainsi luy a il esté
» loisible de transferer le tribunat, aussi bien
» comme une offrande consacrée, en un autre.
» Davantage, qu'il n'y ait pas un magistrat qui
» ne se puisse legitimement deposer, il appert
» par ce qu'il s'est trouvé souvent, que ceulx
» qui les ont euz s'en sont eulx mesmes depo-
» sez, ou ont prié que lon les en dechargeast ».
Voilà les principaux chefz & fondemens de la
justification de Tiberius.

XXIII. Mais ses amis voyans les menaces &
les menées que les riches & nobles faisoyent
alencontre de luy, furent d'advis qu'il devoit
encore poursuyvre pour la seureté de sa person-
ne, un second tribunat pour l'année ensuyvant :
& adonc il commencea à reflatter encore de plus
en plus le commun peuple par edicts nouveaux
qu'il meit en avant, par lesquelz il ostoit le
temps & le nombre prefix des années que le
citoyen Romain estoit tenu d'aller à la guerre,
quand il y estoit appellé, & que son nom estoit
enrollé. Il donnoit permission d'appeller de la

sentence de tous juges devant le peuple, & mesloit parmy les senateurs, qui lors avoyent seuls la preeminence & authorité de juger, nombre pareil de chevaliers Romains, allant ainsi par toutes voyes diminuant & affoiblissant l'authorité du senat, en augmentant celle du peuple plus par opiniastreté que par discours de raison, qui jugeast que ce fust chose juste ne profitable à la chose publique. Qui plus est, quand on commencea à recueillir les voix & suffrages du peuple sur l'authorization de ses edicts nouveaux, sentant que ses adversaires estoyent les plus forts en celle assemblée, à cause que tout le peuple n'estoit point encore amassé, il commencea à tenser & dire injures à ses compagnons, pour tousjours gaigner temps, & encore à la fin rompit il l'assemblée, & commanda que lon retournast le lendemain, auquel il se trouva le premier sur la place en robbe de deuil tout esploré & affligé à sa contenance, suppliant l'assistence du peuple que lon eust pitié de luy, pource qu'il disoit avoir peur, que ses ennemis ne vinssent la nuict forcer ou abattre sa maison pour le faire mourir. Cela emeut tellement le monde, qu'il y en eut plusieurs qui dresserent des tentes alentour de sa maison, & y feirent le guet toute la nuict pour le garder.

XXIV. Mais au poinct du jour le poulailler

qui gardoit les poulets, par les signes desquelz on devine les choses à advenir, les apporta, & leur jetta devant eulx à manger, mais ilz ne voulurent point sortir de la cage, excepté un, encore fut ce après qu'il l'eut bien secouée, & si ne voulut point toucher à la mangeaille qu'on luy presenta, ains haulsa seulement l'aile gauche & estendit la cuisse, puis s'en refouit au dedans de la cage. Ce presage feit souvenir à Tiberius d'un autre qu'il avoit eu paravant : car il avoit son armet qu'il portoit à la guerre fort beau & bien accoustré, dedans lequel se glisserent deux serpents sans que lon s'en donnast de garde, & feirent des œufs dedans & les esclouirent : ce qui fut cause que Tiberius s'estonna encore plus du sinistre presage des poulets : toutefois si sortit il de sa maison quand il sceut que le peuple estoit desja tout assemblé dedans le Capitole, mais au sortir il donna si grand coup de la poincte du pied contre la pierre du sueil de l'huis, qu'il se rompit l'ongle du gros ortueil, dont il sortit du sang qui percea oultre son soulier, & n'eut pas gueres cheminé que deux corbeaux luy apparurent, se combatans l'un l'autre sur les tuiles d'une maison à main gauche, & passant par là une si grosse foule de peuple, toutefois une pierre que poulsa l'un de ces corbeaux, vint à tumber au pied de Tiberius

feul. Cela arresta & y feit penser les plus audacieux mesmes de ceulx qui estoyent autour de luy.

XXV. Mais Blossius de Cumes qui l'accompagnoit, luy dit, que ce seroit grande honte à luy, & bien assez pour faire perdre le cueur à ses adherens, que Tiberius qui estoit filz de Graccus, nepveu de Scipion l'Africain, & chef de la part[1] du peuple Romain, pour la crainte d'un corbeau laissast d'obeïr à ses citoyens qui l'appelloyent, & que ses adversaires & malveillans ne tourneroyent pas ceste faulte en risée, ains prescheroyent au peuple que ce seroit jà un tour de tyran tout formé, qui par arrogance & mespris abuseroit de leur facilité. Davantage il accourut plusieurs messagers, que ses amis estans desjà au Capitole luy envoyoyent, en luy mandant qu'il se hastast & que tout s'y portoit bien pour luy : aussi y fut son arrivée fort honorable : car si tost que le peuple l'apperceut de tout loing, il jetta un grand cry de joye pour sa bienvenue, & le recueuillit on, quand il fut monté, avec grande demonstration & de grand soing de sa personne & de merveilleuse affection, prenans garde qu'homme quelconque ne s'approchast de luy, qu'il ne fust bien cogneu. Et là comme Mutius commenceast à rappeller les lignées du peuple pour proce-

[1] De la part, n'est point dans le grec, & ne signifie rien.

der à donner leurs voix, on ne pouvoit rien faire de ce que l'on avoit accoustumé en tel cas pour le grand bruit que demenoyent les derniers de l'assemblée, tant ilz poulsoyent & estoyent repoulsez en s'efforceant de penetrer tousjours plus avant, & s'entremeslants les uns parmy les autres.

XXVI. Sur ces entrefaittes Flavius[1] Flaccus l'un des senateurs monta en lieu dont toute l'assistence le pouvoit voir, & quand il veit que sa voix ne pouvoit arriver jusques aux oreilles de Tiberius, il luy feit signe de la main, qu'il avoit quelque chose d'importance à luy dire. Tiberius commanda incontinent que lon fendist la presse, & ainsi monta Flavius à grande peine, & s'approchant luy dit, qu'en plein senat les plus riches & les plus gros de la ville n'ayans peu induire & attirer le consul à leur intention, avoyent resolu de le tuer eulx mesmes, ayans autour d'eulx grand nombre de leurs suyvans & de leurs serfs armez pour cest effect. Tiberius incontinent declara ceste conspiration à ses amis & adherents, lesquelz ceignirent aussi tost leurs longues robbes par dessus, & rompirent les javelines, que portoyent les sergens en leurs mains pour faire retirer

[1] Mais plutôt Fulvius qui fut consul huit ans après, l'an de Rome 629, prit parti avec Caius Gracchus, & fut tué avec lui l'an de Rome 633.

le peuple, dont ilz prirent les tronçons pour en repoulser & combatre ceulx qui les assaudroyent, dequoy ceulx qui estoyent plus loing s'esbahissoyent, & demandoyent que cela vouloit dire. Tiberius pour leur monstrer par signe le danger auquel il estoit, touchoit à sa teste avec les deux mains, à cause que lon ne pouvoit pour le grand bruit entendre sa voix.

XXVII. Mais ses adversaires ayans veu ce signe là, s'en coururent vistement au senat crier, que Tiberius demandoit au peuple un diademe & bandeau royal, & que s'en estoit un certain signe que lon l'avoit veu toucher de la main à sa teste. Ce rapport meit la compagnie en grand trouble, & adonc Nasica requit au consul president au senat qu'il voulust secourir la chose publique, & exterminer celuy qui attentoit de se faire tyran. Le consul luy respondit doulcement, qu'il ne commenceroit point à user de force ny de main mise, & qu'il ne feroit mourir aucun citoyen qui n'eust esté jugé premierement & condamné : mais que si le peuple seduit ou forcé par Tiberius ordonnoit chose aucune qui fust contraire aux loix, qu'il ne le recevroit ny ne le garderoit point. Nasica adonc se levant en cholere, « Puis que donc le souverain » magistrat ne fait compte de secourir la chose » publique, ceulx qui voudront conserver l'au-

» thorité des loix, qu'ilz me suyvent ». Ayant dit ces paroles, il tira le reply de sa robbe dessus sa teste, & s'en alla droit au Capitole, & ceulx qui le suyvirent entortillerent tous leurs robbes à l'entour de leurs bras, chassans & faisans retirer ceulx qu'ilz rencontroyent en leur chemin, combien que peu de gens s'ozassent presenter au devant de telz personnages pour les arrester, à cause que c'estoyent tous les plus dignes & les plus notables hommes de la ville : ains s'enfuyoit tout le monde devant eulx, & en tumbant de haste, fouloyent les uns les autres aux pieds. Ceulx qui les suyvoyent, avoyent apporté de la maison de gros leviers & gros bastons, & en allant prenoyent en leurs mains les esclats & les pieds des tables & des chaires, que la foule du peuple en fuyant renversoit par terre & brisoit, & marchoyent atout le grand pas la part où ilz pensoyent trouver Tiberius, frappans sur ceulx qu'ilz rencontroyent en leur chemin, de maniere qu'en peu d'heure ilz eurent fait escarter la commune, & y en eut de tuez en ceste fuitte.

XXVIII. Ce que voyant Tiberius, se voulut aussi sauver de vistesse : mais ainsi qu'il fuyoit, il y eut quelqu'un qui le prit par le bout de sa robbe pour l'arrester, & luy la laissant s'enfouit tout en saye, mais en courant il broncha & tumba sur d'autres qui estoyent tumbez devant luy : &

ainsi comme il se cuidoit relever, le premier qui le frappa, au moins que lon veist apertement, fut l'un de ses compagnons au tribunat, Publius Satureius, qui luy donna d'un pied de selle sur la teste, & le second coup qu'il receut luy fut donné par Lucius Rufus, qui s'en glorifioit, comme s'il eust fait un beau chef d'œuvre. Il mourut en ce tumulte plus de trois cens autres personnes, qui tous furent assommez à coups de bastons & de pierres, sans qu'il y en eust un seul occis de ferrement. Ce fut la premiere sedition entre les citoyens de Rome, qui fut decidée avec meurtre & effusion de sang, depuis que les roys en avoyent esté dechassez : car toutes les autres dissensions du paravant qui n'avoyent point esté legeres ne petites, s'estoyent pacifiées doulcement, les deux parts ayans cedé l'une à l'autre, le senat pour la crainte de la commune, & la commune pour reverence du senat : & si semble que Tiberius mesme eust alors facilement cedé s'ilz y eussent procedé par amiable voye de remonstrances : & encore plus tost eust il cedé, quand ilz y fussent allez par voye de faict, sans toutefois tuer ny meurtrir personne : car il n'y avoit pas lors à l'entour de luy plus de trois mille hommes du peuple.

XXIX. Mais il semble que ceste conspiration fut executée à l'encontre de luy, plus par la

haine & rancune que luy portoyent les riches, que pour les autres occasions, qu'ilz faignoyent & supposoyent à l'encontre de luy, en preuve dequoy lon peult alleguer la cruaulté & inhumanité dont ilz userent encontre son corps mort : car ilz ne voulurent jamais permettre à son frere, qui les en requit, de l'enlever pour l'ensepvelir de nuict, ains le jetterent avec les autres morts dedans la riviere, encore ne fut ce pas tout : car de ses amis, ilz en bannirent les uns sans y garder forme de procès, & feirent mourir les autres sur qui ilz peurent mettre les mains, entre lesquelz fut occis le rhetoricien Diophanes, & un Gaius Billius qu'ilz enfermerent dedans un tonneau avec des serpens & viperes, & le feirent en ce poinct mourir. Blossius de Cumes fut mené devant les consulz qui l'interroguerent sur ce qui s'estoit fait : il leur confessa franchement qu'il avoit executé tout ce que Tiberius luy avoit commandé. Et comme Nasica luy demandast, « Et quoy, s'il t'eust commandé d'aller mettre » le feu au Capitole » ? il respondit, « Que » Tiberius ne luy eust jamais commandé une » telle chose ». Et comme plusieurs autres par plusieurs fois recouppassent, luy demandans, « Mais s'il te l'eust commandé » ? « Je l'eusse, » respondit il, fait : car il ne me l'eust point » commandé, s'il n'eust esté profitable pour le

» peuple ». Toutefois il se sauva lors, & depuis s'en fouit en Asie devers Aristonicus les affaires duquel estans ruinez, il se tua luy mesme.

XXX. Au demourant, le senat pour contenter & appaiser le peuple de ce qui lors se presentoit, ne s'opposa plus au departement des terres publiques, ains luy permeit de substituer un autre commissaire pour cest effect au lieu de Tiberius. Si fut esleu Publius Crassus qui estoit son allié, pource que sa fille Licinia estoit mariée à Gaius Graccus, combien que Cornelius Nepos dit, que ce ne fut pas la fille de Crassus que Gaius espouza, mais celle de Brutus qui triumpha des Lusitaniens [1] : toutefois la plus part des historiens le met ainsi que nous l'escrivons. Mais quoy qu'il y eust, le peuple estoit très mal content de ceste mort, & voyoit on evidemment qu'il ne cherchoit & n'attendoit que quelque occasion pour la venger, & desjà menaçoit on Nasica de l'en appeller en justice. A raison dequoy, le senat craignant qu'il n'en eust affaire, ordonna sans qu'il en fust autrement besoing, de l'envoyer en Asie : car le commun peuple ne dissimuloit point sa malvueillance quand il le rencontroit, ains s'irritoit bien aigrement à l'encontre de luy, en l'appellant tyran & meurtrier, excommunié & maudit,

[1] Des Portugais, en qualité de proconsul, l'an de Rome 618.

ayant fouillé ses mains du sang d'un magistrat sacré, & dedans le plus sainct, le plus devot & le plus venerable temple qui fust en toute la ville, tellement qu'il fut contraint de sortir en fin de la ville, combien qu'il fust obligé pour le deu de son office de faire les principaux & plus grands sacrifices, à cause qu'il estoit le souverain pontife : & allant hors de son païs errant, sans honneur, & avec grand travail, & trouble d'entendement, il mourut bien tost après, non gueres loing de la ville de Pergamum.

XXXI. Et ne se fault pas esbahir si le peuple haïssoit ainsi fort Nasica, attendu que Scipion l'Africain mesme, que le peuple Romain avoit autant & plus aimé qu'il ne feit oncques autre homme, & plus justement, en cuida perdre de tout poinct l'amour & bienvueillance que le peuple luy portoit, pource qu'estant au siege devant Numance, quand il entendit ceste mort de Tiberius, il prononcea tout hault ces vers d'Homere :

> Que desormais autant en puisse il prendre
> A qui voudra telle chose entreprendre.

Avec ce qu'en pleine assemblée du peuple estant interrogé par Gaius & par Fulvius qu'il luy sembloit de ceste mort de Tiberius, il feit une response, par laquelle il donna à entendre que

les actions du defunct ne luy plaisoyent point : car depuis cela le peuple le rabroua, & luy rompit le fil de son propos quand il cuida harenguer : ce que jamais au paravant il ne luy avoit fait : & luy aussi se laissa aller à la cholere, jusques à dire des paroles injurieuses à l'assistence du peuple.

XXXII. Au reste, Gaius Graccus du commencement, fust ou pource qu'il craignist les ennemis de son feu frere, ou pource qu'il cherchast les moyens de les faire encore plus haïr au peuple, demoura un temps sans hanter la place en public, & se teint sans rien entreprendre dedans sa maison, comme personne contente de se tenir bassement, & qui de lors en avant se deliberoit de vivre à soy petitement sans plus s'entremettre d'affaire quelconque, de sorte qu'il donna occasion à quelques uns de penser & de dire qu'il n'approuvoit point, ains trouvoit mauvaises les choses que son frere avoit mises en avant : mais il estoit encore lors bien jeune, par ce qu'il avoit neuf ans entiers moins que son frere Tiberius, lequel n'avoit pas encore trente ans [1] quand il fut tué : toutefois avec le temps, il commencea petit à petit à faire

[1] Il fut tué sur la fin de l'an de Rome 621 ; il étoit donc né à la fin de l'an 591, ou au commencement de l'an 592 de Rome, & Gaius l'an 600.

cognoiſtre ſes meurs & ſa nature, qui n'eſtoyent amies des delices ny de pareſſe, ny ſubjettes à plaiſir, & moins à la convoitiſe d'amaſſer : ains s'exercitoit à l'eloquence, & en faiſoit proviſion comme d'ailes, pour puis après ſe jetter aux affaires de la choſe publique, de ſorte qu'il eſtoit tout evident, que quand ſon temps ſeroit venu il ne chommeroit pas.

XXXIII. Car comme l'un de ſes amis nommé Vectius, euſt eſté appellé en juſtice, il prit la charge de le defendre en jugement : auquel le peuple aſſiſtant treſſaillit & fut tout ravy, en maniere de dire, d'aiſe & de joye qu'il eut de le voir & ouyr : & fut trouvé ſi bien diſant, que les autres orateurs ne ſembloyent qu'enfans auprès de luy. A l'occaſion dequoy les riches & les nobles commencerent de rechef à entrer en une nouvelle peur, & murmuroyent desjà fort entre eulx, qu'il le falloit bien engarder qu'il ne parvinſt à l'office du tribunat du peuple : & advint de fortune qu'eſtant eſleu queſteur, il luy eſcheut par le ſort d'aller avec le conſul Oreſtes [1] en l'iſle de Sardagne, dequoy ſes ennemis furent bien joyeux, & luy n'en fut pas marry, comme celuy qui eſtoit homme de guerre, & non moins exercité aux armes qu'au plaider & à l'eloquence : joinct auſſi qu'il re-

[1] L'an de Rome 628.

doubtoit

doubtoit encore la tribune aux harengues & l'entremise des affaires, & neantmoins ne pouvoit du tout resister à la voulunté du peuple & de ses amis qui l'y appelloyent : au moyen dequoy il fut bien aise d'avoir occasion legitime de s'absenter pour un temps de la ville en faisant ce voyage, combien que plusieurs soyent d'opinion, que cestuy cy estoit encore plus populaire & plus ambitieux de la faveur & de la bonne grace de la commune que n'avoit esté son frere, toutefois la verité est au contraire : car il fut conduict plus par contrainte au commencement de son entremise des affaires, que par jugement ny de propos deliberé : & escrit l'orateur Ciceron, qu'il avoit resolu de fouir toute administration de magistrat, & de vivre personne privée en paix & tranquillité : mais son frere luy apparut en songe, qui l'appellant par son nom, luy dit, « Que differes tu, mon » frere ? Il n'est possible que tu puisses eschap» per, pource qu'une mesme vie & une mesme » mort nous est à tous deux predestinée pour » avoir procuré l'utilité du peuple ».

XXXIV. Estant doncques Gaius arrivé en Sardagne, il y feit voir toutes les preuves qu'un homme sçauroit faire de sa valeur, & se monstra plus vaillant que nul autre des jeunes hommes de son aage encontre les ennemis, plus

juste envers les subjects, & plus obeïssant envers son capitaine, en honneur qu'il luy rendoit, & en bienvueillance qu'il luy portoit mais en temperance, sobrieté & tolerance de labeurs, il surpassa ceulx mesmes qui estoyent encore plus aagez que luy. Or fut d'adventure l'hyver fort fascheux & maladif en Sardagne, & manda le capitaine aux villes qu'elles eussent à fournir quelques vestemens pour les soudards: mais elles envoyerent en diligence à Rome supplier le senat, que lon les exemptast de celle charge. Le senat trouva leurs remonstrances raisonnables, & escrivit au capitaine qu'il trouvast autre moyen de revestir ses gens. Le capitaine ne le pouvoit faire autrement, parquoy les soudards ce pendant enduroyent beaucoup de mal : mais Gaius alla luy mesme par les villes, & leur allegua tant de belles raisons, que d'elles mesmes elles en envoyerent & secoururent le camp des Romains à ce besoing : ce que ayant esté rapporté à Rome, on interpreta incontinent que c'estoit un commencement de gaigner la bonne grace du peuple : ce qui donna bien à penser au senat.

XXXV. Là dessus arriverent d'Afrique des ambassadeurs du roy Mycipsa, lesquelz dirent que leur maistre en faveur & pour l'amour de Gaius Graccus avoit envoyé des bledz à leur

armée en Sardagne : dont les senateurs furent si despits qu'ilz chasserent les ambassadeurs hors du senat, & ordonnerent que lon y envoyeroit d'autres gens de guerre au lieu de ceulx qui y estoyent, mais que Orestes y demoureroit tousjours comme capitaine, faisans leur compte que Gaius y demoureroit aussi pour quæsteur : mais luy ces nouvelles ouyes, monta incontinent sur mer, & s'en retourna à Rome en cholere [1]. Quand on le veit ainsi de retour à Rome contre l'esperance de chascun, il en fut blasmé, non seulement par ses ennemis, mais aussi par le commun peuple, à qui il sembla estrange qu'il s'en fust revenu avant le capitaine, duquel il estoit quæsteur. Dequoy estant accusé par devant les censeurs, il demanda audience pour s'en justifier : & ayant respondu, renversa tellement les opinions des escoutans, qu'il n'y eut celuy qui ne jugeast qu'on luy avoit fait un très grand tort : car il remonstra qu'il avoit esté douze ans à la guerre, là où les autres n'estoyent contraincts d'y aller que dix : & qu'il avoit demouré quæsteur auprès de son capitaine l'espace de trois ans [2], là où la loy luy permettoit qu'au bout de l'an il s'en peust retourner : & que luy seul de tous ceulx qui avoyent esté à ceste guerre,

[1] L'an de Rome 631.

[2] Deux ans seulement suivant Aulu-Gelle.

avoit porté sa bourse pleine, & l'avoit rapportée toute vuide, là où les autres ayans beu le vin qu'ilz y avoyent porté dedans des barrots, les avoyent depuis rapportez tous pleins d'or & d'argent.

XXXVI. Depuis on le voulut encore charger d'avoir esté consentant d'une conspiration qui s'estoit descouverte en la ville de Fregelles [1]. Mais ayant effacé tout souspeçon, & s'estant à pur & à plein justifié de tout, il se meit à demander incontinent l'office du tribunat du peuple, en quoy il eut pour adversaires jurez, tous les hommes de qualité universellement : mais aussi à l'opposite, il eut si grande faveur de la commune, qu'il accourut de toutes les parties de l'Italie gens pour assister à son election, en si grand nombre, que plusieurs ne pouvoyent pas trouver à loger : & n'estant pas la place du champ de Mars assez spacieuse pour contenir une si grande multitude de peuple, il y en avoit qui donnoyent leurs voix de dessus les couvertures & les tuiles des maisons. Si ne peurent les nobles forcer d'autre chose la voulunté du peuple, ny rabbatre de l'esperance de Gaius, sinon d'autant que esperant estre le premier tribun, il fut declaré seulement le quatrieme : mais si tost qu'il fut instalé en son magistrat [2], il se trouva incon-

[1] Ville du Latium, qu'Opimius, alors préteur, prit & détruisit.
[2] L'an de Rome 632.

tinent le premier, pource qu'il estoit autant ou plus eloquent que nul autre de son temps, & avoit le subject d'un accident, qui luy donnoit hardiesse grande de parler, en deplorant la mort de son frere : car de quelque matiere qu'il parlast, il faisoit tousjours tumber là le propos, leur ramenant en memoire les choses passées, & leur mettant devant les yeux les exemples de leurs ancestres, qui avoyent ancienement fait la guerre aux Falisques, à cause d'un Genucius tribun du peuple, auquel ilz avoyent dit injure, & condamnerent à mourir un Caius Veturius, à cause que luy seul n'avoit pas voulu ceder & donner lieu à un tribun du peuple passant par la place : « Là où ceulx cy, disoit il, en vostre » presence & devant voz yeux ont assommé à » coups de baston Tiberius mon frere, & en » ont trainé le corps mort depuis le mont du » Capitole par toute la ville, pour le jetter en » la riviere, & quant & luy ont aussi cruelle» ment occis tous ceulx de ses amis, sur qui » ilz ont peu mettre les mains, sans y garder » aucune forme de justice : & neantmoins par » la coustume de tout temps observée en ceste » ville de Rome, quand quelqu'un est accusé » de crime capital, & qu'il fault de se trouver » à l'assignation qui luy a esté donnée, encore » envoye lon le matin à la porte de son logis

» une trompette, pour le sommer à son de
» trompe de comparoir : & n'ont point les juges
» accoustumé de le condamner, que ceste ceri-
» monie n'ait esté premierement observée : tant
» noz predecesseurs ont esté retenus & reservez
» là où il a esté question de la mort d'un citoyen
» Romain ».

XXXVII. Ayant donques Gaius par telz langages premierement emeu le peuple, car il avoit une voix forte & puissante à merveilles, il proposa deux loix : la premiere, « Que celuy qui » auroit une fois esté deposé d'aucun magistrat » par le peuple, ne fust plus capable d'en pouvoir » tenir d'autre : la seconde, Que si quelque » magistrat avoit banny aucun citoyen, sans luy » avoir prealablement fait son procès, le jugement » & la cognoissance en apparteinst au peuple ». Desquelles loix, la premiere notoit d'infamie evidemment Octavius, que Tiberius avoit fait deposer de son tribunat par le peuple : & l'autre touchoit Popilius, lequel estant præteur avoit banny les amis de Tiberius : au moyen dequoy il n'attendit pas l'issue du jugement, ains s'en alla vouluntairement en exil hors de l'Italie. Mais quant à la premiere, luy mesme la revoca depuis, disant qu'il donnoit Octavius aux prieres de sa mere Cornelia, qui l'en avoit requis, dont le peuple fut bien aise, & le luy ottroya, honorant

ceste dame non moins pour le regard de ses enfans, que de Scipion son pere, pource que depuis ayant fait dresser une statue de cuyvre en son honneur, il y feit mettre & graver ceste inscription, Cornelia mere des Gracques. Lon treuve par escript plusieurs propos assez affettez, & sentans trop son vulgaire plaideur, que Gaius dit en sa defense contre quelqu'un de ses ennemis: comme quand il dit, « Ozes tu bien mesdire de » Cornelia, celle qui a enfanté Tiberius » ? Et estant celuy qui en avoit mesdit suspect & noté du peché de Sodomie : « Sur quoy, luy dit il, » prens tu la hardiesse de te comparer à Cornelia ? » as tu enfanté comme elle ? Et toutefois il n'y » a celuy dedans Rome qui ne sçache, qu'elle, » qui est femme, a plus longuement esté sans » homme, que toy qui es homme ». Ainsi estoyent picquans & aigres les traicts de Gaius : car on en pourroit extraire beaucoup de semblables de ses escrits.

XXXVIII. Au reste, il meit en avant depuis plusieurs loix pour augmenter la puissance du peuple & diminuer celle du senat : l'une fut touchant le repeuplement de plusieurs citez, par laquelle il distribuoit toutes les terres communes aux pauvres citoyens que lon y envoyeroit habiter : l'autre portoit, que lon donnast des habillemens aux gens de guerre aux despens de la

chose publique, sans que pour cela leur soude diminuast de rien, & que lon ne peust enroller ny recevoir à la soude citoyen, qui n'eust dix sept ans passez pour le moins. Une autre donnoit pareil droit ès elections des magistrats à tous les alliez & confederez habitans par toute l'Italie, qu'aux propres bourgeois manans & habitans dedans la ville de Rome mesme. Une autre taxoit le prix bien petit, auquel se distribueroit le bled au pauvre peuple : une autre appartenoit à l'institution de ceulx qui pourroyent estre juges, par laquelle il retrenchoit beaucoup de la precminence & authorité du senat, pource que paravant les senateurs estoyent seuls juges de tous procès, à l'occasion dequoy ilz estoyent grandement honorez & redoubtez du peuple & des chevaliers Romains, & luy y adjoustoit trois cents chevaliers Romains, autant comme il y avoit de senateurs, & feit que les jugemens de toutes causes furent communs entre ces six cents hommes. En faisant passer ceste loy, on dit qu'il observa diligemment toute autre chose, & mesmement ce poinct, que là où tous les autres harengueurs en preschant le peuple se tournoyent devers le palais auquel se tenoit le senat, & devers l'endroit de la place qui se nomme Comitium, luy au contraire, commencea lors à se tourner en harenguant au dehors devers

l'autre bout de la place, & depuis ce temps là l'obferva tousjours foigneufement, fans jamais y faillir, en quoy faifant, par un petit deftour & changement de regard feulement, il remua unê très grande chofe : car il transfera, par maniere de dire, toute la force de la chofe publique du fenat au peuple, en rendant le gouvernement, qui paravant eftoit en la main de la nobleffe, entierement populaire, par enfeigner aux orateurs qui propofoyent les matieres en public, que c'eftoit au peuple où il falloit vifer, & là où il convenoit fe adreffer, & non pas au fenat.

XXXIX. Mais ayant le peuple non feulement receu & approuvé fa loy touchant les jugemens, ains luy ayant davantage donné pouvoir de choifir entre les chevaliers Romains ceulx qu'il vouldroit pour eftre juges, il fe trouva avoir en main une puiffance abfoluë, par maniere de dire, tellement que le fenat mefme recevoit confeil de luy : auffi luy confeilloit il tousjours & luy mettoit en avant chofes appartenantes à fa dignité, comme fut entre autres, le decret qu'il propofa touchant quelques bledz que Fabius vicepræteur avoit envoyez d'Hefpagne, qui fut très jufte & très honorable : car il fuada au fenat de faire vendre le bled & en renvoyer l'argent aux villes & communaultez qui l'avoyent fourny, & quant & quant d'en faire une reprimende à ce Fabius, pource qu'il rendoit l'empire Romain

odieux & insupportable aux subjects d'iceluy. Ceste proposition luy engendra grande gloire & grande bienvueillance ès provinces subjettes aux Romains. Davantage il meit en avant plusieurs repeuplemens de villes destruittes, de faire paver & accoustrer les grands chemins, & bastir de grands greniers pour y faire provision & munition de bledz, de toutes lesquelles œuvres luy mesme entreprenoit la charge & la superintendence de les conduire à chef, ne se lassant point, pour travail qu'il eust, de prouvoir & donner ordre à tant & de si grandes entreprises, ains les achevant toutes avec si grand labeur & si merveilleuse diligence & promptitude, qu'il sembloit qu'il n'en eust qu'une seule à faire, tellement que ceulx mesmes qui le haïssoyent & qui le craignoyent, s'esbahissoyent de voir comment il estoit actif & expeditif en toutes choses.

XL. Le peuple semblablement s'esmerveilloit aussi à le regarder seulement, voyant tousjours autour de luy une tourbe grande d'ouvriers, maneuvres, ambassadeurs, officiers, gens de guerre, gens de lettres, à tous lesquelz il satisfaisoit avec une facilité merveilleuse, retenant tousjours sa dignité, en usant toutefois de courtoisie & d'humanité grande, en s'accommodant particulierement à chascun d'eulx, de sorte qu'il faisoit trouver ses calumniateurs importuns &

fascheux, quand ilz alloyent disans qu'il estoit à craindre, en l'appellant homme violent & insupportable, tant il sçavoit bien gaigner la bienvueillance de la commune, estant encore plus populaire en sa conversation & en ses actions, qu'il n'estoit en ses harengues. Mais la charge en laquelle il employa plus de diligence & de solicitude, fut à dresser & accoustrer les grands chemins, ayant le soing, que la grace & beaulté y fust conjointe avec la commodité : car il les faisoit tirer à doitte ligne à travers les champs solides, & les affermir en les pavant de pierre dure taillée, & les fondant dessus force arene entassée qu'il faisoit conduire sur les lieux. Quand il se rencontroit des vallées & des fondrieres que les torrents cavent, il les faisoit combler, ou bien bastir des ponts par dessus de haulteur egale aux deux costez, de sorte que l'ouvrage venoit à se trouver tout aplany & tout uny au niveau, qui estoit chose belle à voir. Qui plus est, il feit compartir & diviser tous ces chemins par milles, contenant chasque mille environ huict stades, (* qui sont une demie lieuë), mettant au bout de chasque mille pour le marquer une pierre : & si feit encore mettre aux deux orées de ces chemins ainsi pavez deçà & delà d'autres pierres un peu relevées, moins distantes l'une de l'autre, pour

* Ceci n'est point dans le grec. La lieue a 24 stades.

aider les voyageans à monter à cheval sans avoir besoing de personne qui les montast.

XLI. Pour lesquelles causes, le peuple le magnifiant & hault louant à merveilles, & estant prest à luy en faire toutes demonstrations de bienvueillance & d'amour, il dit un jour en harenguant publiquement, qu'il avoit une seule grace à leur demander, laquelle s'il plaisoit au peuple luy ottroyer, il se sentiroit entierement satisfait, & s'il la luy refuzoit, il ne s'en plaindroit point autrement. Chascun pensa lors que ce fust le consulat qu'il voulust demander, & s'attendoit tout le monde qu'il deust briguer le consulat & le tribunat tout ensemble : mais quand le jour de de l'election des consulz fut escheut, chascun estant fort attentif à voir qu'il feroit, on fut esbahy que lon le veit descendre sur le champ de Mars, amenant Gaius Fannius avec ses amis pour luy favoriser à la poursuitte du consulat. Cela servit tant à Fannius, qu'il en fut promptement esleu consul [1], & Gaius fut aussi esleu tribun du peuple pour la seconde fois sans qu'il l'eust demandé ne poursuyvy, mais le peuple le voulut ainsi. Et voyant qu'il avoit le senat pour ennemy declaré, & que Fannius le consul se monstroit en son endroit froid amy, il recommencea de rechef à rechercher la bonne grace

[1] Il fut consul l'an de Rome 632. Voyez les Observations.

du peuple par edicts nouveaux & nouvelles loix, mettant en avant que lon envoyast de pauvres bourgeois pour repeupler les villes de Tarente & de Capouë, & que lon donnast droit entier de bourgeoisie Romaine à tous les peuples Latins.

XLII. Ce que voyant le senat, & craignant qu'il ne devinst à la fin si puissant, qu'il n'y eust plus d'ordre de luy pouvoir resister, delibera d'essayer un nouveau & non accoustumé moyen de divertir la faveur du peuple, en luy gratifiant, & luy concedant des choses qui n'estoyent point du tout raisonnables : car il y avoit l'un des compagnons de Gaius en l'office du tribunat nommé Livius Drusus, personnage aussi bien né & aussi bien nourry, que nul autre qui fust de son temps dedans Rome, & qui ja faisoit teste à ceulx qui pour leur richesse & pour leur eloquence estoyent les plus estimez, & qui avoyent plus de credit & d'authorité en l'administration de la chose publique. Les principaux hommes du senat s'addresserent à luy, le prians de se vouloir bender avec eulx, & s'attacher à Gaius, non point en essayant de forcer le peuple, ny de contrevenir à sa voulunté, ains à l'opposite en luy gratifiant, & luy concedant des choses, pour ausquelles contrarier il eust esté plus honeste d'encourir sa male grace. Livius offrant son tri-

bunat pour servir en telles choses au bon plaisir du senat, proposa des loix qui n'estoyent ny au profit ny à l'honneur de la chose publique, & qui ne tendoyent à autre fin qu'à faire à l'envy, & à surmonter Gaius à force de flatter le peuple, & de luy aggréer & complaire, ne plus ne moins que ceulx qui font jouer leurs comedies pour luy donner du passetemps.

XLIII. En quoy ceulx du senat monstroyent bien evidemment que les choses que Gaius mettoit en avant, ne leur desplaisoyent pas tant, comme ilz desiroyent le ruiner, & luy rabbatre son credit à quelque prix que ce fust : car là où Gaius ne proposoit que le repeuplement de deux villes, & y vouloit envoyer des plus honestes citoyens, ilz crioyent contre luy, qu'il corrompoit la commune : & au contraire ilz favorisoyent à Drusus, qui mettoit en avant, que lon en repeuplast douze, & qui vouloit que lon envoyast en chascune trois mille des plus pauvres bourgeois : & au lieu qu'ilz haïssoyent Gaius, lequel avoit chargé de quelque rente annuelle, les pauvres bourgeois à qui il avoit departy les terres publiques : Livius, au contraire, leur estoit aggreable, qui ostoit ceste rente à ceulx à qui il en departoit, & les leur baillant toutes franches & quittes. Qui plus est, Gaius leur desplaisoit, pource qu'il donnoit à tous les Latins pareil droit

de voix ès elections des magistrats qu'avoyent les naturelz Romains : & neantmoins comme Drusus eust mis en avant une ordonnance, que dorenavant il ne fust plus loisible à capitaine Romain, de faire batre & fouetter de verges à la guerre un soudard Latin, ilz en trouverent l'edict bon, & le favoriserent : car Livius à chasque loy qu'il proposoit, disoit tousjours en ses harengues qu'il le faisoit par l'advis du senat, lequel avoit soing du bien du pauvre peuple, & n'y eut rien en toute son administration qui fust utile ny profitable à la chose publique, que cela, à cause que le peuple en devint plus doulx vers le senat, & que là où le populaire au paravant haïssoit & avoit pour suspects tous les principaux hommes d'iceluy, Livius esteignit toute celle malvueillance quand le peuple veit que tout ce qu'il proposoit, estoit en faveur & au profit du commun peuple du consentement & à la suscitation du senat. Mais ce qui faisoit encore plus croire que Drusus alloit droittement & justement en besongne, & qu'il ne visoit qu'au bien du peuple seulement, estoit qu'il ne mettoit jamais rien en avant de soy, ny pour soy : car en tous les repeuplemens de villes, dont il fut autheur, il y envoya tousjours d'autres commissaires, ausquelz il en feit deleguer la charge, & ne voulut jamais avoir maniement d'argent :

là où Gaius se faisoit commettre la plus part de toutes telles administrations, mesmement des principales & plus grandes.

XLIV. Et comme Rubrius [1] un autre tribun du peuple eust mis en avant que lon rebastit & repeuplast Carthage, laquelle avoit esté toute rasée & destruitte par Scipion, il escheut par le sort à Gaius d'en estre commissaire : à l'occasion dequoy montant sur mer, il passa en Afrique. Drusus ce pendant saisissant l'opportunité de son absence, passa encore plus outre à s'insinuer en la bonne grace de la commune, mesmement par ce qu'il accusoit & chargeoit Fulvius qui estoit l'un des plus grands amis de Gaius, que lon avoit esleu commissaire quant & luy, pour faire le departement des terres entre les bourgeois, que lon envoyoit à ce nouveau repeuplement. Il estoit homme seditieux, & pour ceste cause notoirement haï & mal voulu du senat : mais encore estoit il aussi suspect à ceulx qui tenoyent le party du peuple, que soubs main il émouvoit les alliez, & solicitoit secrettement les peuples de l'Italie à se rebeller: toutefois on n'en avoit point de preuve suffisante, ny moyen de le verifier contre luy, sinon d'autant que luy mesme en faisoit foy, pource qu'il monstroit

[1] Le pere Pétau place donc mal le rétablissement de Carthage à l'an de Rome 631. Il tombe ici sur l'an 632.

avoir

avoir mauvaise voulunté, & qu'il luy ennuyoit de voir les choses en paix & en repos. Cela fut l'une des principales causes de la ruine de Gaius, pource que sur luy se deriva partie de la haine que lon portoit à ce Fulvius. Et quand Scipion l'Africain[1] fut un matin trouvé tout roide mort en sa maison, sans aucune cause apparente dont peust estre procedée ceste mort si soudaine, sinon qqeilon apperceut dessus le corps quelque marque de coups orbes que lon luy avoit baillez, & de la violence qu'on luy avoit faitte, ainsi comme nous avons escrit en sa vie, la plus part de la suspicion en fut jettée sur ce Fulvius, pource qu'il estoit son ennemy mortel, & que le jour mesme il avoit eu de grosses parolles avec luy dedans la tribune aux harengues : mais aussi en fut Gaius mesme aucunement souspeçonné : tant y a que ce cas si enorme commis en la personne du premier & plus digne personnage de Rome, ne fut aucunement vengé, ny n'en feit on inquisition quelconque, pource que la commune empescha que le procès & jugement n'en prist traict, craignant que Gaius ne s'en trouvast coulpable, si lon en enqueroit à bon escient, mais cela fut quelque temps au paravant.

XLV. Au reste, Gaius estant lors en Afrique à faire le repeuplement de Carthage, la-

[1] L'an de Rome 625.

quelle il surnomma Junonia, lon dit qu'il luy advint plusieurs signes & presages sinistres : car le baston de la premiere enseigne y fut rompu par la violence du vent poulsant d'un costé, & la resistence du portenseigne qui la teint roide de l'autre : & y eut aussi un tourbillon de vent, qui emporta les sacrifices estans dessus les autelz, & les jetta hors du pourpris que lon avoit trassé pour rebastir la ville : qui plus est, les loups en vindrent arracher les marques que lon y avoit plantées pour borner le pourpris, & les emporterent au loing. Mais nonobstant tout cela, Gaius ayant disposé & ordonné toutes choses en l'espace de soixante & dix jours, s'en retourna incontinent à Rome, pource qu'il eut nouvelles que Fulvius estoit fort pressé & persecuté par Drusus, & que les affaires avoyent necessairement besoing de sa presence, à cause que Lucius Hostilius grand partisan de la noblesse, & homme qui avoit bon credit au senat, ayant l'année precedente esté debouté du consulat par la menée de Gaius, qui avoit fait elire Fannius, s'attendoit bien de l'estre à tout le moins celle année, pour le grand nombre de gens qui luy favorisoyent : & s'il y pouvoit parvenir, il avoit bien deliberé de desarçonner Gaius, de tant plus mesmement que son credit & la grace qu'il souloit avoir envers la commune, com-

menceoit, par maniere de dire, à se fener, à cause que le peuple estoit desja comme saoul de telles inventions que les siens, pource qu'il y en avoit plusieurs qui en proposoyent de semblables pour aggreer au peuple, y accordant & consentant le senat vouluntairement.

XLVI. Retourné qu'il fut à Rome, il changea de maison, & au lieu qu'il demouroit paravant au mont Palatin, il s'alla tenir au dessoubs de la place, pour se monstrer en cela plus populaire, à cause qu'il y avoit en ce quartier là beaucoup de menues gens & de basse condition: puis il proposa le reste de ses loix : pour les faire passer & authoriser par les voix du peuple, s'estant amassé pour cest effect grand nombre de peuple de toutes parts des environs de Rome : mais le senat persuada au consul Fannius de faire faire commandement, que tous ceulx qui n'estoyent point naturelz Romains, manans & habitans dedans la ville mesme, eussent à vuider de Rome, & fut faitte une criée bien estrange & sans exemple, que nul allié ny confederé ne se trouvast pour quelques jours dedans Rome : mais au contraire Gaius meit ès lieux publiques une affiche, par laquelle il blasmoit le consul d'avoir fait publier une si inique proclamation, & promettoit aux alliez & confederez de les secourir, s'ilz vouloyent demourer

contre le mandement du consul : ce que toutefois il ne feit pas, ains voyant que les sergens de Fannius trainnoyent en prison un de ses hostes & amis, il passa oultre sans faire semblant de rien, & ne le secourut point, fust ou pource qu'il craignist d'esprouver son credit envers le peuple, lequel s'en alloit passant, ou pour ce qu'il ne voulust pas, comme il disoit, commencer à donner occasion de venir aux mains, & d'attacher quelque escarmouche à ses malvueillans, qui ne demandoyent autre chose. Davantage il advint qu'il eust different & querelle contre ses compagnons mesmes pour une telle occasion : le peuple devoit avoir le passe temps de voir combatre des escrimeurs à oultrance dedans la place mesme, & y eut plusieurs des officiers qui pour voir l'esbatement feirent faire des eschafaux tout alentour, que lon louoit pour de l'argent. Gaius leur feist commandement de les oster, à fin que sans rien payer les pauvres peussent voir les jeux de ces lieux là. Personne d'eux n'en voulut rien faire, & luy attendit jusques à la nuict de devant les jeux, en laquelle prenant tous les ouvriers & maneuvres qu'il avoit soubs luy, il alla abbatre tous leurs eschafaux, de maniere que la commune le lendemain eut la place toute vuide, pour regarder les jeux à son aise, dont le peuple luy sceut bon gré, &

l'en estima homme de cueur. Mais ses compagnons luy en voulurent grand mal, comme à un audacieux & temeraire : & semble que cela fust cause de le faire debouter d'un troisieme tribunat, combien qu'il eust le plus grand nombre des voix en sa faveur, par ce que ses compagnons, en vengeance du tour qu'il leur avoit fait, en feirent injustement & malicieusement une faulse relation : toutefois cela n'est pas du tout certain.

XLVII. Mais bien est il vray qu'il fut fort marry de ce rebut, & treuve lon qu'il dit un peu trop arrogamment à ses ennemis qui s'en rioyent, & s'en mocquoyent de luy, qu'ilz rioyent un ris Sardonien, ne cognoissans pas de quelles tenebres ses actions les avoyent enveloppez. Au reste ses contraires ayans instalé Opimius au consulat [1], ilz commencerent incontinent à effacer plusieurs des loix de Gaius, comme entre autres celle du repeuplement de Carthage, cherchans tous moyens de l'irriter, à fin que luy leur donnast quelque occasion de courroux pour le tuer : toutefois il endura tout en patience du commencement : mais ses amis à la fin, mesmement Fulvius, l'aiguillonnerent tant, qu'il se remeit de rechef à amasser gens pour faire teste au consul : à quoy lon dit que Cornelia mesme

[1] L'an de Rome 633.

sa mere le seconda, louant secrettement bon nombre d'e'rangers qu'elle envoya dedans Rome comme si c'eussent esté des moissonneurs, & que c'est ce qu'elle entend soubz couvertes paroles ès epistres qu'elle escrit à son filz en maniere de jargon : toutefois il y en a d'autres qui tienent au contraire, qu'elle fut fort marrie de ce qu'il se meit à faire de telles choses. Quand vint doncque le jour assigné, auquel on devoit proceder à la rescision de ses loix, l'un & l'autre de grand matin se saisit du Capitole, & après que le consul y eut sacrifié, l'un des sergens du consul, nommé Quintus Antyllius, portant les entrailles des hosties immolées, dit à Fulvius & aux autres de sa ligue qui estoyent autour de luy. « Faittes place aux gens de bien, mau-» vais citoyens que vous estes ». Et y en a qui disent davantage, qu'avec ces paroles injurieuses là, il leur tendit encore le bras nud en une façon deshoneste, pour leur faire honte : à raison dequoy il fut par eulx occis sur le champ à coups de grands poinçons à escrire, qu'ilz avoyent expressement fait faire à ceste intention. Si se trouva la commune troublée de ce meurtre, & les chefs des deux parts diversement affectionnez, pource que Gaius en fut fort marry, & en tensa bien aigrement ceulx qui estoyent auprès de luy, disant qu'ilz avoyent donné occasion à leurs en-

nemis, qui ne demandoyent autre chose, de s'attacher à eulx : & Opimius, au contraire, prenant cest anse, s'en esleva, & se meit à emouvoir & inciter le peuple d'en faire la vengeance : toutefois sur l'heure il survint une pluye qui les separa.

XLVIII. Et le lendemain le consul ayant assemblé le senat au poinct du jour, ainsi comme il despeschoit affaires au dedans, il y en eut d'autres qui prirent le corps d'Antyllius, qu'ilz meirent tout nud dessus un lict, & le porterent à travers la place, comme ilz avoyent paravant projetté entre eulx, jusques devant la porte du senat, là où ilz commencerent à faire des regrets & lamentations, sachant bien Opimius que c'estoit, mais feignant de n'en rien sçavoir & de s'en esbahir, de maniere que les senateurs sortirent dehors pour voir que c'estoit, & trouvans ce lict emmy la place, se prirent les uns à desplorer le trespassé, les autres à crier que c'estoit un cas trop indigne, & qu'il ne falloit nullement endurer : mais, au contraire, cela renouvella la haine & le courroux du peuple alencontre de la mauvaistié des nobles ambitieux, lesquelz ayans eulx mesmes occis Tiberius Graccus qui estoit Tribun, & dedans le Capitole mesme, en avoyent encore jetté le corps en la riviere, là où ilz faisoyent monstre honorable-

ment en public au milieu de la place du corps d'un sergent Antyllius, lequel à l'adventure avoit esté injustement occis, mais pour le moins avoit il luy mesme donné la cause à ceulx qui le frapperent, de luy faire ce qu'il souffrit : & estoit lors tout le senat alentour de son lict à deplorer la mort & honorer le convoy des funerailles d'un homme mercenaire, pour irriter le monde à occire encore celuy qui seul estoit demouré des protecteurs & defenseurs du peuple.

XLIX. Cela fait, ilz retournerent de rechef au dedans, là où ilz feirent un decret, par lequel ilz donnerent pouvoir & puissance extraordinaire au consul Opimius, de prouvoir par main souveraine au salut de la chose publique, preserver la ville, & exterminer les tyrans. Ce decret conclud & arresté, le consul commanda incontinent aux senateurs assistans qu'ilz allassent prendre leurs armes : & ordonna aux chevaliers, que le lendemain matin chascun d'eulx eust à amener quant & soy deux serviteurs armez : alencontre dequoy Fulvius se prepara aussi & assembla de la commune : & Gaius s'en retournant de la place, s'arresta devant l'image de son pere, & la regarda d'un œil fiché sans mot dire, seulement se prit il à plorer, & jettant un grand souspir passa oultre. Cela emeut à grande compassion le peuple qui l'apperceut :

tellement qu'ilz alloyent difans entre eulx, qu'ilz eftoyent bien lafches de faillir au befoing & abandonner un tel perfonnage. Si s'en allerent en fa maifon, là où ilz demourerent toute la nuict à faire le guet devant fa porte, non pas à la façon que faifoyent ceulx qui gardoyent Fulvius, lefquelz pafferent toute la nuict à boire & à yvrongner, à crier & à bruire, s'eftant Fulvius enyvré luy mefme le premier, qui difoit & faifoit plufieurs chofes malfeantes & convenables à la dignité où il eftoit. Car au contraire, ceulx de Gaius eftoyent en dueil ; fans mener bruit, ne plus ne moins qu'en une calamité publique de leur païs, & devifoyent entre eulx de ce qui eftoit pour en advenir, veillans & dormans les uns après les autres à leur tour.

L. Quand le matin fut venu, ceulx de Fulvius l'efveillerent qu'il dormoit encore fort ferré pour le vin qu'il avoit beu la nuict, & s'armerent des defpouilles des Gaulois pendues alentour des parois de fa maifon, les ayant desfaicts en bataille l'année qu'il avoit efté conful, & avec grands cris & fieres menaces s'en allerent occuper le mont Aventin : mais Gaius ne fe voulut point armer, ains fortit de fa maifon en robbe longue, comme s'il euft voulu aller fimplement fur la place felon qu'il eftoit couf-

tumier, excepté qu'il avoit une courte dague ceincte par dessoubs sa robbe. Ainsi comme il vouloit sortir de son logis, sa femme l'arresta à la porte, & le tenant d'une main, & un sien petit enfant de l'autre, elle luy dit, « Helas ! » Gaius, tu ne vas pas maintenant comme tu » soulois, tribun du peuple sur la place pour » prescher le peuple, ny pour mettre en avant » des loix nouvelles, ny ne vas point à une » guerre honeste, à fin que si d'adventure il t'y » advenoit ce qui est ordinaire & commun à » tous hommes, à tout le moins je peusse por- » ter le dueil de ta mort avec honneur : ains te » vas exposer aux meurtriers homicides qui ont » occis ton frere, & encore y vas tu sans ar- » mes, comme en intention de souffrir plus tost » que d'y faire aucune chose : mais ta mort ne » portera aucune utilité à la chose publique : » pource que ce qui est le pire, est ores le plus » fort, attendu que les jugemens se font desjà » avec violence à l'espée. Si ton frere eust esté » tué par les ennemis devant la ville de Nu- » mance, au moins nous en eust on rendu le » corps pour l'ensepulturer : mais à l'adventure » fauldra il que j'aille tantost moy mesme sup- » plier la riviere ou la mer de rendre ton corps » que lon aura aussi jetté dedans : car quelle » fiance pourroit on plus avoir aux loix ny aux

» dieux, depuis que Tiberius a esté tué ».

LI. Ainsi comme Licinia faisoit ces piteuses complaintes, Gaius se tira tout doulcement d'entre ses bras, & s'en alla sans luy respondre rien avec ses amis : & elle le cuidant reprendre par sa robbe tumba tout de son long par terre, là où elle demoura toute estendue, sans parler, assez longuement, jusques à ce que ses serviteurs l'enleverent toute esvanouye & pasmée, & la porterent à son frere Crassus. Au demourant Fulvius, quand tous ceulx de leur part furent assemblez, à la persuasion de Gaius, envoya le plus jeune de ses enfans, qui estoit un fort beau petit garson, avec un caducée en sa main, qui est une verge de herault portant sauvegarde. Cest enfant se presentant honestement, en humilité grande, les larmes aux yeux, devant le consul & le senat, leur porta paroles de reconciliation, & y avoit beaucoup des assistans, qui furent d'advis que lon y devoit entendre : mais Opimius luy feit response, qu'il ne falloit point envoyer de messagers pour cuider par belles paroles gaigner le senat, ains estoit besoing qu'ilz y vinssent eulx mesmes en personnes, se presenter comme subjects & criminelz, à la justice, & en ceste maniere requerir pardon, & tascher à amollir le courroux du senat. Et au demourant feit defense au jeune garson qu'il ne

revinſt plus devers eulx, ſinon à la condition qu'il luy avoit preſcripte. Gaius, à ce que lon dit, y voulut bien aller pour faire ſes remonſtrances au ſenat, mais les autres ne voulurent pas qu'il y allaſt : au moyen dequoy Fulvius y renvoya encore de rechef ſon filz pour leur tenir les meſmes propos que devant. Mais Opimius, qui ne demandoit qu'à combatre, feit incontinent prendre le jeune garſon, & le baillant en garde, marcha tout auſſi toſt contre Fulvius avec bon nombre de gens de pied bien armez, & de gens de traict Candiots, qui à coups de traict feirent plus de dommage, & troublerent plus les adverſaires que nulle autre choſe, de maniere qu'ilz ſe tournerent en peu d'heure tous en fuitte, & ſe jetta Fulvius dedans une meſchante eſtuve, dont lon ne faiſoit plus de compte, là où eſtant trouvé un peu après, il fut occis avec ſon filz aiſné.

LII. Quant à Gaius, il ne combatit point; ains ſe tourmentant & ſe paſſionnant de voir un ſi ſanglant deſordre, ſe retira dedans le temple de Diane, là où il ſe voulut luy meſme deſfaire, n'euſt eſté que ſes plus feaux amis, Pomponius & Licinius l'en engarderent : car ces deux là ſe trouvans lors auprès de luy, luy oſterent ſon eſpée, & luy conſeillerent de s'en fouir. Et là lon dit qu'il ſe meit à genoux, & que tendant

ses deux mains joinctes à l'image de la deesse ; la pria pour vengeance de ceste ingratitude & de ceste trahison du peuple, que jamais il ne sortist de servitude : car la commune, ou la plus-part d'icelle, tout ouvertement tourna sa robbe, quand ilz entendirent crier à son de trompe, que lon pardonnoit à tous ceulx qui se tourneroyent. Ainsi Gaius s'estant mis à fouir, ses ennemis le poursuyvirent de si près, qu'ilz l'attaignirent dessus le pont de bois, là où deux de ses amis qui l'accompagnoyent, s'arresterent pour faire teste aux poursuyvans, & luy dirent qu'il gaignast le devant ce pendant qu'ilz combatroyent au devant du pont : comme ilz feirent, si bien qu'il ne passa personne par dessus le pont jusques à ce qu'ilz eurent esté tous deux tuez. Il n'y eut homme qui s'en fouist quant & luy, sinon un de ses serviteurs, qui se nommoit Philocrates : car tout le monde l'enhortoit assez & luy conseilloit, comme s'il eust esté en un jeu de prix, où lon encourage ceulx qui y combatent, mais personne ne mettoit la main à l'œuvre pour le secourir, ny ne luy presentoit un cheval, combien qu'il en demandast assez, à cause qu'il voyoit ses ennemis qui le poursuyvoyent de bien près : mais il les devancea de tant, qu'il eut loisir de se jetter dedans un petit boccage qui estoit consacré aux Furies, là où

ſon ſerviteur Philocrates le tua, & ſe tua puis après auſſi luy meſme deſſus luy [1]. Toutefois les autres eſcrivent, que & le maiſtre & le ſerviteur furent tous deux attaincts & pris encore vivans : mais que le ſerviteur embraſſa ſi eſtroittement ſon maiſtre, que nul des ennemis ne le peut frapper, que lon ne le tuaſt luy meſme le premier, de pluſieurs coups qu'on luy tira.

LIII. Si y eut un des meurtriers, qui couppa la teſte à Gaius pour la porter au conſul : mais un des amis d'Opimius, qui ſe nommoit Septimuleius, la luy oſta par le chemin, pource qu'avant le combat il avoit eſté crié à ſon de trompe, que qui apporteroit les teſtes de Fulvius & de Gaius, on luy payeroit autant peſant d'or : parquoy ce Septimuleius la porta fichée au bout d'une javeline à Opimius, & fut apportée une balance pour la peſer, où lon trouva qu'elle peſoit dix ſept livres deux tiers, pource que Septimuleius oultre le peché de l'homicide y avoit encore adjouſté ceſte meſchanceté, qu'il en avoit tiré toute la cervelle, & y avoit mis du plomb fondu au lieu. Ceulx qui apporterent la teſte de Fulvius, pource que c'eſtoyent gens de baſſe & vile condition, n'eurent rien. Les corps de ces deux & des autres adherents auſſi, qui ſe trouverent juſques au nombre de trois mille morts,

[1] L'an de Rome 633.

furent tous jettez dedans la riviere, leurs biens confisquez, & defendu à leurs veufves de porter le dueil de leur mort: qui plus est, ilz feirent perdre à Licinia femme de Gaius, son douaire: mais encore se porterent ilz plus cruellement & plus inhumainement envers le jeune filz de Fulvius, lequel n'avoit ny levé les mains, ny ne s'estoit trouvé au combat contre eulx, ains estoit allé pour parler d'appoinctement avant le combat, & l'ayans fait lors retenir prisonnier, le feirent depuis mourir après la bataille.

LIV. Toutefois ce qui greva & offensa encore plus le peuple, que tout cela, fut le temple de Concorde qu'Opimius feit bastir, pource qu'il sembloit qu'il se glorifiast, & que par maniere de dire, il triumphast pour avoir fait mourir tant de citoyens Romains. Et pourtant y en eut il qui escrivirent la nuict au dessoubs de l'inscription de ce temple ces vers,

> Un furieux acte & forfaict,
> Le temple de Concorde a fait.

Cestuy Opimius fut le premier à Rome qui en estat de consul usurpa la puissance absoluë de dictateur, & qui condamna sans forme de procès trois mille citoyens Romains, oultre Fulvius Flaccus, personnage consulaire, & qui avoit eu l'honneur du triumphe, & Gaius Graccus jeune

homme, qui ſurpaſſa en vertu & en reputation tous ceulx de ſon aage : & neantmoins ne ſe peut Opimius garder d'eſtre concuſſionnaire & larron : car ayant eſté envoyé en ambaſſade devers Jugurtha le roy de Numidie[1], il ſe laiſſa corrompre par argent : dequoy eſtant appellé en juſtice, il en fut très ignominieuſement convaincu & condamné : au moyen dequoy il acheva ſes jours avec ceſte note d'infamie, haï, mocqué & injurié de tout le peuple, lequel ſur le faict de la deſconfiture ſe porta bien laſchement vers ceulx qui combatoyent pour ſa querelle.

LV. Mais bien toſt après donna à cognoiſtre combien il regrettoit ces deux freres Gracques, pource qu'il leur feit faire des ſtatues, & voulut qu'elles fuſſent dreſſées en lieu public & honorable, conſacrant les lieux où ilz avoyent eſté tuez : & y avoit pluſieurs perſonnes qui leur offroyent des premiers fruicts & fleurs que portent les ſaiſons, & y alloyent faire leurs prieres & oraiſons à genoux, ne plus ne moins que ès temples des dieux. Leur mere Cornelia, ainſi que lon eſcrit, porta conſtamment & magnanimement ceſte calamité : & quant aux chapelles que lon baſtit & conſacra aux lieux où ilz avoyent eſtés tués, elle dit ſeulement qu'ilz avoyent telles

[1] Quelques années après. Voyez Sallufte, chap. XVI.

ſepultures

ſepultures qu'ilz avoyent meritées : mais depuis elle ſe teint preſque tousjours auprès du mont de Miſene ſans rien changer de ſa maniere de vivre, car elle avoit beaucoup d'amis : & pource qu'elle eſtoit dame honorable, aimant à recevoir & traitter les eſtrangers, elle tenoit ordinairement bonne table : au moyen dequoy elle avoit tousjours autour d'elle compagnie de Grecs & de gens de lettres, & n'y avoit roy qui ne receuſt d'elle, & qui ne luy envoyaſt auſſi des preſens. Si prenoyent grand plaiſir ceulx qui l'alloyent viſiter & qui la hantoyent, à luy ouir compter les faicts & la maniere de vivre de ſon pere Scipion l'Africain : mais encore s'eſmerveilloyent ilz davantage de luy ouir reciter les actes & la mort de ſes enfans, ſans en jetter larme d'œil, & ſans autrement en faire des regrets, ny en mener dueil, non plus que ſi elle euſt racompté quelque anciene hiſtoire à ceulx qui les luy demandoyent, tellement qu'il y eut quelques uns qui eſcrivirent, que la vieilleſſe, ou bien la grandeur de ſes malheurs, luy avoyent troublé le ſens, & hebeté le ſentiment de douleur : mais eulx meſmes eſtoyent inſenſez quand ilz diſoyent cela, n'entendans pas combien l'eſtre bien né & bien nourry ſert aux hommes à conſtamment ſupporter une douleur, & que ſouvent la fortune eſt bien plus forte que la vertu,

laquelle veult garder tous les poincts du devoir : mais toutefois elle ne luy peult oster la constance de porter, en tumbant, patiemment son adversité.

LA COMPARAISON

DE TIBERIUS ET GAIUS AVEC AGIS ET CLEOMENES.

MAIS estans desormais arrivez à la fin, il ne reste plus que de comparer & de conferer ces vies ensemble, en les mettant l'une devant l'autre. Quant est doncques aux deux Gracques, ceulx mesmes qui les haïssoyent le plus, & qui en disoyent au demourant tous les maulx du monde, n'ozerent oncques nier qu'ilz ne fussent mieulx nez à la vertu, que nuls autres Romains de leur temps, & qu'ilz n'eussent aussi bien esté eslevez & nourriz : mais il semble que la nature fut encore plus forte en Agis & en Cleomenes : pource qu'ayans esté mal nourriz & eslevez en des meurs & façons de vivre, qui de pieça avoyent jà corrompu les plus anciens, neantmoins ilz se monstrerent eulx mesmes les premiers guides & maistres de sobrieté, temperance & simplicité. Davantage ceulx là ayans vescu du temps que Rome estoit en sa plus claire &

plus grande dignité, & lors que y regnoit plus le zele de toutes belles & bonnes choses, ilz eurent, par maniere de dire, honte d'abandonner la succession de vertu qu'ilz avoyent comme hereditaire par les mains de leurs ancestres : & ceulx cy estans nez de peres qui avoyent eu voulunté toute contraire, & ayans trouvé leur païs corrompu & malade, n'en furent point pour cela plus mousses à chercher les moyens de bien faire : & puis le plus grand los que lon donne aux Gracques, d'abstinence de ne prendre point argent, est qu'en tous leurs magistrats & en toutes leurs entremises des affaires publiques, ilz eurent tousjours les mains nettes, & ne prirent oncques rien injustement : là où Agis se fust courroucé si on l'eust loué de ne prendre rien de l'autruy, attendu que de luy mesme il meit en commun, & donna à ses citoyens tout son bien, qui montoit en argent comptant seulement [1] à six cents talents. Par où lon peult juger, combien il estimoit estre grief peché de gaigner injustement, puis qu'il estimoit que c'estoit une espece d'avarice, que de posseder justement plus que les autres.

II. Au demourant, il y avoit bien difference de grandeur entre les innovations, que les uns

[1] Trois cents soixante mille escus. *Amyot.* 2,801,250 livres de notre monnoie.

& les autres ozerent mettre en avant : car les actions des deux Romains estoyent accoustrer les grands chemins, rebastir ou repeupler des villes : & le plus magnanime faict de Tiberius fut, avoir ramené en commun les terres publiques ; & de son frere Gaius fut, d'avoir meslé les jugemens, en adjoustant aux senateurs trois cents chevaliers Romains, qui auroyent puissance de juger : là où Agis & Cleomenes ayans opinion que vouloir corriger de petites faultes, & y remedier par le menu, seroit autant comme coupper une des testes de l'hydre, ainsi que dit Platon, dont il en revenoit sept au lieu d'une, entreprirent un remuement & une nouvelleté, qui pouvoit à un coup exterminer & desraciner tous les maulx qui estoyent en leur païs, ou pour parler plus veritablement, qui pouvoit oster l'alteration & le desreglement qui avoit introduit tout mal & tout vice en leur chose publique, pour remettre la ville de Sparte en son propre & ancien estat.

III. Car encore peut on dire cela du gouvernement des Gracques, que les principaux personnages & les plus gens de bien de Rome furent contraires à leurs desseings : là où en ce qu'Agis attenta, & que Cleomenes acheva, ilz avoyent le plus beau & le plus magnifique subject du monde, qui estoyent les ancienes loix & ordon-

nances de Sparte, touchant la temperance & l'egalité, les unes instituées jadis par Lycurgus, les autres confirmées par Apollo.

IV. Qui plus est, par les nouvelletez de ceulx là, Rome n'en devint point plus grande qu'elle estoit auparavant : là où de ce que Cleomenes feit, la Grece en peu de temps veit la ville de Sparte commandant à tout le reste du Peloponese, & combatant à l'encontre de ceulx qui pour lors estoyent les plus puissans de la Grece, pour la principaulté d'icelle, dont le but & la finale intention estoit vuider & delivrer la Grece des armes des Gaulois & des Esclavons, pour la remettre soubs l'honeste gouvernement des descendans de Hercules.

V. Encore me semble il que leur mort monstre quelque difference de leur vertu : car ceulx là combatans contre leurs propres citoyens, furent occis en fuyant : & de ceulx cy, Agis pour n'avoir voulu faire mourir pas un de ses citoyens, fut occis luy mesme presque vouluntairement : & Cleomenes se sentant injurié & oultragé, se meit en devoir de se venger, l'occasion ne luy permettant pas de le pouvoir faire, il se tua luy mesme hardiment.

VI. Mais au contraire aussi peult on alleguer, que Agis ne feit oncques acte de capitaine ny d'homme de guerre, à cause qu'il fut tué avant

que d'en pouvoir faire : & aux victoires de Cleomenes, qui furent belles & en bon nombre, on peult opposer la prise de la muraille de Carthage, sur laquelle Tiberius monta le premier, qui ne fut pas petit exploit, & l'appointement qu'il feit devant Numance, par lequel il sauva vingt mille combatans Romains, qui n'avoyent autre moyen de sauver leurs vies : & Gaius en celle mesme guerre devant Numance, & depuis en Sardagne, feit plusieurs beaux actes de prouesse, tellement qu'il est tout certain qu'ilz eussent esté comparables aux plus excellents capitaines Romains, si on ne les eust si tost tuez.

VII. Au reste, quant aux actions civiles, il semble que Agis s'y prit trop froidement, s'estant laissé abuser à Agesilaus, & ayant fraudé ses pauvres citoyens du departement des terres qu'il leur avoit promis : brief à faulte de hardiesse, pource qu'il estoit trop jeune, il laissa les choses imparfaittes qu'il avoit projetté de faire : & à l'opposite Cleomenes proceda un peu trop rudement & violentement à la mutation du gouvernement de la chose publique, en tuant meschamment les ephores, lesquelz il pouvoit gaigner facilement, ou estre le plus fort en armes : car ce n'est fait ny en sage medecin ny en bon administrateur d'estat politique, de mettre la main au fer, sinon en extreme necessité;

quand il n'y a point d'autre remede : & est faulte de suffisance en l'un & en l'autre, mais pis en l'un, pource que l'injustice y est conjointe avec la cruaulté : là où des Gracques, ny l'un ny l'autre ne commencea à mettre les mains au sang de leurs citoyens, ains dit on que Gaius quoy qu'on frappast sur luy, jamais ne se voulut mettre en defense, & que là où il estoit très vaillant en bataille les armes au poing contre les ennemis, il se monstra très froid en sedition civile contre ses citoyens : car il sortit de sa maison sans armes, & se retira quand il les veit combatre, se donnant plus garde de ne faire point de mal, que de n'en souffrir point, tellement que lon ne doibt point imputer leur fuitte à lascheté ny à couardise, ains plus tost à soing de n'offenser personne : car il falloit ou qu'ilz cedassent à ceulx qui les poursuyvoyent, ou s'ilz s'arrestoyent, qu'ilz se meissent en defense, pour ne point souffrir qu'on leur feist oultrage en leurs personnes.

VIII. Et quant aux objections que lon fait à Tiberius, la plus griefve est d'avoir fait priver un sien compagnon du tribunat, & que luy mesme en poursuyvit un second : & quant à Gaius on luy imputa faulsement & à tort la mort d'Antyllius, pource qu'il fut occis contre sa voulunté, & à son grand regret : là où Cleomenes,

encore que nous laissions à part l'occision des ephores, affranchit tous les esclaves, & teint la royaulté seul en effect : mais pour l'apparence seulement, il y associa son propre frere, qui estoit de la mesme maison : & ayant persuadé à Archidamus, auquel appartenoit le droit de succeder à la royaulté de l'autre maison royale, qu'il retournast hardiment de Messene à Sparte, il le laissa tuer, & en ne faisant point de poursuitte ny de vengeance de sa mort, il confirma l'opinion que lon eut qu'il l'eust fait occire luy mesme, au contraire de Lycurgus, lequel il faisoit semblant de vouloir imiter, attendu qu'il rendit voulontairement la royaulté au filz de son frere Charilaus, & craignant encore que si le jeune enfant venoit autrement à mourir, il n'en fust aucunement souspeçonné, il s'absenta du païs & fut long temps vagabond par le monde, ny ne retourna point à Sparte, que Charilaus n'eust engendré un filz pour luy succeder à la royaulté : mais aussi n'y a il nul autre Grec, qui soit comparable à Lycurgus, & nous avons monstré que parmy les actions de Cleomenes, il y eut plusieurs autres encore plus grandes nouvelletez, & plusieurs autres transgressions des loix.

IX. Ainsi ceulx qui blasment les meurs des uns & des autres, disent que les deux Grecs de

leur commencement eurent une vouluntè tyrannique, tendant à exciter & faire guerre, là où aux Romains leurs malvueillans, & ceulx mesmes qui leur portoyent le plus d'envie, ne leur pouvoyent imputer autre chose, sinon une ambition desmesurée, & confessoyent qu'ilz s'estoyent eschauffez & allumez oultre leur naturel en la contention qu'ilz avoyent euë contre leurs adversaires, & s'estoyent laissez transporter au despit & à la cholere, comme à des mauvais vents, jusques à faire les choses qu'ilz feirent à la fin : car estoit il rien plus juste ne plus honeste que leur premiere intention, si n'eust esté que les riches voulans d'authorité & d'audace rejetter leurs loix, les feirent tous deux entrer malgré eulx en ceste querelle l'un pour sauver sa vie, l'autre pour venger la mort de son frere, que lon avoit occis sans ordonnance, ny forme de procedure, ny pas mesme par aucun magistrat.

X. Ainsi peux tu voir toy mesme la difference qu'il y eut entre eulx : & pour en prononcer ce qui m'en semble particulierement de chascun d'eulx, il m'est advis que Tiberius a esté le plus vertueux de tous les quatre, que le jeune Agis est celuy qui a le moins peché, & qu'en execution & hardiesse Gaius n'approcha point à beaucoup près de Cleomenes.

OBSERVATIONS

SUR LA VIE D'ALEXANDRE LE GRAND.

CHAP. V, page 12. Il y a dans le grec hécatombéon. Nous avons déja dit que ce mois Attique correſpond, pour la plus grande partie, non pas au mois de juin, mais à celui de juillet; car il commençoit à la nouvelle lune la plus voiſine du ſolſtice d'été, avant ou après le ſolſtice, ſuivant le pere Petau, après le ſolſtice ſeulement, ſelon Scaliger. Ainſi, ſi on ſuppoſe avec Dodwell que la premiere année de la cent-deuxieme olympiade, le mois Attique hécatombéon ait commencé le 14 de juillet, le 6 du mois hécatombéon concourra avec le 19 de juillet; c'eſt une double faute qu'Amyot commet en toutes ces circonſtances, non-ſeulement en ce qu'il dérange les vrais rapports des mois, mais encore en ce que donnant quantieme pour quantieme, il ſuppoſe un commencement immobile à des mois, qui, étant lunaires, ne pouvoient manquer d'être variables, comme la lune qui les régloit. Quant à la comparaiſon des mois Attiques avec les mois Macédoniens, cette matiere a épuiſé les recherches des ſçavans, ſans qu'ils aient pu s'accorder. Nous allons les mettre ſous les yeux du lecteur dans l'ordre établi par le pere Corſini, ſans prétendre le préférer à celui de Dodwell ou de Pétau.

Mois Attiques.	*Macédoniens.*	*Romains.*
Hécatombéon. . . .	Loüs.	Juillet.
Métageitnion. . . .	Gorpiæus.	Août.
Boédromion.	Hyperberetæus. . .	Septembre.

Mémaćtérion. . . .	Dius.	Octobre.
Pyanepſion.	Apellæus.	Novembre.
Poſeidon.	Audynæus	Décembre.
Gamélion.	Peritius.	Janvier.
Antheſtérion.	Dyſtrus.	Février.
Elaphébolion. . . .	Xanticus.	Mars.
Munichion.	Artémiſius.	Avril.
Thargélion.	Daéſius.	Mai.
Scirrophorion. . . .	Panemus.	Juin.

L'année des Macédoniens commençoit par le mois Dius à l'équinoxe d'automne.

Chap. XII, page 23. Je crois qu'Amyot eſt le ſeul qui ait eu connoiſſance de cette édition de l'Iliade, appellée *la correcte*. Le mot grec ſignifie une ſorte de coffret où on mettoit des parfums ou des drogues médicinales. Parmi les meubles précieux de Darius, Alexandre avoit pris un coffre de ce genre, d'or enrichi de diamans, où il enferma en effet l'exemplaire de l'Iliade d'Homère qu'il portoit toujours avec lui, ſuivant ce que dit Pline, L. VII, ch. 19. Il ſera queſtion de ce coffre dans la ſuite de cette Vie d'Alexandre. Ainſi il falloit traduire, *l'exemplaire connu ſous le nom d'exemplaire du coffre.*

Chap. XXX, page 46. Voici ce que dit Strabon relativement à ce paſſage. « Près de Phaſelis, ville de Lycie, » (qu'Amyot nomme Phaſeline), eſt une montagne » nommée Climax (mot grec qui ſignifie échelle). Elle » s'avance ſur la mer de Pamphylie, de maniere qu'elle » reſſerre extrêmement la côte, & ne laiſſe aux voya» geurs qu'un paſſage très-étroit. Dans le calme il eſt » à ſec; mais dès que la mer s'enfle, elle le couvre de » ſes flots. Alexandre y étant arrivé l'hyver par un gros

» tems, aima mieux se fier à la fortune que d'attendre » le retour de la bonace & la retraite des vagues, & » il fit marcher ses soldats, qui furent un jour entier » à traverser ce pas, ayant de l'eau jusqu'au nombril ».

CHAP. XXXII, page 48. Ce nom d'*Asgande* est inconnu aux savans. Celui d'*Astande* qui lui ressemble de bien près, est connu d'après Eustathe & Suidas. Tous deux le donnent pour un mot Persan, signifiant la même chose qu'*Angare*, autre mot Persan qui designe un messager ou courrier. Darius qui étoit, selon Diodore de Sicile, du sang royal, ne pouvoit pas sans doute être un simple messager; mais il pouvoit bien avoir été ce que nous appellerions surintendant des postes, ou avoir eu auprès du roi Ochus, son prédécesseur, le district de ses affaires particulieres & de ses ordres secrets.

CHAP. LVIII, page 82. C'est Gaugamèles qu'il faut écrire, suivant Strabon & Arrien. C'est un village situé entre le Tigre & le Lycus, assez près d'une autre riviere nommée Bumade ou Bumale, à vingt-cinq lieues environ d'Arbèles, autre village, ou petite ville, selon quelques-uns, situé à l'orient de Gaugamèles, entre le Lycus & le Caper. Ceux qui liront dans Quinte-Curce la description des marches d'Alexandre & de Darius, pour parvenir au lieu de ce combat, jugeront d'après ces positions certaines, que l'historien Latin d'Alexandre a mal connu le sit des lieux dont il parle, ou que l'ignorance des copistes a défiguré son texte.

Ibid. page 83. Le mois d'août est encore une faute d'Amyot. Il y a dans le grec boédromion, septembre suivant ce que nous avons dit aux Observations sur le Tome III, &

dans la premiere de ces Obſervations ſur la Vie d'Alexandre. Plutarque, ou plutôt ſes copiſtes ont oublié ici le quantieme du mois. Mais dans la Vie de Camille il dit que la bataille d'Arbèles (on la connoiſſoit ſous ce nom, quoiqu'elle ſe fût réellement donnée auprès de Gaugamèles) ſe donna le 26 du mois boédromion. Il dit ici que ce fut le onzieme jour après l'éclipſe de lune, qui arriva à l'époque de la (grande) fête des Myſtères (de Cérès) à Athènes. Elle commençoit le 15 du mois boédromion, ſelon Meurſius & le pere Pétau. Plutarque eſt donc bien d'accord avec lui-même; & ſon autorité appuyée par les tables aſtronomiques, citées par le pere Pétau (de la Doctrine des tems, L. X, ch. 36), plaçant l'éclipſe au 20 de ſeptembre, & la bataille au 1 octobre, paroît inconteſtablement préférable à celle d'Arrien, qui date ce combat du mois pyanepſion, c'eſt-à-dire, de novembre.

Chap. LIX, page 83. Il n'y a rien à changer ici, quoiqu'en diſe le ſavant Duſoul, dans le texte de Plutarque; mais ſeulement à ſubſtituer dans la traduction d'Amyot, au nom de riviere qui n'eſt pas dans le grec, celui de montagne. « Je ne ſais pas, dit M. Duſoul, » pourquoi on amene ici les monts Niphates & Gordyens » de l'Arménie, dans la Méſopotamie ». Perſonne, je crois, ne ſe chargeroit d'une pareille commiſſion. On les laiſſe à la place que Strabon leur aſſigne, L. XI, p. 793. Le paſſage eſt clair. La premiere montagne qu'il nomme eſt le mont Taurus, s'avançant de la Cappadoce & de la Comagène vers l'orient. Il diviſe, ajoute-t-il, l'Arménie & la Méſopotamie. Cette partie de la chaîne eſt appellée par quelques-uns les monts Gordyens. Il s'éleve enſuite, & prend le nom de Niphates, où eſt la

source du Tigre. Je n'ai pas besoin de discuter cette position de la source du Tigre, en quoi Strabon & Ptolémée ne sont pas d'accord. Mais toujours demeure-t-il constant, d'après ce texte, que les monts Gordyens & Niphates s'allongent de l'occident à l'orient, entre la partie méridionale de l'Arménie, & la partie septentrionale de la Mésopotamie. Or Gaugamèles est dans la partie septentrionale de la Mésopotamie. Il n'est donc pas étonnant que la lumiere des feux innombrables allumés par la multitude prodigieuse des Barbares éclairât les montagnes à plusieurs lieues de distance, & que la réverbération produisît un spectacle capable d'effrayer.

CHAP. LXII, page 87. Il étoit de la ville de Salamine dans l'île de Cypre, fils d'Acesas. Le pere & le fils étoient très-fameux dans l'art de la broderie, fort cultivé en Cypre. Athénée nous a conservé une inscription du temple de Delphes, qui fait juger à quel degré de réputation ces deux artistes étoient parvenus. « Ceci, dit l'é-» pigramme, est l'ouvrage d'Hélicon de Salamine, fils d'A-» césas. L'immortelle Pallas déposa dans leurs mains toutes » les grâces de son art divin ». Eustathe les nomme aussi comme des hommes très-célèbres dans l'art de la broderie. Mais ni l'un ni l'autre ne nous apprennent leur âge.

CHAP. LXIV, page 91. Je respecte beaucoup les autorités d'après lesquelles le savant Dusoul prétend qu'on ne trouve point de Phayllus parmi les vainqueurs olympiques. S'il s'étoit souvenu de la cinquieme scène du premier acte des Acharniens d'Aristophane, il y auroit trouvé précisément le Phayllus dont il s'agit ici; & dans les scholies, une épigramme qui nous apprend qu'il sautoit cinquante-cinq pieds, & lançoit le disque à quatre-

vingt-quinze. Le Scholiaste dit qu'il avoit remporté la victoire aux jeux olympiques, & Suidas est d'accord avec luy. Il est vrai que Pausanias, en lui attribuant trois victoires dans les jeux pythiques, ajoute qu'il n'en avoit point remporté aux jeux olympiques. Mais il le concluoit peut-être d'après Hérodote, qui lui attribue en effet trois victoires dans les jeux pythiques. Or Hérodote lut son histoire aux jeux olympiques dans la quatre-vingt-unieme olympiade, & la victoire de Phayllus peut bien avoir été postérieure. Le Scholiaste d'Aristophane nomme encore un autre Phayllus couronné aux jeux olympiques dans la huitieme olympiade.

CHAP. LXV, page 92. La terre nous fournit ainsi que les végétaux des matieres inflammables. Tels sont les différens charbons de terre, le jayet, le succin, l'asphalte ou bitume de Judée, le pissasphalte, tous les bitumes solides & fluides; enfin les naphtes clairs & colorés qu'on trouve dans les quatre parties du monde, enfouis dans la terre, dans le sable, souvent découlant des rochers, sur-tout dans le voisinage des volcans, & nageant sur la surface de certains lacs, des fontaines & de la mer.

Toutes ces matieres ont un grand rapport entr'elles, & même on peut regarder les premieres comme étant la source des dernieres. Tout le monde connoît le charbon de terre & le jais ou jayet. Le succin est une résine végétale pure, que d'anciennes révolutions de la terre ont enfoui à de plus ou moins grandes profondeurs. Il est à remarquer que l'analogie de l'arbre qui a produit le succin nous est inconnue; peut-être même qu'il n'existe plus; qu'il paroît avoir de grands rapports avec l'arbre qui produit la gomme copale; que cet arbre doit-être originaire des pays méridionaux, & qu'il a vécu autrefois dans un climat

tout-à-fait opposé à celui où se trouve aujourd'hui le sol de la Poméranie & de la Prusse ducale, sous lequel il est enseveli.

Le bitume le plus anciennement connu est l'asphalte ou bitume de Judée; on le tiroit du lac Asphaltite, ou de Sodôme. On en trouvoit des sources abondantes aux environs de Babylone. Il étoit devenu l'objet d'un commerce considérable. L'Égypte sur-tout en faisoit la principale matiere pour ses embaumemens. Le pétréole qui n'est qu'un bitume fluide & moins grossier, se trouve par-tout; le naphte est plus rare; cependant on en recueille à Modène, & plus abondamment encore sur la surface de la mer aux environs du Vésuve, dans le tems des éruptions de ce volcan.

Le naphte est un bitume, ou une huile très-fluide. Il y en a de plus ou moins coloré, comme il s'en trouve, qui a la légéreté, la blancheur & la limpidité de l'esprit-de-vin; tel étoit le naphte de Babylone & d'Ecbatane, tel est encore le naphte dont parle Kempfer comme témoin oculaire.

« Il y a dans la péninsule de la mer Caspienne, qu'on » nomme *Okesva*, nous dit-il, une petite plaine entourée » de montagnes, qu'on appelle en langage du pays *le* » *Champ de feu*, CAMPUS ARDENS »; parce qu'en effet il y sort des flammes par les gersures de la terre; ce feu, quoiqu'invisible le jour, ne s'en manifeste pas moins, lorsqu'on y présente des matieres légeres, rares & très-combustibles, telles que du coton. On trouve dans le même champ du bitume noir, qui découle en plusieurs endroits, soit du sein de la terre, soit des rochers; enfin il parle d'un très-petit lac d'eau salée, dans lequel il y a très-peu d'eau. Sur le bord occidental de ce lac, on trouvoit de son tems, deux puits, à peu de distance l'un de l'autre,

&

& dans lesquels il se rassemble par suintement un naphte très-blanc & très-limpide. « Cette huile, ajoute Kempfer, » exhale une vapeur si subtile, qu'il suffit d'y présenter la » flamme d'une lampe, pour y mettre le feu ».

Il est hors de doute qu'une huile de cette espece, déjà très-atténuée & volatilisée par la chaleur que lui communique une terre en feu, se réduit en partie en vapeurs, dès qu'elle vient à avoir le courant de l'air. On peut à cet égard la comparer à l'esprit-de-vin, & mieux encore à l'esprit de thérebentine, un peu echauffé. Comme ces liqueurs ont toujours un athmosphère de vapeurs, celles-ci prennent feu, & ce feu se communique aussi-tôt à la liqueur; alors elle brûle sur quelque corps qu'elle soit attachée : ainsi, lorsqu'on mouille un corps quelconque d'esprit-de-vin, & qu'on en approche une flamme, l'esprit-de-vin prend feu, & se consume dans l'instant. C'est ainsi que les enfans font pour les rats & les souris, lorsqu'ils en prennent, ils les enduisent d'esprit de thérebentine, & ils y mettent le feu. Lors donc que Plutarque nous rapporte qu'on éclaira à Babylone la rue par laquelle Alexandre devoit passer, pour se rendre au palais, en l'arrosant des deux côtés avec du naphte, & que dans un instant le feu qu'on y mit se communiqua d'un bout à l'autre, il dit une chose fort simple & très-possible.

Il en est de même du mauvais tour qu'Anténophanes joua à Stephanus en présence d'Alexandre ; le naphte dont il frotta le page, étoit certainement très-fluide & très-volatil ; cela se passa dans un lieu chaud, dans l'étuve où se baignoit le prince, l'approche seule d'une lumiere y mit le feu, & ce malheureux jeune homme fut brûlé & presque étouffé. Une preuve que le naphte étoit très-sec & très-volatil, c'est qu'on parvint à l'éteindre,

ce dont on ne feroit jamais venu à bout, s'il eût eu plus de ténacité & de confiftance.

Mais quelque léger & volatil que foit le naphte, il ne peut prendre feu, que par le courant d'une matiere déja enflammée, & jamais au fimple contact de l'air, ni aux rayons du foleil, quelque chaud qu'il foit. Il n'y a jufqu'ici de connu que le phofphore & les pyrophores qui s'allument au contact de l'air; mais le tems, le lieu, le caractère de la liqueur & les circonftances, tout montre évidemment que c'eftoit le naphte dont Anténophanes s'étoit fervi, & nullement du phofphore, quand même on le fuppoferoit connu des anciens.

Il faut obferver qu'on ne trouve de pétréole & du naphte, que dans le voifinage des terreins, ou dans des terreins mêmes qui brûlent, ou qui ont brûlé autrefois; & par-tout où l'on trouve du naphte pur, volatil & très-inflammable, on peut être affuré que le feu eft actuellement fous la terre d'où il découle; car il perd de fa légéreté & de fa volatilité avec le tems, par le froid & en vieilliffant. Il eft produit par les embrâfemens fouterrains, & par la combuftion des bitumes & des charbons de terre, auxquels le naphte doit fon origine.

Cette Obfervation eft de mon favant confrere M. Darcet.

CHAP. LXXVII, page 113. Il ne feroit pas fort étonnant qu'avant Alexandre il y eût eu des écrivains moins inftruits fur cet objet. Il y en a eu depuis plufieurs, même parmi les plus favans géographes, tels que Strabon, Pomponius Mela, & d'autres. Mais avant Alexandre Hérodote avoit dit, L. I, p. *96*, que cette mer n'avoit point de communication avec l'Océan. Du tems d'Alexandre même, Ariftote l'avoit écrit & prouvé dans

le premier chapitre du second livre de son traité des Météores. Ils ont été suivi avec raison par Arrien & Diodore de Sicile. Les observations des voyageurs modernes l'ont confirmé.

Chap. LXXXI, page 118. Il y a ici dans le texte une faute grave. Amyot ne pouvant y remédier a mieux aimé passer les mots qu'il n'entendoit pas. Les savants éditeurs de Plutarque, au-lieu de ces mots ἐν τινι χρόνῳ, vuides de sens, ont trouvé dans un manuscrit, ἐν χορτάνῃ, & persuadés avec M. Dacier, qu'on n'en pouvoit rien tirer, ils y ont substitué ἐν χορτακάνοις, sans décider si c'étoit ainsi qu'il falloit écrire le nom de cette ville, ou ἀρτάκανα ou ἀρτικάνη. Ils avoient tous oublié qu'en parlant de cette entrevue d'Alexandre & de Roxane, Quinte-Curce dit, L. VIII, que cela arriva dans le palais d'un riche satrape du pays nommé Cohortanus; ce qui est évidemment la leçon du manuscrit & le vrai mot à rétablir ici, comme le savant Wesselingue l'a remarqué dans ses notes sur Diodore de Sicile, L. XVIII, ch. 3, page 259.

Chap. CX, page 161. Il y a sans doute ici quelque faute dans le texte, dont il suffit d'avertir, sans entreprendre de la corriger, parce qu'il n'y a point de secours. A la fin du chapitre CIX, Plutarque à fait entrer Alexandre dans la Gédrosie, de-là traverser la Carmanie pendant sept jours, & au sortir de la Carmanie, nous voici dans la Gédrosie; cette marche n'est pas facile à concevoir.

Chap. CXII, page 164. Ceci peut absolument n'être pas contradictoire avec Arrien & Quinte-Curce. Le nom

qu'on y lit est dans Arrien Orxinès, & dans Quinte-Curce Orsinès ; c'étoit, dit Quinte-Curce, un satrape puissamment riche & du sang de Cyrus. Quant à l'accusation, c'étoit, selon Quinte-Curce, une pure calomnie de l'eunuque Bagoas, qui suborna des témoins pour se venger du mépris que le satrape avoit témoigné pour lui. Il se peut donc qu'après sa mort on eût reconnu Polymaque dont il s'agit ici pour le vrai coupable, & qu'Alexandre l'eût condamné à la mort, comme dit Plutarque.

Chap. CXXI, page 177. Plutarque va dire un peu plus bas, le 28 ; & comme il est difficile de soupçonner une faute dans la derniere date, il est vraisemblable qu'il faut lire ici le 28, pour mettre l'écrivain d'accord avec lui-même. Au reste, il y a contestation entre les savans sur la vraie époque, non pas de l'année, mais du mois de la mort d'Alexandre. Le pere Pétau, qui a adopté le mois hécatombéon, pour se sauver de ce passage de Plutarque, suppose que le mois daésius a varié de position chez les Macédoniens, répondant dans un tems au mois thargélion, & dans un autre au mois hécatombéon des Attiques. Le pere Corsini, le fait concourir d'une maniere fixe avec le mois thargélion, & c'est son systême que nous avons suivi ci-dessus dans la comparaison que nous avons donnée des mois Macédoniens, avec les mois Attiques & Romains.

SUR LA VIE DE CÉSAR.

Chap. XX, page 215. Tous les traducteurs de Plutarque se sont trompés à cet endroit. M. Dufoul a raison de blâmer leur interprétation ; mais il auroit mieux

fait encore de dire clairement à ses lecteurs en quoi ils s'étoient égarés. Le simple soudard dont il s'agit ici, est le même Cassius Scæva dont il a été question quelques lignes plus haut; mais cette aventure que Plutarque raconte la seconde, est antérieure dans l'ordre des tems : Scæva étoit centurion dans l'armée de César à Dyrrachium, où il fut tué, selon Valere Maxime. Il n'étoit que simple soldat en Angleterre. Voyez Val. Maxim. L. III, ch. 2.

CHAP. XXI, page 218. Ce qu'Amyot dit ici des chiffres de César, formés par la transposition des lettres, n'est point dans le texte de Plutarque, mais il est dans la vérité de l'histoire. Suétone le dit expressément dans la Vie de César; & nous apprend que ce chiffre consistoit dans l'emploi des mêmes lettres de l'alphabet, mais de maniere que le D étoit la premiere, & avoit la valeur de l'A, & ainsi de suite de toutes les autres.

CHAP. XXX, page 231. Tacite comprend sous ce nom générique, non-seulement des peuples de la Germanie, mais même des habitants de la Sarmatie, & de la Scandinavie : ceux dont il est question ici sont les habitants de ce qu'on appelle aujourd'hui le Souabe.

CHAP. XL, page 248. Ce n'est pas sans quelque raison que MM. Bryan & Dufoul attaquent ici le texte de Plutarque & veulent y introduire le nom de Cassius. Mais je ne sais s'ils ont raison de prétendre effacer celui de Curion. Développons le fait en peu de mots, afin de mettre le lecteur en état de juger.

Premierement Curion n'étoit plus tribun en ce moment, il l'avoit été l'année précédente, de Rome 704,

ſous le conſulat de L. Æmilius Paulus, & de C. Claudius Marcellus, pendant lequel il s'étoit vendu à Céſar ſuivant le témoignage de Suétone & de Dion Caſſius. Au ſortir de ſon tribunat, il étoit allé rejoindre Céſar comme Dion Caſſius le dit à la fin de ſon quarantieme livre. Il revint à Rome, dit le même hiſtorien, au commencement du quarante-unieme livre, le jour même que les conſuls de l'année ſuivante, 705, Marcellus & Lentulus entrèrent en fonctions. Il préſenta au ſénat les lettres de Céſar, dont il eſt parlé au commencement de ce chapitre de Plutarque. Cette lecture ayant occaſionné une grande conteſtation, les tribuns Antoine & Caſſius, dit Céſar, (& c'eſt ainſi ſans doute qu'il faut lire dans Dion, au-lieu d'Antoine & Longin) s'opposèrent à la délibération. Mais ne pouvant réſiſter à la ſupériorité du parti oppoſé qui finit par les chaſſer du ſénat, ils s'enfuirent vers Céſar, avec Curion & Cécilius, continue le même Dion; & ce fut ce même Curion, ajoute encore Dion, que Céſar chargea de faire le récit de toute cette affaire devant ſes troupes aſſemblées à Arimin. Le nom de Curion n'eſt donc pas de trop ici. Mais il y manque celui de Caſſius, à moins qu'on ne ſuppoſe, que Plutarque ſe fût trompé ſur l'année du tribunat de Curion, ce qui ſeroit très-poſſible.

Chap. XLVIII, page 259. Ce n'eſt pas Amyot qui s'eſt trompé en cet endroit; c'eſt Plutarque, ou plutôt quelque commentateur qui aura mis cette note à la marge, d'où elle ſera paſſée enſuite dans le texte. Le mois de janvier répond au mois gamélion. Voyez ci-devant, p. 554.

Chap. LXXVI, page 298. L'ancien nom du Teveron étoit Anio, & c'eſt celui qu'on croit lire dans le

texte. Mais l'Anio ſe jette dans le Tibre à trois mille pas environ au-deſſus de Rome. Le canal dont parle Plutarque, ne pouvoit donc pas prendre le Tibre & l'Anio à la ville de Rome. Ainſi je penſe avec M. Duſoul qu'il faut joindre ce nom d'Anienus, qu'on prend pour la riviere d'Anio, avec la phraſe précédente, & lire, il eſſaya de couper l'iſthme de Corinthe, ayant chargé Anienus de cette entrepriſe, & de conduire le Tibre par un canal, &c.

Ibid. Si on conſulte Strabon au livre V, Suétone dans la Vie de Céſar, & Cellarius, page 513 & 517, on reconnoîtra que c'eſt Pomentium & Sétia qu'il faut lire en cet endroit de Plutarque. Mais Plutarque ne parle point de ville; & je trouve bien la ville de Sétia, mais je ne trouve point de ville Pomentium, mais ſeulement des marais, appellés par les Romains *Pomptinæ Paludes*, dans ce canton de la campagne de Rome, où eſt aujourd'hui Terracina, & ce ſont ces marais dont il s'agit ici.

SUR LES VIES D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE.

CHAP. XI, page 371. Il paroît étonnant que le nombre des perſonnes qui ſe réuniſſoient à une même table, ayant été de quinze environ, au tems de Lycurgue, comme le dit Plutarque dans la Vie de ce légiſlateur, & Porphyre au quatrieme livre, *de abſtin.*, on le porte ici au nombre de deux cents ou de quatre cents, & que ce ſoit le nombre des tables qui ſe trouve réduit à quinze. D'ailleurs on a lu au commencement du chapitre que le nombre des *ſorts*, ou diviſions du territoire étoit de quatre mille cinq cents. Or, de quelque maniere qu'on combine ces trois nombres 400, 200 & 15, le calcul ſera faux, parce que

ſi on multiplie par le premier, on trouvera 6000, & ſi on multiplie par le ſecond on ne trouvera que 3000. Il eſt donc ſenſible qu'il y a ici une altération dans le texte de Plutarque. Peut-être Plutarque a-t-il écrit : *départis en trois cents tables qui ſeroient de quinze convives chacune.*

Chap. XLIII, page 421. Il eſt bien évident que le nom de Tricca, ville de Theſſalie ne peut trouver ici ſa place. Mais par la même raiſon M. Dufoul ſe trompe en y ſubſtituant celui de Tritée, ville ſituée entre la Phocide & la Locride Ozolienne. Hérodote, Strabon, Pauſanias, Etienne de Byſance auroient pu le faire ſouvenir d'une autre ville d'Achaïe, appellée Tritæe, auprès de Dyme. Elle étoit, dit Pauſanias, Eliac., II, page 481, du nombre des villes peu conſidérables, qui avoient été réunies pour compoſer la cité de Mégalopolis. Il ajoute, on ne trouvera point d'autre ville de nom de Tritæe que cette ville d'Achaïe C'eſt donc celle-ci dont il eſt queſtion certainement en cet endroit de Plutarque. Les habitants en étoient nommés Tritæens, & ceux de Tritée, Tritéens, ſelon Etienne.

SUR LES VIES DE TIBERIUS ET CAIUS.

Chap. XLI, page 524. Appien, dans ſon premier livre des guerres civiles, dit que Gracchus fut lui-même aidé du crédit de Fulvius Flaccus. Mais ce n'eſt pas là, la ſeule différence qu'on rencontre dans le récit de cet événement entre Plutarque & Appien ; & ce n'eſt pas là ce qui me paroît le plus embarraſſant ; le voici : ſi le premier tribunat de Gracchus a concouru avec le conſulat de Métellus, & ſon ſecond tribunat avec celui de

Fannius, comment étoit-il encore tribun, lorſqu'il fut tué par Opimius, conſul l'année ſuivante. Les différences d'époques pour la nomination des conſuls & des tribuns, & pour leur entrée en exercice, peuvent-elles ſuffire pour réſoudre cette difficulté d'une maniere qui s'accorde avec le récit de Plutarque? J'avoue franchement que je n'en ſais rien.

Fin du Tome ſeptieme.

TABLE

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

TOME IV.

TOME V.

TOME VI.

TOME VII.

De l'Imprimerie de Ph.-D. Pierres,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

